This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

POMPÉI

LES CATACOMBES, L'ALHAMBRA

Typographie Firmin Didot. — Mesnil (Eure).

POMPÉI
LES CATACOMBES
L'ALHAMBRA

ÉTUDE

A L'AIDE DES MONUMENTS

DE LA VIE PAÏENNE A SON DÉCLIN, DE LA VIE CHRÉTIENNE A SON AURORE
DE LA VIE MUSULMANE A SON APOGÉE

PAR

G. B. DE LAGRÈZE
CONSEILLER A LA COUR D'APPEL DE PAU

Ouvrage illustré de **95** *gravures*
DESSINÉES PAR RACINET, BÉNARD, ETC.....

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56
1872
Tous droits réservés

INTRODUCTION.

Un auteur allemand a essayé de prouver que les voyages servent à moraliser (1). Je ne connais pas d'occupation plus agréable pour les gens oisifs, ni de délassement plus utile pour les gens occupés.

La sagesse divine en dotant chaque pays d'une physionomie spéciale lui a accordé des plantes, des dons particuliers. Elle lui en a refusé d'autres, afin de multiplier les rapports des hommes entre eux par la nécessité des échanges.

C'est le moment d'étudier les mœurs locales si diverses, si originales; car elles tendent à s'effacer à cette heure où la vapeur franchit toutes les barrières qui séparaient les peuples et abrège toutes les distances.

Un jour que j'admirais dans une vieille et magnifique cathédrale les merveilles de l'art chrétien, je songeai aux monuments païens que j'avais vus en Italie, aux monuments arabes que j'avais vus en Espagne, et alors me vint à l'esprit l'idée de ce livre : *Pompéi*, *les Catacombes*, *l'Alhambra !*

Où l'histoire peut-elle recueillir plus de trésors que dans l'exhumation d'une ville antique saisie par le Vésuve, qui n'a paru la

(1) Fralichius, *De Cynosura peregrinantium.*

détruire que pour la réserver à la curiosité moderne? Où la religion du Christ peut-elle trouver de plus précieux enseignements que dans les sanctuaires des Catacombes, témoins des vertus des premiers héros de la foi, dont le sang prépara le triomphe de la Croix sainte qui devait régénérer le monde! Où la poésie peut-elle chercher de plus merveilleuses légendes que dans les féeriques palais des Maures d'Espagne?

C'est de nos jours surtout que l'intérêt historique de l'étude des civilisations disparues a été bien compris. Les auteurs classiques ont trop souvent sacrifié les petites particularités de mœurs au récit des grandes batailles, et notre curiosité n'est pas toujours satisfaite lorsqu'elle les interroge sur la vie intime des peuples. Il y a beaucoup à apprendre des ruines et des monuments anciens. Je ne me suis pas servi de l'archéologie comme architecte ou comme érudit pour mesurer un édifice et fixer son style, pour déchiffrer une inscription et déterminer son âge. Ce travail avait été déjà mieux fait que je n'aurais su le faire; mais jamais l'archéologie n'avait eu pour moi plus de charme et d'utilité. Je l'ai consultée comme le meilleur commentaire des documents écrits; je l'ai prise pour guide dans la recherche des usages d'autrefois, et elle m'a aidé dans mon travail de reconstruction du passé.

Je me suis proposé d'étudier trois grandes civilisations, la civilisation païenne, la civilisation chrétienne, la civilisation musulmane, et cette étude m'a paru plus intéressante à faire sur les lieux qui en conservent encore de visibles empreintes, au milieu des monuments contemporains que l'on peut interroger, et qui dans leur langage muet savent nous répondre.

L'homme laisse quelque chose de lui-même dans le pays où il a vécu, dans la demeure qu'il a habitée; mais les traces de son passage dans le monde souvent lui survivent peu, et sont vite effacées par les traces des générations qui lui succèdent.

Pompéi a dormi des siècles, ensevelie dans un sépulcre de lave et sous une colline verdoyante. Si dans ses rues exhumées Cicéron se promenait encore, il pourrait s'y reconnaître. Le temps n'a pas marché pour cette ville où des maisons bâties il y a dix-huit siècles semblent neuves. Là tout nous raconte la vie païenne pleine de grandeur, mais déjà à son déclin.

Les catacombes de Rome avaient été anciennement visitées; puis, un profond oubli, plusieurs fois séculaire, s'était étendu sur elles. On les avait dépouillées, mais on n'avait rien changé dans cette nécropole sainte. Les plus précieuses reliques de l'art et des martyrs des premiers temps s'y retrouvent encore, et chaque jour amène la découverte d'antiquités nouvelles. Là tout nous raconte la vie chrétienne à son aurore.

L'Alhambra et ses tours vermeilles sont restés debout au soleil qui les a dorés de ses rayons; mais ces salles désertes, qui conservent leur aspect oriental, sont encore peuplées par les ombres des fiers enfants de Mahomet, et nul prince ne les a habitées depuis le départ de Boabdil, le dernier roi maure de Grenade. Là tout nous raconte la vie musulmane à son apogée.

Au milieu des enchantements de la cité antique consacrée à Vénus, au milieu des souvenirs pieux des tombes et des chapelles souterraines, au milieu des splendeurs de la cour des Lions et du Généraliffe, j'essayerai de faire revivre des hommes différents de race et d'idées, avec leurs costumes, leurs ornements, leurs objets d'affection, leurs meubles, et leurs propres pensées écrites de leur main sur la pierre ou sur le mur.

J'aimerai mieux raconter que disserter. Je mettrai les mœurs des Pompéiens, des martyrs, des sultans en action. Je m'efforcerai, à l'aide de documents contemporains, de les montrer peints par eux-mêmes.

Sous ce beau ciel d'Espagne et d'Italie, l'art païen, l'art chré-

tien, l'art musulman étaleront à chaque pas devant nous des merveilles qui solliciteront tour à tour notre admiration. Nous rencontrerons les monuments les plus célèbres, et sur ces pages de pierre, sur ces inscriptions, sur ces peintures d'un autre âge, il nous sera facile de lire plus d'un détail du passé, plus d'un secret des générations écoulées.

La trilogie que nous avons entreprise abondera en contrastes: puisse-t-elle n'être pas dénuée d'enseignements!

Avant d'arriver à Pompéi il faut s'arrêter à Naples, dont le musée, unique dans le monde, est dépositaire des trésors les plus précieux des villes antiques enfouies sous la lave du volcan.

Pour l'intelligence des mœurs d'un peuple, il n'est pas inutile de jeter un regard sur la physionomie des lieux où il a vécu. Nous examinerons donc les environs de Naples et de Pompéi, ces riches contrées que la nature a revêtues de magnificence, et que l'histoire, la fable et la religion ont à l'envi illustrées. Est-il rien de plus beau que le golfe napolitain, que ces rivages riants que la mer baigne de ses flots de saphir?

Dolce color d'oriental zaffiro.

(DANTE.)

Qu'il nous soit permis de faire une excursion dans les champs phlégréens, de nous égarer à Patria avec Scipion, à Baïes avec Horace, aux Champs-Élysées avec Virgile, à Pouzzoles avec saint Paul, à Cumes avec la Sybille, à Misène avec Pline le jeune, témoin et narrateur d'une des plus effroyables catastrophes constatées par l'histoire, catastrophe qui fit disparaître trois villes importantes et fit périr Pline l'ancien, l'illustre martyr de la science.

En passant près du Vésuve et d'Herculanum, nous raconterons l'histoire de l'éruption et des fouilles.

Nous voici à Pompéi, cette cité antique, envahie un jour par le volcan, et qui s'est relevée à nos yeux étonnés comme une apparition d'un monde évanoui.

Si l'exhumation s'opère lentement, n'est-ce pas un charme lorsqu'on voit une maison se dégager peu à peu de son linceul de lave et de verdure, de pouvoir se dire : Je suis le premier à y entrer depuis que son maître l'a abandonnée il y a dix-huit siècles!

Les rues, animées jadis par une population de quarante mille âmes, sont aujourd'hui muettes et tristes comme le silence des ruines; mais le même soleil splendide les éclaire, et les souvenirs peuplent la solitude. Voici les traces des derniers chars qui roulèrent sur ce pavé; voilà les fontaines, les arcs de triomphe qui embellissaient la ville de Vénus. Entrons dans ces boutiques où se vendaient les choses nécessaires à la vie. Prenons à la qoulangerie du pain mis au four le 23 novembre de l'an 79! Étudions le mouvement commercial d'une ville de l'antiquité. Parcourons cette belle rue des Tombeaux, qui sied si bien dans une cité jadis tout entière et tout à coup plongée dans une tombe immense!

En pénétrant dans une maison où je cherche à retrouver les choses telles que les avait commandées le dernier propriétaire, je m'occupe de reconstituer la vie des habitants antiques qui ont dû laisser un cachet de leur personnalité dans leur demeure, inhabitée depuis le départ. La manière dont les anciens étaient logés me donne des indices sur leur manière de vivre. L'atelier, plein d'œuvres inachevées et d'instruments curieux, m'apprend que nous devons rendre à l'antiquité l'honneur de plusieurs inventions que nous croyions modernes, *nova inventa antiqua*. L'ergastule, plus étroit et plus sombre que nos prisons, me raconte encore les misères de l'esclave. Les appartements somptueux du citoyen romain me prouvent qu'il entendait mieux que nous les

douceurs de la vie. Mille bijoux, mille objets féminins me permettent de redire les détails de la toilette et des élégances d'une Pompéïenne. Enfin, sur les lits du triclinium j'invite à se coucher de joyeux convives, et j'assiste aux somptueux repas des contemporains de Lucullus, qui se plaisait dans le voisinage de Pompéi. Je puis donner le menu d'un dîner dont les restes sont conservés encore, dîner interrompu par le Vésuve!

Le forum, la basilique, les temples ont gardé assez de leurs formes architecturales pour que l'œil apprécie ce qu'ils étaient autrefois. Là nous pouvons comparer le style antique avec celui qu'on lui substituait dans les dernières réparations, et qui était déjà moins pur. Là surtout nous recueillerons sur la vie publique et sur la vie religieuse des anciens plusieurs détails qui confirment l'histoire ou qui en comblent les lacunes.

Sur l'*album* des rues et sur le marbre des tombeaux, sur les murs des maisons et sur ceux des édifices publics, nous lirons des vers d'Ovide et de Virgile qui nous reporteront vers les classiques que l'on a connus autrefois, et avec lesquels on aime toujours à renouer connaissance. En lisant ces inscriptions si nombreuses et si diverses, ces affiches annonçant des fêtes, ces réclames de l'ambition, ces cris du cœur, ces plaintes de l'esclave, ces beaux vers des classiques, plus purement écrits que ceux qui nous sont parvenus, ces expressions du langage vulgaire avec ses fautes et son orthographe spéciales, tout nous impressionne, et l'on est tenté de chercher les hommes qui ont tracé des lignes que le temps semble n'avoir pas eu le pouvoir d'effacer. Hélas! le cœur qui avait inspiré ces vers d'amour, la main qui les avait écrits sont glacés par la mort depuis des siècles! Les Pompéiens se sont moulés eux-mêmes dans la lave durcie; ils se dressent encore devant nous en blanches statues de plâtre, silencieux et dans la navrante attitude de leur agonie.

La poésie, la sculpture antique, avaient traversé les âges; mais les chefs-d'œuvre de la peinture avaient péri dans le naufrage du temps. Il ne restait d'Apelle et de Zeuxis que leur renommée. Si Pompéi n'a pas conservé les originaux, peut-être en a-t-elle des copies parmi ses belles mosaïques et ses admirables fresques. Là du moins le pinceau, mieux que n'aurait su faire la plume, nous raconte mille détails de la vie domestique des anciens et de leur civilisation avancée.

Parmi ces tableaux pompéiens, je choisirai une scène fameuse que je raconterai avec les auteurs latins. Sophonisbe, de nos jours, vient encore de fournir à l'Allemagne un sujet de tragédie.

J'ai cru qu'il ne serait pas sans intérêt de mettre en contraste trois légendes, l'une païenne, l'autre chrétienne, l'autre musulmane. La légende n'est souvent que le roman de la vie d'un personnage, mais c'est l'histoire des mœurs et des idées du temps où elle fut écrite.

Pompéi, dédié à Vénus, était une ville de plaisir. Elle attirait par ses délices les personnages les plus illustres, qui, comme Cicéron, aimaient à y posséder une villa. Nous redirons les raffinements de jouissances que se donnaient les anciens; les splendeurs des thermes où ils passaient une grande partie du jour et de la nuit; les fêtes des théâtres et des amphithéâtres, où les affiches et les billets d'entrée nous apprennent les pièces que l'on jouait.

Comme ils appréciaient, ces Pompéiens, les nobles voluptés de l'intelligence! et comme ils applaudissaient Eschyle, Plaute, et tous les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome! Mais aussi comme les émotions violentes convenaient à ce peuple voluptueux et cruel, qui mettait son bonheur à assister au spectacle des agonies humaines, et qui, sourd aux prières du gladiateur vaincu, le condamnait sans pitié pour le voir mourir avec grâce!

En achevant ce premier tableau, je me suis demandé si la civi-

lisation antique n'était pas aussi avancée sous bien des rapports que la civilisation moderne. Avons-nous des artistes supérieurs à Phidias et à Praxitèle, des orateurs plus éloquents que Cicéron, des historiens plus profonds que Tacite, des poëtes composant des vers avec plus de perfection et de grâce que Virgile et Ovide? Mais l'extrême démoralisation ne touchait-elle pas à l'extrême civilisation? Il faut être familiarisé, comme nous l'avons été dès notre enfance, avec toutes les absurdités mythologiques pour n'être pas étonné de cette étrange aberration de l'esprit humain. Les philosophes les plus admirables par le génie n'ont jamais cherché à enlever au peuple ses faux dieux. Quelle moralité pouvait-on rencontrer parmi des hommes qui trouvaient au ciel l'apologie de tous les vices, et qui métamorphosaient en divinités des empereurs souillés de tous les crimes? Les scandales, les désordres allèrent si loin dans la ville de Vénus, que d'anciens pères de l'Église ont cru que le Vésuve avait été le messager des vengeances divines lorsqu'il engloutit sous des torrents de lave des villes maudites, livrées à des excès qui révoltaient la conscience de l'humanité.

A ce tableau, resplendissant des rayons du beau ciel de la Campanie, qui semblait convier l'homme à jouir de toutes les délices de la vie de ce monde, succédera un tableau plein de sombres couleurs et de clartés célestes. Nous allons descendre dans les profondeurs de la terre pour y trouver le chrétien primitif, poursuivant par des vertus surhumaines la conquête des félicités éternelles. Tandis que dans la Rome des Césars le polythéisme, déjà à son déclin, jetait un vif et dernier éclat, dans les ténèbres épaisses de Rome souterraine commençaient à poindre les premières lueurs de l'aurore du christianisme.

Rome, la ville immortelle, jadis la capitale et la merveille de l'univers, *rerum pulcherrima Roma*, aujourd'hui la capitale du

monde catholique, mérite d'arrêter notre admiration. Ses musées sont riches des dépouilles des catacombes; ils sont riches des chefs-d'œuvre de l'art païen et de l'art chrétien.

Enfonçons-nous dans la terre; visitons ces lieux muets et privés de toute lumière,

In logo d'ogni luce muto.

(DANTE.)

Sous ces voûtes lugubres où plane le silence et la nuit éternelle, dans ces galeries sépulcrales, peuplées de tombes entr'ouvertes, rallumons la lampe qui éclairait le cercueil du martyr, et suivons le chevalier de Rossi, qui s'est illustré dans la science des origines chrétiennes. Dans ces obscurs souterrains, ranimons la cendre de nos ancêtres dans la foi, et recueillons les traces non encore effacées des vertus, des croyances, du culte et de la discipline de la primitive Église.

Les derniers documents épigraphiques que la science contemporaine vient de retrouver dans les catacombes jettent un jour inattendu sur les progrès de la religion, qui réunit autour de son berceau non pas seulement les esclaves qui souffraient, mais encore les plus grands noms de Rome. Ces milliers d'inscriptions remplacent les premières pages perdues de l'histoire du christianisme naissant. Ces pierres sépulcrales parlent encore, *lapides clamant,* des martyrs qui les arrosèrent de leur sang, des prières dont elles furent l'écho, des vertus sublimes dont elles furent les témoins. Que de dévouements héroïques et surhumains se cachèrent sous la terre parce que le monde romain n'était pas digne de les comprendre, et que le vice seul avait le privilége de pouvoir se produire au grand jour !

La peinture des catacombes révèle ce que l'épigraphie n'avait pas su expliquer complétement. Elle emploie les symboles les plus

éloquents et les plus touchants pour exprimer aux fidèles ce que tous ne pouvaient pas savoir encore. Elle nous offre l'image ancienne de nos croyances actuelles et des mystères immuables de notre religion. En parcourant aussi ce sanctuaire de l'art chrétien, ces *stanze*, ces chambres souterraines, j'y admire des fresques qui parlent à mon cœur, et dans ces essais antiques je cherche à reconnaître les types primitifs qui ont inspiré le génie de Raphaël.

Au milieu des sépulcres des anciens pontifes un seul tombeau de femme se trouve placé. Tout près de saint Urbain, j'ai remarqué le portrait de sainte Cécile qui, du haut des cieux, a si souvent inspiré les grands artistes et les grands poëtes; et pour légende chrétienne j'ai choisi celle de la sainte patronne de l'harmonie.

Mon dernier chapitre du second livre est consacré à des détails de la vie chrétienne aux catacombes. Quel contraste avec la vie païenne de Pompéi! C'est celui du vice et de la vertu, des jouissances matérielles de la terre et des aspirations aux plus pures délices du ciel.

Les chrétiens ont vaincu les Césars en leur disant au milieu des tortures : Votre cruauté est notre gloire, *Crudelitas vestra gloria nostra est.* (Tertullien.) La croix sort des ténèbres des catacombes pour briller sur la couronne des maîtres du monde.

La religion du Christ triomphe, mais elle a de plus périlleuses épreuves à subir que celles des persécutions : l'opulence, le despotisme, l'ignorance. Si elle est basée sur des fondements humains, elle va s'écrouler avec le monde antique durant le chaos qui a précédé la création de la société moderne.

Voici une religion contraire et nouvelle qui grandit en Orient. Elle emprunte à l'Évangile quelques vérités divines, mais elle les altère par un mélange de concessions faites aux passions humaines. Le sabre est son principal moyen de diffusion. Elle se

répand, rapide comme l'éclair, terrible comme la foudre. Elle fait la conquête de l'Espagne, la terre des saints; elle transforme les églises en mosquées, substitue le Coran à l'Évangile, et la croix détrônée fait place au croissant de Mahomet.

Après avoir raconté comment les Arabes musulmans s'établirent en vainqueurs au milieu des Espagnols chrétiens, je passerai par Tolède, si riche encore des ruines des rois goths et des Maures; par Cordoue, si fière de ses califes et de sa mosquée; par Séville, si remplie de souvenirs et de monuments; enfin, je m'arrêterai à Grenade, où régnèrent les derniers rois arabes. Je rechercherai dans ces lieux les vestiges de la vie musulmane. Je montrerai les califes de Cordoue rivalisant de magnificence avec les califes de Bagdad, et leur cour brillant de tout l'éclat de la civilisation la plus avancée, tandis que les nations européennes, aujourd'hui à la tête du progrès, étaient encore si arriérées. Puis, comme un tapis qui se replie, la puissance arabe se retire de Tolède, ensuite de Cordoue et de Séville, tandis que Grenade, profitant du malheur des capitales arabes et héritant de leur opulence, devient l'asile, le boulevart et l'orgueil des musulmans d'Espagne.

Les rois de Grenade, après avoir aidé saint Ferdinand à faire la conquête de Séville, travaillent eux-mêmes par la guerre civile à leur propre ruine. Ferdinand et Isabelle triomphent. La dernière heure de la domination des sultans a sonné. Ils remettent eux-mêmes, calmes et résignés, les clefs de l'Alhambra aux rois catholiques, et s'éloignent entourés des respects dus à la majesté d'une grande infortune.

Voyez-vous ce mont surnommé *le soupir du Maure?* C'est là que Boabdil, quittant Grenade, s'arrêta pour jeter un dernier regard sur le palais de ses pères, prêt à disparaître de ses yeux pour toujours à l'horizon lointain.

Des superbes alcazars des califes et des émirs il n'est guère

resté que des descriptions féeriques. Séville est fière sans doute de son palais mauresque restauré; mais les traces des Arabes y sont effacées; on n'y retrouve que D. Pèdre le cruel et la belle Padilla. Le plus magnifique spécimen de l'architecture musulmane d'Espagne, c'est l'Alhambra ! Ce monument, riche en souvenirs, n'a jamais vu d'autres habitants que les sultans, et si Ferdinand, Isabelle, Charles-Quint y ont laissé quelques marques de leur passage, ces marques sont tellement distinctes de celles des rois maures, qu'elles ne servent qu'à les faire mieux ressortir. La cour des myrtes, la cour des lions, les splendides salles mauresques de l'Alhambra, les antiques cyprès, les fontaines, les lauriers-roses du Généraliffe, tout nous rappelle les Abdallah, les Boabdil, les Abencerrages et la belle sultane de Grenade. Vainement le *mirab*, l'antique oratoire des enfants du Prophète, a été changé en *tocador* ou boudoir des reines catholiques; il est encore couvert des emblèmes et des versets du Coran. Plus d'un Arabe venant d'Afrique, à l'aspect de ces caractères sacrés pour lui, se prosterne, et lorsqu'il se relève on voit ses yeux remplis de larmes au souvenir de ses frères, à jamais chassés de ces lieux où ils régnèrent avec tant d'éclat.

Peut-être m'arrêterai-je avec trop de complaisance dans l'Alhambra, dont je voudrais donner une idée exacte, dont je voudrais pouvoir décrire les merveilles artistiques, les colonnes gracieuses, les arcades imitant la forme du croissant, les arabesques capricieuses, les guipures de pierre et de stuc, les fontaines féeriques, les jardins pittoresques dominant le plus ravissant pays du monde.

Nous avons recueilli à Pompéi des inscriptions païennes, et dans les catacombes des inscriptions chrétiennes; nous trouvons dans l'Alhambra des inscriptions musulmanes. Elles ne sont pas tracées au trait sur l'album des rues ou gravées sur les dalles sépulcrales; elles servent de décoration aux salles somptueuses, et l'or de leurs

légendes se mélange comme ornements avec la pourpre et l'azur des arabesques, des guirlandes de fruits et de fleurs. La poésie et la religion ont inspiré l'artiste qui entrelace des paroles d'adoration pour le Dieu du ciel avec des paroles d'adulation orientale pour le despote qui règne sur la terre.

Ces salles désertes, belles comme œuvres d'art, sont tristes comme souvenir d'une grandeur déchue. Je tâcherai d'animer leur solitude par la mémoire des générations d'une autre race, jadis si puissante, aujourd'hui si complétement éteinte dans ces lieux.

Quant aux légendes musulmanes, je n'ai eu que l'embarras du choix. Que de gracieuses ou tragiques aventures nous offrent les auteurs arabes et les romanceros espagnols ! Je ne parlerai que de la belle sultane femme du dernier roi de Grenade. J'ai choisi cette légende, parce qu'au visiteur de l'Alhambra et du Généraliffe tout la raconte, comme si elle datait d'hier, depuis la coupe d'albâtre encore rouge du sang des Abencerrages, jusqu'au cyprès antique, encore debout, au pied duquel la calomnie plaçait la scène des amours coupables de la plus pure et de la plus noble reine.

En contemplant la Véga, cette splendide plaine fertilisée par les Maures, nous étudierons les développements inouïs de la civilisation musulmane au moyen âge. Là s'offrira à notre esprit un curieux problème : comment les Arabes, qui n'avaient jamais été très-civilisés dans leur patrie, ont-ils été des conquérants civilisateurs en Espagne, et comment ont-ils laissé la civilisation en Espagne, au lieu de l'emporter avec eux en Afrique? C'est avec enthousiasme que nous ferons ressortir les progrès qu'ils ont fait faire à l'agriculture, à toutes les industries, à toutes les sciences. Nous nous complairons surtout à écouter leurs auteurs et leurs poëtes, que nous ferons souvent parler.

Pour pénétrer dans l'intimité de la vie musulmane et pour la bien comprendre, il fallait avant tout s'initier un peu à la loi et

aux enseignements du prophète, séparés par un abîme de la loi et des enseignements de la religion du Christ. Nous avons essayé une esquisse rapidement ébauchée, mais tracée nettement, de Mahomet, cet homme extraordinaire qui, après douze siècles, s'impose encore à l'adoration d'une grande partie de l'univers. Nous examinerons si c'était un envoyé de Dieu, un audacieux imposteur, un halluciné ou un profond génie. Son berceau n'est entouré d'aucun mystère; sa puissance et son culte se sont développés au grand jour. Nous rechercherons dans les détails de sa vie intime quelques renseignements pour l'appréciation de sa vie publique. Nous étudierons son Coran, où s'entrechoquent le divin et le profane, le sublime et l'absurde, et nous verrons quelle influence ce code religieux, civil et guerrier, a pu exercer sur les peuples soumis à son empire.

Nous dessinerons à grands traits la vie musulmane en Espagne. Que de piété, que de pompe, que d'éclat dans ce peuple arrivé avant tous les autres à une brillante civilisation! Quelle grandeur orientale, qui, sans vouloir se confondre avec la majesté castillane, avait fini par refléter quelque teinte chevaleresque de ce beau pays du Cid!

Mais aussi comme ces Maures unissaient la foi punique à la valeur guerrière, la cruauté à la volupté, le mépris de la vie humaine à la prière, le fanatisme le plus féroce aux plus sublimes idées sur l'unité et la miséricorde de Dieu!

Après ce dernier tableau, où j'aurais pu épuiser les plus brillantes couleurs de ma palette, car le sujet se prêtait à des effets plus saisissants et moins connus, j'arrive à la conclusion.

Nous avons mis en présence trois civilisations : l'une est morte, l'autre agonisante; la troisième, toujours attaquée, est toujours pleine de vie. Le paganisme, sous quelque forme qu'on essaye de le ressusciter, est éteint pour jamais, et si les idoles ont encore

des autels, ce n'est que chez les peuples qui sont en arrière de dix-huit siècles sur notre civilisation.

L'islamisme règne toujours dans une vaste partie du monde ; mais pour ne pas disparaître de l'Europe il a déjà dû recourir à l'épée des descendants des croisés ; il a besoin de s'éloigner de sa source, et de briser les entraves imposées par le Coran pour l'empêcher de marcher dans la voie d'un progrès que le voile de l'avenir cachait aux yeux du prophète de l'Arabie.

Le christianisme au contraire n'a rien à changer de sa constitution, parce qu'elle est divine ; il ne peut que gagner à se retremper dans les sources primitives. Il n'a pas une vérité, une vertu à ajouter à celles qui ornèrent son berceau dans les ténèbres des catacombes. Il est reconnu de nos jours, comme l'a bien dit Canestrini (1), que le catholicisme, étudié philosophiquement et pratiqué dans la société, renferme les vrais principes civils et religieux de la rénovation morale et politique des nations.

Nous nous sommes demandé ce que serait devenue l'Europe si l'islamisme, au lieu d'être arrêté par Charlemagne, eût partout étendu ses conquêtes.

Chose étrange ! l'Espagne lui dut une civilisation brillante, précoce, et lorsque le dernier roi maure de Grenade eut disparu, l'Espagne, au lieu de souffrir de l'expulsion des musulmans, arriva tout à coup, sous les rois catholiques et sous Charles-Quint, à l'apogée de la puissance et de la gloire.

Nous compléterons nos observations par un parallèle final entre l'art païen, qui brille par la perfection et parle aux sens, l'art musulman, qui brille par la grâce et parle à l'imagination,

(1) G. Canestrini, le savant bibliothécaire de Florence, s'exprime ainsi : « E ai nostri giorni egli è ormai riconosciuto... che il cattolicismo, filosoficamente considerato e civilmente praticato, racchiude i veri principi civili e religiosi del resorgimento morale et politico delle nazioni. »

et l'art chrétien, qui brille par la sublimité et parle au cœur, à l'âme.

Voilà la pensée, l'analyse de mon livre. En Italie et en Espagne j'ai reçu un accueil favorable et des conseils utiles, dont je dois témoigner ma reconnaissance au cardinal Berardi, au chevalier de Rossi, à M. Fiorelli, au marquis de Miraflorès, au marquis de Molins, au comte de Guendulain, à D. Mariano Nougues et à un jeune chanoine de Grenade, D. Isidore Velasco.

Des ouvrages nombreux, pleins d'une érudition profonde, ornés de gravures splendides, ont paru sur les sujets que je vais traiter ; mais ces ouvrages superbes, à raison de leur rareté et de leur cherté, ne sont pas accessibles à la plupart des lecteurs. A notre époque, où tout marche à grande vitesse, on lit peu et l'on veut savoir beaucoup. Aussi préfère-t-on souvent aux énormes in-folio le petit livre qui les résume.

Je me suis placé à un point de vue nouveau. C'est à la jeunesse, aux artistes, aux hommes du monde, que j'ai voulu m'adresser. J'ai donné à mon œuvre un caractère chrétien, mais sans polémique et sans ton dogmatique. En traçant le tableau du dévergondage des mœurs païennes, j'ai passé légèrement sur les points difficiles afin d'éviter de laisser deviner, même par la forme prétéritive, ce que je voulais éviter de dire.

Les savants, s'ils me lisent, sauront reconnaître que j'ai puisé mes renseignements aux sources les plus pures. J'ai toujours aimé l'érudition ; si je n'en ai pas fait étalage, c'est qu'elle eût été trop facile. Les maîtres de la science, en Europe, ont tout fouillé, tout étudié, tout expliqué à Pompéi, aux Catacombes, à l'Alhambra, ces curiosités les plus renommées du monde. J'ai choisi l'interprétation la plus autorisée, et je n'ai pas donné les textes que l'on peut vérifier partout. J'ai parlé peu latin, quoique j'aime beaucoup cette langue. Je n'ai point parlé arabe, par

plusieurs bonnes raisons; mais les traductions des anciens auteurs musulmans ne m'ont pas manqué, soit en français, soit en anglais, soit en espagnol.

Une notice bibliographique indiquera exactement les ouvrages qui m'ont servi et qu'on pourra consulter. Elle m'épargnera la peine de surcharger chaque page d'un luxe inutile de citations.

Montaigne disait que, en s'appropriant quelquefois des raisons, des comparaisons et des arguments, il en cachait l'auteur, et, riant d'avance de ses critiques, il ajoutait : « Je veux qu'ils donnent « une nazarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'échaudent à « injurier Sénèque en moi. » Ceux qui critiqueraient les faits que j'avance pourraient bien donner quelque *nazarde* aux savants les plus estimés.

Après mes études professionnelles, l'archéologie, la littérature, la poésie et l'histoire ont été les passions de ma vie. Si ces passions furent souvent malheureuses, je n'ai jamais autant qu'aujourd'hui regretté mon insuffisance. Quel intérêt, en effet, une autre plume que la mienne aurait pu répandre sur un sujet si intéressant par lui-même au triple point de vue historique, politique et religieux ! Que l'éloquence des beaux lieux que je vais décrire supplée du moins à celle qui manque à l'auteur !

POMPÉI.

POMPÉI.

CHAPITRE PREMIER.

NAPLES ET LE MUSÉE.

Aujourd'hui surtout que l'histoire a si bien compris les secours qu'elle pouvait tirer d'une alliance intime avec l'archéologie, est-il un pèlerinage scientifique plus agréable et plus utile que celui de Pompéi ?

Sans doute, au milieu de ses ruines antiques vivent des savants illustres, capables de tenir la science moderne au courant de toutes les découvertes précieuses; mais je suis assez de l'avis d'un écrivain du dix-septième siècle qui disait : « Que les étrangers sont plus soigneux de remarquer et de mettre par écrit les mœurs et les coutumes et les cérémonies publiques que ceux du pays (1). »

Veuillez donc me suivre par le souvenir ou par la pensée dans ces belles contrées d'Italie que vous connaissez ou que vous désirez connaître. Avant d'avoir vu Pompéi, il faut s'arrêter à Naples, et après avoir visité Pompéi c'est à Naples encore qu'il

(1) *De l'utilité des voyages*, par Baudelot de Dairval, t. I, p. 47.

faut revenir. Il est utile avant de faire connaissance avec les Pompéiens de se faire une idée des magnificences du pays où ils ont vécu, et après avoir parcouru leur ville il faut en étudier les trésors d'antiquités, dans le musée qui en est le seul dépositaire.

Nul n'ignore le dicton populaire : *Vedere Napoli e poi morire*, voir Naples et puis mourir.

Ce n'est pas Naples qu'on devrait choisir pour se préparer à bien mourir; mais pour y bien vivre peu de villes ont été plus richement dotées par la nature.

Les Grecs croyaient que Naples avait été bâtie par une sirène, Parthénope, dont elle porta longtemps le nom. L'antique cité fut un jour détruite, et lorsqu'elle se releva de ses ruines, elle fut appelée la ville nouvelle, *Neapolis*.

Qui n'a lu la description de l'ancienne capitale des Deux-Siciles, des splendeurs de son beau ciel, de l'éclat de son golfe d'azur, de la variété de ses sites pittoresques, des îles qui émaillent sa mer éblouissante, des paysages qui lui font vis-à-vis, du Vésuve qui décore le tableau avec sa colonne de feu ou de fumée? Eh bien, si parfois l'imagination du poëte et de l'artiste va au delà de la vérité, ici, je l'avoue, la poésie et la peinture ne sauraient rendre toutes les beautés de ces lieux enchanteurs.

Dans ce ravissant séjour, tout respire la gaieté, le plaisir, la douce nonchalance. Les Romains les plus illustres allaient s'y délasser du gouvernement du monde. *Otiosa Neapolis*, disait Horace. Une trop riche contrée et un trop beau ciel ne sont-ils pas des sollicitations perpétuelles au *far niente?* et quand la nature a tout fait, ne semble-t-il pas qu'il ne reste plus à l'homme qu'à se reposer et à jouir?

Dans cette contrée classique on ne saurait faire un pas sans poser le pied sur quelque souvenir historique. *In aliquam historiam vestigium ponimus*, disait Cicéron. L'histoire romaine à Naples

Naples.

pourrait faire suite à l'histoire romaine à Rome. Je me garderais bien d'essayer ici ce chapitre. En racontant la vie éhontée des empereurs à l'île Caprée et aux environs, j'aurais beau chercher les teintes les plus adoucies, les expressions les plus chastes, il me serait impossible de ne pas écrire des pages dont une mère interdirait la lecture à sa fille.

Comme ville antique, Naples n'a pas conservé beaucoup de monuments de sa vieille origine. L'archéologue peut bien y retrouver encore des débris d'aqueduc contemporains d'Auguste et de ces constructions romaines que le temps semble ne pouvoir entièrement détruire.

Des églises, en prenant la place de temples païens, en ont sauvé des restes précieux. La cathédrale, trinité composée de trois églises différentes n'en formant qu'une, s'élève aux lieux occupés jadis par les temples d'Apollon et de Neptune. Après avoir admiré les richesses artistiques et les peintures religieuses du dôme (1), on admire encore dans les cryptes les fines sculptures de l'art païen.

L'église *San-Paolo Maggiore* (que le peuple appelle toujours *San-Gaetano*), pour prouver qu'elle conquit le temple de Castor et de Pollux, en a gardé, toujours debout à son portique, deux colonnes corinthiennes séparées du reste de l'édifice. Le théâtre où Néron chantait déguisé en histrion est devenu un couvent où pendant des siècles furent chantées les louanges de Dieu.

Comme ville moderne, Naples est sans contredit la plus belle ville de cette Italie qui compte tant d'anciennes capitales déchues de ce titre, qu'elles savaient si bien porter. Par sa position sur le passage des bâtiments qui font le commerce entre l'Europe et l'Orient, par sa situation heureuse, par la splendeur de

(1) En Italie la cathédrale se nomme *il Duomo*, le Dôme.

ses palais et de son ciel, par sa population, qui dépasse quatre cent mille âmes, elle peut revendiquer sa place parmi les villes les plus importantes du monde.

Je regrette de ne pouvoir promener mon lecteur dans la belle rue de Tolède, sur la place du Palais, dans le quartier de la Chiaja, sur le quai de Santa-Lucia et dans la *Villa Reale*, promenade célèbre par des merveilles de l'art et plus encore par les merveilles de la nature la plus riche en sites enchanteurs.

La population napolitaine, expansive, j'allais dire criarde, n'a rien de la gravité romaine, et semble, après tant de siècles, conserver encore quelque caractère de son origine grecque. C'est dans la rue que le peuple traite ses affaires; c'est là qu'il vit. Les jeunes filles choisissent la rue pour faire leur toilette, et le matin on les voit, rangées les unes derrière les autres, s'aidant réciproquement, soigner en public leur brune et longue chevelure.

Les lazzaroni, qui ont pris saint Lazare pour patron, existent toujours, mais ils perdent peu à peu leur type par trop primitif. Ils commencent à se vêtir et même à travailler. On ne les voit guère dans les beaux quartiers, à moins qu'ils n'y exercent l'emploi de facteurs, *facchini*. Ils s'appellent en français *faquins*, sans se douter de ce que ce mot a de malsonnant à nos oreilles.

Les monuments ne manquent pas à Naples. Les églises y sont nombreuses; on en compte 257, en outre 182 chapelles de couvent ou de confrérie, et enfin 57 chapelles *sérotines* où l'on réunit les ouvriers le soir, *la sera*.

La basilique, *Santa-Restituta*, qui remonte au septième siècle, conserve encore des mosaïques du sixième siècle. Elle est réunie à la grande cathédrale bâtie par Charles Ier d'Anjou. A ces deux temples fut annexé, après la peste de 1526, le magnifique sanctuaire de saint Janvier, nommé *il Tesoro*.

En Italie l'étranger se demande souvent : Pourquoi tant d'églises? Il est évident que le culte catholique n'en exigerait pas un si grand nombre; mais, parmi ces temples où l'excès des dorures choque parfois le bon goût, que de peintures précieuses, que de tombes illustres, que de chefs-d'œuvre de l'art ont été protégés par la sainteté du lieu contre les dévastations que la cupidité et de mauvais instincts inspirent trop souvent à l'homme!

En voyant des couvents admirablement situés, on se prend quelquefois à envier la charmante demeure du moine, sans songer aux austérités qui lui sont imposées. Les chartreux ont bâti leur monastère au sommet de la montagne, à côté du fort Saint-Elme, qui domine la ville. Il y a peu de points de vue au monde qui puissent être comparés au panorama qu'offre de ces hauteurs Naples et son golfe, si justement renommé. Un étranger, ébloui à cet aspect dit un jour au bon religieux qui l'accompagnait : « C'est ici un vrai paradis terrestre. — Oui, répondit naïvement le chartreux, mais pour ceux qui ne font qu'y passer, *transeuntibus.* »

La grande curiosité de Naples, et l'une des plus grandes curiosités sans contredit de l'univers entier, c'est le musée Bourbon. Pourquoi lui ôter son nom pour lui donner celui de Musée national? Ne sont-ce pas les Bourbons qui l'ont fondé et qui l'ont enrichi, à leurs propres dépens, de leurs trésors et des merveilles recueillies dans l'héritage des Farnèse?

La galerie des tableaux, comparée aux belles galeries du Vatican et du palais Pitti, ne paraît pas très-riche. La salle dite des chefs-d'œuvre n'en contient qu'un petit nombre. Il y a cependant des toiles qui méritent d'être admirées, telles que le Mariage mystique de sainte Catherine par le Corrège, le saint Jérôme de Ribera, la Madonna de la Gatta, l'Ange gardien du Dominiquin. La Danaé du Titien, autrefois modestement retirée dans un boudoir parti-

culier, est devenue plus hardie et s'expose sans pudeur à tous les regards.

La galerie lapidaire est d'une richesse inouïe; et après celle de Rome, il n'en est pas en Espagne ni en Italie qui puissent l'égaler. Le nombre des statues et des bas-reliefs s'élève déjà à plus de quinze cents. Leur provenance est soigneusement indiquée. Chaque jour de nouvelles découvertes augmentent cette splendide collection. Ce serait une aride nomenclature que l'énumération de tant de chefs-d'œuvre, et ce serait un trop long travail que

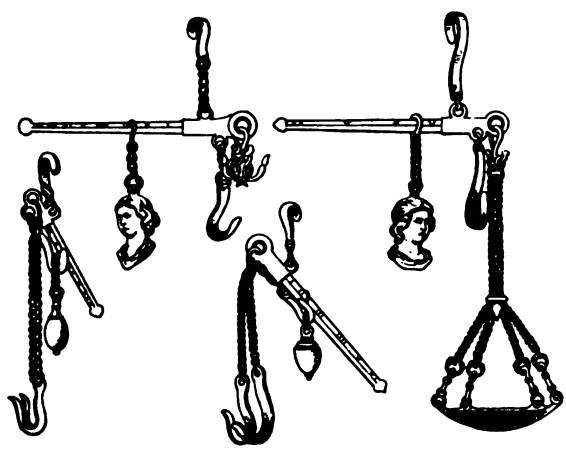
Drusus et Livie.

d'entreprendre de les décrire. Mais peut-on ne pas citer ces statues célèbres recueillies par les Farnèses : le Gladiateur blessé; Ganymède et l'Aigle; Jules César; Agrippine; Drusus et Livie; le superbe groupe du taureau provenant de Rhodes, selon Pline, l'Hercule, chef-d'œuvre de Glycon, transporté d'Athènes par Caracalla, enfin la fameuse Vénus Callipyge, tirée de la maison d'or de Néron. Les dix portiques ou galeries du musée lapidaire

charment et éblouissent le regard par la variété et le nombre des trésors antiques qui y sont habilement classés. La collection des vases étrusques est la plus belle d'Italie et du monde. Elle contient près de quatre mille objets. Pourquoi continuer à nommer ces vases étrusques? On en trouve ailleurs qu'en Étrurie. Il en a été recueilli de magnifiques dans les tombeaux des environs de Naples. Ils appartiennent à l'art hellénique transporté en Italie. Rien de plus curieux au point de vue des costumes et des mœurs antiques que le vase de la prise de Troie et celui de Darius.

Le cabinet des gemmes renferme une infinité d'objets précieux par la matière, et plus encore par la perfection du travail. La tasse Farnèse, pour ne faire qu'une citation, est une sardoine orientale ornée avec un art inimitable.

Ce qui rend le musée de Naples sans égal dans le monde, ce sont les fresques, les mosaïques, les bronzes, les terres cuites,



Les balances romaines.

les ustensiles de ménage, les instruments aratoires, les pierreries, les restes de comestibles plus curieux que les pierre-

ries, enfin tous les trésors conservés pour nous, depuis dix-huit siècles, par la lave qui couvrait Stabie, Herculanum et Pompéi.

Leur abondance est telle, qu'un savant a déjà trouvé, il y a quelques années, qu'on en avait trop et que la continuation des fouilles était inutile. « Pourquoi grossir, dit-il, un musée telle-

Lampadaires, lampes, etc.

ment plein, qu'il existe en magasin vingt-deux mille objets d'antiquité non classés, et qui n'ont pas obtenu place dans les vastes salles *dei studi?* »

La science peut-elle se plaindre d'un embarras de pareilles richesses? Ne peut-on à Pompéi laisser dans quelques maisons les objets qui les meublaient? Surtout qu'on ne fasse pas disparaître des raretés si curieuses. Pourquoi des banquiers espagnols étalent-ils dans leurs galeries des curiosités pompéiennes? Que le musée napolitain élargisse sa vaste enceinte; qu'il ne se laisse pas dépouiller, et ce sera un musée unique, qui fera l'admiration des siècles futurs.

Les livres imprimés s'élèvent au nombre de deux cent mille volumes. Six mille sont du XVe siècle et sont nommés *quatrocentisti*.

Ce qu'il y a de plus rare, ce que nulle autre ville de l'univers ne possède, c'est une bibliothèque composée il y a près de deux mille ans. Un jour on découvrit à Herculanum des espèces de rouleaux noirs symétriquement rangés. Ce ne fut pas sans peine qu'on reconnut que c'était une bibliothèque antique, composée de dix-huit cents volumes. Quelle découverte pour la science! que de chefs-d'œuvre de l'antiquité ont fait naufrage dans les temps de barbarie! Il nous reste si peu de fragments de Solon, de Sapho, de Ménandre, d'Ennius et de tant d'autres qui excitèrent par leur génie l'admiration des siècles passés! Qui sait si Aspasie n'avait pas écrit ses mémoires? Cicéron nous apprend que Jules César avait composé des plaidoyers d'une rare éloquence. Que contenait la bibliothèque d'Herculanum?

L'imagination enthousiaste des bibliophiles dépasse toutes les bornes. Un Anglais bondit de joie à l'espoir de retrouver ce qui nous manque de Tacite (1). Il n'avait oublié qu'une chose, c'est que Tacite n'a écrit que vingt ans après la disparition de Pompéi.

De graves difficultés se présentèrent lorsqu'on voulut lire des

(1) E. Chettwood, *Classical tour trough Italy.*

livres si précieux. Comment dérouler ces papyrus carbonisés par l'action de la lave embrasée? Quel désespoir pour les savants d'avoir sous les yeux des manuscrits contemporains d'Horace et de Virgile et de ne pouvoir les déchiffrer! Ils s'ingénièrent avec une ardeur sans égale en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne, à trouver le secret de lire ces écrits mystérieux et impénétrables.

Un simple moine génois, le P. Antonio Pioggi, eut la gloire de découvrir, ce qu'on commençait à regarder comme impossible, une machine à l'aide de laquelle on parvint à dérouler et à fixer sur une membrane transparente ces papyrus cylindriques tellement calcinés et friables que jusqu'alors on n'avait pu y toucher sans les réduire en poussière.

Cette admirable invention, qui excita avec raison les applaudissements universels du monde savant, n'a pas produit tout ce qu'on en avait auguré. Le travail de déchiffrement est lent et pénible. Le résultat ne répond pas à la grandeur des efforts. Au lieu de quelques-uns de ces chefs-d'œuvre perdus, que l'antiquité admirait et que nous regrettons, au lieu, par exemple, du traité *De gloria* ou de quelque autre page de Cicéron écrite à Pompéi, que trouve-t-on? Quelques traités anonymes sur la colère, par exemple, quelques ouvrages d'auteurs peu dignes de sortir de l'obscurité où leur nom était enseveli, tels que Carniscus (*Carnisci amicabilia*), Chrysippe (*Chrysippi De Providentia*), et Philodème, écrivain très-fécond, plus au goût de l'an de grâce 79 qu'au nôtre.

Dans notre France civilisée, de quoi se composent trop souvent les bibliothèques particulières? Est-ce d'un choix de monuments laissés par nos grands génies, ou bien d'écrits de circonstance, parfois scandaleux, presque toujours frivoles, qui ont fait du bruit un jour pour tomber le lendemain dans l'oubli le plus mérité? Combien de bibliothèques contemporaines où manquent

Corneille et Bossuet, et où abondent une foule de livres qui n'iront pas évidemment à la postérité!

Sans doute, parmi tant d'ouvrages qui périssent en traversant l'océan des âges il y en a beaucoup qui sont peu regrettables; cependant une grande curiosité s'attache à des rouleaux qui n'ont pas été dépliés depuis les Romains.

Que l'on ne se lasse pas de rechercher les inspirations du génie dans des cendres séculaires; qu'on recueille avec ardeur les manuscrits qu'Herculanum et même Pompéi peuvent cacher dans leurs profondeurs inexplorées. Pour moi, la pensée sortie de la tête et du cœur de l'homme est plus intéressante encore que les plus beaux objets fabriqués par ses mains.

CHAPITRE II.

LES ENVIRONS DE NAPLES ET DE POMPÉI.

Peu de contrées ont inspiré de plus brillantes descriptions que la Campanie, jardin de l'Italie, *giardino d'Italia*, fleur du monde, *fiore del mondo*.

Quelle imagination ne s'enflamme pas en parlant de ce ciel qui paraît constamment sourire, de cette mer qui semble un lac d'azur, de ces parfums qu'exhalent les riches campagnes, de ces souvenirs antiques qui ajoutent leur charme à la poésie de ces lieux enchanteurs?

Prenant un modeste essor, je ne veux raconter que ce que j'ai vu. Un portrait trop poétisé peut s'appliquer à plusieurs, parce qu'il ne ressemble exactement à personne. Un portrait moins brillant, mais plus fidèle, ne fait pas autant d'honneur à l'artiste, mais il plaît parfois davantage par le mérite de la ressemblance.

Faisons une excursion aux environs de Naples. La description d'un pays n'est pas une inutile préface de la description des mœurs de ses habitants.

Par un beau jour, sous un ciel resplendissant, je pars à sept heures du matin pour rentrer à cinq heures du soir. En quittant la ville, je jette un regard sur le Vésuve, qui tache à peine le ciel

bleu d'une vapeur blanche. Me voici à la grotte du Pausilippe. Cette grotte renommée est un véritable tunnel creusé pour traverser une montagne. Nos ingénieurs modernes ne font pas des tunnels aussi magnifiques; l'économie leur est recommandée. Cette recommandation ne fut pas faite sans doute à Cocceius, ingénieur d'Auguste et d'Agrippa, lorsqu'il fut chargé de cette œuvre monumentale. La voûte s'élève à vingt-six mètres; la galerie souterraine est éclairée par des réverbères, sans compter les cierges qui brûlent sans cesse autour d'une Madone.

Le Pausilippe! que de souvenirs rappelait à ma pensée ce promontoire qui sépare le golfe de Naples de celui de Pouzzoles! Le souvenir qui fait pâlir tous les autres est celui de Virgile! Ses beaux vers ont pour moi l'harmonie d'un langage d'une perfection surhumaine! La loi romaine appelle Virgile *le Poëte;* elle avait souverainement décidé que c'était le poëte par excellence.

Le tombeau de l'auteur de l'Énéide était considéré comme l'autel d'un Dieu. Stace en fit l'acquisition :

... *Maroneique sedens in margine* TEMPLI.

Le tombeau que la tradition appelle le tombeau de Virgile a-t-il réellement contenu ses cendres? Je n'oserais l'affirmer; mais c'est sur le mont Pausilippe qu'il a composé ses Églogues et ses Géorgiques, c'est là qu'il a choisi sa dernière demeure, et son ombre habite encore les lieux qui charmèrent sa vie.

Le nom de Pausilippe était le nom d'une villa de Pollion, qui le donna à la montagne. Pollion était un affranchi, qui s'est rendu aussi célèbre par ses barbaries que par ses richesses. Rien de plus cruel pour les esclaves que ceux qui l'avaient été eux-mêmes. Pollion nourrissait ses poissons de chair humaine.

Un jour Auguste vint lui demander à dîner. Un esclave eut la

maladresse de briser un vase de prix. Son maître ordonne aussitôt qu'il soit jeté aux murènes. L'esclave supplie à genoux qu'on se contente de le tuer, mais qu'on lui épargne l'horrible supplice d'être dévoré vivant. L'empereur est ému; Pollion reste inflexible. L'empereur sollicite la grâce de l'esclave. Pollion refuse.

Tombeau de Virgile sur le Pausilippe.

Auguste, indigné de tant de cruauté, prie son hôte de faire étaler devant lui ses vases les plus précieux; il les brise lui-même, accorde la vie à l'esclave, et fait combler le vivier.

Lucullus avait un grand nombre de villas; comme les oiseaux, il changeait de climat selon les saisons. Il possédait une maison superbe près de Naples, *juxta Neapolim*.

Un héros, après avoir conquis la célébrité par la gloire, l'a quelquefois augmentée par ses défauts. Les galanteries de Henri IV et la gourmandise de Lucullus ont plus contribué que leurs hauts faits à rendre leurs noms populaires.

On se rappelle Lucullus dînant chez Lucullus. Un jour Cicéron et Pompée vinrent lui demander à souper sans cérémonie, et l'empêchèrent de donner des ordres pour augmenter son ordinaire. Lucullus se borna à dire à ses esclaves : Servez dans la salle d'Apollon. Ses convives furent dans l'admiration de la somptuosité inouïe de ce festin magnifique. Chaque repas variait d'importance selon le lieu où il était servi. Un dîner de la salle d'Apollon ne revenait pas à moins de vingt-cinq mille francs.

On se souvient de la table de Lucullus ; qui se souvient de ses victoires? Lucullus était un grand homme; c'était un sage, parfaitement conséquent avec les idées païennes.

Après s'être illustré par ses combats contre Mithridate, après s'être élevé aux plus hautes dignités de la République romaine, après avoir obtenu les honneurs du triomphe, arrivé à l'apogée de la gloire, il sut s'arrêter.

Le sénat voulut exploiter la renommée du triomphateur et l'opposer à celle de Pompée. Lucullus repoussa les offres les plus séduisantes, en disant : « La fortune a des bornes ; le sage doit les connaître. »

Il abandonna les grandeurs du monde pour la vie indépendante et paisible de la campagne. Il vécut sans rien perdre de sa haute considération. Caton lui donna sa sœur en mariage, et Cicéron lui dédia un livre.

Sous l'empire des idées païennes, dans l'absence des espé-

rances d'un monde meilleur, n'était-ce pas de la sagesse raisonnée que de se procurer sur cette terre toutes les jouissances possibles, de se mettre à l'abri de toutes les vicissitudes de l'ambition, et de savourer en paix toutes les douceurs, toutes les magnificences de la vie?

Sa maison du Pausilippe était bâtie sur un rocher creusé en dessous avec tant d'art qu'elle semblait ne reposer que sur la mer. Son jardin, c'était l'île de Nisita tout entière. Cette île au moyen âge conservait encore le nom de *Castrum Lucullanum.*

Hélas! comme l'avenir trompe souvent les prévisions de l'homme! Le château destiné aux fêtes et aux plaisirs est un de ceux où il a coulé le plus de larmes et de sang. Là où l'empereur Auguste fut somptueusement accueilli, l'empereur Augustule fut misérablement enfermé. Là où furent donnés les plus fastueux repas mentionnés dans l'histoire, Manfredi et sa mère périrent dans les tortures de la faim. C'est à Nisita que Brutus vint chercher un asile, et c'est là qu'il trouva la mort.

Continuons le voyage. Il me sera permis de m'arrêter aux ruines qui peuvent me fournir quelque lumière sur l'étude des mœurs païennes par les monuments.

Que la nature est riche et belle dans les champs phlégréens! Ce nom de *phlégréens* avait été donné aussi à des campagnes de la Grèce parsemées également de volcans éteints. A l'aspect de ces monts à demi calcinés, les populations antiques croyaient reconnaître la trace des foudres de Jupiter écrasant les Géants qui avaient bravé le ciel. De nos jours combien d'hommes qui ne sont pas des géants voudraient lutter avec Dieu!

Le paysage a un aspect tout particulier. On rencontre d'anciens cratères à chaque pas, les uns arrondis, les autres ébréchés; les uns envahis par la mer, les autres encore fumants. Selon M. Poulet Scrope, l'aspect de la surface terrestre rappelle exactement

en cet endroit les contrées volcaniques de la lune, toute parsemée de cratères.

Il me semblait parcourir un immense jardin. Les aloès et les agaves servaient de bordure aux champs cultivés. Les vignes se mariaient gracieusement aux arbres; *vites populis nubunt*, disait Pline. Les orangers embaumaient l'air de leurs parfums, et quelques beaux palmiers annonçaient le voisinage de l'Afrique.

Nous arrivons au lac d'Agnano ou d'Aguino, ainsi nommé à cause de la quantité de serpents que les eaux sulfureuses y attirent. La grotte du chien doit son nom à une cruelle expérience qu'on se plaît chaque jour à y faire. Cette grotte laisse échapper des exhalaisons délétères et dangereuses. Les anciens se procuraient le plaisir d'y faire entrer des esclaves pour les voir souffrir et mourir; c'était un spectacle digne des païens. Aujourd'hui on a remplacé les esclaves par des chiens. Faire souffrir, pour se procurer une distraction barbare, des êtres à qui Dieu a fait don de la vie est-ce un plaisir digne d'un homme de cœur?

Je m'arrêtai à la Solfatare. Cette montagne, dont tant d'auteurs ont parlé depuis Aristote jusqu'à nos jours, est, dit-on, en communication avec le Vésuve. C'est un volcan qui s'est épuisé dans des éruptions terribles et qui est mal éteint. En voyant la *fumerole*, épaisse et noire fumée, jaillir sans cesse de ce cratère béant, en sentant les exhalaisons du soufre qui tapisse les flancs du rocher, en écoutant un bruit souterrain semblable à celui d'une eau bouillonnant dans une chaudière invisible, en entendant surtout le terrain sonner creux sous mes pas comme s'il eût recélé un abîme, je ne m'étonnai plus que les anciens eussent appelé ce lieu le *forum de Vulcain*, les cheminées de l'enfer, *ignis inferni fumariola;* je comprenais que la superstition païenne eût expliqué les bruits étranges sortis des profondeurs de la terre par le retentissement du marteau des Cyclopes.

Chaque montagne a sa tradition, son genre de renommée. Le mont Leucogée était fameux par une espèce de craie blanche qui donnait de la couleur et de la consistance à l'*alica*, une polenta du temps passé.

Descendons à Pouzzoles, *Pozzuoli*, *Puteoli*, en grec *Dicæarchia*. Cette ville, fondée par les habitants de Cumes, d'autres disent par des émigrés de Samos, a bien perdu de son importance antique. Elle ne compte guère aujourd'hui plus de quinze mille âmes. Il ne lui reste rien de son commerce avec l'Orient; mais que de souvenirs lui resteront toujours !

Pouzzoles rappelle à la mémoire les noms les plus illustres de l'Église naissante et de la République à son déclin. C'est là que Sylla vint mourir et que Cicéron vint passer les plus beaux jours de sa vie (1). Les Actes des apôtres nous apprennent que saint Paul y séjourna sept jours. Faut-il s'étonner si son éloquence divine laissa une impression profonde, et si l'on en trouve comme un reflet dans les pensées de certains moralistes comme Sénèque ?

L'amphithéâtre de Pouzzoles montre encore par ses belles ruines quelle fut jadis sa splendeur. Sa construction en briques, son revêtement en petites pierres disposées en losanges, *opus reticulatum*, la simplicité de sa distribution intérieure, la ressemblance de son plan avec celui des amphithéâtres les plus anciens de l'Italie, tout révèle sa haute antiquité. Il pouvait contenir quarante mille personnes. Suétone raconte qu'Auguste, indigné de voir qu'un jour, où la foule était considérable, nul ne s'était dérangé pour faire place à un sénateur, fit rendre un sénatus-consulte pour fixer l'ordre des préséances. Les historiens nous ont conservé aussi le récit des fêtes données dans cet amphithéâtre par Néron.

---

(1) Suétone appelle Pouzzoles la petite Rome, *pusilla Roma*.

Que de chrétiens y périrent coupables des plus sublimes vertus et martyrs de leur foi !

La légende a conservé à peine quelques récits des trépas édifiants des premiers héros du christianisme; l'histoire nous raconte en détail les orgies et les extravagances du despotisme païen en délire.

Le môle de Pouzzoles est célèbre. Il en reste encore treize piliers hors de l'eau. Ces piliers sont joints entre eux par des arcs en forme de pont, pour briser les flots de la mer et prévenir l'ensablement du port. C'est un travail gigantesque; mais Josèphe en a exagéré l'étendue en prolongeant les constructions jusqu'à Misène.

Ce môle est regardé par plusieurs auteurs comme l'extrémité du pont de Caligula. Cet empereur eut un jour l'étrange fantaisie de faire jeter un pont de bateaux de Pouzzoles à Baïes. Il lui fallut réunir une si grande quantité de bâtiments de transport que l'approvisionnement de Rome fut arrêté. Qu'importait, pourvu que l'empereur se fût amusé ? Le premier jour, il se promena sur ce pont, à cheval, dans le plus magnifique costume. Le second jour, il y mena un char, en costume de simple cocher. Puis, pour achever la fête, il invita la foule à le suivre. La foule se précipite ; aussitôt le pont est rompu, et tout croule dans la mer. Spectacle charmant pour Caligula que celui de ces noyades et de ces bains forcés !

Avant d'entreprendre cette belle expédition, l'empereur était venu sacrifier dans le temple de Neptune pour imiter César, qui avait imploré la protection des dieux avant d'aller combattre Antoine.

Il reste peu de vestiges du temple de Neptune. Les belles colonnes corinthiennes d'un temple d'Apollon ont été conservées dans la cathédrale qui en a fait son plus précieux ornement.

La place de la ville est décorée de la statue consulaire de

Q. Flavius Mazius. Le piédestal antique est orné de bas-reliefs en l'honneur de Tibère, restaurateur de plusieurs villes détruites par les volcans.

Je parlerai plus loin de l'importation du culte égyptien en Italie. Les plus curieuses ruines de Pouzzoles sont celles du temple de Sérapis. L'édifice formait un quadrilatère allongé de deux cents pieds sur cent soixante. Un temple rond orné de seize colonnes corinthiennes s'élevait au milieu d'un atrium, entouré d'un portique de quarante-huit colonnes et de quarante-huit statues. Autour de l'atrium sont rangés des cabinets de bain. La statue de Sérapis, trouvée dans une niche, et les inscriptions antiques, découvertes sur les lieux, ne semblent devoir laisser aucun doute sur l'attribution donnée au temple, quoique des savants prennent plaisir à tout contester. En visitant ces cabinets de bain, ma pensée se reportait sur les miracles opérés par les eaux thermales des Pyrénées, et je comprenais combien il avait été facile d'exploiter la crédulité populaire en attribuant à Sérapis et à Esculape les guérisons dues à l'usage de sources dont la vertu curative était encore un mystère pour plusieurs.

Le temple a été ruiné par le temps, dévasté par l'homme. C'est à Naples qu'il faut en admirer les restes les plus précieux; la statue de Sérapis est un des joyaux du Musée. Sur les lieux, l'attention est surtout frappée par de grandes colonnes toujours debout. Elles sont curieusement travaillées par des vers marins lithophages, dont les coquilles garnissent encore les trous creusés dans le marbre.

Ce monument a été submergé par les flots; comment la mer l'avait-elle envahi? Ferber rapporte que les eaux ont été longtemps à neuf pieds au-dessus de leur niveau actuel. Cependant la permanence du niveau de la mer depuis deux mille ans est un fait aujourd'hui admis par la science. Il faut donc attribuer

ce phénomène plutôt à l'exhaussement de la côte qu'à l'abaissement de la Méditerranée (1).

Après les antiquités de Pouzzoles, contemplons celles de Cumes. Cette ville est une des plus célèbres des temps anciens. Son origine est attribuée à Ipoclès, qui en abordant sur ces rivages la fonda et lui donna le nom de sa patrie : Cumes en Eubée. Cette ville est-elle antérieure à la guerre de Troie? On l'a prétendu. Elle est fameuse par l'asile qu'elle offrit à Tarquin exilé, par sa résistance à Annibal, et surtout par sa Sibylle. Ses habitants avaient jadis bâti Naples, et elle fut détruite de fond en comble au moyen âge par les Napolitains, qui l'accusaient d'être un nid de pirates.

Il ne lui reste de sa grandeur passée qu'une porte monumentale, l'*arco felice*. Les murailles de cette porte sont en briques d'une énorme dimension, et l'arc s'élève majestueusement à plus de soixante pieds au-dessus de la route creusée dans les monts euboïques. Monté sur les hauteurs de la voûte pour admirer les belles arcades qui couronnent le mur, je pensais qu'elles pouvaient bien avoir appartenu à un temple ou à un aqueduc.

Cicéron avait six villas, qu'il appelait *Ocelli Italiæ*, les perles de l'Italie, à cause de leur beauté merveilleuse. Il en possédait une près du mont Gaurus et du lac Lucrin. L'excellent vin et les bonnes huîtres ne devaient pas lui manquer. Athénée parle du vin de Gaurus, qui était très-rare, très-distingué et très-fort, *paucum sed nobilissimum ac tonans ac validum*, dit la traduction latine.

En face du mont Gaurus, le 30 septembre 1538, tout à coup

(1) L'astronome suédois Celsius, convaincu de l'immuable solidité de la charpente osseuse du globe, avait publié en 1730 de savants calculs pour prouver que la Baltique s'abaissait d'environ 1m,11 tous les cent ans. Dès l'année 1740 Antonio Lazzaro Moro démontra que l'élément mobile et changeant c'est la terre, et non la mer. (Voir sur cette curieuse question Lyell, Auson Von Ezel, Von Haff, Élysée Reclus.)

surgit du sein de la terre, à la suite d'une éruption volcanique, le *Monte nuovo* aujourd'hui couvert de belles vignes.

Le P. Kircher raconte que, vers la même époque, un phénomène contraire se produisit dans les Pyrénées, à la suite d'un tremblement de terre : une montagne disparut et fut remplacée par un lac.

On prétend que le lac Lucrin tirait son nom de *lucrum*, à cause du lucre considérable qu'on retirait de ses huîtres fameuses, pour lesquelles les poëtes anciens ont fait tant de réclames. Ces coquillages, si appréciés d'Horace, *lucrina conchylia*, ont abandonné le lac Lucrin pour peupler le lac *Fusaro*, aujourd'hui pièce d'eau charmante, jadis le sombre Achéron.

Traversons la grotte de Cumes. Cette galerie souterraine, d'une grande longueur, était destinée, dit-on, à mettre Cumes en communication avec Baïes. On ajoute que Cocceius fut l'entrepreneur de ce tunnel et Agrippa le bailleur de fonds. Au lieu de cette explication prosaïque, pourquoi ne pas rendre à ces lieux leur poésie, et ne pas voir ici l'antre effrayant taillé dans les rocs eubéens, l'*immane antrum* dont parle Virgile? Mon imagination, se laissant aller à des souvenirs classiques, se plaisait à évoquer cette mythologie infernale dont Strabon voulait débarrasser ces parages fameux. On lit peu Strabon, on apprend Virgile par cœur.

Au sortir de la grotte, tout commence à prendre la teinte propre aux abords des enfers. D'un côté, des monts nus et désolés; de l'autre, un lac profond plus triste encore. C'est le lac Averne; on le nommait ainsi du mot grec Ἄορνος, qui veut dire : privé d'oiseaux. Sur ce fatal rivage, aucun être humain, disait-on, ne pouvait respirer et vivre. Virgile appelle ces eaux stagnantes, *averna et stygia palus*, les marais du Styx, *ostia Acherontis et janua Ditis*, l'entrée de l'Achéron et la porte de l'Enfer.

Entrons dans la grotte infernale, sans laisser sur le seuil l'espoir d'en sortir. La voûte est basse, et force d'abord les visiteurs à courber la tête; puis elle s'élève peu à peu, et une galerie souterraine nous conduit à une vaste salle formée par la nature dans les mytérieuses profondeurs de la terre. Là se trouve une eau sombre; et comme le vieux Caron n'y est plus avec sa barque,

Tombeau de Virgile (Intérieur).

pour traverser l'étang sans se mouiller les pieds, il faut se faire porter sur les épaules d'un homme vigoureux, qui ne se contente pas d'une obole pour vous prêter son dos.

Les chambres souterraines où jadis recevait la Sibylle ont bien besoin d'avoir conservé quelques restes de mosaïque pour prouver que des êtres humains ont habité ces ténébreuses cavernes.

La sibylle de Cumes est fameuse dans l'histoire. On en racon-

tait d'étranges choses. Sa naissance était antérieure à la guerre de Troie. Apollon, qui l'aimait, lui offrit un don à son choix. Elle demanda de vivre éternellement; mais, comme on ne songe pas à tout, elle oublia de demander de rester éternellement jeune et belle. Qu'elle devait être vieille et ridée lorsqu'elle fit payer à Tarquin trois cents écus pour trois volumes dépareillés, après avoir jeté de dépit au feu les six volumes qui les complétaient!

Sous le nom de Déiphobe, c'est la sibylle de Cumes qui conduit aux enfers le pieux Énée. Le lieu était bien choisi pour troubler les esprits et leur faire croire à la possibilité d'une descente dans le sombre empire de Pluton. La profondeur des eaux de l'Averne, les lugubres forêts de la vallée, les galeries que la nature, aidée un peu par l'art, avait prolongées dans les entrailles de la montagne, l'eau de l'Achéron, qui, par des conduits invisibles, allait se perdre dans les marais du Styx, le voisinage d'étuves naturelles exhalant des flammes souterraines, tout devait concourir à faire une vive et sérieuse impression sur des âmes ignorantes et crédules.

C'est une curieuse destinée que celle de la sibylle. Célèbre dans le monde païen, on la rencontre partout et toujours; elle a dû beaucoup voyager, et, comme le phénix, renaître plusieurs fois de ses cendres. La renommée de ses oracles, chose très-remarquable, s'est maintenue dans le monde chrétien. Saint Paul lui-même s'autorisa de ses prédictions; les peintures des catacombes, les mosaïques du moyen âge, les fresques de la chapelle Sixtine, les verrières et les sculptures des cathédrales des diverses parties de l'Europe, la représentent à côté des saints prophètes; et de nos jours encore, dans une hymne d'église grave et solennelle, nous entendons chanter : *teste David cum sibylla !*

Près de la grotte et de l'Averne on rencontre les thermes d'Apollon, et un peu plus loin les étuves de Tritoli, *stufe di Nerone.*

On y descend par un passage étroit et obscur. La température de ces eaux ne s'élève pas à moins de 55 à 56 degrés centigrades. Était-elle jadis encore plus élevée? Pline raconte que la chaleur était suffisante pour faire cuire la viande.

Les guérisons opérées par ces bains à vapeur étaient si merveilleuses que le peuple ignorant n'hésitait pas à en attribuer l'honneur aux dieux dont les images peuplaient ces souterrains pleins de mystère. Cette crédulité procurait de bons revenus aux prêtres, mais ne faisait pas l'affaire des médecins.

Les médecins de Salerne arrivèrent, par une belle nuit d'été, s'introduisirent furtivement dans ces lieux, et brisèrent les statues qui inspiraient aux malades plus de confiance que leurs ordonnances. Les moyens violents ne sont pas ceux qui réussissent le mieux. La mer, si belle en apparence, mais si perfide dans ces parages, se troubla tout à coup; les médecins, en revenant à Salerne, firent naufrage et périrent sur les côtes de l'île de Caprée, cette île tristement fameuse par les débauches de Tibère.

Les prêtres d'Apollon et d'Esculape ne manquèrent pas de dire que ces dieux avaient été vengés par leur confrère Neptune, et la superstition populaire fut encore accrue par les moyens imaginés pour l'étouffer.

Les anciens avaient placé à peu de distance de leur enfer les champs élyséens. D'après Esychius, le mot ΗΛΙΣΙΟΝ veut dire : champ frappé par la foudre. Ce sont des hauteurs où la vue est belle, où l'air est pur. Ce sont de riches campagnes, qui font partie des champs phlégréens et s'étendent jusqu'à Misène. La pensée de l'Élysée comme séjour des âmes n'avait rien de bien séduisant pour les anciens, et les descriptions de leurs poëtes ne devaient leur donner l'envie de descendre aux sombres bords que le plus tard possible.

Pour le païen la mort; même pour le plus sage, avait quelque

chose de triste. Elle réduisait l'homme à n'être plus qu'une ombre, et le condamnait à perpétuité à poursuivre l'image vaine de ce qu'il avait aimé pendant sa vie.

Pour le chrétien, au contraire, la mort est l'aurore de l'immortalité bienheureuse. Le juste se dépouille, avec son enveloppe terrestre, des misères de ce monde pour aller jouir, dans la contemplation de Dieu, d'une félicité sans fin, ineffable, inouïe, au-dessus de toutes les expressions de la langue humaine, de tous les rêves de l'imagination, de toutes les espérances de l'âme.

Les anciens désiraient avoir leurs cendres à portée des champs élyséens, mais ils n'aimaient guère à venir y résider pendant leur vie. De beaux colombaires et de nombreux tombeaux, dont les ruines existent encore, donnent à ces lieux, malgré la beauté du site, un aspect mélancolique.

Les vraies délices pour les Romains n'étaient pas celles qu'on pouvait attendre après la mort, mais celles qu'on pouvait se procurer sur la terre des vivants.

Baïes était un séjour de plaisir. Son antique renommée a traversé les siècles, comme un souvenir; mais ces contrées, si recherchées jadis, sont aujourd'hui désertes. Le temps n'a pu les dépouiller de l'éternelle beauté de la nature, mais il a renversé presque tous les monuments, ne laissant que quelques ruines pour attester leur grandeur passée.

Le golfe, formé d'un vaste cratère éteint, est toujours là avec son ciel si pur, sa mer si azurée, ses aspects si pittoresques, ses rives si embaumées, si riantes; mais que sont devenues ces villas somptueuses, bâties, comme par un art magique, sur les flots mêmes qui les caressaient mollement et les enveloppaient d'une brise délicieuse? Que sont devenues ces barques ornées de guirlandes de fleurs qui sillonnaient ces lacs parsemés de roses? Qu'est devenue cette foule brillante qui avait fait de ces

lieux ravissants le rendez-vous de tous les plaisirs? Horace disait :

Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis.

Ces rives enchantées ne retentissaient que du bruit des voix mélodieuses, des concerts, des festins, des promenades sur les eaux, des intrigues d'amour. C'est Cicéron que je traduis, en adoucissant les expressions de sa phrase. Le prince des ora-

Le Vésuve.

teurs se plaisait beaucoup à Baïes, et Clodius lui reprochait de s'y plaire un peu trop. Ce reproche aurait pu être adressé aussi à Marius, à Pompée, à César et même à Caton. Sénèque recommande de fuir ces lieux pleins de périls pour la sagesse, *irritamenta vitiorum*. Properce les interdit à la belle Cinthie, parce qu'ils étaient funestes à la vertu des femmes. Suétone raconte

les extravagantes orgies que Néron venait y faire chez des amis, qu'il ruinait par ses visites.

Le bruit des folies humaines ne trouble plus le silence de la solitude qui règne aujourd'hui sur ces rivages. La mer, reprenant ses droits, a englouti les villas qui avaient empiété sur son domaine. Le magnifique palais de Jules César, élevé sur une hauteur voisine, a laissé quelques ruines grandioses, que les siècles n'ont pu encore effacer.

Les temples de Vénus, de Mercure et de Diane sont toujours debout. L'amour, l'argent et la chasse étaient des dieux qui devaient convenir à Baïes, et les seuls qui y fussent en honneur.

Dans un sanctuaire antique, des jeunes filles du pays exécutent devant les visiteurs des tarentelles et des danses locales. Pour la beauté et la grâce, elles sont loin sans doute des anciennes danseuses de Baïes, de ces fameuses *ambubaïæ* (1), dont Tacite flétrit énergiquement les désordres.

Des scènes les plus riantes que les poëtes nous aient décrites, passons à une des scènes les plus tragiques qu'ait jamais racontées l'histoire. Quittons Baïes pour *Baoli, Bauli*. C'est là que Néron commit son plus horrible forfait, le meurtre de sa mère.

Il faut lire dans Suétone les détails de cet affreux événement. Néron était fatigué d'Agrippine. Trois fois il essaya de l'empoisonner; mais il s'aperçut qu'elle était munie d'antidotes dont elle savait faire usage. Il fit fabriquer un plafond qui, à l'aide d'un mécanisme, devait tomber sur elle et l'écraser durant son sommeil. L'indiscrétion de ses complices déjoua son projet. Il inventa un navire à soupape destiné à la submerger. Puis, feignant une réconciliation, il l'invita à venir célébrer avec lui à Baïes les fêtes de Minerve. Lorsqu'elle le quitta pour rentrer à

(1) Ambubaïæ, *ambu*, près, *Baias*, de Baïes.

Bauli, il lui prodigua les caresses du fils le plus tendre, pendant qu'il l'accompagnait lui-même à la galère perfide.

Au moment où il s'attendait à apprendre la mort d'Agrippine, un affranchi de sa mère vint lui apporter la nouvelle qu'elle s'était sauvée à la nage. Il imagina aussitôt de prétendre que cet affranchi avait été envoyé par sa maîtresse pour l'assassiner.

Il fit égorger celle dont il avait reçu la vie, et fit répandre le bruit que, voyant ses complots découverts, elle s'était elle-même donné la mort.

Ce parricide, entouré de si horribles circonstances, était digne du persécuteur des chrétiens, de l'incendiaire de Rome.

A Baoli, je descendis dans les *cento camerelle*. Ces chambres, ces galeries souterraines, si nombreuses, qu'on les nomme *le Labyrinthe*, étaient-elles d'anciens réservoirs d'eau pure? Étaient-ce les celliers de Jules César? Étaient-ce des prisons où Néron torturait ses victimes? Cette dernière hypothèse est adoptée par la tradition populaire, laquelle me paraît acceptable. La prison mamertine de Rome est aussi sombre que ces affreux cachots.

A chaque pas, une curiosité nouvelle arrête l'attention. Voici la piscine surnommée avec raison : *Piscina mirabile*.

Figurez-vous un réservoir d'eau immense, colossal, soutenu à une grande hauteur par quarante-huit piliers énormes, ayant une longueur de deux cent douze pieds sur une largeur de quatre-vingt-cinq, recevant l'air par trente-trois soupiraux. On y monte par un escalier de quarante marches. Ce réservoir recueillait les eaux du Serino.

Quelle était la destination de ce monument gigantesque? Était-ce une provision d'eau qu'Agrippa avait voulu assurer à la flotte de Misène? Était-ce le bassin où Néron voulait rassembler toutes les eaux thermales éparses du lac Averne à Misène? Était-ce simplement un approvisionnement d'eau pour Lucullus?

Quoi qu'il en soit, cette piscine est vraiment admirable ; ma is quand on a vu les aqueducs de Rome, rien dans ce genre n e peut plus étonner de la part des Romains.

Virgile nous attire aux lieux où fut Misène. La ville n'exist plus. Le poëte avait raison lorsqu'il prédisait que la montagn garderait éternellement le nom du compagnon d'Enée, dont l sépulture lui fut confiée :

> ..... Qui nunc Misenus ab illo
> Dicitur, æternumque tenet per secula nomen.

Misène est séparée des champs élyséens par la *mer morte*, cratère éteint, ainsi appelé sans doute parce que c'est sur ce lac qu'on faisait naviguer les morts transportés aux tombeaux de l'Élysée.

Misène était, comme Baïes, une ville de plaisirs. Que d'événements nous offrirait son histoire ! Sans remonter à Annibal, que de fêtes a données Lucullus dans sa maison de Misène, où Tibère vint finir sa triste vie, étouffé sous des coussins !

Au souvenir de Tibère mourant se joint ici le souvenir de Néron livré aux plus effroyables désordres. On lui attribue le creusement de la grotte de Traconera, qu'il aurait fait percer pour amener en ces lieux des eaux thermales.

De Misène on aperçoit facilement le Vésuve. Cependant Pline, dans son récit de la catastrophe de Pompéi, raconte que, étant à Misène, il aperçut un nuage extraordinaire, et qu'il apprit plus tard que ce nuage provenait du Vésuve.

M. d'Aigueperse, qui croirait plutôt à un bouleversement de la nature qu'à une erreur de Pline, a ingénieusement cherché à expliquer que le Vésuve pouvait être à cette époque moins élevé qu'aujourd'hui, et se trouver par conséquent caché par le Pausilippe.

Au milieu de tant de souvenirs des empereurs en délire, on aime à retrouver la mémoire de quelques-uns de ces grands hommes antiques qui font la gloire de Rome. Hélas! au nom illustre de Scipion vient se joindre un mémorable exemple de l'ingratitude populaire; mais l'ingratitude n'est-elle pas, c'est triste à dire, l'état normal des nations, comme des individus ?

Voyez la *Torre di Patria*. Scipion, pour fuir les ennemis de sa gloire, fut obligé de se retirer à Liternum. Il menait dans sa modeste retraite une vie bien différente de celle de Lucullus. Sénèque vante sa noble simplicité; mais il avoue qu'à l'aspect du misérable toit qui abritait le grand Scipion plusieurs s'écriaient : « Oh! le pauvre homme! et qu'il savait peu vivre! »

Tite-Live rapporte qu'il a vu la tombe du héros avec la célèbre inscription : *Ingrata patria, ne ossa quidem mea habebis;* ingrate patrie, tu n'auras pas même mes os.

Une tour fut élevée au moyen âge sur ce mausolée; et comme on retrouva sur un marbre antique le mot *patria*, seul vestige de l'inscription perdue, la tour reçut le nom qu'elle porte encore, *Torre di Patria*.

Lorsqu'on découvrit dans les flancs d'une colline, au bord de la voie appienne, l'hypogée ou caveau de la famille des Scipions, on fut surpris d'y rencontrer le tombeau de Scipion l'Africain. Faut-il s'étonner qu'un peuple ingrat n'aime pas à laisser un monument de son ingratitude, et que, après avoir persécuté les vivants, il ne lui en coûte pas d'accorder à leurs cendres une reconnaissance posthume?

On élève volontiers une statue à un grand homme, pourvu qu'il ne soit grand homme qu'après sa mort.

CHAPITRE TROISIÈME.

LE VÉSUVE. — STABIE, HERCULANUM, POMPÉI. — LA CATASTROPHE. — LES FOUILLES.

Quand on parle d'une contrée aussi célèbre par la richesse des souvenirs que par les splendeurs de la nature, le plus difficile est de savoir s'arrêter.

Aussi je n'essayerai pas de décrire Pæstum, avec ses belles roses et ses deux temples jumeaux, merveilles de l'architecture antique. Je laisserai de côté Sorrente, la ville des Sirènes, avec ses sites charmants et la maison de son illustre poëte, le Tasse, dont il est si doux de relire les vers dans les beaux lieux qui les inspirèrent.

Le Vésuve joue un trop grand rôle dans l'histoire de Pompéi pour le passer sous silence. C'est un volcan trop connu, trop bien étudié, pour qu'il soit nécessaire d'en faire une longue description. Il a été si souvent reproduit par le dessin et la peinture, qu'en le voyant pour la première fois je croyais revoir une vieille connaissance.

On prend ordinairement la route du Vésuve à Résina, autrefois *Retina*, l'ancien port d'Herculanum. La montagne est facile à gravir jusqu'à une certaine hauteur. Pour monter au cône, l'ascension devient pénible : la cendre, mobile, roule sous le pas

ı voyageur; cette cendre brûle la chaussure, et près du cra-
re elle est assez chaude pour faire cuire les œufs qu'on y
épose.

Vue de Sorrente.

Le mont est divisé en deux cônes; d'après Strabon, jadis il n'en
ıistait qu'un. On suppose que la vallée aujourd'hui formée entre
Vésuve proprement dit et la *somma* se produisit brusque-
ıent, lorsque Stabie, Pompéi et Herculanum disparurent ensevelis,

moins sous des torrents de feu que sous des masses de débris poreux d'une montagne à demi écroulée : *ruinæ montis* est l'expression dont se sert un témoin oculaire.

La fumée sort constamment du cratère embrasé du volcan. Tantôt c'est une vapeur légère dont la blancheur ressort sur l'azur du ciel ; tantôt c'est une colonne épaisse qui s'élève à trois mille mètres de hauteur et s'épanouit au sommet comme un pin gigantesque. Les laves qui s'échappent de la cime ou des larges crevasses de la montagne, sont souvent enflammées et brûlent. Quelquefois aussi elles sont aqueuses, et forment des inondations de boue plus désastreuses encore que les inondations de feu.

Strabon parle ainsi du Vésuve : « Il est entouré de campagnes fertiles. Son sommet est frappé de stérilité. Sa surface a l'apparence de la cendre, et présente des cavernes profondes qui s'ouvrent dans tous les sens. Les pierres paraissent, à leur couleur noire, avoir été calcinées par le feu, tellement qu'on peut conjecturer que dans l'antiquité cette montagne fut un volcan qui s'est éteint faute d'aliments. »

Si ce volcan a paru s'endormir pendant des siècles, qu'il fut terrible son réveil !

Après la catastrophe que nous allons raconter, Martial s'écriait :

« Le voilà ce Vésuve, couronné jadis de pampres verts dont le fruit généreux inondait de son jus nos pressoirs ! Les voilà ces coteaux que Bacchus préférait aux collines de Nysa ! Naguère encore les Satyres dansaient sur ce mont. Il fut le séjour de Vénus, plus cher à la déesse que Lacédémone. Hercule aussi l'illustra de son nom. Les flammes ont tout détruit, tout enseveli sous des monceaux de cendres ! Les dieux mêmes ne voudraient pas que leur pouvoir fût allé jusque là.... »

Les pampres verts aiment toujours à orner les pentes du volcan et produisent un vin fameux, le *lacryma Christi*. Je ne sais

pourquoi ce nom triste et saint a été donné à un vin qui engendre la gaieté, et que l'on ne recueille que sur le Vésuve ou l'Etna.

On parle souvent de neige sur un volcan. Le Vésuve se revêt quelquefois d'un manteau de frimas, et en 1819 on a trouvé au mont Etna des masses de neige recouvertes par un courant de lave qui les conservait depuis des siècles.

Strabon attribuait la rare fertilité des campagnes voisines aux cendres volcaniques dont le sol était presque partout composé.

C'est dans ce riche pays que fleurissaient jadis trois villes, qui dans les temps antiques ne manquèrent pas d'une certaine célébrité : Stabie, Herculanum, Pompéi.

Qu'on ne s'étonne pas de les voir si tranquillement s'établir près d'un voisin aussi terrible que le Vésuve. Sur les flancs mêmes de ce mont redoutable sont encore aujourd'hui assises deux villes importantes : *Torre del Greco* et *Torre dell' Annunziata*. Les habitants ont reçu de nombreux avertissements; ils savent que leurs pères ont succombé aux invasions de la lave, et c'est là qu'ils ont établi leurs poudrières, et ils s'endorment paisiblement sur le volcan. Les torrents de feu ont beau les menacer, le danger les chasse quelquefois; mais, à peine la lave est-elle refroidie que la richesse de la nature les ramène aux champs paternels, si féconds et si riants.

Nous ne ferons que mentionner Stabie. On croit que Castellamare fut bâtie sur les ruines de cette ville antique ou près des lieux occupés par elle autrefois. Le Musée de Naples étale un grand nombre d'objets précieux que l'on dit provenir de Stabie; mais pourquoi des fouilles plus actives n'ont-elles pas été dirigées de ce côté? On a négligé Stabie pour Herculanum, Herculanum pour Pompéi.

Herculanum est enfoui à une grande profondeur. On n'évalue pas à moins de 20 à 21 mètres l'épaisseur de la croûte de lave qui recouvre la ville : croûte de lave, ou, selon les dernières constata-

tions de la science, croûte de cendre durcie par le tassement, et pétrifiée par le temps, qui a fait évaporer toute l'humidité.

Cette couche solide a l'avantage d'avoir mieux protégé certains objets fragiles, mais elle a l'inconvénient de former une voûte difficile à briser. On ne peut visiter les ruines qu'à la lueur des torches, et on ne les fouille que pour les dépouiller. Herculanum était, à ce qu'il paraît, une ville plus artistique que Pompéi Elle a fourni de vrais chefs-d'œuvre au Musée de Naples, où l'on va les admirer à l'aise, sans avoir guère envie de descendre aux lieux sombres d'où ils furent extraits.

Pompéi est à 7 kilomètres du cratère du Vésuve et à 23 kilomètres de Naples. Une station du chemin de fer est placée auprès des ruines, et la ville déserte est plus accessible qu'elle ne le fut jamais quand elle était habitée.

Pour pénétrer dans ses murs, il faut passer par un tourniquet et payer 2 francs. Un guide vous est donné, et l'on vous remet une notice imprimée énumérant les quatre-vingt-quinze monuments les plus curieux à visiter.

Quelques maisons sont fermées; toutes me furent ouvertes grâce à l'obligeance de M. Fiorelli, directeur des fouilles, auquel j'avais été recommandé par le chevalier de Rossi.

Pompéi est aujourd'hui un spectacle pour la curiosité publique; mais quelle mine non encore épuisée de recherches précieuses pour l'archéologie et pour l'histoire!

C'était jadis une ville qui avait une certaine renommée comme position militaire, comme place commerciale, et surtout comme séjour de plaisir.

Sénèque et Tacite lui donnent l'épithète de célèbre. Était-ce une flatterie ou une vérité? L'histoire ancienne parle peu de Pompéi; c'est pourquoi l'on a disserté beaucoup sur ses origines obscures.

Les Osques habitaient la Campanie; ils se prétendaient autochtones, et se confondent avec les Ausoniens antiques. Visités par les Phéniciens et les Grecs, qui leur apportèrent une civilisation

Rue de Salluste.

avancée, soumis ensuite à l'influence des Étrusques, qui étendirent leurs conquêtes jusque dans ces riches contrées, ils finirent par subir, non sans résistance, le joug de Rome, qui en les assujettissant à sa langue et à ses mœurs, ne put jamais leur faire oublier la langue et les mœurs nationales. Pompéi devint un municipe romain. « Les municipes, dit Désobry (1), étaient des villes de

(1) *Rome au siècle d'Auguste.* Lettre XXI.

pays conquis. Par une faveur toute spéciale, Rome les gratifia des droits de cité romaine, don magnifique incessamment rappelé par leur nom même, tiré de *munus,* présent. Leur constitution, assez semblable à celle des colonies romaines, ressemblait surtout beaucoup à celle de la grande métropole. » La ville de Pompéi était divisée en trois ordres : les sénateurs, les chevaliers, le peuple. La magistrature municipale se composait d'un édile, de deux duumvirs rendant la justice, du préteur, du censeur, du questeur, administrateur des deniers publics, du patron de la ville, des maîtres des faubourgs, et de cent décurions formant le grand conseil. Les décurions à Rome se nommaient sénateurs.

Le commerce avec l'Afrique, l'Orient et les contrées lointaines faisait affluer à Pompéi les plus grandes richesses. Tite-Live et Florus disent que son port était magnifique.

Quelle ravissante situation ! Près de Naples, qui lui envoyait des visiteurs illustres, près du volcan, qui fertilisait les campagnes avant de les détruire, la ville s'étalait du haut de son rocher de lave jusqu'aux bords de la mer. Des terrasses de leurs maisons étagées en amphithéâtre, les Pompéiens pouvaient contempler à la fois des campagnes fécondes, une mer rayonnante, le golfe de Stabie, les rives de Sorrente, l'île de Caprée, le mont Pausilippe, Naples et le Vésuve ! Florus prétend que ce n'était pas seulement le plus joli coin de l'Italie, mais encore du monde entier.

La ville de Vénus offrait à ses nombreux visiteurs des plaisirs et le doux repos. Les plus illustres personnages de Rome aimaient à y posséder une villa. Claude y faisait de fréquents séjours, dans une maison de campagne où il perdit Drusus. Cicéron y composa plusieurs ouvrages, notamment son beau traité *De officiis*. Phèdre y écrivit des fables, dans le temps où il se dérobait aux persécutions de Séjan et de Tibère. Sénèque y passa sa jeunesse et les plus beaux jours de sa vie.

Il semblerait que cette ville, qu'on a peinte avec des couleurs si séduisantes, devait être un lieu de délices, et cependant Vénus la protégeait si mal que ce que l'on sait de son histoire ne consiste guère qu'en des récits de tristes aventures.

Elle voulut résister à Sylla ; Sylla vainqueur fit démanteler ses murailles, et la réduisit en colonie romaine.

Elle avait reconquis ses droits sous Néron ; mais ses querelles sanglantes avec ses voisins ne tournèrent pas à sa gloire.

Enfin le Vésuve sembla chargé d'être le ministre de la vengeance céleste en faisant disparaître des villes souillées par les plus honteux désordres.

Le volcan commença par donner un terrible avertissement.

Le 5 février de l'an 63 de notre ère, une éruption effroyable dévasta la contrée. Voici comment Sénèque la raconte : « Pompéi, ville considérable de la Campanie, fut abîmée par un tremblement de terre, dont souffrirent tous les alentours, et cela en hiver, saison privilégiée contre ces sortes de périls, au dire habituel de nos pères... La Campanie, qui n'avait jamais été sans alarmes, quoiqu'elle fût restée toujours sans atteinte et n'eût payé au fléau d'autre tribut que celui de la peur, se vit cette fois cruellement dévastée. Outre Pompéi, Herculanum fut en partie détruit, et ce qui en reste n'est pas bien assuré... A Naples, beaucoup de maisons particulières ont été renversées ; mais les édifices publics ont résisté ; l'épouvantable désastre n'a fait que l'effleurer..... Des villas furent ébranlées sans éprouver d'autres dommages. On ajoute qu'un troupeau de six cents moutons perdit la vie, que des statues se fendirent, et qu'on vit errer dans les campagnes des malheureux auxquels la frayeur avait fait perdre la raison ! »

Ce n'étaient là pour la malheureuse cité que les préludes de plus épouvantables malheurs !

Voici les détails de la dernière et fatale catastrophe. Écoutons Pline écrivant à Tacite (1) :

« Vous me demandez des détails sur la mort de mon oncle, afin d'en transmettre plus fidèlement le détail à la postérité..... Il était à Misène, où il commandait la flotte. Le neuvième jour avant les calendes de septembre, vers la septième heure, ma mère m'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une forme extraordinaires. Après sa station au soleil et son bain d'eau froide, il s'était jeté sur un lit où il avait pris son repas ordinaire, et se livrait à l'étude. Il demanda ses sandales, et monta en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce phénomène. La nuée s'élançait dans l'air, sans qu'on pût distinguer, à une si grande distance, de quelle montagne elle sortait. L'événement fit connaître que c'était du mont Vésuve. Sa forme approchait de celle d'un arbre et particulièrement d'un pin; car, s'élevant vers le ciel comme un tronc immense, sa tête s'étendait en rameaux. Peut-être le souffle puissant qui poussait d'abord cette vapeur ne se faisait-il plus sentir; peut-être aussi le nuage en s'affaissant sous son propre poids, se répandait-il en surface. Il paraissait tantôt blanc, tantôt sale et tacheté, selon qu'il était chargé de cendre ou de terre.

« Ce phénomène surprit mon oncle, et, dans son zèle pour la science, il voulut l'examiner de plus près... Il sortait de chez lui, lorsqu'il reçut un billet de Rectine, femme de Césius Bassus. Effrayée de l'imminence du péril (car sa villa était située au pied du Vésuve, et l'on ne pouvait s'échapper que par la mer), elle le priait de lui porter secours. Alors il change de but, et poursuit par dévouement ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par le désir de s'instruire. Il fait préparer des quadrirèmes, et y monte

(1) Lettres de Pline le jeune. Paris, Garnier, 1863, p. 218. Excellente traduction de M. Cabaret-Dupaty.

lui-même pour aller secourir Rectine et beaucoup d'autres personnes qui avaient fixé leur habitation sur cette côte riante.

« Il se rend à la hâte vers des lieux d'où tout le monde s'enfuyait ; il va droit au danger, la main au gouvernail, l'esprit tellement libre de crainte, qu'il décrivait et notait toutes les formes que le nuage ardent présentait à ses yeux.

« Déjà sur ses vaisseaux volait une cendre plus épaisse et plus chaude, à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des éclats de rocher, des pierres noires, brûlées, calcinées par le feu; déjà la mer, abaissée tout à coup, n'avait plus de profondeur, et les éruptions du volcan obstruaient le rivage. Mon oncle songea un instant à retourner; mais bientôt il dit au pilote : La fortune favorise le courage; menez-nous chez Pomponianus. Pomponianus était à Stabie, de l'autre côté d'un petit golfe, formé par la courbure insensible du rivage. Là, à la vue du péril, qui était encore éloigné, mais imminent, car il s'approchait par degrés, Pomponianus avait transporté tous ses effets sur des vaisseaux, et n'attendait pour s'éloigner qu'un vent moins contraire. Mon oncle, favorisé par ce même vent, aborde chez lui, l'embrasse, calme son agitation, le rassure, l'encourage... Cependant, de plusieurs endroits du Vésuve on voyait briller de larges flammes et un vaste embrasement dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Pour calmer la frayeur de ses hôtes, mon oncle leur disait que c'étaient des maisons de campagne abandonnées au feu par les paysans effrayés. Ensuite il se livra au repos, et dormit réellement d'un profond sommeil; car on entendait de la porte le bruit de sa respiration, que sa corpulence rendait forte et retentissante. Cependant la cour par où l'on entrait dans son appartement commençait à s'encombrer tellement de cendres et de pierres que s'il y fût resté plus longtemps il lui eût été impossible de sortir. On l'éveille. Il sort, et va rejoindre

Pomponianus et les autres qui avaient veillé. Ils tiennent conseil, et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison ou s'ils erreront dans la campagne, car les maisons étaient tellement ébranlées par les effroyables tremblements de terre qui se succédaient, qu'elles semblaient arrachées de leurs fondements, poussées dans tous les sens, puis ramenées à leur place. D'un autre côté, on avait à craindre, hors de la ville, la chute des pierres, quoiqu'elles fussent légères et minées par le feu. De ces périls, on choisit le dernier... Ils attachent donc avec des toiles des oreillers sur leurs têtes ; c'était une sorte d'abri contre les pierres qui tombaient.

« Le jour recommençait ailleurs, mais autour d'eux régnait toujours la nuit la plus sombre et la plus épaisse, sillonnée cependant par des lueurs et des feux de toutes espèces. On voulut s'approcher du rivage pour examiner si la mer permettait quelque tentative ; mais on la trouva toujours orageuse et contraire. Là mon oncle se coucha sur un drap étendu, demanda de l'eau froide et en but deux fois. Bientôt des flammes et une odeur de soufre qui en annonçait l'approche mirent tout le monde en fuite, et forcèrent mon oncle à se lever. Il se lève, appuyé sur deux jeunes esclaves, et au même instant il tombe mort (1). »

Pline écrit une seconde lettre à Tacite, qui lui avait demandé des détails dont il était avide. Écoutons Pline racontant ses impressions personnelles et ce qu'il a vu :

« Nous étions, dit-il, à la première heure du jour, et cependant on ne voyait encore qu'une lumière faible et douteuse. Les maisons autour de nous étaient si fortement ébranlées qu'elles étaient menacées d'une chute infaillible dans un lieu si étroit, quoiqu'il fût découvert. Nous prenons enfin le parti de quitter la

(1) Il fut sans doute asphyxié par des gaz délétères rasant le sol, auxquels avaient échappé ceux qui ne s'étaient pas couchés. (Voy. Beulé, *Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1870.)

Mort de Pline.

ville. Le peuple, épouvanté, s'enfuit avec nous, et comme, dans la peur, on poussait souvent sa prudence à préférer les idées d'autrui aux siennes, une foule immense nous suit, nous presse et nous pousse. Dès que nous sommes hors de la ville, nous nous arrêtons; et là, nouveaux phénomènes, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions amenées avec nous, étaient, quoique en pleine campagne, entraînées dans tous les sens, et l'on ne pouvait, même avec des pierres, les maintenir à leur place. La mer semblait refoulée sur elle-même et comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le rivage était agrandi, et que beaucoup de poissons étaient restés à sec sur le sable. De l'autre côté, une nuée noire et horrible, déchirée par des tourbillons de feu, laissait échapper de ses flancs entr'ouverts de longues traînées de flammes, semblables à d'énormes éclairs... La nue s'abaisse sur la terre et couvre les flots. Elle dérobait à mes yeux l'île de Caprée, qu'elle enveloppait, et nous cachait la vue du promontoire de Misène...

« ... La cendre commençait à tomber sur nous, quoique en petite quantité. Je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée, qui nous suivait en se répandant sur la terre comme un torrent. « *Pendant que nous voyons encore, quittons le grand chemin*, dis-je à ma mère, *de peur d'être écrasés dans les ténèbres par la foule qui se presse sur nos pas.* » A peine nous étions-nous arrêtés, que les ténèbres s'épaissirent encore. Ce n'était pas seulement une nuit sombre et chargée de nuages, mais l'obscurité d'une chambre où toutes les lumières seraient éteintes. On n'entendait que les gémissements des femmes, les plaintes des enfants, les cris des hommes. L'un appelait son père, l'autre son fils, l'autre sa femme : ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. Celui-ci s'alarmait pour lui-même, celui-là pour les siens. On en vit à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort même. Ici on levait

les mains au ciel; là on se persuadait qu'il n'y avait plus de dieux et que cette nuit était la dernière, l'éternelle nuit qui devait ensevelir le monde. Plusieurs ajoutaient aux dangers réels des craintes imaginaires et chimériques. Quelques-uns disaient qu'à Misène tel édifice s'était écroulé, que tel autre était en feu : bruits mensongers qui étaient accueillis comme des vérités.

« Il parut une lueur qui nous annonçait, non le retour de la lumière, mais l'approche du feu qui nous menaçait. Il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revint. La pluie de cendres recommença plus forte et plus épaisse. Nous nous levions de temps en temps pour secouer cette masse, qui nous eût engloutis et étouffés sous son poids. Je pourrais me vanter que, au milieu de si affreux dangers, il ne m'échappa ni une plainte ni une parole qui annonçât de la faiblesse; mais j'étais soutenu par cette pensée déplorable et consolante à la fois que tout l'univers périssait avec moi. »

Quelle consolation païenne! L'univers ne devait pas périr encore; mais en ce moment périssaient trois villes, Pompéi, Stabie et Herculanum. Comment, dit un auteur, Sénèque, qui a décrit la première éruption, n'a-t-il rien dit de la seconde? C'est par une raison bien simple : Sénèque est mort en 65, et la suprême catastrophe n'eut lieu qu'en l'année 79.

On sait le jour de la grande explosion du Vésuve et de la disparition de Pompéi. C'était le 23 novembre 79. Bonnucci va même jusqu'à vouloir préciser l'heure : *c'était*, dit-il, *environ une heure après midi*.

Plusieurs auteurs racontent qu'au moment de cet horrible et tragique événement le peuple était occupé à jouir du plaisir barbare de l'amphithéâtre. Cette opinion, qui pourrait prêter à de belles considérations morales, s'appuie sur l'autorité de Dion Cassius. Mais, pour les détails de ce fait ancien, les auteurs mo-

dernes sont mieux renseignés que les auteurs contemporains. Ces détails leur sont révélés par l'exhumation de la ville, qui nous apprend elle-même les mystères de sa dernière heure.

Pompéi ne périt pas de mort subite sous des torrents de feu échappés tout à coup des abîmes du Vésuve. Le volcan ne fit pas éclater sa colère sans l'avoir annoncée par des mugissements précurseurs. Une pluie de cendres et de *lapilli*, petites pierres ponces, tomba lentement, et couvrit par ondées successives la contrée tout entière. On sait qu'un seul squelette a été trouvé dans l'amphithéâtre.

Dans ce moment de terrible épouvante, les Pompéiens prirent la fuite. Sur une population d'environ quarante mille âmes, on ne compte guère encore qu'un millier de cadavres retrouvés.

La terreur qui s'empara des esprits fit de nombreuses victimes, et plusieurs allèrent au-devant de la mort en cherchant à la fuir. Les hommes de la campagne couraient vers la ville pour demander asile à ses fortes murailles; les habitants de la ville couraient dans les champs pour échapper au péril des écroulements d'édifices. On a trouvé plusieurs squelettes sous des ruines de colonnes et de murs renversés. Un Pompéïen fut écrasé par la chute de la statue équestre de Néron tombant de l'arc de triomphe de la rue de Minerve. Quel moment de terrible épouvante (1)! Les animaux restaient immobiles, stupéfiés de frayeur, ou couraient furieux, le poil hérissé.

Les hommes ne savaient que devenir. Les uns, éperdus, hors d'eux-mêmes, erraient au hasard; les autres luttaient contre le danger, et, armés de haches, tentaient de s'ouvrir un passage à travers les laves amoncelées; enfin quelques-uns attendirent

(1) On a retrouvé les restes d'une chèvre qui s'était cachée dans un four, ainsi que des squelettes de chiens et de chevaux. On n'a pas trouvé de chats, ils avaient tous eu l'instinct de se sauver.

courageusement la mort qui leur apparaissait de tous côtés inévitable. On les retrouve encore couchés sur le dos. Le soldat, en digne guerrier romain, mourut fidèle à son poste. Soixante-trois squelettes ont été retirés du quartier militaire.

Parmi les victimes, les femmes furent en plus grand nombre que les hommes. La mère de famille aimait mieux ne pas se sauver que de se sauver seule. Voyez tomber, sous les projections du Vésuve, cette mère éplorée, fuyant vers la route de Nole, emportant son fils dans ses bras et suivie de deux jeunes filles ! C'étaient des personnes riches : on le reconnaît à la beauté de leurs bijoux, à l'élégance de leurs pendants d'oreille et de leurs bracelets d'or en forme de serpents roulés.

La femme, plus avide ou, pour mieux dire, plus attachée que l'homme aux objets destinés à la parer ou à rappeler à son cœur des souvenirs, tentait, avant de quitter sa demeure, d'en retirer son or et ses bijoux. Plusieurs perdirent la vie en voulant conserver la cassette ou l'écrin. Le volcan n'attendait pas toujours, quoiqu'il eût paru vouloir donner le temps de déménager. Il saisissait parfois ce qu'on voulait dérober à sa fureur. Voyez ce panier d'osier : il contient des pièces d'or, d'argent et de bronze, deux paires de pendants d'oreille en forme de quartier d'orange, et une cornaline où le graveur a représenté un char traîné par deux cerfs que conduit un génie ailé. Voyez, encore enveloppé de linge, et emballé avec soin dans un large chaudron, facile à transporter, un superbe groupe de Bacchus et d'Ampelus en bronze incrusté d'argent.

Dans ces affreux moments, les uns crurent que le monde entier touchait à son heure dernière ; d'autres, au contraire, eurent l'espoir que cette tempête de cendres serait courte et passagère, comme la grêle qui dévaste les champs. Les uns cherchèrent un abri sur les hautes terrasses, pensant que les cendres ne pour-

raient pas s'élever jusque là. A la fin de 1869, au premier étage d'une maison de la rue de Stabie, on a découvert onze squelettes. Les malheureux ! ils avaient apporté là leur argent, leurs objets les plus précieux, et pendant qu'ils contemplaient avec anxiété les matières volcaniques, accumulées au rez-de-chaussée, monter toujours, la toiture, ébranlée par quelque oscillation violente, s'est effondrée sur eux.

Les autres se réfugièrent dans des chambres bien fermées, dans des tombeaux ou des caves souterraines. Le 12 mars 1868

Ruines de la villa de Diomède.

on a retiré d'un appartement, où ils avaient été ensevelis par les cendres, des squelettes ayant devant eux des os de poulet. Qui n'a pas ouï parler de la cave de Diomède ? Là, au milieu d'énormes amphores vinaires, on découvrit les restes de dix-sept personnes ; une jeune et belle fille était tombée mourante sur la cendre où se moulèrent les formes du corps le plus gracieux. La cendre durcie

contenant l'empreinte parfaitement dessinée du sein de la jeune beauté est une des curiosités les plus connues du musée de Naples.

Les Pompéiens dont le sort fut le plus horrible sont ceux qui eurent le malheur de trouver de profondes galeries assez solidement voûtées pour résister à toutes les secousses. Enterrés vivants, ils succombèrent aux tortures de la faim. Dans une de ces galeries on a ramassé des débris humains et les restes d'un animal, qui nous disent assez ce qui s'est passé. Un homme s'était retiré là avec son chien pour attendre que la tempête se fût apaisée. Puis quand il voulut sortir tout était muré par le volcan. Sa voix se perdit sous la voûte profonde ; nul rayon de lumière ne descendit plus dans le tombeau anticipé. Il mourut le premier. Son chien, pressé par la faim, dévora son cadavre, dont on n'a retrouvé que quelques os dispersés. L'animal ensuite périt à son tour.

Aujourd'hui, pour bien étudier toute l'histoire de l'événement, on ne se contente plus d'une empreinte partielle de quelque fragment du corps des victimes ; c'est la personne elle-même qui est moulée en entier, debout, comme au moment où elle perdit la vie, que la science humaine ne peut, hélas ! avoir le secret de lui rendre !

Une des plus ingénieuses inventions du directeur actuel des fouilles, du savant Fiorelli, est celle-ci : il opère les déblayements par le haut. Lorsqu'un espace vide lui annonce l'emplacement occupé jadis par un être humain, il verse dans ce creux du plâtre délayé; il enlève ensuite avec précaution la croûte de pierre ponce et de cendre durcie, et les Pompéiens reparaissent tels qu'ils étaient au moment où ils furent saisis par le volcan.

J'éprouvais un sentiment étrange et pénible à l'aspect de ces hommes qui avaient vécu à une époque si éloignée de la nôtre. C'est un spectacle saisissant et triste que celui de ces blancs fantômes portant dans leur attitude, sur leurs traits, les traces du désespoir, de la souffrance des dernières convulsions d'une af-

freuse agonie! Ce qui fut leur cadavre s'évanouit au premier contact de l'air. Ce qui reste de l'homme ici-bas est donc plus fragile qu'un morceau de verre!

Cette apparition de personnages d'autrefois est émouvante; elle fait naître bien des pensées dans l'esprit. Elle est instructive pour la science; elle lui fournit des détails sur les incidents de la catastrophe et un sujet d'étude sur l'homme antique. Les vêtements des victimes sont reproduits sur la lave avec tant de fidélité, qu'ils laissent distinguer les divers tissus, et que l'on croit voir encore les fines broderies se détacher sur le nu de la chair. On a recueilli quelques crânes, quelques débris humains, quelques fragments d'animaux. Ils ont été savamment étudiés, notamment par un naturaliste distingué, Stefano delle Chiaje. Les crânes ont paru présenter trois formes indiquant des races diverses. La stature de l'homme et des animaux n'a point changé depuis tant de siècles.

La beauté physique a-t-elle dégénéré? Ce sujet n'a pas été encore traité, que je sache. Le chevalier Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à la fin du dernier siècle, prétend que les dents des Pompéiennes étaient plus belles que celles de nos dames. Il attribue la décadence de la beauté dentaire à l'usage des sucreries, inconnues aux anciens.

En voyant les fouilles de chaque jour révéler des curiosités nouvelles, on s'étonne que ces fouilles n'aient été entreprises que si tard, et qu'après avoir été commencées il y a plus de cent vingt ans elles ne soient pas encore achevées.

Comment se fait-il qu'on ait attendu des siècles avant de déblayer une ville que l'on savait pleine de trésors?

Les Pompéiens naturellement n'eurent rien de plus pressé lorsque la nature eut repris son calme que de revenir chercher leurs maisons. Elles étaient ensevelies dans une épaisse couche de laves. Tout avait disparu.

Les fouilles témoignent des efforts tentés par les fugitifs pour retrouver leurs pénates, pour exhumer les objets précieux et ne pas laisser sans sépulture les êtres aimés.

Dans une maison, découverte le 14 mars 1852, à la hauteur de dix-sept palmes napolitaines du sol antique, on déterra quatre squelettes dans une position verticale. Plus bas, on en rencontra un cinquième. Armé d'une hache, après avoir percé le mur qui correspondait à une petite pièce du prothyrum, il allait y pénétrer, lorsque la mort le surprit (1).

Les périls des éboulements, de l'extrême mobilité du sol, des vapeurs méphitiques, des exhalaisons de cadavres durent effrayer et décourager les travailleurs.

Titus avait eu la pensée d'employer les biens de ceux qui avaient péri sans laisser d'héritiers à la reconstruction des villes détruites par le Vésuve. Il mourut trop tôt pour réaliser ce projet, et les Pompéiens cherchèrent un asile moins dangereux.

Alexandre Sévère fit faire des fouilles à Pompéi et en fit extraire des statues et des colonnes. Puis arrivèrent les Barbares; la cendre, féconde, se couvrit promptement de vignes, de moissons et finit par faire oublier où furent les villes antiques.

Un jour, en 1592, un architecte, qui creusait un canal, rencontra des substructions des maisons de Pompéi. Cette découverte émut fort peu les archéologues de l'époque. Herculanum, enseveli si profondément, devait ressusciter avant Pompéi, dont les sommets de quelques édifices semblaient être presque à fleur du sol. En 1681, un boulanger de Portici fit creuser un puits qui

(1) Une remarque très-juste d'un de nos savants éminents, c'est que les murs qui séparent certaines chambres des chambres voisines sont percés souvent d'un trou fait à la hâte et assez large pour laisser passer un homme. Dans ces appartements tous les objets précieux ont disparu. Les Pompéiens se contentaient de fouiller; aujourd'hui on déblaye. — (Heuzé, *Revue des Deux-Mondes*, t. 8°, p. 606.)

aboutit précisément au milieu de l'amphithéâtre d'Herculanum.

Les fouilles ont été dirigées par des savants, qui se sont hâté lentement, il faut en convenir. J'ai lu que le roi Victor-Emmanuel, par amour pour l'archéologie, avait ordonné que six cents ouvriers travailleraient sans relâche à l'achèvement de cette œuvre intéressante. Je l'ai lu, mais je n'ai vu sur les lieux qu'un directeur habile n'ayant à sa disposition qu'un très-petit nombre de manœuvres.

On semble vouloir faire durer le plaisir. Les derniers rapports sur les découvertes dues au commandeur Fiorelli sont du plus haut intérêt. Un nouveau quartier vient d'être déblayé. Les savants les plus compétents sont chargés de faire une étude approfondie et immédiate de tout ce qu'on met au jour. Les *graffiti* sont pris sur les lieux par le Dr Nissen, et ils sont publiés par le Dr Zungmeister. M. Schone a soin de faire connaître, dans des articles remarquables, tout ce qui peut intéresser le monde savant (1). Il n'est pas rare de lire dans les journaux l'annonce de quelque découverte inattendue et curieuse.

Déjà, à Pompéi, on a créé une bibliothèque pompéienne et une petite succursale du musée de Naples, où l'on dépose des objets trouvés en double.

On pourrait faire encore mieux. Il serait facile de rendre à une maison sa terrasse, ses fermetures, son ameublement complet. Les meubles antiques intéresseraient encore davantage si on pouvait les revoir là où ils furent jadis placés. En entrant dans cet édifice vieux de tant de siècles, le visiteur serait porté à croire que l'absence du maître du logis n'est que momentanée et que l'on attend son retour.

---

(1) Voir le *Bollettino del instituto di correspondenza archeologica per l'anno* 1867. *Roma.* Nous citerons aussi le *Giornale degli Scavi di Pompei.*

CHAPITRE QUATRIÈME.

DESCRIPTION DE POMPÉI.

Pompéi! Que de fois j'avais rêvé de cette cité momie ensevelie vivante il y a dix-huit siècles! Chaque jour s'opère le travail de sa résurrection merveilleuse, et peu à peu elle se dégage, comme d'un linceul, de la verte colline qui l'enveloppait. Hélas! les plus terribles catastrophes causées par la nature ne sont pas aussi dévastatrices que les ravages commis par la main de l'homme! Si l'on eût laissé faire les invasions des barbares, que serait-il resté de Pompéi? Le Vésuve du moins semble ne l'avoir détruite dans l'antiquité que pour la conserver à la curiosité moderne.

Il ne faut pas descendre dans les ténébreuses profondeurs de la terre pour aller, à la lueur des torches, visiter le tombeau de la ville morte; il faut, au contraire, gravir une colline gracieuse. Pompéi a repris sa place au soleil, et montre encore, au milieu du silence des ruines, un aspect toujours riant.

En entrant, je fus surpris de trouver tant de monuments debout, tant de maisons qui semblaient avoir été habitées depuis peu, tant de rues gardant leur physionomie et l'empreinte des roues des chars qui ont cessé d'y rouler depuis près de deux mille ans.

Chaque rue, chaque édifice a reçu un nom dont l'air de nouveauté contraste avec l'ancienneté du lieu. Ces noms ont été

choisis tantôt en l'honneur d'un personnage présent aux fouilles, telle est la maison Championnet; tantôt comme souvenir de la découverte d'un objet précieux, la maison du Faune.

A l'aide des inscriptions et des cachets trouvés dans divers édifices, on cherche aujourd'hui à leur restituer leur appellation primitive, le nom du vrai propriétaire. Nous accepterons les désignations les plus connues sans trop examiner si elles sont les plus exactes.

La ville, d'après son aspect, et suivant l'opinion générale, devait avoir une population de quarante mille âmes (1); ses vaisseaux, en lui rapportant des richesses de l'Orient, lui amenaient aussi de grands artistes de la Grèce.

Elle était ornée de monuments nombreux. Du forum civil au quartier des soldats, on rencontre huit temples, une basilique, trois places, le tombeau d'Eumachia, les thermes, deux théâtres, des boutiques sans nombre et près de 900 colonnes de marbre.

Des remparts entouraient la ville, excepté du côté de la mer. C'est une double muraille bien conservée, d'une hauteur de 25 à 30 pieds, et offrant un terre-plein qui permettait à trois chars d'y passer de front. Ce devait être un lieu charmant de promenade pour jouir des plus beaux sites et de l'air le plus pur. Les murs sont flanqués, de distance en distance, de grosses tours carrées; ces constructions, plusieurs fois endommagées par la guerre et le volcan, présentent les traces de diverses restaurations, et permettent d'y étudier l'ouvrage des Osques et des Romains.

Huit grandes portes, et peut-être davantage, donnaient accès dans la ville. La porte de Nole est bien conservée; celle d'Hercu-

---

(1) Je ne discute pas les opinions émises sur l'évaluation approximative de la population d'une ville dont la moitié n'est pas encore mise à découvert. Il semblerait, d'après M. Beulé (*Revue des Deux-Mondes*, 1870, t. 87, p. 324), que le nombre des habitants ne s'élevait qu'à 12 ou 15,000; mais le théâtre de Pompéi n'était-il pas fait pour 40,000 spectateurs, suivant l'autorité grave de Mazois? (*Palais de Scaurus*, 3e éd., F. Didot, p. 44.)

lanum remonte à une haute antiquité. L'entrée principale est protégée par des créneaux pour les archers, et les coulisses de la herse (1) qui la fermait sont encore visibles. Des voies romaines aboutissaient à chaque porte.

Les rues sont mieux pavées et mieux disposées que dans plusieurs villes modernes. Les trottoirs, *margines*, sont en asphalte; la chaussée, *agger*, est bien entendue pour l'écoulement des eaux; elle conserve la trace des roues de chars et notamment du lourd *plaustrum*, que traînaient quatre bœufs. Des pierres saillantes, formant des passerelles sur la voie, permettaient au pied délicat de la Pompéienne d'aller d'un trottoir à l'autre sans se salir.

Les rues sont très-étroites; elles n'ont jamais plus de 7 mètres de largeur, et souvent elles en ont moins. En Italie et en Espagne, quelques villes étonnent l'étranger par la dimension excessivement restreinte des rues.

Pour le coup d'œil, les vastes places, les larges boulevards, les grandes rues font un magnifique effet; mais dans les pays chauds elles ne plaisent pas toujours au pauvre piéton, qui cherche l'ombre. Tacite (2) était de cet avis. En parlant des embellissements de Rome, il s'exprime ainsi : « Il y a des gens qui croient l'ancienne manière plus favorable pour la salubrité, parce que les rues étroites atténuaient l'influence des feux du jour, au lieu que maintenant cet espace, qui reste à découvert et que ne protége aucune ombre, est en butte à toute l'ardeur des rayons solaires. »

Des égouts ménagés avec art recueillaient les eaux diverses, les cachaient sous les trottoirs et les conduisaient à la mer.

---

(1) Les anciens ménageaient devant la porte un réduit à l'entrée duquel était une herse, suspendue avec des cordes et des chaînes de fer. Si les ennemis s'avisaient d'entrer, la herse tombait sur eux, les enfermait et les livrait aux assiégés. (Vegèce, *Rei militaris* lib. IV, c. 4.)

(2) Ann. l. XV, 43.

Pompéi à vol d'oiseau (Restauration)

Les belles fontaines étaient nombreuses. On a même retrouvé des puits. Cette abondance d'eau fraîche et limpide était inappréciable sur une hauteur exposée aux ardeurs d'un brûlant soleil.

Des décorations monumentales embellissaient la ville. Ainsi dans un *quadrivium*, carrefour, où se croisaient quatre rues principales, les rues du Forum, de Mercure, des Thermes et de la Fortune, s'élevaient des arcs de triomphe revêtus de marbre, et couronnés de statues.

Les maisons antiques ont l'air de maisons neuves. La ville, attaquée déjà par le volcan, était à peine rebâtie, lorsqu'elle périt en entier. Ce n'était point pour la façade de leurs édifices que les anciens réservaient le luxe architectural, c'était pour l'intérieur. Les maisons, en général, ne sont pas hautes; elles ont ordinairement deux étages, rarement trois; elles sont découronnées. Le volcan a défoncé les belles terrasses ornées de treilles, de fleurs et de colonnades.

Les murs se chargeaient d'enseignes et de peintures. On y représentait des serpents symboliques, les *lares viales et compitales*, protecteurs des rues et des faubourgs. De nos jours, l'Italien aime à placer son quartier sous la protection de l'image d'une madone. Que l'on ne compare pas à l'exposition d'impurs symboles, qui provoquent au vice, la statue d'une vierge sans tache, dont le regard pendant la nuit arrêta plus d'une fois le brigand près de frapper et la jeune fille près de faillir!

Pompéi est une ville morte, *cadaver urbis*. Là où règne aujourd'hui le mélancolique silence de l'abandon et des ruines s'agitait jadis une foule bruyante comme toute population napolitaine. Les cris les plus divers retentissaient dans la rue. Le marchand ne se contentait pas de l'*oculiferium*, de la montre, de l'étalage de sa marchandise, il la prônait à haute voix en indiquant sa provenance; il provoquait le passant par l'appât du bon marché.

Le marchand de vin vantait la qualité de sa marchandise et brandissait à la main une branche de lierre. Le boucher agitait une branche de myrte pour faire voir qu'il s'approvisionnait dans les montagnes où le myrte croît dans les prairies.

Chaque vendeur avait son cri. C'était à qui hurlerait le plus fort et sur le ton le plus propre à attirer l'attention, sans crainte de déchirer l'oreille. Il faut être allé sur les lieux pour se faire une idée de la mimique, de la vivacité d'action des habitants, dont le geste expressif accompagne toujours une parole intarissable.

Mais voici l'*accensus* chargé d'annoncer l'heure. Le cadran solaire indique l'heure sixième, c'est midi. C'est le moment où la chaleur du soleil commande un peu de repos; c'est le moment de la sieste. Tout se ferme pour se rouvrir plus tard.

Les magasins, fermés le jour de la catastrophe, ne sont pas encore tous rouverts.

Ramenons par la pensée la vie antique dans ces lieux aujourd'hui solitaires. Ouvrons les boutiques, placées, comme les nôtres, sur la rue. Le fier Pompéien aurait dérogé en faisant le commerce, mais il ne dédaignait pas d'en retirer le profit en en laissant la charge à ses esclaves. On voit de nos jours dans les plus somptueux palais de Florence un petit guichet où se vendent en détail les vins du propriétaire.

Les magasins, à défaut de numéros, avaient des enseignes qui en tenaient lieu. Le serpent, enroulé et mordant une pomme de pin, annonce un pharmacien; le bœuf, un boucher; la chèvre, un laitier; le moulin tourné par un âne, un meunier; l'amphore portée sur un bâton par deux hommes, un marchand de vin; le sacrificateur conduisant un taureau à l'autel et des personnages parfumant un cadavre sont l'enseigne d'un *Mycolium*, boutique de parfums et d'aromates pour les sacrifices et les funérailles. Enfin, sur la porte des thermopoles, espèces de cafés antiques, on

trouve une peinture très-morale pour une maison qui ne l'était guère : Ulysse repoussant le breuvage de Circé.

Boutique (Restauration).

Quelquefois, à défaut de l'enseigne disparue, les objets trouvés dans la boutique en disent l'ancienne destination. C'est évidemment ici qu'habita un barbier. Voici les niches où il déposait les vases de toilette, le tabouret en maçonnerie où il faisait asseoir la pratique. Là, c'était un forgeron. L'atelier, veuf de son maître depuis tant de siècles, conserve encore la forge, un peu endommagée, ses outils, ses marteaux, ses tenailles, ses cercles de fer.

Le luxe des magasins anciens peut rivaliser avec celui des magasins modernes. Entrons dans la boutique de cet épicier ou marchand d'huile. Le comptoir est de marbre cipollin et de grès antique ; entre deux élégantes rosaces, ressort une plaque de porphyre vert. Voici neuf jarres de terre cuite et des vases de bronze d'une forme vraiment artistique. On s'étonne de retrouver encore des olives molles, pâteuses, gardant le noyau. L'huile était puisée dans une cave revêtue de ciment, comme c'est toujours

l'usage en Italie. Caton nous apprend que Pompéi était renommé pour ses pressoirs et pour ses moulins. Ces moulins à bras ont la forme de ceux que l'on fait encore. La meule du haut tournait sur la pierre inférieure à l'aide d'un appareil en bois mis en mouvement par un esclave ou par un âne.

Déjà on avait trouvé plusieurs boulangeries. Dans l'une la pâte était prête à mettre au four. M. Fiorelli en a découvert une autre, du plus haut intérêt. Tout était en place : le moulin pour moudre le blé, les amphores pour recevoir la farine; les vases pour fournir l'eau, le brasier pour allumer le feu. Quatre-vingts pains ont été tirés d'un four hermétiquement fermé, où on les avait mis à cuire le 23 novembre 79 ! Je les ai vus : on les a partagés entre Pompéi et le musée de Naples. Ils sont d'une telle conservation qu'on a pu les soumettre à l'analyse chimique. Ils ne sont pas très-grands; leur forme est charmante. Une peinture nous apprend que le pain était vendu sur des établis dans les places publiques. Les boulangers étaient nombreux. Le propriétaire leur envoyait son blé pour le convertir en pain. La police exigeait des marques pour empêcher la tromperie sur la qualité des marchandises.

On lit sur quelques pains : *siligo granii*, farine de froment; sur d'autres : *e cicera*, farine de pois chiche. Ces mots ont été imprimés à l'aide de caractères mobiles. N'est-ce pas chose remarquable que les anciens aient connu l'usage de l'impression avec des caractères mobiles, et qu'il ait fallu tant de siècles pour arriver de cette invention à celle de l'imprimerie, dont l'idée semble être la même (1) ?

Une des rues les plus belles, au point de vue monumental, est la rue des Tombeaux.

La pensée de la mort n'inspirait en général aux païens ni de

(1) L'emploi de caractères mobiles, même pour de longs ouvrages, me paraît remonter haut. J'ai admiré à la Bibliothèque d'Upsal, en Suède, le *Codex argenteus*, nommé ainsi

grandes terreurs ni de grandes espérances. Ils cherchaient à se familiariser avec cette idée; ils l'associaient à leurs festins et à leurs fêtes. Chez les chrétiens l'incertitude de l'heure dernière est un avertissement qu'il faut être toujours prêt à bien mourir. Chez les païens, c'était un encouragement à vivre gaiement et à ne pas renvoyer au lendemain des plaisirs dont plus tard on ne serait plus à temps de jouir peut-être.

Après avoir dépassé la porte d'Herculanum, dans un lieu charmant et fréquenté, on rencontre de superbes tombeaux rangés sur les deux bords de la route. Les Romains étendaient aux monuments funèbres le luxe architectural qu'ils déployaient en tout avec tant de grandeur et de magnificence.

Les tombeaux de Pompéi ne sont pas comparables sans doute à ceux qui sont encore un des plus grands étonnements du voyageur à Rome. Leur dimension est moins colossale; mais ils sont mieux conservés. Il se font admirer surtout par l'exquise élégance de leur décoration.

L'ornementation extérieure est souvent remarquable par les revêtements de stuc, par les inscriptions, par la beauté des pilastres, des colonnes, des bas-reliefs, des statues. Quelques tombeaux sont fermés par des portes en marbre très-belles. Le mausolée de Cneius et de Labon est décoré des statues d'un homme revêtu de la toge et d'une femme bien drapée.

La sculpture quelquefois sert de commentaire à l'épitaphe. Le *bisellium* et une couronne de chêne sont représentés sur le tombeau de Calventius Quietus. Ce personnage sans doute avait obtenu la faveur de la couronne civique et du *bisellium*. On sait que

---

parce que la reliure est en argent massif. C'est la traduction des quatre Évangiles que l'évêque Ulphilas (mort en 388) fit faire dans le dialecte mésogothique. Elle n'est pas écrite à la main, mais imprimée en caractères d'or et d'argent, de la même manière que les relieurs impriment le titre des ouvrages sur le dos des livres.

le bisellium était un siége d'honneur; il contenait deux places et ne servait qu'à une personne, qui par conséquent s'y trouvait assise fort à l'aise. Le droit de jouir de ce siége et de le faire porter par des esclaves dans les fêtes publiques était fort recherché par les Pompéiens, qui ne manquaient pas de s'en faire gloire même sur leurs tombes.

Les bas-reliefs représentent parfois des scènes intéressantes comme révélation des mœurs et des usages antiques. Les détails les plus curieux sur les combats de gladiateurs nous sont racontés par les sculptures du mausolée de Scaurus.

Les bas-reliefs du monument élevé par Nævoleia à Munatius retracent la cérémonie des funérailles de cet augustal. Un jeune ministre des fonctions sacrées, Camillus, dépose l'urne sur l'autel. Un enfant debout paraît être le fils du défunt. A droite, les décurions, les officiers du municipium et les *sexviri augustales*, revêtus de leur toge, honorent leur collègue. A gauche des hommes, des femmes, des enfants sont tournés vers l'autel, et portent des corbeilles de fleurs. Une charmante jeune fille, Nævoleia, s'avance pour dire le dernier adieu à celui qu'elle a aimé. Rien ne dit à quel titre elle l'aimait.

Sur plusieurs tombeaux figurent les *præficæ* et les *bustuariæ*, femmes payées, les unes pour chanter les louanges des morts, les autres pour jouer le rôle de pleureuses (1).

Un bas-relief a donné lieu à de curieuses interprétations. On y voit un navire voguant sur une mer agitée. Sur l'ordre du patron, de petits génies carguent les voiles en entrant dans le port, l'extrémité de la proue est ornée d'une tête de Minerve.

Voilà, a-t-on dit, un touchant emblème de la dernière scène de

---

(1) Martial raconte qu'un pleureur athénien refusa de pleurer le jour où il avait perdu sa femme. Il était trop joyeux d'en être débarrassé.

la vie. Voilà bien la sagesse précédant le navire, qui, après avoir traversé l'Océan parsemé d'écueils, est arrivé au port de la paix. Il n'a donc plus besoin de rames ni de voiles pour combattre les éléments. A cette explication pleine de pieuse poésie, on en oppose une autre très-prosaïque. Ce navire signifie seulement que le défunt s'est enrichi dans le commerce maritime.

Pour prouver que le navire était le symbole de la vie arrivant au port de l'éternel repos, un auteur cite des pierres sépulcrales des temps primitifs du christianisme.

La différence était grande entre les idées de la ville de Vénus et celles des Catacombes. Consultons les écrivains païens pour les choses païennes. Pétrone fait dire par un marchand à Trimalcion (sat. 16) : Je veux que les navires que tu sculpteras sur mon tombeau aillent à pleines voiles; que je sois assis au tribunal avec la toge et que j'aie un bon sac plein d'argent pour le distribuer au peuple. »

Voilà bien la pensée du paganisme : Être représenté, après la mort, avec l'orgueilleux étalage des honneurs et de la fortune dont on jouissait pendant la vie!

La forme des tombeaux varie selon le goût de l'artiste. Celui de Cerrinus affectait la forme d'une guérite. Aussi a-t-on pris le mort pour un soldat, et on l'a cité avec honneur comme un brave resté courageusement à son poste.

Les tombes des enfants étaient en général couronnées de fleurs. On enterrait les enfants au-dessous de l'âge de neuf ans. Il était défendu de les livrer au bûcher, ainsi que les personnes atteintes par la foudre.

Entrons dans les chambres sépulcrales, éclairées tantôt par un soupirail, tantôt par une lampe suspendue à la voûte. L'urne qui renferme les cendres humaines est quelquefois fort simple; elle est placée dans une niche engagée dans la maçonnerie. Il y a

aussi des urnes tellement ornées et d'une si exquise beauté qu'elles peuvent mettre l'art moderne au défi de mieux faire. Faut-il citer une urne magnifique d'albâtre oriental, et surtout un vase à la forme d'une amphore élégante ; vase de verre bleu tout couvert, sur blanche pâte d'émail en relief, de pampres de vigne et de scènes de vendanges?

Tombeau de Nævoleia.

Dans le fameux mausolée consacré par Nævoleia, on a découvert trois urnes de verre hermétiquement fermées et protégées par des enveloppes de plomb. Des restes d'ossements y flottaient encore dans un mélange de vin, d'eau et d'huile.

Le chrétien mourant sollicitait des prières de ceux qui l'avaient aimé. Tibulle demandait à Néera et à sa mère d'arroser sa cendre avec du lait et du bon vin vieux !

Le *sepulcretum*, fermé par un mur, contenait de petites dalles de marbre où l'on déposait les offrandes. Dans un tombeau de la famille Nistacidia, un vase profondément enterré dans le sol était destiné à recueillir des libations ou des fleurs.

Une enceinte sépulcrale d'environ six mètres est parsemée de petits cippes arrondis en forme de tête ; c'étaient des *columellæ* portant le dessin d'un hermès de femme aux cheveux nattés.

Pendant que l'on célébrait, avec une pompe que l'on a bien des fois racontée, les funérailles des riches citoyens, le pauvre, l'esclave mourait comme il avait vécu dans ce monde, inconnu, dédaigné. Nulle branche de cyprès n'était suspendue à la porte du défunt ; nul parfum précieux n'était répandu sur le bûcher funèbre, où l'on ne jetait qu'un peu de poix pour activer la flamme. Si dans une épidémie les décès étaient nombreux, on entassait plusieurs corps qu'on brûlait à la fois. Par un vieux préjugé romain, on avait soin de placer le corps de la femme sous celui de l'homme, dans la ferme croyance que le feu prenait alors beaucoup mieux. Comme l'on n'avait dit nulle part qu'il y avait aux enfers des *popinæ*, ou lieu destiné aux esclaves, on ne faisait aucune difficulté de leur retirer de la bouche, comme inutile, le denier à Caron. Il est évident que ce n'était point pour un pauvre seul qu'on aurait élevé un monument funéraire. Les grands personnages bâtissaient pour leurs esclaves et leurs affranchis de vastes salles dont les murs offraient des niches cintrées, analogues à celles où les pigeons font leur nid ; aussi les appelle-t-on des colombaires, *columbaria*. Ces niches, symétriquement rangées, formaient plusieurs étages, et servaient au dépôt des urnes cinéraires.

A Pompéi, dans le tombeau des Tyché, règnent une banquette et deux rangées de niches destinées à recevoir les urnes.

Sur d'autres routes que celle d'Herculanum, on a rencontré d'antiques sépultures. C'étaient des vases assez simples, enfouis

en terre, contenant des cendres et le denier à Caron. Aucune de ces pièces n'est postérieure à Tibère.

Les Pompéiens savaient qu'ils perdaient avec la vie tous les biens de la terre. Ils ne pouvaient conserver qu'une seule propriété, celle de la tombe. Aussi avaient-ils souvent le soin d'y faire inscrire ces lettres : H.M.H.N.S. *Hoc monumentum hæredes non sequatur*, ce monument ne passe pas aux héritiers.

Sur la rue des tombeaux voici un *triclinium* superbe. Ce triclinium était une salle funèbre où l'on se rendait pour célébrer les *silicernia* ou *novemdialia*, repas en l'honneur des morts. J'en ai vu un à Pompéi, qui est bien différent des chapelles mortuaires chrétiennes. Les murs sont ornés de charmantes peintures d'animaux, d'oiseaux et de fleurs; trois lits inclinés sont rangés autour d'une table. Il est facile par la pensée de rendre à ces lits leurs moelleux coussins, à cette table son couvert somptueux. Après un sacrifice offert aux divinités infernales, il ne fallait pas en laisser perdre les restes. Dans un sépulcral mais gracieux boudoir, les amis du défunt, couchés à l'aise, célébraient leur deuil par un excellent repas, où les flots de bon vin coulaient au moins autant que les larmes. Les convives commençaient par se faire servir des coquillages, mets de rigueur; puis des plats plus succulents. Ils faisaient enfin tant de libations avec les vins fameux du Vésuve qu'ils auraient eu bien du malheur si Bacchus n'avait pas réussi à leur procurer l'oubli de leur tristesse.

Au milieu des tombeaux de la route d'Herculanum remarquez cet hémicycle. Il est couvert: c'est une niche arrondie en cul de four, ornée de stuc, décorée de charmantes peintures, entourée de bancs exhaussés de deux marches.

Sur ces bancs venaient se reposer les visiteurs de la voie funèbre. Après avoir parlé des morts, ils parlaient de bien d'autres choses. C'est là que se rendait souvent le prince des orateurs avec

Voie des Tombeaux (Pompéi).

l'augure Scévola : *in hemicyclo sedente, ut solebat,* dit-il de lui-même au commencement de son traité de l'amitié.

Dans ces lieux, où sont toujours debout tant de monuments de son temps, Cicéron se reconnaîtrait encore s'il revenait. En m'asseyant sur la même pierre où s'est tant de fois assis ce grand homme, ma pensée aime à évoquer sa mémoire. Il me semble le voir arrivant de Rome ; chacun s'empresse autour de sa personne, l'embrasse suivant l'usage du pays et brûle de l'interroger. Initié à toutes les grandes questions qui agitent le monde, initié à toutes les sciences, il a plus que personne à la disposition de sa parole tant de sujets propres à intéresser. Son éloquence, qu'il ne peut contenir, tantôt excitée par les applaudissements, s'élève à des hauteurs inconnues, tantôt irritée par le choc des contradictions, lance tous les éclairs du plus brillant génie. C'est là, sous un beau ciel, à la brise du soir, dans ses causeries avec des amis, qu'il préparait ces écrits dont la renommée ne finira qu'avec le monde.

On accourait de loin pour l'entendre. Les plus illustres personnages de l'univers venaient le visiter. Dans cet hémicycle, à côté de lui peut-être, Auguste vint s'asseoir, lorsqu'il alla le voir pour solliciter son appui contre Antoine.

Cicéron possédait des maisons à Pompéi et aux environs. Il raconte qu'un jour Jules César vint lui demander l'hospitalité. Il fut flatté de le recevoir chez lui ; mais il trouva un peu onéreuse cette réception, parce qu'une suite nombreuse accompagnait le maître de la terre. Après s'être montré fier d'une telle visite, il avoue qu'il ne désire guère de la voir se renouveler. « Une fois, dit-il, c'est assez, *semel satis est;* un personnage si considérable n'est pas un ami auquel on puisse dire : *Je vous aimerai bien si vous venez me voir souvent.* »

On retrouve encore à Pompéi, dans les inscriptions, le nom de

Marcus Tullius, *duumvir*, censeur; *quinquevir*, augure, tribun des soldats; était-ce le parent, l'aïeul de l'orateur?

Une villa, qui paraît avoir appartenu à la famille Tullia, était ornée de la statue d'une matrone portant un long vêtement, *tunica talaris*, et de celle d'un magistrat revêtu d'une toge rouge. Était-ce Cicéron? Ce surnom, devenu si célèbre, n'est donné à aucun Tullius de Pompéi.

J'espère encore que la maison du grand orateur n'a pas été retrouvée et qu'elle le sera un jour. Dieu veuille qu'on y découvre quelque autographe inestimable, quelques pages intimes écrites dans les lieux où, après tant de siècles, nous recherchons les moindres vestiges de l'homme immortel, du seul génie, dit Sénèque, que le peuple romain puisse dire aussi grand que son empire.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LA MAISON. — LA VIE INTÉRIEURE.

Cherchons dans les maisons de Pompéi si elles n'auraient pas conservé encore quelque trace de leurs maîtres antiques, quelque souvenir de ceux qui les habitèrent jadis. L'homme imprime son cachet sur tout ce qu'il fait et sur tout ce qui l'entoure. Le cabinet de l'homme sérieux et le boudoir de la femme du monde sont bien différents. Le luxe moderne de l'aristocratie financière ne ressemble pas à celui d'un seigneur du moyen âge.

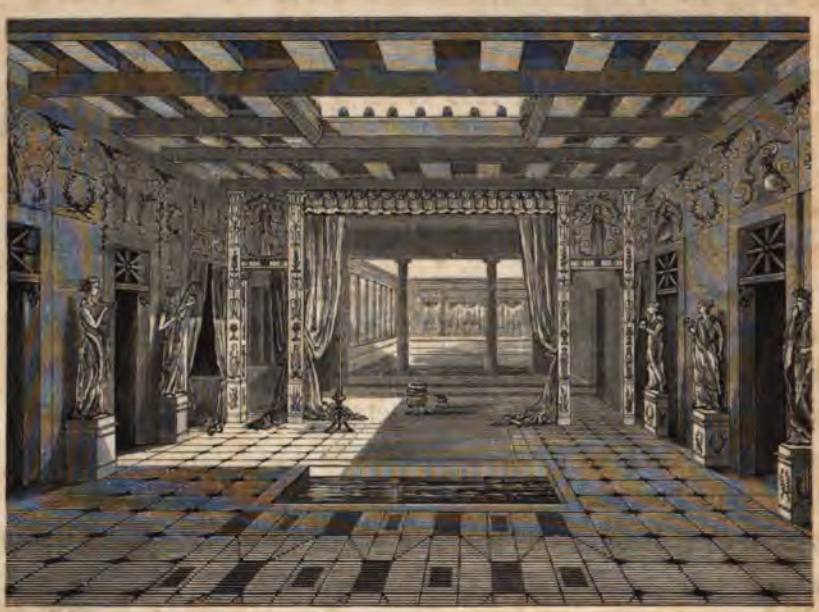
Les maisons de Pompéi étonnent par leur exiguïté. Les riches citoyens vivaient beaucoup plus au dehors que dans leur intérieur.

L'aspect des façades sur la rue est peu brillant. Les fenêtres donnent sur la cour et les jardins. Je n'ai pas vu de cheminées. Le ciel du midi de l'Italie est beau, mais il ne garantit pas un printemps éternel. Pendant l'hiver, les Pompéiens avaient des brasiers, *camini portatiles*. Cet usage, emprunté aux Grecs, a été transmis aux Napolitains, dont le *focone* ou brasier moderne a beaucoup d'analogie avec le brasier antique.

Toutes les maisons ont un air de ressemblance; cependant les unes se font remarquer par leur élégance, comme celle de Salluste ;

d'autres par leur dimension, comme celle de Pansa ; d'autres par leur hauteur, comme celle de Diomède.

Entrons dans une de ces maisons, dans celle de Pansa, qui était selon moi celle de Paratus.



Atrium de la maison dite de Pansa.

Sur trois rues s'ouvrent des boutiques, *tavernæ*. Là sont aussi des appartements occupés par les locataires, *inquilini*. Ce titre de locataire avait quelque chose d'humiliant autrefois. Denis d'Halicarnasse nous apprend que des personnes peu aisées se réunissaient pour bâtir en commun de petites maisons. L'un était propriétaire du rez-de-chaussée ; l'autre du premier ; l'autre du second. Cicéron, qui possédait vingt maisons, ne dédaignait pas d'en tirer profit. Le titre de loueur en garni, *civis inquilinus*, n'était pas cependant très-bien porté, et Catilina le lance à Cicéron comme une raillerie. Les riches citoyens avaient un esclave, l'esclave *insu-*

laire, chargé de faire les locations. On nommait *insula* un groupe de constructions entouré de rues, comme une île est entourée d'eau.

La porte de la demeure de Pansa n'existe plus. Elles ont toutes disparu ces solides portes de bois de chêne, avec leurs clous dorés, leur marteau et leur sonnette; et si nous les connaissons, c'est par la peinture, par des fresques fragiles, qui ont mieux su résister au volcan que le fer et l'acier.

La porte chez les Romains était un objet de luxe. Elle était décorée d'élégantes sculptures ; on avait soin de l'illuminer et de la couronner de guirlandes les jours de fête. C'était presque une chose sacrée, que protégeaient quatre divinités. Janus gardait l'ensemble, *janua ;* Forculus les battants, *fores ;* Limentinus le seuil, *limen ;* Cardea les gonds, *cardines*.

A l'entrée principale, voici le vestibule ou *prothyrum*. C'est là qu'étaient placés les dieux lares. Sur la paroi intérieure d'un trumeau, on remarque la peinture d'un serpent ou divinité custode, gardienne du logis. A côté brûlait une lampe en son honneur; la brique en saillie destinée à la supporter est encore scellée au mur.

La loge du portier ne ressemblait guère au salon des concierges de Paris. Le portier était un esclave; pourquoi se gêner avec lui? pour l'empêcher de sortir et d'aller faire des commérages chez les voisins, on lui attachait au pied une longue chaîne.

Il demandait au visiteur son nom pour le faire annoncer. *Quis tu?* le pied de celui qui entrait se posait d'abord sur une gracieuse mosaïque qui lui offrait, comme un salut, le mot *salve*, bonjour!

Ce qui était moins gracieux, c'était le chien de garde logé près du portier. Une superbe mosaïque de Pompéi représente un gros chien prêt à s'élancer, mais une chaîne le retient. On

lit au-dessus en beaux caractères : *Cave canem*, prends garde au chien.

Ceci me rappelait un passage de Pétrone (sat. c. IX) : « Il y avait, dit-il, à l'entrée un portier habillé en vert, avec une ceinture d'un rouge cerise, qui écossait des pois dans un bassin d'argent. Sur le seuil de la porte était suspendue une cage d'or, d'où une pie au plumage varié saluait les hôtes de la maison. Peu s'en fallut qu'étourdi de tant de choses je ne tombasse de tout mon long, au risque de me fracasser les jambes, à cause d'un chien qui était peint sur un mur à gauche près de la chambre du gardien. Il était à la chaîne, et on lisait au-dessous ces paroles : *Cave canem*, ce qui fit bien rire. »

Voici la première cour; elle est rectangulaire, entourée de portiques et de colonnes; c'est *l'atrium*. De petites chambres, uniquement éclairées par les portes, servaient au logement des étrangers, *hospitium*, et à celui des esclaves, *ergastulum*.

Au milieu de la cour, l'*impluvium*, vaste bassin, recueille les eaux pluviales qui tombent du *compluvium*, ouverture pratiquée au plafond pour laisser passer l'eau.

De longues galeries, *alæ*, étaient garnies de siéges et destinées à recevoir les clients. Pour leur échapper, et pour autre chose peut-être, le maître se réservait la clef d'une porte de derrière, *posticum*. A l'extrémité de l'atrium se trouvaient des corridors, *fauces*, et diverses pièces, notamment le *tablinum*, bibliothèque où l'on conservait les images des ancêtres, les archives de famille, la Bibliothèque.

Les livres étaient rangés dans des buffets de cèdre, *armoria*, dont nous avons fait *armoires*. Leur format était à peu près celui de notre in-octavo. Les plus vives couleurs brillaient sur la couverture, tandis que la pierre ponce et l'huile de cèdre donnaient à leurs feuillets le plus charmant poli.

Les mauvais livres, comme chez nous, n'étaient pas ceux qui avaient le moins de lecteurs; mais, après avoir perdu l'attrait du scandale et de la nouveauté, ils finissaient par servir à l'épicier pour faire des cornets.

Les images des ancêtres étaient constamment prêtes à être promenées dans les funérailles. L'homme a toujours été fier de l'héritage de gloire légué par ses aïeux. Les Romains oublièrent, dans les derniers temps, surtout que noblesse oblige, et ils méritèrent que Juvénal leur dît : « Tu étales partout avec orgueil les effigies de tes pères, mais souviens toi que la vraie et unique noblesse, c'est la vertu (1) ! »

> Tota licet veteres exornant undique ceræ
> Atria, nobilitas sola est atque unica virtus.

C'est surtout au péristyle, ou seconde cour, que le luxe architectural se déployait. Sous des portiques ornés de peintures, soutenus par des colonnes de marbre, décorés par des statues, entourés de vases pleins de fleurs, nous trouvons les appartements du maître, les *cubicula*, ou chambres à coucher, l'*œcus*, ou salon de compagnie, le *triclinium*, ou salle à manger, le *venereum*, qui a beaucoup intrigué certains auteurs et que je traduirai par boudoir.

Au centre du péristyle s'élève une fontaine, dans une niche où l'architecte et le sculpteur ont rivalisé d'élégance et de bon goût. Cette fontaine distribue ses ondes dans de riches bassins, qui les font rebondir en jets d'eau étincelant au soleil. Autour d'elle sont rangés des statues et des vases charmants.

A ce parterre peuplé des fleurs les plus rares et les plus bril-

(1) Juv., Sat. VIII.

lantes, succède le jardin potager. Le Vésuve, sous une couche de cendre, a respecté le dessin des plates-bandes.

L'effondrement des plafonds rend difficile de préciser la distribution des étages supérieurs. Là devait être le *gynæceum*, ou appartement des femmes.

Les terrasses remplaçaient en général les toitures; cette terrasse se nommait *solarium* (1). Pendant l'hiver on s'y promenait à la douce chaleur du soleil; pendant l'été on y trouvait l'ombre sous des treilles et des berceaux de verdure, ou bien sous des voiles teints en rouge appelés courtines, parce qu'ils avaient été inventés dans une cour, celle d'Attale, roi de Pergame.

A voir les maisons de Pompéi on dirait que les habitants en avaient enlevé tous les meubles; le déménagement des meubles antiques est moderne : ils se retrouvent en nombre considérable au musée de Naples.

Les alcoves vides, *zotheca*, ont conservé les massifs de maçonnerie formant des lits. Sur cette couche un peu dure se plaçaient des sommiers moelleux, *culcita*, le traversin, *cubitale*, l'oreiller en plume, *cervicale*. La finesse des draps était appréciée; mais ce qui était surtout un objet de luxe, c'était la couverture. Martial nous apprend qu'on les aimait couleur de pourpre et garnies de riches fourrures.

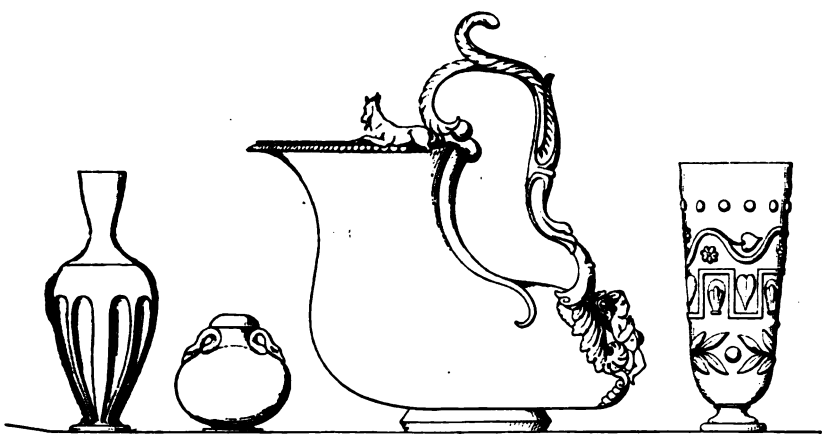
On retrouve aussi des lits à peu près dans la forme des nôtres, et avec des sangles, *restes;* ils sont en bronze ou en bois très-ornés. On n'a rien retrouvé des rideaux, si ce n'est les anneaux de métal qui les soutenaient.

Faut-il décrire les lustres, les candélabres, les vases, les tables, les objets variés, les meubles de toutes espèces que l'on

---

(1) En béarnais on nomme encore grenier *lou soulé*, *solé*.

exhume chaque jour? Le crayon mieux que la plume peut donner une idée de leur rare élégance.



Ustensiles de ménage en bronze et en verre.

Nous pouvons encore par la pensée redonner la vie aux habitants des maisons désertes. Quelle était à Pompéi l'existence, la condition de l'esclave, du maître, de la femme ?

Je parlerai peu de l'esclave, parce qu'on en a parlé beaucoup. Tout ce que l'on a dit de son triste sort semble confirmé par ce qui rappelle son souvenir dans la ville exhumée. L'ergastule est si étroit, que souvent il n'y peut entrer qu'un homme seul ; et après dix-huit siècles les inscriptions murales nous redisent encore les souffrances inouïes de l'esclavage.

L'esclave antique était considéré comme d'une autre nature que l'homme libre, comme faisant partie d'une *seconde espèce humaine* (*quasi secundum hominum genus sunt*, Florus, III, 20). C'est la chose du maître; c'est un outil animé. Le droit romain ne voit là qu'un être inférieur à l'homme, incapable de contracter, et comparable aux plus vils animaux. Pour l'esclave, pas de famille; la consolation de prier lui est même refusée : les dieux dé-

daigneraient de si vils hommages (1). Caton ne reconnaît qu'au maître seul le pouvoir d'accomplir dans la maison les rites religieux.

Souffrir toutes les ignominies et toutes les douleurs pour procurer au citoyen libre toutes les jouissances de la vie, voilà le lot de l'esclave. Il devait rendre les services les plus ignobles et les plus élevés. Il devait épargner au maître toutes les fatigues, même celle de l'esprit. Sénèque raconte que Calvisius avait payé 100,000 sesterces la pièce (25,000 fr.) onze esclaves dont l'un savait par cœur tout Homère; les autres savaient Hésiode et les neuf lyriques. Il les tenait au pied de son lit pendant le repas, et ils lui soufflaient des citations qu'il ne savait guère répéter sans les estropier.

Il y avait des esclaves de tout prix, depuis ceux qu'on achetait au forum pour cinq cents francs. Ils devaient tout faire. Tandis que les uns, comme Plaute et Térence, charmaient le maître par leurs vers et leur esprit, les autres partageaient avec l'âne le rude métier de tourner la meule du moulin.

Les moulins à Pompéi étaient nombreux au dire de Caton, et cependant il n'y avait ni eau ni vent pour les faire aller.

Térence lui-même ne fut-il pas envoyé quelquefois pour tourner la meule avec les bêtes de somme? Le poëte semble avoir conservé quelque ressentiment de cette cruelle tâche, dont il parle souvent :

« Prends garde, Dave, fait-il dire à un de ses personnages, je te ferai d'abord étriller d'importance, et je t'enverrai ensuite au moulin avec un bon serment, que si je t'en fais sortir j'irai tourner la meule à ta place. »

---

(1) Caius résout affirmativement la question de savoir si le porc est compté parmi les animaux assimilés à l'esclave par la loi Aquilia.

A Pompéi, que d'esclaves que l'âge rendait impropres à d'autres services ont achevé leur triste vie à faire aller le moulin; trop heureux quand on ne leur crevait pas les yeux, qui leur étaient inutiles pour exercer ces travaux à perpétuité!

L'orgueil des citoyens se complaisait à avoir une multitude infinie d'esclaves. L'histoire nous apprend qu'un seul homme en posséda jusqu'à vingt mille. Trimalcion, dans Pétrone, ne connaît par la dixième partie de ses esclaves; on lui rend compte le matin de ceux qui sont nés pendant la nuit. Sénèque rapporte qu'un affranchi avait tant d'esclaves qu'un secrétaire était chargé de lui donner chaque jour la liste des mutations opérées la veille dans cette espèce d'armée par la vente, la naissance ou les décès. La Grèce fournissait les savants, l'Asie les cuisiniers, l'Afrique les coureurs, la Germanie les gladiateurs. Il en eût coûté cher de bien nourrir et de bien vêtir tant de gens. Apulée raconte que les esclaves étaient marqués d'une lettre au front; ils avaient les cheveux rasés d'un coté seulement, un anneau de fer au pied, de sales haillons; et leur corps, mal nourri, excédé par les fatigues, meurtri à coups de fouet, était d'une maigreur révoltante.

Le Digeste parle du *vicarius*, du vicaire de l'esclave. Quelle affreuse destinée devait être celle de l'esclave de l'esclave! Il n'en était pas de plus horrible, si ce n'est peut-être celle de l'esclave d'une femme capricieuse. Écoutez Juvénal :

« Qu'on dresse une croix à cet esclave. — Quel crime a-t-il « commis? où sont les témoins? Où est le dénonciateur? Il faut « les entendre : on ne saurait mettre trop de temps à décider de « la mort d'un homme. — D'un homme, imbécile! un esclave « est-il donc un homme! Il n'est pas coupable! soit; mais il pé- « rira : je le veux, je l'ordonne; ma volonté, voilà ma loi. »

Hoc volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

(Satire VI, 219.)

Avec quelle ardeur l'esclave devait travailler à obtenir sa liberté! Que de sueurs, de privations et de travaux pour amasser un petit pécule! A Pompéi on retrouve des tirelires qui ne contiennent que des pièces de bronze, sans doute péniblement gagnées une par une! La loi n'était pas favorable aux affranchissements, elle y mettait des obstacles et s'en montrait jalouse. Le maître souvent manquait à sa parole, et sa cupidité punissait son serviteur de l'avoir trop bien servi.

L'*ancilla*, la servante, était elle plus heureuse que l'esclave? Ne parlons que de l'*ornatrix* ou femme de chambre. La matrone de Pompéi avait bien dégénéré de l'austère matrone romaine des anciens temps. Si elle avait tous les caprices de nos femmes à la mode, elle avait de plus le pouvoir de tyranniser les domestiques et de leur imposer toutes ses fantaisies. L'habitude des fêtes du cirque, l'idée qu'elle se faisait de l'esclave, lui inspiraient des actes qui lui semblaient très-naturels, et qui à nos yeux seraient révoltants de barbarie. L'*ancilla*, chargée de la coiffure d'une prétentieuse difficile, envia plus d'une fois le sort de l'esclave qui, avec l'âne, faisait tourner la meule.

Une boucle placée trop haut, dit Juvénal, c'était un crime. Un nerf de bœuf faisait justice de cet attentat sur un cheveu! Pour une épingle mal placée, l'*ornatrix* recevait un soufflet, elle était jetée par terre; bien heureuse lorsqu'elle n'avait que les cheveux arrachés, et qu'elle échappait au supplice d'être suspendue par la chevelure! Pour s'épargner la fatigue de frapper de sa main, la matrone était assistée du *carnifex* ou bourreau. Qu'une malheureuse servante ne rendît pas sa maîtresse assez jolie à son goût, le bourreau la saisissait, la maltraitait, et puis la renvoyait toute meurtrie, en lui disant : « Va-t'en, justice est faite! » Juvénal nous dit que pour certains maîtres le bruit du fouet était une musique plus douce que le chant des Syrènes.

Toutes les maîtresses n'étaient pas difficiles et cruelles. C'est vrai. La douce Napé mérita ce compliment d'Ovide : « Sa coiffeuse peut être tranquille. Elle n'est pas femme à lui déchirer la figure avec les ongles ni à lui enfoncer des aiguilles dans les bras. »

Quel compliment!

Pour peu que la pauvre esclave eût ce sentiment de pudeur que la nature elle-même a gravé dans le cœur de la jeune fille, que d'embarras elle devait souvent éprouver pour plaire également à la femme et au mari, qui étaient loin d'être toujours d'accord!

Le maître avait des exigences; la maîtresse en avait aussi. L'ancilla était chargée de commissions difficiles à remplir. Si elle les faisait mal, sa maîtresse la frappait; si elle était surprise les faisant trop bien, son maître la frappait encore. Parmi les mille moyens inventés par l'astuce féminine pour la transmission des billets doux, en voici un qui mérite d'être raconté. On écrivait avec du lait sur les épaules nues de l'esclave confidente. Puis il suffisait de jeter un peu de poudre de charbon sur le lait pour rendre les caractères lisibles, et un peu d'eau sur la peau pour effacer les moindres traces de cette lettre vivante.

Lorsque, dans les anciens temps, la sainteté des dames romaines, *sanctitas, sanctitudo matronarum*, jouissait d'un grand renom, la chasteté était un privilége de haute classe, et la pudeur n'était pas une vertu permise à l'esclave (1).

Laissons l'affranchi fort embarrassé d'une liberté chèrement achetée et le rêve de sa vie; le client, réduit à faire une cour servile au patron; le prolétaire, prêt à se soulever pour tenter de sortir de la misère; occupons-nous de l'homme et de la femme

(1) Sénèque rapporte cette maxime : *Impudicitia in ingenuo crimen est, in servo necessitas, in liberto officium.*

en possession de toute leur dignité civique, du patron et de la matrone.

Le riche citoyen n'a guère d'affaires qui le retiennent dans sa maison, où il ne va chercher que le repos et le plaisir. Le forum, les thermes, les théâtres l'appellent au dehors.

Qu'a-t-il à faire chez lui? le commerce. Le marchand qui achète à vil prix pour revendre cher ne peut faire de bonnes affaires, dit Cicéron, que par la fraude et le mensonge. C'est un métier peu délicat : on le laisse à l'esclave. C'étaient souvent aussi des esclaves ou des affranchis qui exerçaient la médecine, ou qui s'adonnaient aux modestes industries. Dans la maison du médecin et dans celle du chirurgien on a retrouvé des drogues et une assez grande quantité d'instruments que l'on croyait d'invention moderne et qui étaient déjà très-perfectionnés dans l'antiquité. Chez un seplasiaire ou pharmacien des fioles contenaient encore des médicaments.

Les Pompéiens trouvaient la vie si douce, qu'il leur en coûtait de la quitter; ils n'épargnaient pas les remèdes pour réparer le dommage fait à la santé par les plaisirs et les orgies.

Le statuaire avait chez lui un atelier encombré de blocs de marbre dont l'un était à demi scié et la scie y était restée engagée. Des leviers, des maillets, des ciseaux, des compas annonçaient sa profession; on s'étonne de retrouver encore en bon état le tranchant d'un de ces ciseaux.

Une maison très-curieuse et très-souvent citée est la *Fullonica;* elle renfermait tous les instruments propres au dégraissage et à la teinture. Des peintures murales y racontent les diverses opérations du teinturier.

Le citoyen vraiment libre dédaigne tout ce qui ressemble à des œuvres serviles. Il a parmi ses nombreux esclaves des hommes qui le débarrassent de toutes les occupations matérielles, et qui

n'ont reçu la vie que pour augmenter ses jouissances. Le Pompéien a revêtu sa toge, costume embarrassant, mais plein de majesté ; il a une attitude solennelle et une marche lente, qui le distinguent des esclaves, obligés souvent de courir dans les rues.

Chaque heure de sa journée a son emploi. Le matin, il rencontre en sortant la foule des clients, *salutatores*, qui l'entourent

Les foulons.

de caresses, lui baisent la main et l'accompagnent dans la ville pour lui servir de cortége. Les clients ont souffert les frimas de l'hiver et les ardeurs de l'été dans l'attente du maître, qui les accueille souvent d'un regard hautain sans daigner ouvrir la bouche. Leur hommage n'est pas désintéressé ; le trésorier leur compte à chacun dix secterces (2 fr.). Cette institution, qui faisait vivre tant de pauvres, se nommait la sportule (1). Le riche

(1) *Sportula* signifie : petite corbeille d'osier ; par métonymie on appella ainsi la rétribution donnée aux clients.

Pompéien se rend au forum ; il y prend part à toutes les affaires publiques ; à midi, il rentre pour faire la sieste au bruit des eaux jaillissant des fontaines. Ce n'est que vers deux heures que l'animation recommence à se faire sentir dans la rue.

Le citoyen préfère du reste la nuit au jour. Il dédaigne la lumière du soleil, parce qu'elle est gratuite et que les êtres les plus vils en profitent sans qu'il leur en coûte rien.

Nous retrouverons le soir le maître au souper. Entrons chez Madame. Elle fait sa toilette. Recevra-t-elle? Cela dépend. A-t-elle de faux cheveux qu'on s'occupe à poser avec art? Elle prétend bien qu'ils sont à elle, puisqu'elle les a achetés, mais elle aime autant faire croire qu'elle ne les doit qu'à la nature. Une esclave en faction devant la porte empêche d'entrer, et répond : Madame est sortie, ou bien : Madame a la migraine. Cette dernière excuse était tellement à la mode, qu'Ovide dit malicieusement que ce prétendu mal de tête a fait faire bien des mensonges aux femmes. Depuis Ovide cette mode a-t-elle passé?

Si une jeune beauté a reçu le don d'une riche chevelure, elle laisse entrer tout le monde pendant qu'on la coiffe, afin que l'on puisse admirer ses blanches épaules.

Les *cosmetæ* apportent des coffrets d'une richesse et d'une élégance dont on peut juger au musée de Naples. Un jour à Pompéi on découvre un coffret d'argent, admirablement ciselé. Les neuf muses qui le décorent semblent annoncer une bibliothèque portative destinée à recevoir quelque manuscrit splendide. La serrure est enfin ouverte. Qu'y trouve-t-on? des pots de fard!

Les savons, les philocomes, les cosmétiques de toutes espèces, conservés par le Vésuve, servent de commentaire excellent aux poëtes qui ont vanté la perfection de la parfumerie antique.

Rien de nouveau sous le soleil... surtout en fait de coquet-

terie; j'aime à croire que sur ce chapitre nos dames en savent moins long que celles de Pompéi.

La toilette était une chose si grave chez les matrones de l'antiquité, que Juvénal compare leur boudoir au tribunal redoutable de Denis le tyran, où il s'agissait toujours de l'honneur ou de la vie.

On avait beau dire aux dames :

> ..... La plus belle figure
> Est celle que sans art nous donne la nature,

l'art était toujours appelé pour faire mentir la nature ou pour l'embellir encore.

Nous avons parlé des tribulations de l'esclave *ornatrix*. Il lui faut de l'habileté et de la patience pour complaire au goût de sa maîtresse, qui suit sur un miroir les moindres mouvements de sa main. On a découvert à Pompéi des cristaux, des vitres, des vases de verre; mais les miroirs étaient en métal. Il y en avait de grands, où une femme pouvait se voir des pieds à la tête. Ceux de Brundusium se vendaient à des prix fabuleux. De longues épingles, qu'on retrouve en grande quantité, servaient à friser et à parer les cheveux. La toilette des yeux et des sourcils suivait celle de la chevelure.

Un malin poëte dit à une femme : « Pourquoi donc me provoquer avec le sourcil qu'on t'a fait ce matin? »

Mais quel travail pour arranger la figure! Il y avait des teints à la mode. Un peu de pâleur était bien portée...

C'est des Pompéiennes surtout qu'on aurait pu dire avec un de nos vieux poëtes :

> Au dedans, ce n'est que malice,
> Ce n'est que fard au dehors;
> Otez le fard et la malice,
> Vous leur ôtez l'âme et le corps.

Une grande affaire, qui s'agite chaque matin, c'est le choix de la robe. Le blanc convient aux brunes et le noir aux blondes. Briséis, quand elle fut enlevée, avait une robe blanche. Ovide dit ces choses; mais la mode avait déjà inventé bien des couleurs diverses, et la mode exige toujours du nouveau. Quelle couleur choisir? Le bleu de ciel sans nuage, le vert des nymphes marines, ou la couleur de l'aurore?

La cendre de Pompéi a conservé l'impression de diverses étoffes dont il est facile encore de reconnaître la qualité. On y remarque notamment ces tissus si fins, que Pétrone appelait du vent tissé *ventus textilis*.

Les bijoux étaient le grand luxe des Pompéiennes. Ceux que l'on a recueillis encombrent des salles entières au musée.

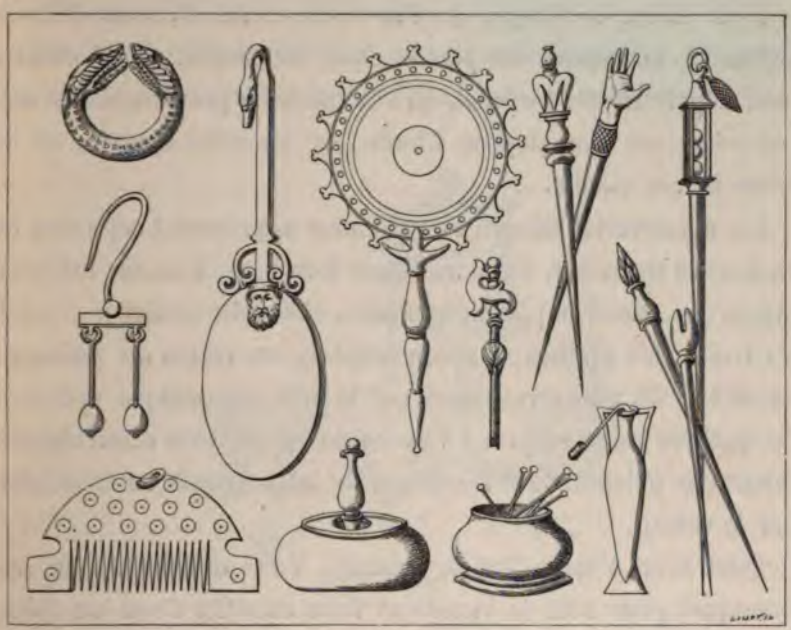
La noble matrone se pare de bijoux dès le matin. Le diamant que l'on ne sait pas encore tailler, n'est pas sa pierre favorite ce qu'elle préfère ce sont les belles perles fines venues de l'Orient Ses colliers sont d'un prix inestimable; ses pendants d'oreille ravissants. J'en ai vu en forme de balance dont les deux perles forment les bassins. La mode persiste à les exiger très-longs, quoique Juvénal se récrie contre la folie des femmes, qui allongent ainsi leurs oreilles.

Les bracelets sont d'une exquise élégance. Ovide ne leur trouve d'autre défaut que d'être trop riches, et déclare qu'il en a vu en forme de serpent d'or massif pesant jusqu'à dix livres.

Les pierres les plus précieuses et les mieux gravées ornent les bagues qui plaisent tant aux Pompéiennes, qu'elles se plaignent de n'avoir pas un plus grand nombre de doigts pour pouvoir en porter davantage.

En voyant cette considérable collection de camées et de pierreries, on se rappelle Ovide reprochant aux femmes leurs folles dépenses, et leur disant : « Pourquoi cette fureur de porter sur

soi ses revenus ? » Properce s'écrie aussi : « Voici la matrone qui s'avance vêtue de l'héritage de ses neveux ! »



Objets de toilette.

Tout l'or donné à Brennus pour la rançon de Rome n'aurait pas suffi pour payer la toilette d'une Pompéienne !

Lorsque Madame a mis ses belles parures, il faut qu'elle aille les montrer. Elle sort en ville dans une litière portée par des Cappadociens, et, comme pour mieux attirer les regards et l'attention des passants, des précurseurs noirs marchent devant sa litière en criant : Faites place !

Le jour baisse ; la nuit convient aux plaisirs. La clarté des bougies est plus favorable à la beauté. Les femmes savent si bien profiter de tout ce qui peut dissimuler leurs imperfections et rehausser leurs charmes !

Les lits sont dressés, ce qui veut dire chez nous le couvert est mis. Avant d'entrer dans la salle à manger, jetons un coup d'œil à la cuisine.

Pour éviter le danger de l'incendie et les incommodités de la fumée, la cuisine est placée dans un endroit retiré. Elle a pour dépendances l'*horreum*, où l'on garde les provisions d'hiver; l'*olearium*, où l'on dépose l'huile, et les *cellæ vinariæ*, où on laisse le vin vieillir.

Les découvertes faites à Pompéi nous apprennent comment les anciens se traitaient. Ils se traitaient fort bien. Une des salles du musée qui excite le plus la curiosité, c'est celle où l'on a recueilli les fruits, les graines, les comestibles, les restes de poissons, les débris de gibier retrouvés sur la table de quelque prêtre ou de quelque riche surpris à l'heure du repas. Une casserole contenait une polenta, dont la cuisson fut interrompue ou trop hâtée par le volcan.

Quel luxe d'ustensiles de cuisine! Voici des fourneaux économiques pour rôtir la viande et faire chauffer l'eau en même temps. Voici la marmite avec des incrustations en argent, le pot à feu, la pelle, le trépied, la poêle, la lèchefrite, la broche et une variété considérable de moules pour la pâtisserie. Ces moules affectent des formes charmantes, comme celles d'un lièvre, d'un cochon de lait, d'une poule aux ailes déployées.

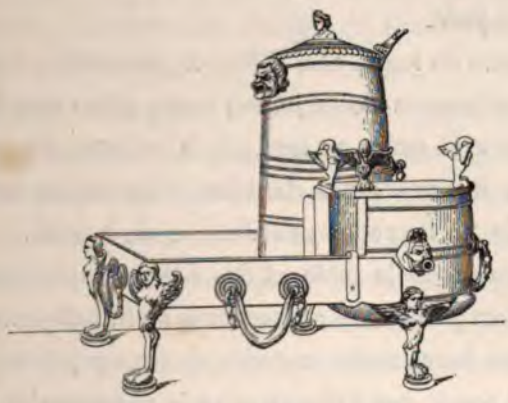
Les anciens avaient une divinité pour présider à la cuisine, le dieu Fornax. Les Pompéiens préféraient son culte à celui du dieu Mars.

Sénèque nous a laissé des descriptions incroyables des excès de la gourmandise, gouffre où, selon lui, s'absorbaient des fortunes immenses. Il rapporte que Caligula aurait dépensé à un seul repas cent millions de sesterces (26,300,000 fr.). Pour multiplier et prolonger indéfiniment les voluptés de la bonne chère, les

Romains employaient un art heureusement passé de mode; Sénèque dit crûment : *edunt ut vomant*, *vomunt ut edant*. Ils mangent pour vomir, ils vomissent pour manger encore.

Assistons à un souper de Pompéi.

Avant d'entrer dans le *triclinium*, ou salle à manger, les convives ont soin de revêtir la robe des festins, *cœnatoria vestis;*



Brasier d'airain.

cette robe était blanche ou de couleur gaie. Ils quittent la chaussure du dehors pour mettre d'élégantes pantoufles.

Autour de la table, selon l'usage, il n'y a que trois lits; chaque lit peut servir à trois personnes. Les convives ne doivent jamais être moins nombreux que les trois Grâces, ni plus nombreux que les neuf Muses. Des marches leur permettent de monter facilement sur les lits ornés d'ivoire, de bronze et de nacre.

Dans les premiers temps, les Romains s'asseyaient à table comme nous. Plus tard, envahis par les mœurs orientales, dont ils imitèrent la mollesse, ils trouvèrent plus commode de manger à demi couchés sur des coussins moelleux sur lesquels ils appuyaient le coude. Pour dîner en ville, les poëtes latins disent souvent : aller poser le coude chez quelqu'un.

Les matrones romaines longtemps résistèrent à la mode voluptueuse de manger étendues à côté des hommes; mais elles finirent par y prendre goût. A Pompéi c'est le culte de Vénus, et non celui des vertus antiques, qui avait la vogue.

Il eût été de mauvais augure de franchir du pied gauche le seuil de la salle à manger; aussi un esclave, debout à la porte, était chargé de prévenir chaque arrivant en répétant : Du pied droit, *dextro pede*.

La maîtresse du logis, afin d'être la plus belle, a soin de n'inviter que des femmes moins jolies; mais, grâce aux lumières ménagées avec art, grâce au fard, à la toilette, aux parfums, il était peu de femmes assez dénuées d'agréments pour ne point produire à la fin du repas une illusion de beauté.

Les ornements de la table et des lits sont splendides : Néron paya près d'un million des couvertures de lit babyloniennes. Nous pouvons nous faire encore une idée du luxe pompéien par ce qui nous en est resté, par l'élégance et la richesse des candélabres artistiques, des lampes d'or, qui répandirent jadis sur leurs repas nocturnes des flots de lumière.

L'éclat des bougies, la rosée des parfums tombant des plafonds, les symphonies ravissantes, tout se joignait à l'odeur des vins les plus délicieux et des mets les plus recherchés pour exciter l'imagination et flatter les sens.

Chaque convive apporte son cure-dents, dont il se sert avec discrétion, et une serviette, *mappa*, dont il fait parade. Il aura soin de la remporter, à moins qu'il ne soit assez grand seigneur pour la laisser aux esclaves qui l'ont servi.

On ne saurait décrire le menu des dîners antiques dont la magnificence dépasse toute idée. Jamais la gourmandise humaine ne s'est livrée à de tels raffinements que du temps de Lucullus et de ses nombreux imitateurs. Rien ne coûtait aux maîtres du monde

pour satisfaire leur sensualité. On sait comment ils nourrissaient leurs murènes. Crassus, en plein sénat, trouvait très-naturel de pleurer la mort d'une de ses murènes, qu'il aimait comme son enfant, et dont il porta le deuil. Les Pompéiens, qui faisaient un commerce lointain, rendaient les pays étrangers tributaires de leur table. C'était une affaire importante pour eux que de se procurer des parcs aux huîtres, d'immenses viviers, de riches volières, les coquillages d'Afrique, les oiseaux du Phase, les fruits dorés de l'Italie et de la Sicile.

L'art culinaire était porté à un degré de perfection inouï. Le gibier prenait la forme du poisson; le poisson gigantesque étonnait par ses formes variées. Des flancs d'un cochon de lait rôti s'échappaient des oiseaux en vie; on servait des plats de langues de rossignol. Les pâtés de foie gras, *turunda jecorea*, étaient renommés à Pompéi. Les champignons semblaient préférables aux truffes; il ne faut pas discuter des goûts. D'excellentes olives, des espèces de sardines, des anchois relevés par un assaisonnement d'œufs hachés tenaient l'appétit en éveil. Les sorbets et les glaces, *sorpta et gelata*, avaient déjà à cette époque la célébrité continuée de nos jours par les glaces napolitaines. Apicius a écrit sur la science du cuisinier. Comme les cuisiniers devaient soigner ce qu'ils faisaient! S'ils servaient par malheur un lièvre qui n'était pas cuit à point, ou une sauce manquée, ils étaient appelés devant les convives, mis à nu et impitoyablement fouettés.

Les Pompéiens aimaient le bon vin; ils savaient le faire, le soigner et l'apprécier. Ils mettaient des étiquettes aux amphores, et désignaient le consulat sous lequel le vin avait été récolté. L'âge était ainsi bien constaté. Le Falerne recueilli du temps où Opimius était consul resta longtemps très-estimé, *falernum opimianum centum annorum*.

Personne n'ignore l'antique renommée du Falerne, du Massi-

que et du Cécube. Ces vins, fameux jadis, qu'Horace se plaisait à boire chez Mécène, et qu'il regrettait de ne pouvoir à son tour lui offrir chez lui, ces vins sont aujourd'hui déchus de leur célébrité, tandis que le *lacryma Christi* de l'Etna ou de Vésuve, ainsi que d'autres vins de réputation récente, les ont supplantés sur la table des gourmets.

Est-ce notre goût qui s'est modifié? est-ce la manière de bien faire le vin qui s'est perdue? Serait-ce enfin une loi que doive changer dans la nature, la qualité du sol comme tout le caractère des peuples? Ce qui a évidemment changé, c'est le ton de la bonne compagnie. Les mœurs de la haute société pompéienne ne ressemblaient guère aux nôtres. Il était très-bien reçu parmi les personnes distinguées qu'on pouvait boire jusqu'à l'ivresse. « Je ne vois aucun mal, dit Tibulle, à se noyer dans le vin un jour de fête. » On regardait le vin comme le plus puissant antidote contre la ciguë. Pour être forcé par la crainte de la mort à boire sans soif et sans mesure, avant de se mettre à table on s'empoisonnait avec de la ciguë : c'était pousser l'ivrognerie jusqu'à l'héroïsme. Le suprême bon ton était de feindre l'ivresse sans perdre la raison, afin de pouvoir tout dire en laissant à des paroles trop libres une excuse dans l'excellence du vin et l'abondance des libations.

Lorsque la femme est admise dans les festins, l'homme éprouve le désir de parler et de plaire. Les anciens appréciaient le charme de la conversation, qui effleure tous les sujets sans en épuiser aucun. Sénèque disait : *Varius sermo nullam rem usque ad exitum adducens sed aliunde alio transiliens.* On se livrait souvent à des imprudences de langage. « Un bon mot qu'on retient, dit Cicéron, brûle la bouche. » Tibère, si redouté en public, disait : « Je n'ignore pas qu'on m'attaque dans les repas et les cercles, *in conviviis et circulis.* » Les propos légers

et même obscènes étaient surtout du goût des Pompéiens. Le libertinage du langage était admis dans le monde comme dans la poésie, et n'avait rien d'incompatible avec les prétentions d'honnêteté de la vie païenne. On lit dans Martial : Ma muse est libertine, mais ma vie ne l'est pas. Catulle dit aussi : Un poëte doit être personnellement chaste, mais quant à sa poésie, il n'est pas nécessaire qu'elle le soit.

Une jeune Pompéienne venait-elle à rougir, on lui rappelait les vers d'Ovide, le poëte à la mode : « Vous avez rougi! La rougeur sied à la blancheur de votre teint, mais elle n'est utile que lorsqu'elle est feinte; véritable, elle ne peut que nuire. »

Les jeunes filles, quand la gaieté devenait trop vive, cherchaient à l'exciter encore, au lieu de quitter la table. Ovide trouve qu'il n'est pas de bon genre qu'une femme mange selon tout son appétit, mais il déclare qu'il ne trouve rien de contraire à la pudeur et aux convenances qu'elle boive bien et même un peu trop.

Elles doivent surtout exciter les convives à boire; elles prodiguent les douces invitations. Peut-on leur refuser de vider autant de fois la coupe qu'elles ont de lettres dans leur nom? Elles pensent avec le poëte que pour des yeux troublés par l'ivresse il n'y a pas de femme laide.

Enfin, la coupe de l'amitié, où le maître a mêlé les feuilles de roses au nectar le plus doux, a fait le dernier tour, et de douces mélodies se font entendre. Les jeunes filles, qui savent que la beauté de la voix peut charmer comme la beauté de la figure, ont appris de bonne heure à chanter. D'autres de leur blanche main font vibrer la harpe sonore, parcourent les cordes frémissantes de la cithare, ou sous l'archet font résonner la lyre.

A Pompéi il n'y avait pas de bals comme les nôtres. On aimait les danseuses payées. Qu'elles étaient belles! qu'elles avaient d'agilité et de grâce! Comme les vêtements flottants autour de

leurs formes admirables sont habilement disposés pour exciter le désir par ce qu'ils laissent voir et par ce qu'ils laissent deviner! Les peintures de l'époque nous permettent de juger ces voluptueuses scènes qui embellissaient les repas antiques.

Mais les excitations du vin, de la beauté, de la musique, de la danse ne suffisent plus à des cœurs blasés. Il leur faut des émotions plus vives. Il faut du sang pour couronner la fête. Voici les gladiateurs, ces hommes qui pour de l'argent font métier de s'entr'égorger. Les voici, ils sont forts et superbes, pleins de jeunesse et de vie; ils viennent mourir avec grâce. Ils combattent avec un fer homicide et une féroce énergie. Qu'il est beau de contempler avec quelle adresse ils se portent des coups terribles! La joie des convives est à son comble lorsque les combattants, couverts de blessures, tombent sur la table, mêlant leur sang au vin des coupes renversées! Et ce mépris de la vie humaine, ce spectacle dont la pensée seule nous fait frémir d'horreur, était pour les Pompéiens la tragédie la plus saisissante, la plus sublime!

CHAPITRE SIXIÈME.

LA VIE PUBLIQUE. — LE FORUM. — LA BASILIQUE. — LES TEMPLES.

Pompéi n'était pas le lieu où florissait le plus le culte du foyer domestique. La vie du citoyen libre se passait presque toute hors de chez lui.

Le forum romanum joue un rôle immense dans l'histoire du monde antique; le forum pompéien conserve encore des monuments qui attestent son ancienne importance.

Chaque ville voulut, à l'instar de Rome, avoir son forum. Ce mot, d'après Varron, dérive de *ferendo* : il signifiait la place publique où l'on apportait les marchandises à vendre, les procès à juger, les affaires locales à délibérer.

Le nombre des places variait selon l'étendue de la ville. Il devint très-considérable à Rome lorsque la Rome d'Auguste voulut par sa splendeur se montrer digne d'être la capitale de l'univers.

Sans parler de l'illustre forum, où se trouvait au pied du Capitole la tribune aux harangues, faut-il citer ici son *forum boarium*, marché aux bœufs ; son *forum piscarium*, marché aux poissons ; son *forum pistorium*, marché au pain ; son *forum cupedinis*, marché aux friandises, etc., etc.? L'énumération serait trop longue si elle était complète.

Les places d'Antonin et de Trajan ont acquis une éternelle renommée par la beauté de leurs colonnes, encore debout pour raconter les gloires du passé.

Auguste, devenu tout-puissant, fit décorer avec luxe le *forum Augusti*, mais il ne put l'élargir. Il souffrait de le voir trop étroit, mais il n'osa point, pour lui donner des proportions convenables, dépouiller de leurs maisons les propriétaires voisins : *non ausus est*, dit Suétone, *extorquere possessoribus proximas domos*. Comme ce respect du foyer domestique, comme ces scrupules sont aujourd'hui passés de mode !

Pompéi avait plusieurs places où le marché se tenait tous les neuf jours; ne parlons que de son *forum civile*, où se réunissaient les assemblées populaires. Ce forum était situé dans un quartier central. Sept rues y aboutissaient. On remarque dans les environs de beaux édifices et plusieurs temples; c'est une des plus intéressantes curiosités de la ville antique.

Le forum, suivant le modèle de l'*agora* des Grecs, avait la forme d'un parallélogramme très-allongé. Il était pavé de travertin blanc, et entouré d'élégantes colonnes doriques qui supportaient un portique à double étage. Il était orné de tous côtés de statues en pied des hommes illustres du pays, élevées pendant leur vie ou après leur mort aux frais de la ville. Vingt-deux piédestaux de beau marbre sont encore debout. Là sont écrits des noms, enfin rendus à la postérité après dix-huit siècles d'intermittence de célébrité ! Quatre statues équestres et un quadrige, un magnifique arc de triomphe en face de la mer, un temple majestueux à l'extrémité de la place contribuaient à sa splendide ornementation.

Des statues décoraient de toutes parts le sommet des portiques, terminés en terrasses où l'on montait par des escaliers en dehors du forum. Était-ce pour faciliter aux femmes l'accès des

-le traverser la foule?
monie, il fût plus facile
le fer qui fermaient l'en-

tion au moment où la der-
nement les travaux. Il ne faut
stinguer les parties ruinées des
nce de l'art commençait, et elle
on des chapiteaux anciens et des
très-bien déjà à cette époque gâter
prétexte de les restaurer et de les em-

uve, le forum est près de la mer. C'est
ndant que ses esclaves travaillaient à la
ie toute sa journée. Il y recueillait les nou-
Assis sur le rivage, il regardait les flots et
on s'il apparaissait quelque blanche voile,
revenant d'Égypte ou des contrées lointaines.
lonnant son âme aux vagues rêveries, il passait
s heures à la contemplation de ces ondes dont l'azur
celui des cieux. C'était le lieu des rendez-vous.
mmande, lorsqu'on a des rendez-vous au forum, de
avant l'heure, parce qu'une belle ne doit pas at-

« Jussus adesse foro, jussà maturius horà. »

s affaires de la ville se discutaient aussi en pleine place pu-
ple. Comme ces affaires qui passionnaient les esprits, et pa-
ssaient jadis immenses, nous sembleraient insignifiantes et
ptites, vues à la distance de tant de siècles! Hélas, dans le monde
comme dans la vie, ce qui semble le bonheur le plus enviable,

ou le malheur le plus à redouter, ce qui flatte le plus vivement l'ambition ou qui froisse le plus profondément le cœur, qu'est-ce donc, vu de loin, aux yeux d'un philosophe froid et impartial?

Le Forum.

Un bureau de douane, *telonium*, ou de poids publics, *ponderarium*, retrouvé au forum, indique assez que le marché se tenait sur cette place. On a recueilli, dans ce bureau, des balances, des romaines en bronze, des poids de toutes sortes et de toute dimension avec la fixation de la valeur.

Dans les temps reculés, c'est sur la même place qu'avait lieu le marché et l'audience. Plus tard la justice fut rendue dans des édifices spéciaux nommés *basiliques*.

Les rois primitivement écoutaient les plaideurs dans leur palais ou dans leur cour. Est-ce de là que provient le mot *basilique* qui, d'après son origine grecque, signifie palais royal? Est-ce de là qu'est dérivée l'expression française de cour royale?

Les chrétiens après avoir renversé les idoles n'aimèrent pas en général à utiliser pour leur culte les temples païens. Les basiliques leur plurent davantage; elles avaient la forme du vaisseau de Saint-Pierre, *navis*, nef, forme recommandée par les constitutions apostoliques. Le siége élevé du juge convenait au sanctuaire, et la dimension de l'enceinte était proportionnée à l'importance de la population de chaque ville.

La basilique profane servait à des usages différents. Apulée raconte qu'il avait prononcé une dissertation, nous dirions, qu'il avait fait une conférence, dans une basilique entièrement pleine de monde. Celle de Pompée servait de bourse et de palais de Justice.

L'édifice est à ciel ouvert. La nef est entourée de gracieuses colonnes ioniques. On remarque aux angles des colonnes accouplées comme dans nos églises gothiques.

Au fond de la salle, les juges étaient assis sur des siéges élevés. Sous leurs pieds se trouvaient les cachots où l'on descendait par des petits escaliers très-étroits. Lorsque la sentence était rendue, on la faisait connaître, en levant une trappe, aux accusés, à qui l'on épargnait ainsi la honte de montrer une face décomposée au public curieux de lire sur les traits des condamnés l'effet produit par un arrêt fatal.

On a découvert près du forum des chambres voutées et sans lumière; c'étaient sans doute des prisons : là gisaient des squelettes avec des entraves au pied. Nous n'entrerons pas ici dans des détails sur la rigueur des supplices chez les anciens. Au quartier des soldats quatre squelettes étaient attachés à une barre de fer, qui à l'aide de chevilles et de clavettes permettait au prisonnier de se coucher quoiqu'il eût les jambes retenues.

La face septentrionale du forum était occupée par un temple, où l'on a retrouvé une tête colossale de Jupiter.

Les chrétiens, qui se considéraient comme les fils d'un même Dieu, aimaient à se réunir fraternellement pour prier en commun, pour écouter ensemble la parole de Dieu, pour célébrer avec plus de pompe les cérémonies sacrées. Aussi ont-ils élevé de vastes et magnifiques cathédrales.

Les païens n'avaient pas besoin de temples spacieux. Ils avaient des dieux partout. Ils gardaient leurs dieux dans l'armoire de l'atrium ou de la chambre à coucher. A Pompéi, presque toutes les maisons ont une petite niche pour laraire. La maison d'Ariane conserve une sorte de chapelle, ou *sacellum*, dédié aux Pénates. Plusieurs cuisines ont des autels consacrés au dieu Fornax et plusieurs carrefours étalaient aux regards leurs *lares compitales et viales*.

Les païens n'éprouvaient guère le besoin de s'édifier réciproquement par la prière publique. Leurs temples ont souvent embarrassé les savants pour l'attribution qu'il fallait leur donner. Ce que j'appellerai le temple d'Auguste était peut-être, ainsi que quelques écrivains l'on dit, une auberge, un bazar, ou un abattoir.

Douze boutiques sont bâties autour de cet édifice, mais ne communiquent pas avec l'intérieur. Une de ces boutiques contenait des vases de verre et 150 petites bouteilles. Dans les autres on a recueilli une grande quantité de fruits, d'objets d'art, de marchandises diverses.

Les réunions dans les temples n'avaient pas toujours un but religieux, et les Pompéiens ne craignaient pas de les profaner en s'y occupant d'affaires très-mondaines. Les marches élevées du perron du temple de Jupiter ont dû servir de tribune à ceux qui haranguaient le peuple assemblé au forum.

Faut-il se demander quelle était la religion des Romains, soulever encore les obscures questions traitées par les philosophes

sur la nature des dieux, et soumettre à un examen critique les théories nouvelles émises par les auteurs allemands sur l'antique mythologie?

Je ne puis faire ici une étude sérieuse des origines des dieux de Rome.

La religion romaine primitive fut une confusion des croyances diverses des peuples italiques, et la religion nationale finit par se laisser envahir par la religion grecque, qui se ressentait de la civilisation hellénique.

Dans les temps anciens, je veux que les institutions religieuses et l'organisation sacerdotale établies par Numa aient pu exercer une influence sérieuse sur la moralité publique; mais toutes les institutions fondées par l'homme seul participent de sa fragilité, et à leurs jours de prospérité ne manquent jamais de succéder des jours de décadence.

Les Romains, qui s'appelaient les plus religieux des mortels, se dédommageaient de la qualité des dieux sur la quantité. Ils se sentaient prédestinés à la conquête du monde, et pour arriver à ce but ils savaient associer la religion à leur politique. Quand ils assiégeaient une ville, ils cherchaient d'abord à gagner les bonnes grâces des dieux tutélaires de la cité, persuadés que s'ils pouvaient parvenir à les emporter, le peuple suivrait les divinités de la patrie.

Il est curieux de lire dans les auteurs anciens la formule de l'invocation adressée aux dieux étrangers qu'ils préféraient avoir pour amis que pour prisonniers : « S'il y a un Dieu ou une déesse qui « ait pris sous sa tutelle le peuple et la ville de Carthage; Dieu, qui « que tu sois, je te prie, je t'adjure, et te demande en grâce de « quitter le peuple et la ville de Carthage, de sortir de la ville et « des temples..., de venir à Rome chez moi et les miens..., et que « notre ville, nos temples, nos sacrifices te soient plus agréa-

« bles... Si tu fais ainsi, je voue des temples et des jeux à ta di-
« vinité (1). »

C'est ainsi que, suivant l'expression de Prudence, dans le butin de chaque conquête Rome trouvait une divinité de plus. Minutius Félix a dit avec raison que la possession de tous les dieux attira aux Romains la possession de tous les royaumes.

Le polythéisme prit aussi des proportions inouïes. Hésiode de son temps ne comptait que trente mille dieux. Il serait difficile de calculer exactement le nombre de ceux qui furent adorés à Rome. Comme l'homme aime la nouveauté, dit Josèphe, on négligeait les divinités surannées pour en adorer de nouvelles. Porphyre avait raison de dire : « Le monde (κόσμος) est plein d'hommes et de dieux. » On finit par en voir partout. Saint Augustin en compte seize chargés de présider à la moisson. Je ne sais combien en comptait la femme près de devenir mère : Janus Consivius, principe de la vie, Saturne, le dieu des semences, Liber et Libera, qui protègent l'enfant avant qu'il soit encore venu au monde; Alemona, qui doit le nourrir, Nona, Decima, Partula qui favorisent l'accouchement, Vitumnus et Sentinus, qui donnent à l'homme naissant la faculté de vivre et de sentir; enfin Junon Lucine et Jupiter Diespiter, père du jour. On fit des dieux de tout et pour tous. Lactance et Minutius Félix racontent que Tatius trouva une statue ancienne dans un égout; comme on ne savait d'où elle venait, il en fit la déesse du lieu où on l'avait trouvée, la déesse du cloaque, *dea cloacina*.

Lorsque la mythologie romaine fut tombée en caducité, on la vit aspirer à se retremper dans quelque source nouvelle est la plus pure, et c'est surtout du côté de l'Orient qu'elle jetait ses regards,

---

(1) Macrobe, III, 9.

comme si, par un mystérieux pressentiment, le monde s'attendait à voir venir de ce côté la lumière céleste, le culte de l'avenir.

Les immobiles divinités égyptiennes se décident à traverser les mers, et tandis que le sénat romain tentait de leur fermer encore les portes du Capitole, elles trouvaient asile dans la ville de Vénus.

Il n'y a rien d'exagéré dans la grande pensée de Bossuet : tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. Pendant que le peuple ne voyait dans son culte dépouillé de patriotisme et de nationalité que de simples pratiques commandées par l'usage et la peur ; pendant qu'il adorait ses dieux bêtes, ses dieux poissons, ses dieux mariés ou veufs, ses déesses vieilles filles, comme la Foudre et Ravage, à qui les prétendants manquèrent toujours, ce qui n'est pas étonnant, dira-t-on que Jupiter, le père des dieux, était respecté comme l'être suprême, comme le Tout-Puissant? Les invocations étranges *Jovi prædatori*, à Jupiter brigand, à Jupiter *chasse-mouches* (1), disent assez que l'empreinte de Dieu, gravée par le Créateur dans le cœur humain, avait été singulièrement obscurcie par le temps ou défigurée par l'ignorance.

Nous ne rechercherons pas avec Varron s'il ne faut pas distinguer trois théologies, celle des poëtes, celle de l'homme d'État et celle des philosophes. Nous ne sommes pas de son avis lorsqu'il prétend qu'il y a des mensonges qu'il est utile de répandre et que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire au peuple. Je me bornerai à citer Denis d'Halicarnasse : « Je sais que beaucoup de philosophes expliquent par l'allégorie la plupart des fables les plus impures. Mais cette philosophie n'a été que celle du petit nombre. Le grand nombre, le vulgaire, sans philosophie, prend toujours les fables dans le sens le plus infime; et alors, ou il méprise les dieux dont la conduite a été dépravée, ou bien il arrive à

(1) Ζεὺς ἀπόμυιος (Pausanias, V, 14).

ne pas reculer devant les actions les plus coupables, parce que les dieux ne s'en abstiennent pas. »

Jupiter et son aigle.

Souvent, je l'avoue, en lisant dans la belle langue de Platon et de Cicéron des pages sublimes sur la divinité et les grandes idées morales, j'étais à me demander si le génie et la raison n'avaient pas suffi pour déchirer le voile des vérités célestes.

Hélas! si les poëtes et les philosophes païens s'élèvent quelquefois bien haut, ils ne se soutiennent pas longtemps dans ces pures régions de la pensée, et rien ne serait plus étrange que le cours de théologie qu'on rédigerait avec leurs écrits divers et contradictoires.

Au milieu d'une cohue de divinités du ciel, de la terre, du

monde souterrain, de l'élément du feu, de l'élément liquide, au milieu des personnifications des vertus et des vices de la vie pratique, chacun choisissait le dieu tutélaire qui lui convenait. A Pompéi, Jupiter le maître du monde, soumis cependant au Destin et à toutes les honteuses faiblesses de l'humanité, avait un temple, mais les divinités qui paraissent avoir réuni le plus d'adorateurs dans cette ville de plaisirs et d'argent, c'étaient Mercure, la Fortune, Vénus et Isis.

Le temple attribué à Mercure est situé dans le forum. C'est là que Vitruve recommande de placer le Dieu du commerce. Comme édifice, il n'y en a point dont le plan soit de forme plus irrégulière; on pourrait le comparer à un losange. L'enceinte est étroite. L'autel est remarquable par les sculptures qui représentent un sacrifice et les instruments employés aux cérémonies sacrées.

Rome, à son berceau, ne songeait guère au commerce maritime. Elle oublia d'admettre un dieu du commerce parmi les dieux nationaux. Plus tard elle combla cette lacune en adoptant l'Hermés grec qu'elle nomma Mercure *a mercium cura*. Pompéi était une des villes les plus commerçantes des côtes de la Méditerranée. Mercure avait droit à ses hommages. Il protégeait sa navigation lointaine et facilitait les moyens de faire promptement fortune. En arrosant son idole avec une branche de laurier trempée dans de l'eau, et en lui adressant quelques prières, le marchand obtenait que Mercure écartât de son étalage tout l'odieux des fraudes commises et à commettre.

Le patron des commerçants d'autrefois était aussi le patron des voleurs. Il volait lui-même, et il avait une rude besogne pour surveiller ceux qui voulaient l'imiter. Il exerçait diverses professions, qui n'étaient pas toutes des plus honorables, celle par exemple de messager de Jupiter. Les domestiques de nos jours, pour peu qu'ils eussent quelque sentiment de religion, refuse-

raient sans doute de faire les commissions d'un pareil maître.

Le temple de la Fortune s'élevait sur une rue. Il faut gravir quatre marches d'un perron pour arriver à un autel, et de là il faut gravir neuf autres marches pour monter au sanctuaire arrondi au milieu duquel était érigée, sur un piédestal, l'idole de la déesse ; quatre niches recevaient d'autres statues. Une inscription nous apprend que ce temple fut élevé à la fortune d'Auguste par Marcus Tullius. Était-ce le père de Cicéron?

Les Romains, j'emprunte à Plutarque cette observation, avaient plus de vénération pour la Fortune que pour la vertu. Le peuple la considérait, la Fortune, comme une déesse qui répandait les biens et les maux sans égard pour le mérite, sans autre règle que le caprice. Il lui donnait les noms les plus divers : *Fortuna bona, mala, viscata*, la bonne, la mauvaise, la douteuse Fortune.

La Fortune barbue, *Fortuna barbata*, était invoquée par l'adolescent pressé de voir pousser sa barbe, et la Fortune virile par la femme pressée de devenir mère.

On jurait beaucoup par la Fortune d'Auguste. La statue de cette déesse était toujours placée dans la chambre impériale, et lorsque l'empereur était près de mourir, on avait coutume de la porter chez son successeur avant même que le souverain régnant eût expiré.

Le temple le plus ancien et le plus vaste de Pompéi est consacré à la déesse tutélaire de la ville, *Venus physica pompeiana*.

Nous avons dit qu'au moment de la dernière catastrophe on s'occupait de réparer avec plus de luxe que de bon goût les monuments ébranlés par un précédent tremblement de terre. Ainsi les vieux chapiteaux doriques prenaient la forme à la mode d'un ordre corinthien de fantaisie. Quarante-huit colonnes soutiennent le portique. De belles peintures murales décorent l'enceinte. Le peintre a représenté des paysages charmants, des figures grotes-

ques, des scènes homériques. L'autel est en marbre blanc. Deux statues d'une rare beauté représentent un Faune et Vénus.

La Vénus felix, déesse de la fécondité féminine, est l'objet d'une adoration spéciale dans la Campanie; on en retrouve plusieurs temples dans ces contrées si belles, où tout semble inviter au plaisir. La Vénus physica de Pompéi était peut-être la même, car le mot grec φυσικὸς répond dans ce sens au mot latin *felix*.

Temple de la Fortune (restauration).

Nous avons déjà parlé du temple de Sérapis à Pouzzoles; nous retrouvons le culte égyptien à Pompéi, où l'on adorait Isis. Le temple d'Isis est remarquable. On y monte par dix marches. Le sanctuaire est orné de belles colonnes doriques dont le fût est en

partie rouge et en partie blanc. Tout rappelle l'Égypte. Les candélabres affectent la forme du lotus. Le sistre est représenté de tous côtés.

Au seuil de la porte se trouvait une cassette pour les offrandes, et deux bassins pour l'eau lustrale. Des vases sacrés, *acquiminaria*, étaient destinés à l'eau sacrée des divinités égyptiennes.

La statue d'Isis est peinte et dorée. Celles d'Osiris et d'Horus manquent dans leurs niches vides. Ce temple renfermait d'admirables choses, à en juger par ce qu'il nous a rendu dans les dernières fouilles. Que de précieux objets on a recueillis dans ces lieux! Une statue d'Hercule d'un beau style grec, des trépieds de bronze, des pendants d'or, des coupes d'argent, des patères, des camées, des tables isiaques contenant une invocation à Isis et Osiris. Près de l'autel, près des niches des dieux, on remarque des oreilles de forme humaine sculptées en stuc. Le peuple ignorant croyait se faire mieux entendre en parlant aux oreilles de ses divinités; il a dû souvent les accuser de surdité!

La demande cependant n'était pas toujours sans réponse. Un petit escalier, qu'on voit encore sous le podium, permettait au prêtre de descendre dans une cachette et de prêter à l'idole muette le secours de sa voix.

Après le sacrifice, il était d'usage de partager avec les dieux les victimes immolées. Aussi, à toutes les cérémonies soit publiques, soit privées, succédait un festin, *epulæ sacrificales*.

Les prêtres d'Isis étaient à table lorsque le volcan vint les assaillir; martyrs de la gourmandise, ils aimèrent mieux mourir que d'abandonner leur dîner. Ils nous en ont laissé le menu dans les débris encore conservés de leur dernier repas.

Nous retrouvons dans le temple Isis, le sistre en main, Anubis à la tête de chien, l'ibis et le lotus, Vénus en marbre, Bacchus, Priape et des Amours jouant avec des Nymphes.

Isis n'avait pas bonne renommée de moralité : on l'appelait la corruptrice. Ovide enseignant l'art d'aimer ne manque pas de dire : « Pourquoi fuirais-tu le temple de la génisse de Memphis, de cette Isis qui s'est laissé séduire et qui engage tant de femmes à faire comme elle? »

Toutes les abominations que l'on raconte des fêtes d'Isis sont croyables lorsqu'on voit les dieux que cette divinité étrangère hantait à Pompéi. On trouve en sa compagnie Vénus, la déesse de l'amour, Priape, Bacchus, le Dieu du vin. C'est dans ce pays surtout qu'Ovide avait raison de dire que le vin dispose l'âme aux épanchements et le cœur à prendre feu.

Le culte d'Isis, qui déplaisait aux vieux Romains, était très-agréable aux habitants de Pompéi. Nous ne redirons pas les fêtes instituées en l'honneur de la déesse égyptienne. En quoi consistaient les initiations aux fameux mystères d'Isis?

Apulée répond : « Sans doute, lecteur studieux, votre curiosité va s'enquérir de ce qui se dit et de ce qui se fait dans ces initiations. Je le dirais s'il était permis de le dire, vous l'apprendriez s'il était permis de l'apprendre; mais il y aurait crime égal pour les oreilles et pour la langue complices de cette curiosité téméraire. »

Les sociétés secrètes ne brillent guère ordinairement par la moralité. Pour le mal, on se cache; mais pour le bien, quelle est l'utilité du mystère?

Les plus mauvais empereurs furent les plus dévots au culte d'Isis...

Jetons un voile sur les tristes orgies de ces fêtes où Bacchus et Vénus venaient s'associer à la divinité de l'Égypte. Le mot orgie, *orgia*, qui signifiait primitivement les sacrifices offerts aux dieux, finit par prendre un autre sens. Les fêtes de Bacchus, les bacchanales donnèrent lieu à tant de désordres que déjà les Ro-

mains pour exprimer la vie la plus immorale disaient : *ba nalia vivere*, mener une vie de bacchanales.

A Rome on comptait cent vingt temples ; à Pompéi dou religion n'était plus qu'un pandémonisme qui, au lieu de battre les mauvais instincts de l'homme, les excitait au con en donnant à chaque vice un dieu protecteur.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LES INSCRIPTIONS DE POMPÉI.

Pline, Lucien, saint Jérôme parlent de l'habitude qu'avaient les anciens d'écrire ou de graver sur les murailles et sur les colonnes leurs pensées, quelquefois épigrammatiques, et souvent érotiques.

Cet usage était fort en vogue chez les Pompéiens, et la science moderne en profite. Tout semblait concourir à faciliter la coutume populaire de confier ainsi ses impressions au premier venu.

Dans les maisons, les murs disposés à recevoir des peintures se trouvaient préparés à l'insertion d'une inscription ingénieuse ou piquante. Le soldat, pour se distraire, barbouillait les murs de la caserne; le plaideur et l'oisif, habitués de l'audience, exhalaient leur dépit ou leur ennui dans des observations dont ils surchargeaient les parois de la Basilique.

Dans les rues, nos affiches étaient remplacées par l'album. C'étaient des panneaux destinés à recevoir en caractères noirs ou rouges les actes publics et les annonces particulières. Ces albums étaient ornés de pilastres et divisés en plusieurs cadres. On peut en citer un partagé en vingt-trois compartiments.

Les Pompéiens aimaient les inscriptions, et ils en mettaient

partout au charbon, au pinceau, au stylet, au burin, en mosaïque.

Nous avons parlé des saluts de bienvenue écrits sur le pavé au seuil des maisons. On lit sur une mosaïque récemment découverte : *Salve Lucru*. Salut, Gain! Les marchands inscrivaient sur leurs poids et mesures : *Eme et habebis*, achète et tu en auras. » Sur une charmante lampe, décorée d'une figure et d'une fleur, on se souhaite la bonne année à soi-même : *annum novum faustum mihi*.

L'étude des inscriptions que l'on recueille chaque jour à Pompéi est pleine d'attrait et de difficultés. On relève avec soin les phrases à demi effacées, mal orthographiées, mal écrites, et avec une érudition admirable, on rétablit le texte et l'on parvient à l'expliquer.

Oserai-je me mêler à ces interprètes du temps passé pour contrôler leurs commentaires, et paraître en savoir autant qu'eux? Je préfère m'en remettre à leur science. Je choisirai les versions que je croirai les plus sûres, et, si quelque savant lisait mon livre, il pourrait les vérifier dans les auteurs que j'indique.

Les *graffiti*, ou écritures à la pointe, ont surtout intéressé les paléographes, comme monuments de l'écriture cursive des anciens et du patois de l'époque. Le peuple à Pompéi parlait trois langues, l'osque, le grec et le samnite. Je ne puis qu'indiquer, en effleurant à peine ce sujet, les curiosités paléographiques des villes ensevelies par le volcan.

Le peuple, l'esclave, savait un peu écrire, mais il ne se souciait guère ni de l'orthographe ni de la grammaire. Il parlait mal le latin, et il l'écrivait comme il le parlait. Il orthographiait les mots selon la prononciation vulgaire. Ainsi on trouve le commencement de l'Énéide : *Arma virumque cano*, écrit *alma vilumque cano*. *Abiat iradum* pour *habeat iratum*.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher quelles sont les analogies entre la prononciation antique des Napolitains et la prononciation actuelle.

Voici un sujet d'étude qui aurait un plus grand intérêt. Il existe souvent des différences entre la manière dont les vers latins sont écrits à Pompéi par des mains exercées, et celle dont nous les écrivons aujourd'hui. Avons-nous l'orthographe vraie, ou l'orthographe s'est-elle modifiée dans le cours des siècles? Les textes des grands auteurs n'ont-ils pas aussi subi quelques altérations?

Nous lisons dans nos éditions d'Ovide :

Quid magis est durum saxo, aut quid mollius unda?
Dura tamen molli saxa cavantur aqua.

On lit à Pompéi :

Quid *pote* est durum *saxso* aut quid mollius unda
Dura tamen molli *saxsa* cavantur aqua.

Nous lisons dans Properce :

Quisquis amator erit, scythicis licet ambulet oris
Nemo adeo ut noceat barbarus esse volet.

On lit à Pompéi :

Quisquis amator erit *Scythiæ* licet ambulet oris
Nemo adeo ut *feriat* barbarus esse volet.

Cette leçon est admissible. Properce a peut-être voulu parler d'une promenade avec Scythie aux bords du fleuve de Tibur plutôt que chez les Scythes.

Les savants, voués à l'étude de l'épigraphie et des peintures de Pompéi et d'Herculanum, accumulent sans cesse de vrais trésors d'érudition qui permettront peut-être de publier un jour une édition nouvelle des classiques, revus et illustrés par les anciens eux-mêmes.

Chose curieuse à remarquer, Horace est, de tous les grands poëtes contemporains de Pompéi, celui qui appréciait le plus les délices de Baïes et les beautés de la Campanie; c'est le seul dont on ne retrouve pas un vers dans les villes exhumées. Est-ce donc qu'un pays auquel un auteur consacre ses veilles répond toujours par l'ingratitude aux efforts tentés par le génie pour lui plaire?

Mais ce n'est point ici au point de vue paléographique ou littéraire que je me proposerai d'interroger les *graffitti*, les inscriptions antiques; je préfère les consulter au point de vue de l'archéologie et de l'histoire, et leur demander des renseignements sur la vie intime des Pompéiens. Je voudrais qu'une voix, sortant des cendres depuis si longtemps refroidies, vînt me raconter elle-même les mœurs de ceux qui tracèrent au charbon des pensées qu'après des siècles on peut lire encore!

Je regrette que les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas d'aller bien loin dans une voie qui n'a pas été, je crois, encore ouverte, et que des savants, comme le P. Garucci, auraient si bien explorée!

Voici, dans le temple de Mercure, une inscription, rétablie par Mazois : « Romulus, fils de Mars, fonda la ville de Rome et régna environ quarante ans. Ayant tué Acron, général ennemi et roi des Cécininiens, il consacra les dépouilles opimes à Jupiter Férétrien, et ayant été reçu au nombre des Dieux fut appelé Quirinus par les Romains. »

Les faits relatifs à l'histoire locale sont naturellement plus

souvent indiqués dans ces inscriptions que ceux qui touchent à l'histoire générale.

On lit dans le temple de Vénus : « Marcus Holconius Rufus « et Caïus Egnatius Posthumus, tous deux pour la troisième fois « chargés de rendre la justice par un décret des décurions, ra- « chetèrent au prix de 3000 sesterces (environ 600 f.) le droit « de masquer les jours et firent élever jusqu'au toit le mur par- « ticulier de la colonie *Veneria Cornelia*. »

Nous apprenons ainsi que la colonie, du temps de Sylla, prit le double nom de la déesse tutélaire et du dictateur.

Une querelle, qui fit beaucoup de bruit, s'était élevée entre les habitants de Pompéi et ceux de Nuceria. Il y avait un jour fête

Caricature.

à Pompéi, et un combat de gladiateurs avait attiré la foule à l'amphithéâtre. On y était accouru de loin. Quelques mauvaises plaisanteries amenèrent une dispute qui dégénéra en collision sanglante. Les Pompéiens, plus nombreux et mieux armés, massacrè-

rent les visiteurs étrangers. Les Nucériens portèrent plainte et obtinrent justice. Les chefs de la sédition furent condamnés à l'exil, et les habitants de Pompéi à la privation du théâtre pendant dix années. Au bas d'une espèce de caricature on lit : « Campaniens, par votre victoire, vous avez succombé aussi bien que les Nucériens ! *Campani, una cum Nucerinis periistis.* »

C'est surtout pour l'attribution des monuments que les inscriptions gravées sur la table de marbre ou sur le piédestal de la statue ont été d'une grande utilité. Elles ont puissamment contribué à retrouver l'origine des édifices, les noms des fondateurs, l'organisation des magistrats de la ville.

Ainsi on lit au Forum :

« V. Papidius, fils d'Epidius, questeur, a fait construire les portiques. »

Les cadrans étaient fort multipliés à Pompéi. Au-dessous on plaçait souvent, près des temples, des bancs demi-circulaires.

« L. Sepunius Sandilianus, fils de Lucius M. Herennius, duumvirs chargés de rendre la justice, ont placé à leurs frais un banc et une horloge. »

Les épitaphes gravées sur le marbre des tombeaux répandus sur les bords de la grande route n'avaient pas pour but, comme parmi les chrétiens, de solliciter la prière des passants. Elles ne servaient qu'à flatter l'orgueil ou à exciter la curiosité.

Properce préférait à de stériles hommages le calme de la soli-

tude, et il disait : « Je n'aimerais pas à avoir, après ma mort, mon nom sans cesse affiché au milieu du chemin.

« Non juvat in media nomen habere via. »

Les petits personnages de Pompéi tenaient au contraire beaucoup à laisser à la postérité une grande idée des honneurs dont ils avaient joui. Ils ne manquent pas de faire savoir qu'ils ont été édiles, duumvirs, questeurs, qu'ils ont eu la faveur du *bisellium*, et surtout que la ville leur a donné gratuitement un large terrain pour leur sépulture.

Le style des épitaphes ne brille point par une grande variété. En voici une qui donnera l'idée des autres :

« A Marcus Alleius Lucius Libella, père, édile, duumvir, préfet quinquennal, et à Marcus Alleius, son fils, décurion qui vécut dix-sept ans, le terrain de ce monument a été donné par le peuple. Alleia Decimilla, prêtresse publique de Cérès, a fait élever ce tombeau à son époux et à son fils. »

Ce n'est pas toujours la femme légitime qui érige aux morts les plus beaux monuments. On lit sur une tombe en ruine : « *Servilia amico anim.* » « Servilia à l'ami de son âme. » Les païens se faisaient souvent une gloire de ce qui pour nous serait une honte.

« On a pu remarquer, dit M. de Clarac (p. 34), que les habitants de Pompéi ne montrent pas beaucoup de sensibilité dans les inscriptions sépulcrales. On n'y trouve aucun de ces regrets touchants, aucune de ces expressions tendres qui adoucissent et consacrent la douleur : Que la terre te soit légère ! Que tes os reposent mollement ! Puisse ton tombeau se couvrir de roses ! et tant d'autres formules que les recueils d'inscriptions offrent en foule et qui sont remplies d'idées agréables. »

Cette observation m'avait frappé en visitant les sépultures

pompéiennes. « Pierre de la tombe (1), je t'en prie, repose légèrement sur ses os ! » C'est la seule expression que j'aie trouvé un peu tendre : elle est écrite en osque. Sur tous ces monuments fastueux, grand étalage des dignités conférées au défunt, quand il vivait ; rien de ses vertus morales, rien des regrets qu'il a laissés, pas une larme, pas un adieu sorti d'un cœur déchiré.

Le christianisme a fait naître un sentiment qu'on ne doit pas s'étonner de ne point trouver chez les anciens ; c'est le sentiment de la dignité humaine. L'inégalité régnait partout ; l'esclave tremblait devant le maître, le client s'inclinait humblement devant l'orgueil du patron, le sénateur romain s'agenouillait devant la divinité de l'empereur qui disposait de sa vie. Aussi nul ne rougit de s'abaisser devant un homme plus puissant que soi, et, à Pompéi, l'imploration publique était de mode. On se recommande soi-même ; on raconte dans les inscriptions murales ses craintes et ses désirs. « J'ai peur d'Amianthe, défendez-moi : *Amiantem quod timao* (*timeo*) *oro vos.* » Les charpentiers et les charretiers se recommandent à l'édile Marcellinus : *Marcellinum ædilem lignarj et plostrarj* (2) *rogant ut faveat.* » Après l'éloge du magistrat auquel on s'adresse, après lui avoir prodigué les épithètes flatteuses *très-honorable, très-intègre, très-digne de la république*, on finit par une formule banale qui signifie : Il est prié de faire ce qu'on désire. Cette formule s'exprimait par trois lettres O. V. F. Le sens de ces trois lettres était très-connu, à Pompéi, et il est aujourd'hui diversement interprété par les savants. Après avoir longtemps lu : *oro ut faveat*, on lit maintenant *orat ut faciatis*, ou bien *ut faveat.*

Aujourd'hui la race des solliciteurs n'est pas rare, mais elle a

---

(1) *Tui lapis optiistor liiritur super ossa residas.* En latin correct : « Te, lapis, obtestor : leviter super ossa resilas. »

(2) On retrouve dans les graffittes la lettre *j* que l'on croyait n'avoir été introduite dans l'alphabet latin que dans la décadence de la langue.

quelque pudeur et se cache ; autrefois les sollicitations de toute espèce s'affichaient sur les murs. Voyez ce portrait d'un scribe, peint avec la plume ou le style à l'oreille. On lit y cette inscription : « Le scribe Issus se recommande à l'édile ; il est digne de sa faveur. »

Un professeur se recommande aussi à l'édile. Il n'a pas fait faire sa demande par un autre ; elle est ornée d'un solécisme qui ferait rire parmi nous un élève de sixième. En voici le texte :

Sabinum et Rufum ædil.
Valentinus
Cum *discentes suos* rogat.

Que de demandes qu'on n'osait pas adresser directement aux magistrats municipaux, et qu'on faisait parvenir par la voie de la publicité des affiches ! Macérion, troublé sans doute pendant l'heure où il faisait la sieste, prie l'édile d'empêcher le peuple de faire un tapage qui réveille les endormis.

L'annonce étalée au coin des rues devait être respectée. Celui qui l'effaçait était voué à toutes les colères de Vénus.

L'annonce s'étendait, comme chez nous, à diverses sortes de sujets. Tantôt c'était une récompense honnête offerte à celui qui rapporterait un objet perdu ou volé ; tantôt c'était une réclame de marchand ou une indication d'adresse.

« Voyageur, en allant d'ici jusqu'à la douzième tour, tu trouveras Sarinus, fils de Publius, qui tient auberge. Porte-toi bien. »

Cette inscription, comme bien d'autres destinées au peuple, était écrite en caractères osques.

On retrouve un grand nombre d'annonces de maisons à louer :

« Sittius a rétabli l'Éléphant, auberge à louer, *triclinium* à trois lits, avec toutes les commodités désirables. »

« Dans l'île Arriana Polliana, appartenant à Alifius Nigidius major, on offre à louer, à dater du premier des ides de juillet,

des boutiques avec leurs treilles et leurs cénacles. » Une autre inscription nous apprend ce que c'était que Nigidius : c'était le prince de la colonie pompéienne.

INSVLA · ARRIANA
POLLIANA · GN ALIFI · NIGIDI · MAI ·
LOCANTVR · EX · I · IVLIS · PRIMIS · TABERNAE
CVM · PERGVLIS · SVIS · ET · COENACVLA
EQVESTRIA · ET · DOMVS · CONDVCTOR
CONVENITO · PRIMVM · GN · ALIFI
NIGIDI · MAI · SER ·

Les treilles étaient l'ornement des terrasses. Les cénacles étaient l'entresol. Plutarque raconte que Sylla, dans sa jeunesse, logeait dans un simple entresol, *cœnaculum*.

« A louer dans le domaine de Julia Felix, fille de Spurius, du 1er au 6 des ides d'août, un bain, un venereum et 90 boutiques pour cinq années. S. Q. D. L. E. N. C. » Ces lettres ont été diversement interprétées. M. Fiorelli, avec raison, ne voit là qu'une simple clause de tacite reconduction : *Si quinquennium decurrunt, locatio erit nudo consensu*, « les cinq années écoulées, la location continuera par simple consentement. »

Les réclames électorales étaient, comme de nos jours, affichées sur les murs. Elles étaient plus courtes, et le candidat, au lieu de se recommander lui-même, se faisait recommander par ses amis. En voici quelques spécimens :

— Paratus demande Pansa pour édile.

— Je vous prie de choisir Capella pour édile rendant la justice.

— Proculus, nomme Sabinus pour édile, et il te nommera.

— On prie de faire duumvir Holconius Priscus qui est digne

des affaires publiques, parce que c'est un jeune homme modéré et enclin à faire du bien à tous.

La défense de salir les murs par des ordures s'exprimait par la représentation de deux serpents que l'on rencontre souvent à Pompéi. Ce symbole est expliqué dans ce passage de Perse :

« Là sont peints deux serpents. Cet endroit est sacré. Enfants, allez plus loin (1).... »

Si l'on osait enfreindre la défense, on encourait toutes les fureurs des douze grands dieux qui étaient eux-mêmes chargés de faire respecter cette mesure de police.

Les affiches de théâtre sont parvenues en grand nombre jusqu'à nous.

— Vingt paires de gladiateurs combattront aux nones de... — Trente paires de gladiateurs combattront au lever du soleil. *Glad. paria XXX matutini erunt.*

— La troupe gladiatorienne de Festus Ampliatus combattra à outrance le 16 des calendes de juin. Il y aura une chasse et l'on dressera des voiles.

N FESTI · AMPLIATI
FAMILIA · GLADIATORIA · PVGNA · ITERVM
PVGNA · XVI · K · IVN VENAT · VELA

— La famille gladiatorienne de Numerius Popidius Rufus donnera le 29 septembre une chasse dans Pompéi, et, le 20 avril, on mettra les perches et les tentes dans l'amphithéâtre. Octavius procurateur. — Vivez heureux — *Felicitas.*

---

(1) *Pinge duos angues; pueri, sacer est locus; extra Meite ...* Sat. I, v. 114.

L'annonce se réduit souvent à ces simples mots : *vela erunt*, c'est-à-dire, le *velarium* sera tendu, il y aura spectacle, et l'on sera à l'ombre.

On a recueilli des billets de théâtre; ce sont des morceaux d'os ronds, ovales ou rectangulaires. Ces tessères antiques, espèce de jetons, indiquent 1° l'arcade par laquelle on devait entrer, *cavea;* 2° le coin, la place qu'on devait occuper, *cuneus;* 3° le numéro du gradin, *gradus;* 4° enfin le nom de l'auteur avec le titre de la pièce (1).

Pour les pièces grecques, le chiffre des gradins est en grec et en latin.

Plusieurs inscriptions s'appliquent aussi aux jeux de paume, *sphæristici ludi*. La sphéristique était un art chez les anciens. Homère fait jouer à la paume les suivantes de Nausicaa. Les Athéniens élevèrent une statue à Aristonique Carystien, joueur de paume d'Alexandre le Grand et le plus célèbre de son temps. *Pila*, la balle, la paume était de diverses grosseurs; on la lançait avec la main nue ou munie d'un gantelet.

Les anciens ne nous ont pas laissé ignorer les divers termes employés à ce jeu et la manière de le jouer. Les Pompéiens accordaient une certaine importance aux bons joueurs. On lit sur les murs : « O vous, joueurs de paume, applaudissez. — Joueurs de paume, faites des vœux pour l'édile Vettius Firmus, homme digne des affaires publiques; recommandez-vous à lui. »

Les épithètes injurieuses n'étaient pas épargnées aux mauvais joueurs; mais ils les effaçaient, quand ils pouvaient.

La facilité, la mode d'écrire partout ses pensées, soit dans les lieux publics, soit dans sa maison, nous fournirait le sujet d'une curieuse étude de l'homme à Pompéi. Sans doute l'homme a par-

---

(1) *Cav. II. Cun. III. Grad. IV. Casina Plauti.*

tout le germe des même vices et des mêmes vertus; mais il est accessible à l'influence de l'atmosphère d'idées et de préjugés au milieu de laquelle il se trouve placé.

Il est utile pour nous de bien faire connaître la vie païenne pour la comparer à celle des premiers chrétiens.

Dans les derniers jours de Pompéi, quelques lueurs de l'Évangile étaient-elles parvenues du fond des catacombes jusqu'à la ville de Vénus?

Pline, contemporain de la catastrophe, dénonçait à Trajan le christianisme, et lui disait : « Ce mal contagieux n'a pas seulement infecté les villes, il a gagné les villages et les campagnes. » Saint Paul a-t-il paru à Pompéi? Son séjour à Pouzzoles est historique. Une inscription pompéienne énumère des joueurs de paume : « *Amianthus*, Epaphra, Tertius *ludant cum Hedysio*, *Jucundus*, « *Nolanus petas numeret Citus et Stacus Amianthus.* »

Deux de ces noms se retrouvent dans les Épîtres de saint Paul : *Tertius*, *Epaphra*. Ce dernier devait être esclave, puisqu'on écrit son nom en supprimant l's de *Epaphras*. Ce nom est écrit sur plusieurs murs : « Epaphra est imberbe, » « Epaphra n'est pas un grand joueur. »

On lit dans un graffitte : *Tu enim me doces?* et ces mots se retrouvent exactement dans l'Évangile de saint Jean (IX, 34).

Une croix, tracée sur un mur, a donné lieu à des dissertations, et tout n'est pas découvert encore. J'ai été présent à une communication intéressante faite à notre Académie des inscriptions et belles-lettres par le chevalier de Rossi. Il s'agissait d'une inscription offrant tous les caractères paléographiques du IIe et du IIIe siècle, inscription ainsi conçue (1) : D.

(1) Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes rendus, 2e série, t. III, p. 76, séance du 17 avril 1867.

M. M. ANNEO PAVLO PETRO M. ANNEVS FILIO CARISSIMO.

Des lettres, qui existent depuis la plus haute antiquité, auraient été écrites par saint Paul à Sénèque et par Sénèque à saint Paul. Ces lettres étaient-elles authentiques? saint Jérôme n'a pas osé trancher la question. Lors même qu'elles seraient apocryphes, les relations entre l'apôtre et le philosophe me semblent aujourd'hui démontrées par deux monuments épigraphiques récemment découverts. D'après le calcul évident du savant P. Patrizzi, saint Paul arriva en janvier 56 à Rome, où il demeura jusque en 58. Il comparut devant tout le prétoire en 57; or, les consuls faisaient partie du prétoire, et une inscription antique, trouvée en 1866, nous a appris que Sénèque était consul en 57, et que par conséquent saint Paul a comparu devant lui. L'apôtre avait déjà une grande réputation : il avait ému le roi Agrippa et subjugué le proconsul Sergius Paulus. Il a dû fixer l'attention de Sénèque; car déjà il avait été en rapport avec Anneus Gallio et Burrhus, l'un frère et l'autre ami du philosophe. Il est à croire que l'écrivain romain s'inspira des maximes chrétiennes. Tertullien l'appelle *Seneca sæpe noster*. L'inscription découverte par M. de Rossi en 1867, en établissant que deux noms juifs, dont l'un était inconnu à Rome, le nom de Pierre, ont été portés par un Sénèque, ne semble-t-elle pas la confirmation éclatante de la tradition antique des relations de saint Paul et du philosophe romain?

La propagation de l'Évangile s'est faite surtout par le peuple, par ceux qui, au milieu des inégalités, des souffrances, des injustices du monde, avaient besoin d'élever leurs espérances vers les célestes régions de la vérité et de la justice divine.

Écoutez les soupirs que l'esclave de Pompéi a traduits sur la pierre confidente de l'amertume de son âme :

« Travaille, mon petit âne, comme j'ai travaillé, et cela te servira. »

N'est-ce pas écrit par un malheureux condamné à tourner la meule d'un moulin?

La mort était le seul soulagement à sa misère que l'esclave pût rêver. Lisez cette lettre étrange, tracée par une main ignorante :

« Pyrrhus à Géta son collègue, salut. J'ai appris avec peine que tu étais mort. C'est pourquoi porte-toi bien. *Pyrrhus Getæ conlegæ salutem. Molete fero quod audivi te mortuom. Itaque vale.* » Il n'y a pas d'orthographe. On comprend ce que l'esclave voulait dire.

Souvent, plus le maître était dur, plus on faisait de bassesses pour lui plaire, et celui qui méritait le moins les éloges en obtenait le plus. Ces flatteries intéressées ennuyaient parfois l'homme puissant qui en comprenait le but. Aussi Plaute fait-il dire avec humeur à un de ses personnages : « Je n'ai pas besoin que mes portes se couvrent d'éloges tracés au charbon.

« Impleantur meæ foreis elogiorum carbonibus. »

Les murs se chargeaient surtout de félicitations en faveur de ceux qui amusaient le peuple par des combats de gladiateurs, des spectacles et des fêtes.

Le compliment avait presque toujours un but d'intérêt personnel peu dissimulé. L'injure n'était souvent dictée que par un sentiment d'envie et de malice trop ordinaire dans le cœur de l'homme. Parfois, pour se distraire, on faisait des épigrammes mordantes, et les murs de la Basilique en ont conservé un grand nombre.

Le juge n'était pas épargné par le plaideur mécontent, qui pouvait exhaler sans danger sa colère anonyme. Cicéron raconte que, au-dessus du tribunal et sur la tête même de

Verrès, on avait beaucoup écrit contre Pipa, sa favorite (1).

Quid pretium legi? à quel prix la justice? et cette inscription rappelle les vers de Properce : « L'or fait tout ; l'or l'emporte sur la bonne foi, le droit et la justice. »

« Auro pulsa fides ; auro venalia jura...
« .... Aurum lex sequitur.... » (III, 43-49.)

Tel menace un voisin d'un procès; tel autre reproche à une femme d'avoir paru en justice.

Cosmus est d'une méchanceté insigne : *Cosmus nequitiæ* MAGNUSSIMÆ.

L'injure est souvent brutale comme celle qui précède, ou dégénère en imprécation comme celle qui suit : *Barca tabescas :* Barca, puisses-tu crever!

L'épigramme est quelquefois tournée avec grâce et esprit : « Suavis la marchande de vin a soif; je vous en supplie, qu'elle ait donc bien soif pour avaler tout son vin. »

Suavis vinaria sitit; rogo vos valde SITIT. J'y laisse le solécisme.

L'inscription a quelquefois la longueur d'une satire. Rufus est taxé de faste et d'arrogance. On lui oppose l'exemple de Vibius, homme très-riche et très-distingué, qu'on n'a jamais vu se rendre sur la place de Portunus, la canne à la main, chose que Rufus ne se gêne pas de faire tous les jours.

Les goûts sensuels des Pompéiens se révèlent dans les graffittes et les inscriptions. Leur gourmandise se démontrerait par les étiquettes des vins et des conseils culinaires poétiquement exprimés :

---

(1) De quâ muliere versus plurimi supra tribunal et supra prætoris caput scribebantur. Cic., *in Verrem*, III. 33.

Ubi perna cocta est, si convivæ adponitur (1),
Non gustat pernam, lingit ollam aut cacabum.

L'amour a toujours inspiré les poëtes, et, à Pompéi, Vénus leur permettait des licences difficiles à retracer.

Je ne reproduirai pas un récit épigraphique des aventures de Tyché. Il est connu ; il donne la date précise de faits qui se seraient passés sous le consulat de M. Messala et de L. Lentulus ; c'est-à-dire trois ans avant Jésus-Christ.

Voici quelques paroles amoureuses : « Augé aime Arabienus. — « Adieu : tâche de m'aimer. — *Vale. Fac me ames.* — Il n'y a « de beau que celui qui aime. — J'aimerais mieux mourir que « d'être dieu sans toi !

Scribenti mî dictat amor, monstratque cupido.
Oh ! peream sine te si deus esse velim !

— J'aime une blonde, et elle m'a dégoûté de toutes les bru- « nes (2). » Une autre main écrit au-dessous de ces vers : « Tu dé- « testes les brunes, mais malgré toi tu y reviendras, c'est moi qui « te l'annonce. *Signé :* Vénus Physica de Pompéi. »

Voici des vers que j'emprunte au bulletin des fouilles faites en 1867 :

« Si potes et non vis, cur gaudia differs
« Spemque foves, et cras usque redire jubes ?
« Ergo coge mori, quem te sine vivere cogis.

---

(1) Wordsworth avait lu *qvoi* au lieu de *ubi*. M. Monnier fait observer que *qvoi* était mis pour *cui*. Avant de raisonner sur l'orthographe, il fallait commencer par bien s'assurer que le mot avait été lu exactement. *Cacabus* signifie pot-au-feu.

(2) Voici comment Garucci, rectifiant Avellino, Mommsen et autres, copie ces lignes :

Candida me docvit nigras odisse puellas.
....Oderi sed iteras, non invitus vitabo.
Scripsit Venus fisuca Pompeiana.

Le premier vers paraît imité de Properce :

Cinthia me docuit castas odisse puellas.

« Munus erit certe non cruciasse boni ;
« Quod spes eripuit, spes certe reddit amanti. »

Au premier hexamètre manque un pied ; c'est une liberté que bien des poëtes se sont permise.

Arrêtons-nous ici. Ce n'est point l'intérêt purement littéraire

Mesures publiques.

des graffittes et des inscriptions, que nous avions surtout pour but d'étudier. Au milieu de cette ville morte, nous avons essayé de rendre aux hommes qui l'animèrent jadis leur voix éteinte. Nous avons interrogé l'expression de leurs pensées, et bientôt, aidés par l'épigraphie dans nos recherches à travers les mystères de l'antiquité, nous pourrons comparer à la langue païenne de Pompéi la langue chrétienne des catacombes.

CHAPITRE HUITIÈME.

LES PEINTURES DE POMPÉI.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur les merveilles monumentales que nous ont laissées les anciens. Il suffit de les voir pour les admirer. Tous les arts, l'architecture et la sculpture surtout, parvinrent à un degré de perfection qui fait l'étonnement de la postérité et le désespoir des artistes modernes. Quels sont les chefs-d'œuvre de notre siècle qui pourraient rivaliser avec ceux de Phidias et de Praxitèle?

Les Romains, maîtres du monde, aimèrent tout ce qui était beau, et, s'ils furent obligés de reconnaître la supériorité artistique de la Grèce, ils s'enrichirent de ses dépouilles.

Suétone nous apprend que Jules César recherchait les choses rares et antiques et qu'il ne se lassait jamais d'en acheter. Auguste fut accusé d'avoir mis dans ses listes de proscription ceux qui possédaient les plus beaux vases de Corinthe. Cicéron aimait à décorer sa bibliothèque de statues, et il sollicite ses amis de lui procurer les objets les plus rares pour embellir sa maison. Du temps d'Horace le goût des vieilles statues était devenu une manie ruineuse : *Insanit veteres statuas Damasippus emendo.*

Je ne donnerai pas la nomenclature de tous les chefs-d'œuvre de marbre et de bronze que Pompéi nous a conservés, comme un

témoignage irrécusable des magnificences de l'art antique. Cette nomenclature exigerait des volumes, et elle serait sans cesse incomplète, car les fouilles font chaque jour découvrir de nouveaux trésors. On remarque en tout une exquise élégance, dans la forme des vases et des candélabres de luxe comme dans celle des moindres ustensiles. Rien de gracieux comme une casserole d'argent dont le manche est attaché par deux têtes.

Ce qui m'a paru un sujet d'étude important, c'est la peinture à Pompéi. Les mosaïques, les fresques antiques n'ont pas seulement une grande valeur au point de vue de l'art, elles jettent encore un jour inattendu sur les croyances et la vie intime des Romains.

Les chefs d'œuvre des maîtres excitaient l'enthousiasme et presque l'adoration des anciens, parce qu'ils croyaient que l'homme, pour arriver à une telle perfection, avait besoin d'une inspiration du ciel, d'une fureur divine : *non sine furore divino perfectæ dicebant*. On raconte dans l'histoire de l'antiquité que des villes se sont rachetées en donnant un tableau pour rançon. Nul n'ignore que Démétrius Poliorcètes renonça au siége de Rhodes pour ne pas inquiéter le peintre Protogène, qui travaillait à un grand tableau dans le seul endroit de la ville qui fût prenable. Un écrivain français du dix-septième siècle s'écriait : « Que n'apprendrait-on pas dans les peintures anciennes si elles s'étaient pu conserver jusqu'à nous? »

Nous ne connaissions que par des descriptions contemporaines les tableaux antiques; ils n'avaient pu résister au temps comme les statues, ils semblaient à jamais perdus pour la postérité; mais voilà que Pompéi nous révèle peu à peu ses merveilles cachées. Découvrirons-nous des tableaux? Nous avons du moins trouvé la peinture embellissant tout, les temples des dieux comme le moindre mur des maisons des particuliers.

Une fabrique de couleurs qui a été exhumée prouve que les couleurs étaient fixées au moyen de la résine. On s'était trompé en admettant l'encaustique comme le procédé employé. La conservation des couleurs, dont les siècles n'ont pu amoindrir la vivacité, est d'un puissant intérêt pour l'antiquaire et l'artiste; elle leur permet de reproduire, avec une exactitude si recherchée par la science moderne, la véritable couleur consacrée par les anciens à plusieurs objets notamment aux personnages mythologiques.

Jeu d'osselets.

Sans doute les paysages laissent à désirer sous le rapport de la perspective, qui est à peine indiquée. Ils ne sont pas aussi finis que les nôtres, mais ils sont touchés avec habileté. Les arabesques sont d'une perfection inimitable. Les grands sujets accusent des artistes grecs. Les Romains se contentaient d'être les premiers guerriers du monde et laissaient à la Grèce la gloire de produire les premiers artistes.

A Pompéi la composition est d'une extrême délicatesse. Le nu, l'expression et les plis des vêtements sont d'une grâce propre à

l'antiquité. Les draperies sont si légères qu'elles laissent apercevoir la beauté des formes et la finesse des contours. La touche, l'esprit, la correction même du dessin méritent notre admiration.

Dans l'enfance de l'art les peintres mettaient au bas des portraits les noms de ceux qu'ils avaient voulu représenter. On n'avait pas ainsi besoin qu'ils fussent ressemblants pour les reconnaître. Cet usage a vieilli; il pourrait cependant être utile à plusieurs de nos artistes modernes. Ceux qui avaient ou croyaient avoir fait un chef-d'œuvre y apposaient leur signature. C'est ainsi que l'exhumation des villes détruites par le volcan permettra d'ajouter aux noms des peintres célèbres de l'antiquité des noms oubliés depuis des siècles.

Un monochrome très-bien fait nous représente cinq héroïnes jouant aux osselets avec de petits objets qu'elles y ont mêlés pour rendre le jeu plus intéressant. Ces cinq héroïnes ont leur nom inscrit à côté d'elles : Latone, Niobé, Phœbé, Hibœra et Aglaé. Ce sont des noms connus, mais on ignore les relations qui pouvaient exister entre ces charmantes joueuses. On lit au bas de cette composition : Peint par Alexandre d'Athènes, ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΓΡΑΦΕΝ.

Pour conserver les fresques précieuses qui s'altéraient rapidement dans des maisons dépouillées de toitures et exposées à toutes les intempéries, on a eu l'idée de les détacher des murs et de les abriter dans le musée, où elles sont classées avec ordre.

Du reste, Pline nous apprend que, en réparant à Rome le vieux temple de Cérès, on scia les peintures qui décoraient les murailles et qu'on les encadra. (L. XXXV, 45.) Il dit ailleurs : « Murena et Varron, pendant leur édilité, firent scier à Lacédémone une belle peinture exécutée sur une muraille de briques, et la firent transporter à Rome, où elle fut encadrée et servit à l'ornement des Comices. » (L. XXXV, 49.)

Suivrons-nous l'ordre des fresques de Pompéi selon leur classement au musée de Naples?

Voici d'abord les Dieux. Voici toute la mythologie grecque et latine racontée par le pinceau païen. La peinture *religieuse* de cette époque ne visait pas à la moralisation et à l'édification du peuple.

Que dirions-nous aujourd'hui d'un homme qui mènerait une conduite scandaleuse comme Jupiter, mauvais fils, mauvais mari, mauvais sujet, se métamorphosant en bête ou en pluie d'or pour tromper les femmes? Les métamorphoses du roi des dieux, ses aventures avec Europe, Léda et Danaé sont celles qui ont donné lieu aux plus gracieuses compositions.

Isis est représentée drapée, un chapeau sur la tête, le sistre en main, entourée de serpents et de prêtres vêtus de lin blanc, la tête rasée, les pieds couverts d'un tissu transparent qui laisse voir le nu.

L'origine égyptienne d'Isis est expliquée par des images d'Osiris et de Lotus. Les vilaines bêtes comme les crocodiles sont remplacées à Pompéi par des images voluptueuses. De jeunes divinités se dépouillent avec grâce de leurs vêtements devant Cupidon, tandis qu'un génie ailé leur offre un vase de parfums.

Nous avons dit que Mercure, le dieu des voleurs, était fort considéré dans une ville de commerce, où le culte de l'or était en honneur. Une mosaïque représente une nymphe souriant à la vue d'une cassette que lui présente l'Amour.

Vénus physique était la déesse tutélaire du lieu. J'ai cherché si quelque chose pouvait m'aider à retrouver le sens philosophique et moral qu'on a voulu donner à cette appellation de *Venus physica*. Je n'ai su rien trouver; les sujets qui semblent plaire le plus sont ceux qui se prêtent le moins à l'interprétation de sentiments d'un ordre élevé.

Ainsi le peintre se complaît à reproduire les amours de Vénus et de Mars. Un Amour désarme le héros, et un autre offre des parfums à la déesse de la beauté.

Partout à Pompéi nous voyons le culte de Bacchus honoré d'une manière particulière. Les crus du Vésuve sont renommés. Les Pompéiens ne trouvaient rien de plus agréable que de se fortifier au dedans par du bon vin et de s'enduire le corps extérieurement de bonne huile. Pline disait : *Duo sunt liquores corporibus humanis gratissimi, intus vini, foris olei.* (Lib. XVI, c. 22.) Le vin n'était pas seulement une liqueur hygiénique; les exaltations de l'ivresse produisaient des scènes délirantes dans des fêtes que l'on disait religieuses, et qui nous feraient rougir.

Que de gracieux tableaux Bacchus n'a-t-il pas inspirés! Voici Bacchus trouvant Ariane abandonnée; voici un faune surprenant une bacchante endormie; voici des bacchantes ornées de symboles curieux. Voyez ces ravissantes têtes de femme dont les cheveux sont coquettement parés de pampres et de raisins!

Quels sont les sujets les plus chers à la religion païenne? L'Amour et Psyché, Neptune embrassant une nymphe, Hermaphrodite jouant avec un satyre, un centaure enlevant une fille à demi nue, une centauresse tenant d'une main un jeune homme embrassé, et de l'autre montrant une lyre, des Amours enchaînant avec des guirlandes de fleurs, un lion qui s'amuse avec une foule joyeuse de beautés avinées; tout ce qui peut flatter les sens et réhabiliter le vice est le plus à la mode, et l'immoralité des dieux est sans cesse proposée à l'imitation de l'homme.

Saint Clément d'Alexandrie, qui avait reproché aux païens d'étaler dans leurs chambres à coucher des images contraires à la décence, a été accusé avec fureur d'avoir calomnié les mœurs antiques. Ce que l'on voit à Pompéi prouve qu'il était resté au-dessous de la vérité.

Si les peintures pompéiennes peuvent éclairer d'un jour nouveau l'histoire de l'art ancien, elles offrent encore une grande source d'intérêt pour les détails de la vie ordinaire. Elles complètent des renseignements qui manquaient; elles servent de commentaires aux inscriptions; elles racontent des scènes d'autrefois; elles nous donnent enfin une idée de ces œuvres magistrales dont l'histoire avait immortalisé le souvenir.

A l'aide des fresques, nous avons une idée parfaite de la partie du mobilier que le volcan a détruit. Nous voyons comment étaient faites les portes et bien d'autres choses encore qui ont disparu.

Dans une maison de Marcus Lucretius, découverte en 1849, nous retrouvons l'image de tout ce qu'il fallait pour écrire. Voici la tablette enduite de cire, *pugillaris;* le stylet, *stylus;* l'encrier, *theca calamaria;* le roseau, *calamus;* le cachet, *sphragis*. Ce n'est pas tout, l'adresse est déjà mise à la lettre : *M. Lucretio Flam. Martis decurioni Pompei* (A Marcus Lucretius, flamine de Mars, décurion à Pompéi).

Ce sont surtout les jeux publics qui nous sont amplement racontés par la peinture. Le peuple les aimait tellement qu'il se plaisait à en retrouver partout les reproductions, soit sur le marbre des bas-reliefs, soit sur les tableaux des maîtres, soit dans les dessins grossiers qui couvraient les coins de rue.

Horace disait (l. II, sat. 7, v. 71) :

« Dans la rue en passant quelquefois je m'amuse
« A regarder l'enseigne où l'on a charbonné
« De deux gladiateurs le combat acharné. »

Grâce au pinceau des peintres, nous pouvons nous faire une idée exacte des fêtes antiques. Voyez ce sacrifice. Les prêtres en robes longues versent de leurs patères l'encens sacré; puis ils

immolent les victimes au milieu de chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles chantant *Venus genitrix*.

Une étude curieuse à faire serait celle de la musique antique à l'aide des peintures de Pompéi.

Scène de théâtre (Peinture).

Dans la maison de Salluste un vieux faune enseigne à un jeune homme l'art de jouer de la flûte à sept tuyaux. On a retrouvé plusieurs instruments; d'autres nous sont connus par le dessin. Les anciens étaient sensibles à l'harmonie. Ne pourrait-on rien emprunter à la musique antique au profit de la musique moderne?

Nous recommandons à nos compositeurs d'essayer le *crotulum*, espèce de cymbale à deux lames de cuivre; le *sistrum*, dont les Grecs se servaient pour marquer la cadence; la trompette à six trous; les flûtes appareillées, enfin le *scabellum*, instrument à vent que les joueurs de flûte faisaient parler du pied au moyen

d'une semelle en bois ou en fer, *quod tibicines pede sonare consueverant*.

Les enseignes sont souvent *illustrées*, et chacun veut être représenté avec les attributs de sa profession. Nous citerons un maître d'école, qui, sans doute pour plaire aux parents plus qu'aux élèves, s'est fait peindre donnant le fouet à un écolier.

Les peintures de Pompéi, qui nous initient à tous les genres, jettent une vive lumière sur l'étude du grotesque, de la parodie, de la caricature antique.

Une fresque de la maison Carolina reproduit une véritable charge d'atelier. Toutes les figures sont grotesques. Le peintre est fort appliqué à son travail. Le modèle a l'air de s'ennuyer. Un élève, la tête retournée vers le dos, montre toute la curiosité d'un rapin plus désireux de regarder que d'étudier. Deux petits hommes regardent le tableau en connaisseurs. Une oie ouvre son bec pour pousser un cri stupide. Un chien et un oiseau semblent n'être là que comme un amusement.

Pline et plusieurs auteurs anciens racontent gravement qu'il existait un peuple de pygmées. Ces hommes n'avaient que 27 pouces de hauteur; ils étaient sans cesse en guerre contre leur ennemis acharnés, les grues. Des fresques pompéiennes nous montrent les combats de ces nains contre ces grands oiseaux.

Nous ne rechercherons pas, avec les savants qui ont gravement traité ces questions futiles, les analogies qu'il peut y avoir entre les pygmées, les singes, les Chinois, et les fantastiques habitants de Lilliput.

De tout temps les petits esprits ont aimé à se venger de la supériorité des hommes d'élite, en cherchant à amoindrir par le ridicule les œuvres dignes d'admiration.

Virgile peint dans de beaux vers le pieux Énée obligé de s'éloigner de Troie en flammes, traînant par la main son jeune

fils, qui le suit à pas inégaux, et portant sur ses épaules son vieux père Anchise, qui emporte avec respect ses dieux pénates.

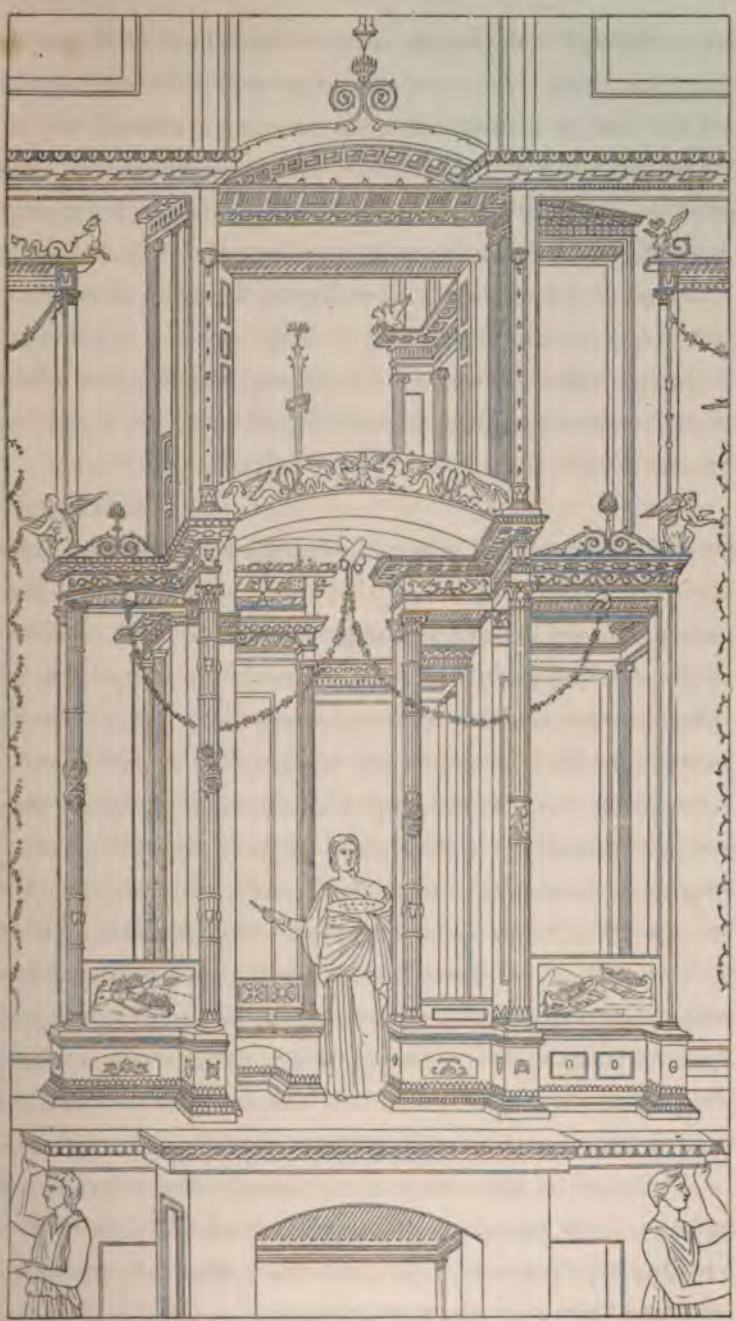
Le peintre, traduisant d'une manière grotesque cette touchante légende de piété filiale racontée par un grand poëte, donne au vénérable Anchise et au petit Jules des têtes et des pieds de chien. Énée a des jambes d'homme, mais n'a-t-il pas une figure de singe pour injurier Virgile, en le traitant de singe d'Homère?

Nos satiriques modernes ont excellé à poser des têtes d'animaux sur des corps d'homme. Ils n'ont pas le mérite de l'invention, qui existait déjà du temps de Pompéi.

Cicéron disait : « Chez nous on ne se fait aucun scrupule de voler dans les temples et d'enlever les statues; mais chez les Égyptiens il est inouï qu'on ait jamais osé maltraiter un ibis ou un chat. » Chez les Pompéiens on ne se faisait aucun scrupule de ridiculiser les dieux par la caricature. Il était difficile en effet de respecter des divinités fort peu respectables, dont l'histoire était souvent plus propre à exciter le rire que la vénération.

Ctésisoloque, élève d'Apelle, s'est rendu célèbre par une peinture burlesque dont Pline nous a gardé le souvenir. Il représente Jupiter accouchant de Bacchus. Le dieu en mal d'enfant à une mitre sur la tête, et crie comme une femme au milieu de déesses qui font l'office d'accoucheuses. Quelle idée aussi de faire sortir le dieu des ivrognes de la cuisse de Jupiter?

Pline s'indigne de la conduite du peintre romain Arellius. « Il profane, dit-il, son art par un sacrilége insigne : toujours amoureux de quelque femme, il donne aux déesses qu'il peint les traits de sa maîtresse; aussi en compte-t-on le nombre dans ses tableaux. » En cherchant un modèle pour peindre Vénus pompéienne, on comprend qu'un peintre ait trouvé la femme la plus belle dans celle qu'il aimait le plus.



Maison du peintre (Peinture pompéienne).

Il est un dieu dont nous évitons de parler, l'ignoble dieu des jardins. Or, voici un passage que nous empruntons à un livre sur Pompéi : « Le nombre des statues et des figures de Priape que produisent les fouilles est très-considérable. Quelle prodigieuse variété d'inscriptions toutes destinées à être gravées sur le socle de la statue du dieu des jardins et la plupart placées dans sa bouche... Il est colère, il est débauché, il est gourmand, vantard et poltron. Quoi de plus? Il est même un peu fripon, ce zélé protecteur des jardins ; il permet d'y voler quand on lui paye tribut, ou du moins il conseille d'aller prendre chez le voisin : « Il est riche, celui-là ; voici le chemin : tournez à gauche au bout de l'allée. »

Passons des plus ignobles figures aux plus admirables tableaux de genre.

Nous ferons d'abord notre compliment aux ravissantes jeunes filles qui prêtèrent leurs charmes et leurs sourires à Thétis, à Isis, à Briséis. Ce sont de vrais portraits qu'on retrouve sur les murs.

Les grands sujets traités dans les fresques brillent souvent moins par l'habileté de l'exécution que par le génie de la composition. Le peintre de Pompéi s'inspirait des tableaux les plus renommés. Voyez ce sacrifice d'Iphigénie! La victime innocente tend les bras vers son père, qui détourne la tête en pleurant, et se couvre le visage d'un pan de son manteau.

L'histoire mentionne le célèbre tableau de Timanthe, disciple de Parrhasius. Cet illustre artiste, après avoir peint la douleur dans ses nuances diverses sur les traits des personnages présents à cette scène, désespérant de pouvoir rendre dans toute sa vérité l'inexprimable douleur du père, lui voila le visage.

Pline cite une peinture de Zeuxis. Jupiter paraît dans toute sa gloire, assis sur son trône ; les dieux de l'Olympe l'environnent ; Hercule enfant étouffe et étrangle un serpent en présence d'Am-

phitryon et d'Alcmène. La même composition se voit à Pompéi : on y retrouve l'idée, mais non le pinceau de Zeuxis.

La mosaïque traitait les mêmes sujets que la peinture, et rivalisait avec elle pour la correction du dessin et la beauté des détails. Elle décorait le pavé, les murs, les plafonds.

Les Égyptiens cultivèrent cet art, venu de l'Asie ou de l'Afrique. On admire encore en ce genre des bijoux égyptiens d'une haute antiquité. Le Vatican conserve une mosaïque attribuée à Sésus, l'auteur d'une mosaïque célèbre qui ornait le temple de l'Olympe, cinq siècles avant notre ère. Le musée napolitain possède un bijou grec en mosaïque d'émail.

Cette industrie, chère aux anciens, est restée une industrie éminemment romaine, florentine et vénitienne. Tous les grands tableaux de la basilique de Saint-Pierre à Rome sont en mosaïque. On admire dans le musée de Florence des tables en mosaïque *di pietra dura*, d'une exquise beauté.

La mosaïque, chef-d'œuvre de couleur et de patience, égale la peinture pour l'harmonie des nuances et la perfection des détails. Elle a de plus un avantage ; elle traduit les couleurs d'une toile périssable sur une matière qui ne s'altère pas, défie les siècles et éternise l'œuvre des maîtres.

Cet art était très-avancé à Pompéi. Tantôt la mosaïque, composée de lave grise et de marbre, forme les dessins les plus simples et sert de pavé aux moindres maisons. Tantôt, au contraire, composée d'émaux, de pierres fines et précieuses, elle s'élève à la perfection des tableaux les plus remarquables par la finesse du trait et l'éclat du coloris.

Il est un de ces tableaux en mosaïque qu'on ne saurait trop admirer. Il fut trouvé dans la maison du Faune. Il représente évidemment une bataille entre Alexandre et Darius. L'artiste a choisi le moment où la victoire se décide. Le regard se porte d'a-

bord sur les deux chefs d'armée. Le vainqueur, fier et sûr du triomphe, abat et tue tout ce qui s'oppose à son passage. Dans sa tête et dans l'expression de son visage se trouve concentrée la pensée de l'œuvre. Le vaincu, c'est bien le roi des Perses; il porte la tiare droite, que nul autre que le souverain n'avait droit de porter. Il lève les yeux vers le ciel, qu'il implore; il veut encore se défendre, il tend son arc, mais il reste comme terrifié de douleur à l'aspect de ses soldats écrasés et d'un jeune guerrier mortellement blessé. L'artiste a rendu admirablement l'ardeur du succès, l'abattement de la défaite, l'armure grecque du plus beau style, l'armure asiatique de la plus grande richesse.

Niccolini a consacré un volume à la reproduction et à l'explication de cette composition magnifique. Il donne avec le crayon l'idée de ce beau travail, et sa science nous initie à tous les détails de la bataille. Il n'hésite pas à reconnaître dans cette mosaïque la copie d'un tableau d'Apelle.

Rien, selon moi, de plus vraisemblable; Alexandre ne permettait pas à des artistes maladroits de défigurer son visage. Il n'accordait la faveur de le représenter qu'à Pirgotèle sur le marbre, à Lysippe sur le bronze, à Apelle en peinture. Pline enfin nous apprend qu'Apelle avait accompagné le roi de Macédoine dans son expédition contre Darius.

On était d'accord sur la beauté de la composition, sur le sujet traité, et sur le maître auquel il fallait l'attribuer. Mais cette bataille était-ce celle du Granique, celle d'Issus ou celle d'Arbèle? Cette question, intéressante au point de vue de l'archéologie, de l'art, et même de la philosophie, a été résolue par M. Véra, dans le *Journal des fouilles de Pompéi* (1). C'est par l'idéalisme que M. Véra a été conduit à une explication qui nous

(1) *Revue des cours littéraires*, n° du 9 juillet 1870.

paraît aussi vraie qu'ingénieuse. Suivant lui, ce n'est pas une de ces trois batailles que l'auteur de ce monument a voulu représenter. « L'artiste, dit-il, si ce n'est pas Apelle lui-même, a procédé dans cette œuvre comme on raconte que procédait son grand compatriote, et comme en réalité procède tout artiste véritable. De même qu'Apelle rassemblait suivant *una certa idea*, pour me servir de l'expression de Raphaël, les différents traits, les perfections différentes répandues dans plusieurs jeunes filles pour les unir, les harmoniser et en composer une œuvre parfaite, de même notre artiste a rassemblé les divers traits de l'expédition du héros macédonien, et il les a transformés, en y faisant pénétrer cette signification, cette beauté, et cette unité que la pensée artistique peut seule y faire pénétrer; en d'autres termes il les a transformés en les idéalisant, et que telle soit l'intention de l'artiste, c'est ce qui à mon gré ne fait pas l'ombre d'un doute. »

Arrêtons-nous à cette mosaïque. Nous pourrions en citer d'autres, qui sont aussi des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

CHAPITRE NEUVIÈME.

SOPHONISBE ET MASINISSA.

LÉGENDE PAIENNE.

Dans notre étude comparée des trois civilisations pompéienne, chrétienne et musulmane, nous ne croyons pas devoir négliger la légende.

Parmi les pages célèbres de l'histoire ancienne, en voici une qui a plus d'une fois inspiré les peintres et les poëtes; nous la choisissons parce qu'elle nous paraît être le reflet des sentiments païens, et qu'elle nous est racontée par les peintures même de Pompéi.

Sophonisbe, fille d'Asdrubal, avait été élevée dès l'enfance dans la haine des Romains. L'illustration de sa naissance et l'éclat d'une beauté merveilleuse lui attirèrent les hommages des plus vaillants princes de l'Afrique. Le célèbre Masinissa parvint à toucher le cœur de Sophonisbe, dont il était violemment épris. Ce jeune et royal guerrier joignait à la valeur qui fait les héros la beauté physique qui séduit les femmes et le charme de l'esprit qui sait plaire à l'âme. En Numidie, il existait deux rois dont la rivalité était extrême. L'un c'était Masinissa, roi des Massyliens; l'autre Syphax, roi des Massessyles.

Syphax, en prenant d'abord le parti des Romains, parvint avec leur aide à enlever à Masinissa son trône, et, prenant ensuite

le parti des Carthaginois, il lui enleva la main de la fille d'Asdrubal.

Rien de plus affreux que la misère, le désespoir du prince vaincu, de l'amant trahi et abandonné! Obligé de se faire passer pour mort, afin de conserver la vie, errant et fugitif, il demandait un asile aux déserts et aux monts les plus sauvages. L'espoir de la vengeance le soutenait.

Après de longs revers, la fortune refuse rarement de revenir vers celui qui l'appelle avec énergie, et qui sait l'attendre avec patience. Masinissa parvint à gagner l'affection de Scipion et l'appui des Romains. Ses anciens sujets, qui l'avaient abandonné quand il était malheureux, s'empressèrent de retourner à lui dès qu'ils virent le bonheur lui sourire. Une grande bataille est livrée entre les deux implacables ennemis; malgré des prodiges de bravoure, Syphax, vaincu, tombe au pouvoir des Romains. Masinissa triomphe.

Il sollicite aussitôt l'honneur d'achever la victoire en poursuivant l'armée en déroute et en s'assurant de Cirta, capitale des États de son rival. Il s'élance sur son coursier numide; il arrive avec une rapidité extrême; il pénètre dans la ville, et annonce la défaite de Syphax. Il est écouté avec méfiance par les principaux habitants du lieu; il a beau raconter tous les détails des événements accomplis, on refuse d'y croire, on refuse de se laisser séduire par les promesses ou effrayer par les menaces. Pour convaincre le peuple, il fallut faire venir sous ses yeux son roi chargé de chaînes. Alors seulement le désespoir et la frayeur firent ouvrir les portes.

Masinissa triomphant s'empresse aussitôt de courir au palais royal, où il entre en maître. Sophonisbe l'a bien vite reconnu à sa taille, à son extérieur. Elle se jette à ses genoux, et baisant sa main victorieuse, elle lui dit : « Les dieux, votre vaillance et votre

bonheur vous ont rendu l'arbitre de mon sort. Je vous conjure par la majesté royale dont j'étais naguère environnée, par les dieux de ce palais, par le nom de Numide, qui nous est commun, je vous conjure de ne pas livrer aux Romains une Carthaginoise, la fille d'Asdrubal. Si vous n'avez d'autre moyen que la mort pour me soustraire au despotisme de Rome, je vous demande la mort; c'est la seule grâce que j'implore. »

Il y avait dans Sophonisbe quelque chose de plus éloquent que ses paroles, c'était l'éclat de sa beauté, encore à la fleur de l'âge.

Ébloui par toutes les caresses d'un regard tendre et suppliant, Masinissa sentit sa main trembler sous les baisers de celle qu'il avait tant adorée et qu'il voyait prosternée à ses pieds. Tout son amour d'autrefois renaît aussitôt dans son âme. Ardent et passionné comme les Africains, il jure à sa captive de ne jamais la livrer aux ennemis de sa race; il la relève et la reconduit dans son palais.

Les explications des deux amants, séparés depuis longtemps par des circonstances fatales, ne tardèrent pas à dissiper bien des nuages. Masinissa, n'écoutant que sa passion et bravant tout sentiment des convenances, fit comprendre à Sophonisbe que le seul moyen pour elle d'échapper aux Romains, c'était de l'épouser. Femme d'un roi vaincu, elle devait être comme lui attachée au char du triomphateur; femme d'un roi allié et ami de Scipion, elle avait droit à tous les respects.

Sophonisbe aimait Masinissa; elle ne pouvait que lui obéir. Le temps pressait; à l'heure même, les noces furent célébrées. En ce moment Lelius, lieutenant de Scipion, entre dans la ville conquise. Il est sur le point d'arracher au lit nuptial Sophonisbe, afin de la joindre aux autres captives qui appartenaient de droit au vainqueur. Masinissa parvient à le fléchir; il obtient un sursis jusqu'à

ce que le général romain ait fait connaître sa volonté; Syphax est conduit au camp : le roi numide et Lelius vont se faire reconnaître par toute la contrée.

Ce fut un événement à l'armée que l'arrivée d'un roi chargé de fers. A l'aspect de Syphax et des nobles prisonniers enchaînés comme lui, on se plaisait à exagérer l'importance du vaincu pour exagérer celle de la victoire. Le voilà donc, s'écriaient les soldats, ce roi puissant dont les Romains et les Carthaginois se disputaient l'alliance, dont Scipion avait sollicité l'amitié, et à qui le fameux Asdrubal avait donné sa fille en mariage! Le voilà ce terrible guerrier qui avait réduit Masinissa à fuir devant lui et à ne vivre que de racines dans les forêts habitées par les bêtes sauvages!... »

Ce n'était pas la compassion qui dictait ces paroles; c'était l'orgueil. La pitié n'était pas une vertu romaine. Chez les peuples païens l'inhumanité s'alliait au plaisir, s'alliait à la gloire.

Lorsque le triomphateur montait au Capitole, entouré des honneurs les plus grands qu'il y eût alors au monde, les rois enchaînés qui avaient suivi son char étaient traînés aux gémonies et impitoyablement égorgés, afin que les cris de douleur des victimes pussent se mêler aux cris de joie des vainqueurs. Horrible contraste! et ce concert cruel, qui charmait les oreilles païennes, aurait fait frémir d'indignation des âmes remplies du sentiment chrétien.

Pendant que Syphax servait de spectacle, et que son triste cortége s'avançait lentement à travers la foule accourue de toutes parts sur son passage, Scipion l'attendait dans sa tente.

Scipion était un grand homme. Il se rappela qu'il avait reçu l'hospitalité dans la cour de celui qui était son prisonnier, que sa main avait pressé la sienne, et qu'ils s'étaient jadis promis une amitié durable. Il contemple le roi numide, et lui dit avec bonté :

« Comment avez-vous renoncé à l'alliance de Rome? et, après lui avoir promis votre dévouement, comment lui avez-vous fait la guerre? »

« Général, répondit le royal captif, ce que j'ai fait, c'est plus qu'une faute, c'est un acte de démence. L'unique cause de ma perte est mon fatal amour pour une Carthaginoise. Du jour funeste où elle franchit le seuil de ma porte datent l'égarement de mon esprit, l'oubli de mes devoirs. Le flambeau de cet hyménée a mis le feu dans mon palais. Cette furie a altéré ma raison par ses charmes empoisonneurs; elle ne m'a laissé de repos que lorsqu'elle a réussi à mettre dans mes mains les armes contre un ami, un hôte; c'est elle qui m'a plongé dans l'abîme. Ne croyez pas que je veuille me plaindre de sa trahison, et de ce qu'elle m'a ravi son cœur après m'avoir fait perdre mon trône. Non. Dans mon extrême infortune, une consolation me reste : je viens de voir la femme la plus perfide passer dans les bras de mon ennemi le plus cruel; je suis sûr qu'elle saura me venger de lui en excitant son imprudence et sa folie au delà de toutes les bornes. »

Ce discours produisit-il son effet sur le général romain? Quoique Scipion se fît gloire d'avoir su résister en Espagne aux attraits des plus belles captives, est-ce la réputation d'éclatante beauté de la fille d'Asdrubal qui le séduisit? Est-ce l'honneur d'attacher à son char de triomphe cette princesse illustre qui flatta son orgueil? Est-ce l'influence de cette femme qu'il redoutait sur Masinissa, qui n'avait pu attendre un jour sans l'épouser, en présence même du mari, et avant d'avoir pris conseil du vainqueur?

Quoi qu'il en soit, Scipion résolut de garder pour lui la belle prisonnière.

Lelius et Masinissa rentrèrent au camp, après avoir occupé toutes les places du royaume conquis. Scipion leur fait publiquement

le meilleur accueil; il prend ensuite à part le général numide. Il lui adresse un long discours pour lui prouver que l'homme doit avoir assez de force morale pour savoir dompter sa passion. Il lui dit qu'il lui épargne, pour ne pas le faire rougir, des observations sur sa conduite, et qu'il s'en remet à ses propres réflexions. Il lui fait comprendre que tout le butin, roi et reine, appartient au peuple romain; il ajoute enfin que c'est l'implacable fille d'Asdrubal qui a entraîné un allié de Rome, Syphax, dans une guerre dont le malheureux prince captif éprouve si tristement aujourd'hui les conséquences fatales.

Masinissa frémit et rougit à ces paroles. Des larmes coulent de ses yeux et le désespoir entre dans son âme. Il avait juré fidélité aux Romains : son intérêt lui commande de ne pas les irriter. Il avait juré à Sophonisbe de ne jamais la livrer à ses ennemis : son amour lui fait un devoir de ne pas la trahir.

Retiré dans sa tente, il sent un terrible combat se livrer en son cœur. Tantôt il reste plongé dans un morne abattement; tantôt il laisse échapper des sanglots, qu'on entend au dehors.

Enfin l'intérêt personnel triomphe de la pitié, et l'orgueil de l'amour. Il appelle l'esclave qui, suivant les usages des rois barbares, gardait le poison réservé pour les hasards de la fortune; il verse ce poison dans une coupe, qu'il envoie à Sophonisbe avec ces mots : « Comme époux, j'aurais voulu rester fidèle aux engagements qui viennent de nous unir; mais je suis forcé de céder à une autorité supérieure à la mienne. Je veux tenir du moins ma seconde promesse, c'est de ne pas te livrer vivante au pouvoir des Romains. Fille d'Asdrubal, femme de deux rois, le souvenir de ta puissance et de ta patrie t'inspirera ton devoir. »

Le tableau de Pompéi représente Sophonisbe tenant le breuvage mortel. La douleur est peinte sur ses traits, qui expriment une déception amère. Après les brûlants transports de son époux

et ses brillantes promesses, elle ne s'attendait pas à une invitation à mourir!

Au moment de vider la coupe empoisonnée, elle prononça ces paroles : « J'accepte le présent nuptial; je l'accepte sans murmure, s'il est vrai qu'un époux n'a pu faire davantage pour celle à qui il vient de donner sa foi. O Masinissa! j'aurais quitté la vie avec plus de gloire si mon mariage n'avait pas été le signal de mes funérailles! »

Mort de Sophonisbe.

Sophonisbe offrait un sujet de tragédie qui a été plusieurs fois traité. Mairet fit jouer sa tragédie de *Sophonisbe* en 1633, et l'on y remarqua ce vers, qui devint proverbial à la cour :

« Masinisse en un jour voit, aime et se marie. »

Deux grands poëtes, Corneille et Voltaire, ont sans doute fait

oublier Mairet en prenant ce même sujet; mais en donnant une certaine grandeur à leurs personnages, de la passion ardente au prince africain, de l'ambition réfléchie au général de Rome, auraient-ils osé sans blesser nos mœurs leur laisser les idées d'un temps si différent du nôtre?

Voltaire aurait-il pu faire passer cette pensée? « Chère Sophonisbe, je t'aime de toute mon âme, mais j'aime encore davantage la faveur de Scipion; tu m'as donné ton cœur il y a quelques instants à peine, et le seul témoignage de reconnaissance que je puisse te donner, c'est de t'offrir un breuvage mortel. »

Voltaire, cédant à un sentiment chevaleresque, inconnu avant le christianisme, fait bien mourir Sophonisbe par le poison de Masinissa, mais le roi numide meurt avec elle. En quittant la vie il lance des imprécations contre Rome, et dit à Scipion, l'auteur de son désespoir :

« Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
« Va mourir oublié, chassé de ta patrie!
« Je meurs, mais dans la mienne, et c'est en te bravant.
« Le poison que j'ai pris en ce fatal moment
« Me délivre à la fois d'un tyran et d'un traître.
« Je meurs chéri des miens, qui vengeront leur maître.
« Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains. »

Scipion répond :

« ..... Ils sont morts en Romains.
« Grands Dieux! Puissé-je un jour, ayant dompté Carthage,
« Quitter Rome et la vie avec même courage. »

Comparons au dénoûment du poëte français celui de l'historien latin.

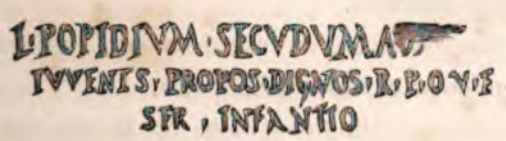
D'après Tite-Live, Scipion fait appeler Masinissa, le console, le flatte, et lui reproche d'avoir précipité un dénoûment plus tragique qu'il n'était nécessaire.

Le lendemain, l'armée entière est assemblée. Le général romain monte sur son tribunal, entouré de toute la pompe guerrière; il rend un public hommage à Masinissa, il fait un brillant éloge de son fidèle allié; pour la première fois, il lui donne le titre de roi, il lui offre une couronne, une coupe d'or, une chaise curule, une tunique à palme, une toge bordée de pourpre. Pour relever le prix de ces dons, il ajoute que les Romains n'ont pas de cérémonie plus imposante que le triomphe, et que, seul parmi tous les princes étrangers, Masinissa mérite d'être traité en triomphateur.

Ces distinctions flattèrent singulièrement l'orgueil du roi numide, et lui firent oublier son amour. *His honoribus mollitus regis animus,* son cœur consolé par tant d'honneurs ne songea plus à Sophonisbe, dont le cadavre était encore à peine refroidi!

Voilà bien l'amour chez les païens. C'était une effervescence des sens qui excitait des transports violents, des résolutions terribles; mais l'égoïsme, l'orgueil, l'ambition empêchaient les sacrifices du cœur d'aller trop loin. L'homme se préférait à la femme. Il regrettait sa Briséis, comme Achille, mais au besoin il se faisait gloire de céder Campaspe, comme Alexandre. Dans tous les cas, il savait que les consolations ne lui manqueraient pas...

Elles ne manquèrent pas à Masinissa, et le chagrin ne le fit pas mourir. L'histoire nous apprend qu'il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans et qu'il laissa trente-quatre enfants.



CHAPITRE DIXIÈME.

DÉLICES DE POMPÉI.

Pompéi, par son aspect enchanteur et par l'éloquence de ses ruines, nous en apprend assez sur la vie voluptueuse et douce qu'y menaient ses antiques habitants. Les jouissances du riche d'autrefois dépassaient évidemment celles du riche d'aujourd'hui, car les souffrances du pauvre étaient plus grandes. A l'esclave le travail, la misère, les larmes; à l'homme libre tous les plaisirs. Pendant que des malheureux travaillaient pour lui dans sa maison, le Pompéien pouvait sans nul souci passer sa journée au cabaret, au jeu, aux thermes, au théâtre.

Un auteur cite les *cafés* de Pompéi; cette expression choque sans doute lorsqu'on l'applique à un pays où le café n'était pas encore connu, mais elle répond mieux que toute autre à l'idée que nous voulons donner des établissements publics où l'on allait boire et se distraire.

Dans la ville exhumée on retrouve des auberges, des *popinæ*, des œnopoles et des thermopoles.

Voyez l'auberge d'Albinus et celle de la rue des Tombeaux. Leur distribution intérieure fait voir qu'elles étaient destinées à recevoir des voyageurs. Le volcan envahit la maison sans donner le temps de retirer la marmite du feu et les chevaux de l'écurie.

Lorsque le prêtre avait offert un sacrifice, les valets, *popæ*, vendaient chez eux la portion des dieux, ce qui fit donner le nom de *popinæ* à des gargotes fréquentées par le public qui aimait le bon marché.

L'œnopole se rapprochait de nos cabarets; on allait y boire du vin. Les thermopoles ressemblaient à nos cafés; on y vendait des boissons plus délicates, du vin à la myrrhe, de l'hydromel, du vin chaud, des liqueurs, liqueurs tellement fortes qu'elles ont attaqué le poli du marbre des tables sur lesquelles les amphores avaient été posées.

« Voyez ces philosophes, disait Plaute, où vont-ils sans cesse? Ils se cachent le visage, et vont boire chaud. »

Des peintures contemporaines nous représentent des hommes graves, sans doute, et des matrones, assis dans une espèce de cabaret, la tête enveloppée d'un capuchon, pour n'être pas reconnus.

Les invitations à boire sont fréquentes sur les enseignes. Après avoir bu, on jouait. Les fresques et les inscriptions nous enseignent les jeux d'autrefois. La sphéristique et les jeux qui exerçaient l'agilité et l'adresse étaient souvent moins recherchés que ceux qui excitaient la cupidité. Que de sommes dépensées aux osselets, aux échecs et aux dés!

Une des plus gracieuses peintures de Pompéi nous représente des jeunes filles jouant aux osselets. Les artistes anciens ont emprunté à ce jeu des scènes nombreuses et charmantes. Les savants ont beaucoup disserté à ce sujet, et en profitant de l'érudition empruntée à leurs traités spéciaux sur la matière nous pourrions écrire des volumes entiers sur les osselets : nous ne leur consacrerons que quelques lignes.

Dans les âges antiques, le jeu des osselets était fort à la mode. Il faisait fureur du temps de la guerre de Troie. Homère raconte

que Patrocle tua le fils d'Amphidamas, dans un mouvement de colère qui le saisit en s'amusant avec des osselets. Ce jeu, qui ne nous paraît convenir aujourd'hui qu'aux jeunes filles, plaisait fort aux vieillards, comme nous l'apprend Cicéron.

Les Romains appelaient les échecs *latrunculi*. Ils se servaient d'un échiquier où différentes pièces étaient censées représenter deux groupes de brigands se disputant un point fortifié.

Ce que les grands joueurs préféraient c'était le jeu des dés; ils employaient aussi le cornet.

Les dés antiques ont la même forme que les nôtres et la même division par points. Six partout, c'était le coup de Vénus; as partout, c'était le coup du chien.

Je possède un dé trouvé dans les fouilles de Pompéi; je crois qu'il avait été pipé.

La passion du jeu était un des plus grands vices des anciens; Ovide nous révèle à ce sujet de curieux détails. Il recommande aux joueurs d'éviter les querelles. Il les représente tantôt le visage calme et le cœur plein de haine amassée, tantôt lançant des regards furieux et ne pouvant contenir des mouvements pleins de rage. « Quiconque a perdu, dit-il, ne cesse de perdre; l'espoir « du gain ramène toujours les dés sous sa main fiévreuse. Il « maudit la fatalité dont il est poursuivi, et pour changer la « veine il a recours à toutes sortes d'extravagances. »

Les femmes étaient aussi passionnées que les hommes. Elles s'étudiaient à dissimuler leur désolation quand elles perdaient; car Ovide dit avec raison que rien ne nuit à la beauté comme de ne pas savoir cacher son dépit.

Il était de bon goût de se laisser battre au jeu par les femmes, — sans doute quand elles étaient jolies et qu'on ne jouait pas cher.

Citons encore Ovide en l'abrégeant.

Voici un jeune homme aux manières distinguées qui vient se mêler à la partie. Sa chevelure est parfumée. Une ceinture élégante serre sa taille. Il fait la cour aux femmes. Prenez garde, mesdames, ce qu'il vous a dit, il l'a dit à bien d'autres.

Quid tibi dixerunt, dixerunt mille puellis.

Il soupire... ah, le brigand! ses soupirs ne s'adressent pas à votre cœur, mais à votre bourse!

Fures! uruntur vestis amore tui.

Il perd en commençant, il perd avec bonne grâce, il perd beaucoup, mais bientôt il gagne davantage. Son dé pipé lui assure un bénéfice énorme. Il ne sait pas s'arrêter. Il a trop gagné, c'est ce qui l'a perdu. La fraude se découvre. Alors on s'invective; l'air retentit de provocations furieuses; ce sont des luttes, des rixes, des cris de rage et de douleur. La colère monte à tous les visages; aux injures succèdent les actes de violence, et la table est culbutée sens dessus dessous, les pieds en l'air :

Inque suos recidit mensa supina pedes.

Les Pompéiens aimaient le jeu et les jeux. Ils célébraient des jeux pour désarmer la vengeance des dieux ou pour obtenir leurs faveurs. Ils en célébraient à l'occasion des funérailles en l'honneur des morts. Ils en célébraient dans mille occasions, pour gagner les bonnes grâces du peuple.

Un plaisir que Rome sensuelle, et, à son imitation, Pompéi, porta jusqu'à un raffinement dont nous avons peine à nous faire une idée, c'est le plaisir du bain public et journalier. Cette douce et voluptueuse coutume se transmit aux musulmans, et n'eut jamais grand succès parmi les chrétiens.

Les thermes chez les anciens avaient sans doute une utilité hygiénique sous un ciel brûlant, dans un temps où la rareté du beau linge et des bonnes chaussures rendait encore la propreté plus nécessaire. C'étaient surtout de somptueux palais, décorés avec magnificence, où l'on passait presque toute la journée à traiter les affaires sérieuses et à écouter les nouvelles futiles,

Piscine de la maison du Questeur.

à nouer les intrigues politiques et les intrigues galantes, à goûter les charmes de l'étude et les douceurs de l'oisiveté, à soigner sa santé et à l'épuiser par tous les raffinements des voluptés des sens excités par la danse, la musique et les plaisirs divers.

Un des étonnements les plus grands pour moi à Rome c'était l'immensité des ruines des thermes antiques, notamment des thermes de Caracalla. Mon imagination se reportait vers le passé pour rendre à ce monument sa vie et sa splendeur, dont nous

avons peine à nous faire une idée. Je me représentais par la pensée les seize cents siéges de marbre et de porphyre dont parle Apollodore; les baignoires en granit et en basalte fixées dans le sol ou se balançant en l'air, et les trois mille personnes qui s'y baignaient à la fois; les savants assis sur les exhèdres pour consulter les livres de la riche bibliothèque; les élégants occupés à des futilités sous les riches portiques; les marchands de toutes espèces offrant des objets divers et surtout des friandises, en faisant entendre chacun un cri modulé; les acteurs jouant des scènes comiques; les gladiateurs jouant des tragédies vivantes; les artistes romains étudiant les tableaux des maîtres grecs, et ces immortels chefs-d'œuvre de sculpture qu'il nous est donné d'admirer encore, le Laocoon, la Vénus Callipyge, la Flore, l'Hercule et le taureau Farnèse!

Ammien Marcellin, parlant avec admiration de la grandeur des thermes de Rome, dit qu'ils étaient vastes comme des provinces entières, *in modum provinciarum exstructa lavacra*.

Sans doute Pompéi ne pouvait rivaliser de magnificence avec la maîtresse des nations; mais les monuments romains ont été renversés par le temps et par les barbares, tandis que les thermes pompéiens sont encore debout. On peut les voir et les étudier de ses propres yeux, sans avoir besoin de discuter sur le sens des auteurs latins qui les ont décrits.

Entrons dans les thermes de la ville de Vénus. Un corridor à plafond d'azur parsemé d'étoiles d'or nous conduit de l'atrium au vestiaire. Voyez encore dans cette salle une triple rangée de bancs (*scholæ*) et la place où se déposaient les vêtements. On y a oublié une épée. Cette petite pièce ronde, éclairée par le haut, était destinée au bain froid; c'est le *frigidarium*. Passons à la chambre chaude, ou *tepidarium*, et puis à la salle du bain à vapeur, *caldarium*. Admirez ces gracieuses colonnes, ces décorations en

stuc, en peintures; tout est dans un remarquable état de conservation.

Le grand brasier, *foculare*, est de bronze, porté sur cinq pieds, dont les deux de devant sont ornés de sphinx. Le bassin est décoré avec goût; on remarque notamment une vache en relief, *vaccula*, et une inscription qui nous a transmis le nom du donateur, M. Nigidius Vaccula. Chez les Romains plusieurs nobles familles avaient pris des noms d'animaux : Porcius, Taurus, Aper. En France, en Gascogne, les noms les plus anciens sont souvent des noms de bêtes sauvages et d'oiseaux de proie, les Loups de Béarn, les Luppé, les Esparbés (éperviers), les du Lion, les Mauléon (mauvais lion), etc.

Rien n'acquérait des titres à la reconnaissance du peuple comme les libéralités consacrées à l'embellissement d'un lieu destiné à ses plaisirs. Aussi des inscriptions osques et latines apprennent encore à la postérité quel est le questeur qui, avec des fonds pris sur les amendes judiciaires, a fait faire le cadran solaire, quels sont ceux qui ont surveillé les travaux de construction ou de réparation de l'étuve, du *destrictorium* (1), des portiques, de la palestre.

Dans les thermes, rien ne laisse à désirer pour le service. L'heure de l'ouverture est annoncée par la cloche, *æs thermarum*. L'entrée n'est pas gratuite; pour les pauvres, c'est à bon marché.

Horace aussi disait : Pendant que, fier comme un roi, tu iras te baigner pour un quadrant,

> ..... Dum tu quadrante lavatum
> Rex ibis.... (L. I, *sat.* 3.)

(1) Salle où l'on faisait usage du strigile, sorte de frottoir à l'usage des baigneurs.

Dans une salle de Pompéi on a retrouvé en effet plusieurs quadrants, menue pièce de monnaie.

Les personnages riches arrivaient à leurs heures, c'est-à-dire assez tard. Le bain leur revenait cher. Dans le *spoliarium*, où ils se déshabillaient, ils confiaient leurs vêtements aux *capsarii*, qui les enfermaient dans une *capsa*. Pendant l'été ils faisaient rafraîchir l'eau avec de la neige. Ils prenaient ce que nous appelons des bains russes, en passant rapidement de l'eau très-chaude à l'eau très-froide. Après avoir excité la transpiration par les étuves à vapeur, ils se livraient aux masseurs, *tractatores*, qui leur ratissaient la peau avec le strigile, instrument recourbé en métal ou en ivoire.

L'homme riche faisait apporter par un esclave son élégant strigile, pour ne pas se servir de celui de l'établissement.

Après ces opérations et un massage habilement traité, les *reunctarii* ou *aliptæ* venaient l'épiler et le frotter de parfums.

Les bains devaient plaire singulièrement aux anciens, puisqu'ils en prenaient jusqu'à sept dans la même journée, ainsi que Pline le raconte. On passait une partie du jour et même une partie de la nuit dans les thermes. Les salles étaient éclairées le soir. Je crois qu'une lumière adoucie et mystérieuse y était préférée à une clarté trop vive; aussi je suis porté à croire que les 1348 lampes trouvées dans une petite pièce, au lieu d'être employées à un service journalier, étaient là en réserve pour quelque illumination des jours de fête.

Quels plaisirs si vifs pouvaient retenir si longtemps les Pompéiens dans leurs thermes! Il ne me convient pas d'essayer la description des jouissances matérielles qu'ils savaient s'y procurer, mais ils y trouvaient encore toutes les distractions, même celles de l'esprit. Après s'être livrés à des exercices gymnastiques, au jeu (on a retrouvé aux bains de Pompéi deux grandes

boules pour la *sphæra*), ils aimaient à écouter les vers des poëtes. Dans ce temps où toutes les élégances de la vie étaient arrivées à un si haut degré de perfection, malheur à qui aurait mal parlé la langue de Cicéron et de Virgile! Pétrone rapporte qu'un nommé Eumolpium, ayant essayé de lire de la mauvaise poésie, eut grand'peine à esquiver les coups que le peuple voulait lui donner pour récompense.

Bain pompéien.

Dans la ville de Vénus, il n'y avait pas de thermes séparés pour les hommes et pour les femmes. Ce n'est guère qu'un demi-siècle après la destruction de Pompéi que l'empereur Adrien, indigné des abus qui se commettaient, prescrivit la séparation des sexes et le retour à des règles anciennes inspirées par le respect pour les mœurs.

Les Pompéiens adoraient les spectacles ; ils avaient un odéon, un grand théâtre, un amphithéâtre.

Si les jeux scéniques passionnaient les païens, est-ce avec raison que les chrétiens les prirent en horreur ?

« Nous renonçons sans peine à vos spectacles, s'écriait Tertullien. Pleins de mépris pour tout ce qui s'y passe, nous ne les réprouvons pas moins que les superstitions d'où ils tirent leur origine. Nous n'avons rien de commun avec les impuretés du théâtre, les cruautés de l'arène, les vains exercices des athlètes. »

Il nous suffit de raconter ce qu'étaient les spectacles de Pompéi pour démontrer combien ils devaient être odieux à l'Église naissante.

Sur le coteau qui domine la ville s'élevait le grand théâtre tragique. En face se trouve un forum triangulaire, entouré de portiques formés par quatre-vingt-dix colonnes doriques : on pouvait s'y promener à l'abri du soleil et de la pluie.

Il est malheureux pour nous que le volcan n'ait point couvert entièrement cet édifice, dont le sommet fut facile à retrouver. Les Pompéiens ne manquèrent pas de venir en retirer les statues et les colonnes qu'ils purent ressaisir.

Le théâtre était vaste ; il pouvait contenir cinq mille spectateurs. Il était admirablement situé, et recevait les douces brises de la mer.

Les anciens ne considéraient pas le théâtre comme un lieu profane, mais comme un noble édifice. Souvent, lorsque de grandes causes excitaient la curiosité publique, la foule demandait à grands cris aux juges de descendre de leur tribunal et d'aller siéger au théâtre. Ce fut au théâtre que les habitants de Tarente reçurent les ambassadeurs du sénat romain.

Voici comment la salle de Pompéi était distribuée : le *postscenium* ou coulisses ; le *scenium*, la scène ; le *proscenium*, l'orches-

tre; l'*orchestra*, le parterre, et, pour mieux dire, l'espace réservé pour les danses; les *caveæ*, les gradins, où les places étaient marquées. A la différence des anciens théâtres connus, la *cavea*, que nous appellerions l'amphithéâtre, au lieu d'offrir la forme d'un hémicycle, présente celle d'un fer à cheval. Les *vomitoria*, c'étaient les portes; il y en avait quatre à l'extérieur et six à l'intérieur.

Les gradins, en marbre de Paros, étaient au nombre de 29. Plusieurs gardent encore leurs numéros. Les quatorze premiers étaient des places privilégiées. La loi Roscia ne permettait de les occuper qu'à ceux qui possédaient un bien de la valeur d'au moins 400,000 sesterces (78,000 fr.). On y a retrouvé une chaise curule. Le *bisellium* pénétrait dans l'orchestre. Une galerie grillée était réservée aux dames. Les places du haut, *summa cavea*, étaient occupées par des esclaves, par la plèbe, par les hommes vêtus de gris et par les femmes du peuple. Ces spectateurs étaient nommés *pullati*. On nomme encore en Italie les dernières loges *piccionaja*, poulailler. *De summa cavea spectare*, regarder du dernier gradin, était devenu une expression proverbiale pour désigner les gens de la canaille.

Au-dessus du théâtre à ciel ouvert, on remarque les modillons qui recevaient les poutres destinées au *velarium*. C'est dans la Campanie que prit naissance l'usage de couvrir de voiles le spectacle pour le mettre à l'abri des rayons du soleil. Cette invention, comme toutes celles qui sont bonnes, commença d'abord par être critiquée, et finit par triompher des critiques. Des auteurs reprochèrent aux Romains d'avoir imité la mollesse asiatique en permettant aux plébéiens de se cacher à l'ombre.

Par un ingénieux mécanisme le *velarium* se fermait ou se déployait. Suétone raconte que c'était un des plus grands plaisirs de Caligula, lorsque le peuple était commodément assis à l'ombre, de faire retirer les voiles, afin de jouir de l'air vexé des spec-

tateurs, exposés tout à coup nu-tête et immobiles aux traits d'un soleil ardent.

Néron fit broder d'or un velarium de pourpre orné de peintures où il était représenté sous les traits d'Apollon conduisant le char du soleil. Comme l'ombre était fort appréciée sous le ciel brûlant d'Italie, dans les grandes occasions on déployait sur les rues des tentures d'une maison à l'autre. Jules César fit disposer des voiles sur le forum et sur la voie sacrée, de son palais au Capitole.

Les affiches de Pompéi, en annonçant le spectacle, ne manquent pas de promettre de l'ombre : *vela erunt*, il y aura des voiles.

Près du grand théâtre tragique, voici l'Odéon ou théâtre couvert. Il ne contenait que 1,500 personnes; et l'on y jouait la comédie; c'est là qu'on distribuait les prix de poésie, les trépieds et les couronnes; c'est là que se donnaient les spectacles dans la mauvaise saison, afin, selon l'expression de Tertullien, de ne pas laisser chômer pendant l'hiver les plaisirs impudiques, *ne hieme impudica voluptas frigeret*.

Tout dans l'Odéon présente des proportions réduites. A l'*ima cavea*, quatre gradins plus larges sont seulement réservés aux personnes privilégiées. La seconde *cavea* se compose de quatorze gradins. Nous engageons les architectes modernes à remarquer l'attention qu'on avait jadis de ménager un espace convenable pour que les spectateurs pussent mettre leurs pieds à l'aise. Cette *cavea* est divisée par six escaliers qui aboutissent à autant d'issues ou vomitoires.

C'est l'amphithéâtre surtout qui faisait les délices du peuple. Celui de Pompéi contenait vingt mille personnes assises. Le Colisée en contenait à Rome plus de cent mille.

L'amphithéâtre était la réunion de deux théâtres. Le double

parterre, *orchestra*, formait l'arène. Trois passages principaux y aboutissaient; l'un était destiné aux gladiateurs, le second aux bêtes, le troisième à ceux qui venaient retirer les cadavres. Des escaliers conduisaient à des loges couvertes, réservées aux femmes.

En 1869, en déblayant une assez chétive maison, M. Fiorelli a découvert une peinture, qui est la représentation contemporaine de l'amphithéâtre avec ses gradins, ses escaliers extérieurs, son *velarium* tendu pour protéger les spectateurs contre le soleil (1). Derrière l'amphithéâtre se dressent les murs de la ville avec leurs tours; devant, une place plantée d'arbres est couverte de baraques en bois dressées par les marchands ambulants à l'occasion des jeux; à droite s'élève un grand édifice rectangulaire; l'intérieur peut se voir, et le peintre n'a pas négligé le petit bassin du milieu de la cour. De tous côtés des personnages esquissés par deux ou trois coups de pinceau, vêtus d'une simple tunique attachée à la ceinture, combattent, se poursuivent et se tuent; le sol est jonché de morts et de blessés.

Assistons à une représentation. Le peuple fait queue, et, pour se distraire, il écrit sur le mur ses observations. Il raconte les exploits des gladiateurs. Il nous apprend, par exemple, que tel gladiateur a triomphé dans cent cinquante combats.

Il y a des places réservées pour les esclaves, mais elles sont en nombre insuffisant pour la foule qui les convoite. Il faut les assiéger de bonne heure. Le tumulte des amateurs pauvres qui se pressent autour de l'amphithéâtre avant minuit est si bruyant qu'il fatigue les empereurs comme Caligula, plus désireux de prendre leurs aises que de permettre au peuple de se distraire.

Les personnes privilégiées ou munies de billets sont reçues par

(1) Voir dans la *Revue des Deux Mondes*, t. LXXXVII, p. 10, un article de M. Beulé, de l'Institut, et le *Giornale degli scavi di Pompei*, qu'il cite.

des huissiers, *locarii designatores*, qui leur assignent les places.

Nous sommes au théâtre. Le rideau, où sont peintes des scènes historiques se déroule, et la pièce commence. Une flûte douce et habile soutient l'intonation de la voix de l'acteur. Un acteur, l'air effrayé, déclame un morceau terrible. Cicéron dit en souriant : « Puisqu'il récite de si beaux vers aux sons d'une flûte si agréable, je ne vois pas de quoi il a peur. »

Il faut cependant de l'horrible aux Romains. Les dames aimaient les émotions violentes. L'inhumanité était si bien d'accord avec la volupté que la tragédie ne se contentait pas du charme des fictions poétiques, et, pour devenir plus saisissante, avait recours à un réalisme cruel : plus d'un acteur, sacrifié aux réjouissances populaires, fut frappé sur la scène, où il donna le spectacle d'une véritable agonie. Qu'on ne s'étonne pas de ce raffinement de l'art scénique chez les anciens : pour eux la vie d'un esclave ou d'un gladiateur c'était si peu de chose !

Ils n'épargnaient pas même leurs dieux sur la scène. Diane était fouettée en public, et le testament de feu Jupiter était livré à la risée du peuple.

Passons à la comédie. L'entr'acte est consacré à une délicieuse musique, qui empêche de le trouver trop long. Un acteur, à la fin du premier acte du *Pseudolus*, de Plaute, a soin de vous dire : « Pendant que je vais combiner mes fourberies, ce joueur de flûte vous divertira. »

Lorsqu'il n'y a pas de musique ou que l'on trouve qu'il y en a trop, on passe au foyer. C'étaient sans doute la salle et la cour qu'on remarque à Pompéi, derrière le *postscenium*, lieu où se retiraient les acteurs.

Une tour carrée au dehors, ronde au dedans, domine la partie supérieure du théâtre, et sert de réservoir pour les eaux. Sénèque nous apprend que par des tuyaux étroits, ménagés

avec art, on élevait à une grande hauteur, pour la faire retomber ensuite sur les spectateurs, une douce rosée aromatisée de safran. On mettait sur l'affiche : Il y aura des parfums.

C'est à l'amphithéâtre que se donnent les plus brillantes fêtes. Le meilleur moyen de plaire au peuple, l'acte de munificence qui faisait acquérir le plus de gloire, c'était un combat de gladiateurs. Les riches ordinairement fondaient par testament un combat annuel de gladiateurs pour célébrer l'anniversaire de leur mort, comme les chrétiens fondaient des messes afin qu'on priât Dieu pour eux dans de pieux anniversaires.

La fureur de donner des spectacles devint si contagieuse que les pauvres voulurent en donner comme les riches ; ils croyaient honorer ainsi les funérailles d'un père et se créer un titre à la popularité. Un sénatus-consulte, pour les empêcher de se ruiner, défendit à tous ceux qui avaient moins de 400,000 sesterces de rente (environ 78,000) la faculté de se rendre les éditeurs, *editores*, des combats de gladiateurs.

Des hommes sages, qui étaient obligés de payer par des fêtes les honneurs municipaux, préférèrent quelquefois consacrer à un établissement durable les sommes qu'on dépensait follement dans des spectacles d'un jour. Cela résulte de plusieurs inscriptions pompéiennes sainement interprétées.

L'affiche annonçait le genre du combat : la chasse, *venatio*, et les *munera*, ou luttes des gladiateurs entre eux.

La chasse avait lieu de plusieurs manières. Tantôt c'étaient des bêtes qui combattaient entre elles, tantôt elles combattaient contre des hommes. Une affiche de Pompéi prévient que le spectacle commencera au lever du soleil. Suétone nous apprend que Claude prenait tant de plaisir à ces luttes qu'il s'y rendait dès le point du jour, et qu'il y restait encore à l'heure où le peuple allait dîner.

Sous Trajan, dans des jeux célébrés à l'occasion de la défaite des Parthes, onze mille bêtes furent égorgées dans l'arène.

L'amphithéâtre de Pompéi nous raconte encore par ses peintures ce qui jadis se passait dans son enceinte. Un cheval fuit devant un lion; un tigre combat contre un sanglier; un ours est attaché à un taureau par une corde.

Les sculptures des tombeaux nous fournissent aussi des renseignements sur ces chasses. Un bas-relief du mausolée de Codrus nous représente toutes sortes d'animaux, des lions, des panthères, des sangliers, des loups, des chiens, des gazelles, des lièvres. Ce qui offrait l'intérêt le plus palpitant c'étaient les *bestiarii*, les hommes qui jouaient leur vie contre celle des animaux féroces. Voyez, sculpté sur un tombeau, un jeune bestiaire. Il s'exerce à la lutte : il attaque une panthère attachée par une longue corde à un taureau qui, sans contenir entièrement ses élans, semble vouloir les modérer. Les Espagnols pourraient trouver à Pompéi l'origine de leurs *toreos* ou courses de taureaux. Un tableau représente un athlète aux prises avec un taureau dans les flancs duquel il a engagé sa lance.

Les plaisirs de la chasse de l'amphithéâtre étaient variés. Tantôt on lâchait des daims et des cerfs : le peuple était admis dans l'arène, et emportait les bêtes qu'il pouvait tuer; tantôt c'étaient des gladiateurs bien armés, habitués à toutes les ruses des animaux et capables de les abattre sans trop de danger; tantôt, enfin, c'étaient des prisonniers à qui l'on donnait la permission de se défendre et d'avoir des armes; mais, inhabiles à ces luttes, paralysés par la terreur, assurés d'avance d'être déchirés par la dent des lions et des tigres, ils regardaient comme un bonheur de pouvoir se tuer, au lieu de servir de pâture vivante aux bêtes féroces.

Hélas! parmi les prisonniers condamnés à périr, et qui ne

croyaient pas permis à l'homme de se donner la mort, l'Église a compté les plus illustres héros! Les martyrs, dont les membres palpitants ensanglantèrent l'arène pour les réjouissances d'un peuple qui saluait leur agonie des plus odieuses injures, ces martyrs sont encore de nos jours entourés de la vénération et de l'admiration du monde!

Quelle émotion éveille au cœur du chrétien l'aspect du Colisée! Le plus grandiose monument élevé par les Romains fut consacré aux plus mauvais instincts de l'humanité. Cette immense arène, qui dans la seule fête de son inauguration fut teinte du sang de cinq mille animaux et de dix mille prisonniers, égorgés pour le plaisir des yeux, cette arène a été le théâtre des scènes les plus abominables et les plus sublimes.

Tandis qu'un peuple sanguinaire aimait à se repaître des hurlements des bêtes cruellement blessées et des gémissements des victimes humaines dévorées par les tigres, les défenseurs du Christ, sans rechercher la mort et sans la craindre, bravant tous les supplices plutôt que de renier leur foi, s'avançaient, les yeux levés au ciel, et périssaient en murmurant une ardente prière pour leurs bourreaux! Loin de les maudire, leur dernier souhait était de faire participer aux joies éternelles ceux qui les avaient fait le plus souffrir; car, tandis que le mépris de la vie était poussé jusqu'à la férocité chez les descendants de Romulus le fratricide, les disciples de l'homme-Dieu portaient jusqu'à l'héroïsme une vertu nouvelle, inconnue des anciens, l'amour du prochain.

Les sculptures, les peintures, les inscriptions de Pompéi nous montrent assez que ce qui occupait le plus la ville ce n'était pas la gloire acquise dans les guerres lointaines, mais la victoire remportée dans les combats de gladiateurs.

Quelle était l'origine de cet égorgement de malheureux qui, sans envie de mourir, se tuaient pour amuser les spectateurs?

Le Cirque.

Ces combats furent mis en honneur par Junius Brutus, et le premier empereur chrétien se hâta de les abolir. Les anciens Romains croyaient faire œuvre pie en massacrant les prisonniers sur la tombe de ceux qui avaient péri à la guerre. C'était leur manière d'apaiser les Manes. Cette boucherie humaine finit par révolter les cœurs sensibles. Au lieu d'égorger les captifs sans défense, on leur donna des armes pour se tuer entre eux, et la vie fut accordée à celui qui avait fait le plus de carnage.

Ces luttes meurtrières devinrent tellement à la mode, et furent tellement du goût du peuple qu'on ne se contenta pas d'en avoir les jours des funérailles ; on voulut les retrouver partout jusque dans les repas. Ce fut un spectacle organisé avec soin, un plaisir réservé à l'opulence, une manière de flatter le peuple.

On éleva des gladiateurs à ce métier dès leur enfance. On les dressa pour le meurtre, on les nourrit d'une façon particulière, on les appareilla; la lutte avait plus d'intérêt lorsque les combattants étaient d'égale force. Aussi l'affiche à Pompéi indique le nombre des gladiateurs par paire : vingt paires, trente paires.

Les bas-reliefs en stuc, jadis coloriés, qui décorent le tombeau de Scaurus, vont nous raconter les détails de ces sanglantes scènes.

Voici deux combattants. Ils sont à cheval ; ils ont baissé la visière de leur casque ; ils sont armés de la lance, *hasta*, et du bouclier rond, *parma*. Le premier se nomme Bebrix et son adversaire Nobilior. Ce sont de célèbres lutteurs qui ont fait leurs preuves d'adresse et de courage. L'un a remporté quinze victoires et l'autre onze. Deux gladiateurs honoraires, qui ont été trente fois vainqueurs, contemplent le combat, appuyés sur un vaste bouclier, *scutum*. Ordinairement les combattants étaient à pied ; ce n'est que le *premier jeu* qui avait lieu à cheval, *primus ludus equestrium*.

La scène d'une lutte qui commence est suivie de la représentation d'une scène qui finit.

Voyez ce gladiateur presque nu, armé à la légère; la victoire, qui lui avait été fidèle dans seize combats, vient de le trahir. Sa poitrine offre une large blessure, sa main défaillante a laissé échapper le bouclier; sa lance gît à terre, et l'adversaire y pose son pied. Le blessé s'avoue vaincu, il se tourne vers le peuple, il implore la vie; il lève la main gauche pour demander grâce. Le vainqueur, qui vient de remporter sa cinquième victoire, est un soldat pesamment armé; il attend que le peuple ait prononcé son arrêt. Il ne lui est pas permis de laisser la vie à celui qu'il vient de terrasser. Ce droit est un privilége du peuple ou de l'empereur. Jules César voulait que sa présence sauvât les vaincus. Ses cruels successeurs n'imitèrent pas toujours sa clémence. Dans les jeux célébrés pour le jour de la naissance de Caracalla, un gladiateur désarmé implorait sa pitié, il demandait son renvoi : *rogare missionem*, c'était l'expression consacrée. « Sors, répondit l'empereur, je te renvoie... à ton adversaire. » C'était l'envoyer à la mort; en ajoutant une affreuse raillerie à un refus cruel.

Le peuple répondait aux supplications du gladiateur abattu par un geste, véritable arrêt de vie ou de mort. Le pouce levé, c'était la mort; le pouce caché dans la main fermée, c'était la vie.

Les modestes vestales, ces vierges païennes si renommées, se montraient souvent les plus impitoyables. Elles étaient les premières à donner le funeste signal pour avoir l'horrible plaisir de voir expirer un homme avec grâce!

.... pectusque jacentis
Virgo modesta jubet converso pollice rumpi.
(Prudence, *Contra Symmach.*, 11-1097.)

Il paraît que les Pompéiens n'étaient pas faciles à attendrir. Le vaincu, malgré ses victoires passées, ne put obtenir la vie qu'il implorait. Sur sa tête on aperçoit la terrible lettre, indice d'une condamnation capitale (1).

Lorsque l'arrêt populaire était rendu, le gladiateur devait présenter, sans détourner les yeux, la place choisie par le vainqueur pour y plonger le glaive homicide.

Le coup fatal est porté; le vaincu expire. Un fonctionnaire, habillé en Mercure, s'assure de la réalité de la mort par l'application d'un fer brûlant. Puis, des esclaves entraînent le cadavre par un croc en fer, *unco,* le font sortir par la porte du trépas, *porta libitinensis,* et le jettent dans un charnier, *spoliarium.*

Voici une autre scène reproduite sur le même tombeau de Scaurus. Regardez ces quatre gladiateurs, deux rétiaires, *retiarii* et deux *secutores.* Les rétiaires cherchent à envelopper leur adversaire dans un filet qu'ils lui lancent à la tête, puis ils le percent avec leur trident de fer. Les *secutores,* armés d'un bouclier, *clypeus,* et d'une épée, poursuivent dans l'arène le rétiaire, lorsqu'ils ont eu le bonheur d'échapper au terrible filet.

Nitimus, rétiaire cinq fois victorieux, a combattu contre un *secutor,* dont le nom est effacé, et qui avait remporté six victoires. Le *secutor* blessé à la jambe, au bras, au flanc, a vainement demandé grâce au public; il va périr. Le trident l'aurait fait souffrir trop; son camarade Hippolyte, *secutor* comme lui, frappe de l'épée le vaincu, qui fléchit le genou en présentant la gorge. Après avoir rendu ce service d'ami, Hippolyte aura à combattre le second rétiaire, qui l'attend.

---

(1) Cette lettre était le Θ initial de Θάνατος, mort. Les juges se servaient du *théta* pour signe d'une condamnation à mort. Aussi Perse dit-il (Sat. IV) : « Tu peux marquer le crime du noir *théta.* »

Et potis es nigrum vitio præfigere thêta.

Dans un autre groupe un gladiateur a laissé tomber son bouclier ; c'était une honte. *Parmula non bene relicta*, disait Horace. Il fuit ; son adversaire le poursuit, et la victoire sera facile.

Enfin, au-dessus du tombeau, une nouvelle scène est représentée. Un gladiateur est blessé ; le vainqueur s'apprête à l'immoler immédiatement, mais le *lanista*, un chef des gladiateurs, lui arrête le bras jusqu'à ce que le peuple ait prononcé sa sentence.

Pour amuser le peuple, les gladiateurs variaient leurs exercices.

Avez-vous vu, dans le midi de la France, des jeunes filles, les yeux bandés, cherchant à casser une cruche suspendue en l'air ? Des gladiateurs, *andebatæ*, portant un casque dont la visière était fermée, au lieu de casser des pots, cherchaient à casser des têtes. C'était pour les Pompéiens un plaisir de les voir combattre en aveugles, se mêler, se heurter, se tuer au hasard avec leur trident nommé *fascina*.

Rien ne leur paraissait plus beau à voir que les gladiateurs se présentant sur l'arène qu'ils allaient rougir de leur sang, calmes, intrépides, leur jetant ce salut fameux : ceux qui vont mourir vous saluent ! *morituri te salutant*.

Les luttes les plus meurtrières étaient les plus belles. Lorsque le combat devenait acharné, et que les victimes expirantes tombaient sur l'arène, les spectateurs, loin de s'attendrir, étaient saisis d'une espèce d'enivrement barbare, comme les bêtes féroces qui deviennent plus terribles après avoir léché le sang. Des esclaves, des prisonniers massacrés, ce n'était plus assez ; il fallait pour gladiateurs des femmes même ! Et des personnages, saisis d'un vertige sanguinaire, éblouis par l'appât du prix, *auctoramentum*, décerné au vainqueur au milieu d'applaudissements frénétiques, voulaient combattre, voulaient frapper,

voulaient tout égorger dans les transports d'un homicide délire.

Un jour Claude, dont les ancêtres avaient tant de fois remporté les honneurs du triomphe, sans crainte de déshonorer la pourpre romaine et la majesté de l'empire, parut tout nu dans l'amphithéâtre et descendit dans la lice. Les pauvres gladiateurs se laissaient blesser sans oser se défendre contre le maître du monde, et l'empereur frappait toujours, enorgueilli de sa facile victoire!

Les lauriers de Claude empêchaient Commode de dormir, sans doute, car il quitta le nom d'Hercule pour prendre celui d'un gladiateur fameux qui venait de mourir. Il fit enlever la tête à une statue vénérée à Rome, il la remplaça par la sienne, et fit graver sur le piedestal : « Commode, victorieux de mille gladiateurs. »

Ces spectacles devaient par leur inhumanité révolter au moins les philosophes dont la réputation de sagesse a traversé les siècles? Non. Écoutez Sénèque parlant d'un gladiateur : « Faites-le mourir, brûler, fouetter. Pourquoi s'avance-t-il avec tant de lâcheté contre le fer qu'on lui présente? pourquoi a-t-il si peu d'audace pour tuer son adversaire? pourquoi a-t-il si mauvaise grâce à mourir (1)?

Si Tertullien réprouve les théâtres comme contraires à la charité et à l'humanité, Ovide leur fait un reproche qui devait être bien mérité, puisque c'est Ovide qui le fait; il leur reproche d'être contraires à la pudeur des femmes.

Le poëte raconte les dangers qu'elles y couraient, et ceux qu'elles y faisaient courir.

---

(1) Occide, ure, verbera! Quare tam timide incurrit in ferrum? Quare parum audacter occidit? Quare parum libenter moritur? (Epist. VII.)

Si les femmes, dit-il, vont au spectacle pour voir, elles y vont surtout pour être vues.

Spectaculum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ.

Cela n'est-il pas aussi vrai de nos jours que du temps d'Ovide? Les toilettes changent, mais la coquetterie reste la même.

Si une jolie femme au théâtre semble quelquefois garder le silence, ses yeux parlent pour elle.

Non oculi tacuere tui.

Elle fait de loin la conversation par le geste, le regard, le sourire. Les fleurs de son bouquet, par un assemblage habile, ont une signification inintelligible au vulgaire, mais fort expressive pour celui qui comprend ce mystérieux langage. Ses doigts ne restent pas oisifs et forment des lettres.

Scripta nec in digitis littera nulla fuit.

La correspondance muette et l'écriture par signes sont antérieures, comme on voit, à l'abbé de l'Épée.

Les doigts exprimaient toutes sortes de caresses : telle manière de les placer signifiait un baiser, *significant oscula*. Deux doigts qui recueillent un baiser sur la bouche pour le lancer ensuite était un procédé trop commun et trop apparent. D'après Apulée, on appuyait d'une façon significative le pouce sur l'index en regardant fixement la personne préférée. C'était compris.

J'en ai dit trop peut-être, et j'en pourrais dire bien davantage. Ovide conclut comme un père de l'Église :

« Le théâtre est l'écueil de la chaste pudeur. »
Ille locus casti damna pudoris habet.

CHAPITRE ONZIÈME.

CIVILISATION ET DÉMORALISATION DE LA SOCIÉTÉ PAÏENNE.

Nous n'avons jeté sur Pompéi qu'un regard superficiel, et il aura suffi, je l'espère, pour donner une idée du progrès des arts et du luxe chez les anciens. C'est avec regret que nous avons dû nous abstenir de nous arrêter longtemps au musée napolitain, véritable exposition de l'histoire du travail dans l'antiquité. A peine avons-nous dit quelques mots de la sculpture, de la mosaïque, de la peinture, et nous n'avons rien dit de l'orfévrerie, de la bijouterie, de la céramique dite étrusque, de la glyptique, et de l'art lapidaire chez les Pompéiens. Sans les révélations de la ville posthume, on eût été loin de se douter des perfectionnements obtenus en tous genres par le génie antique.

Un académicien distingué (1) n'hésite pas à conclure de ses savantes recherches sur l'histoire des Césars que, malgré notre progrès, les anciens, en fait de confortable, de luxe, de commodités, étaient avant nous.

Si nous n'avions fait voir ou laissé entrevoir ce que l'on découvre à Pompéi, qui aurait pu imaginer qu'un peuple si éclairé eût poussé si loin les raffinements de l'immoralité?

---

(1) Le comte F. de Champagny, t. I, p. 376.

Comment se fait-il que l'extrême civilisation et l'extrême démoralisation se touchent ? Comment l'homme, qui a pu s'élever sur les ailes du génie jusqu'aux plus sublimes régions de l'intelli-

Maison du Poëte tragique.

gence, peut-il, sous le poids des passions, retomber si bas dans la fange des plus honteux excès?

Nous avons aimé à relire sous le beau ciel qui les inspirait les auteurs classiques, qu'on ne relit pas assez à l'âge où on peut les comprendre, parce qu'on nous a trop forcés à les étudier à l'âge où nous n'étions pas assez portés à les admirer. En retrouvant les vers d'Ovide et de Virgile tracés par une main contemporaine, en méditant Cicéron sur le banc où il faisait entendre ce magnifique langage que nous aimons à écouter encore, les plus beaux génies de Rome nous apparaissent brillant d'une beauté immortelle, et leur

souvenir revient à notre esprit comme un doux parfum de la jeunesse.

Lorsque deux mille ans auront passé sur notre génération ensevelie dans la tombe, si un savant des temps futurs compare les chefs-d'œuvre de notre époque à ceux qui existaient déjà au premier siècle de notre ère, sommes-nous bien sûrs que nos écrivains actuels soient pour la perfection du style préférés à Virgile, nos poëtes pour l'imagination à Ovide, nos historiens pour la profondeur à Tacite, nos artistes pour le goût aux Apelle et aux Phidias? Sommes-nous tellement supérieurs qu'il nous soit impossible de douter des préférences de la postérité? Et d'ailleurs ne serait-ce pas en dire assez en l'honneur de la civilisation antique, que d'avancer qu'elle pourrait supporter la comparaison avec notre civilisation moderne?

Sous le rapport des mœurs, je ne sais que trop ce que l'on pourrait reprocher à notre temps; mais je n'hésite pas à dire que si la foi semble s'éteindre dans quelques âmes elle jette dans d'autres de vives flammes, et que nous valons mieux que les Pompéiens.

Leur ville de commerce et de plaisirs attirait les Romains enrichis des dépouilles du monde. Qui aurait pu imposer des bornes aux débordements inouïs des jouissances effrénées? La religion? la morale? la loi? l'exemple des empereurs, maîtres de toutes les nations connues?

La religion! La foi manquait aux anciens. Ils avaient peur des dieux, comme on a peur de l'inconnu. Ils étaient étranges, ces dieux que l'on représente puissants et faibles, immortels et vulnérables, jouissant des félicités du ciel et sujets à toutes les infirmités de l'humanité.

Loin d'être occupés à faire régner la morale, à punir le crime, à récompenser la vertu, ils ne se gênaient pas pour donner l'exemple

de tous les désordres. Le roi des dieux et des hommes, Jupiter, se métamorphose en bête pour attenter à la chasteté qui aurait pu résister à la divinité même. L'amour, la haine, la vengeance, le dépit, la rivalité, la jalousie féminine, voilà les nobles sentiments des dieux et des déesses de l'Olympe.

Si l'homme a peine à se dégager des étreintes du vice lorsque le vice est flétri, comme il devait s'abandonner à l'aise à toutes les séductions lorsque le vice était divinisé! Que de crimes a dû faire naître l'exemple de dieux adultères, meurtriers et voleurs!

Saint Augustin rapporte que Térence représente un jeune débauché qui, après avoir commis une action infâme, s'anime à faire mal en prenant pour modèle le maître de l'Olympe : « Un dieu l'a fait, dit-il, le dieu qui fait trembler les airs au bruit de son tonnerre, et moi, le plus petit des hommes, je rougirais d'imiter le plus grand des dieux! Non certes! aussi l'ai-je imité, et je m'en réjouis. » Ce raisonnement était simple ; mais qu'il était effrayant pour l'ordre social et pour la moralité publique!

« Aussi longtemps que les mœurs sont pures et la croyance intacte, dit Benjamin Constant, les fables qui pourraient servir d'autorisation au crime ou à la licence sont peu dangereuses.

« L'homme ne jugeant point les dieux qu'il adore ne se comparant pas à eux, songe à leur obéir, à leur plaire et même à les imiter. Mais quand les mœurs se dépravent et que la croyance s'ébranle, la tradition mythologique étant soumise à l'examen, l'homme est frappé de ce qu'on a révéré le crime, encensé l'impudicité. Il découvre que les choses lorsqu'elles sont accompagnées de la force n'inspirent pas autant d'horreur qu'il le supposait, et, par une combinaison singulière, moins il craint les dieux plus il les imite. La mauvaise influence des fables licencieuses commence avec le mépris et le ridicule versés sur ces fables. »

On a repété et l'on répète encore, sous toutes les formes, qu'il y

a quelque chose de moralisateur dans le goût des beaux-arts inspiré au peuple, et que la raison, ce don divin du Créateur, suffit pour servir de guide à l'homme.

Les beaux-arts ont beaucoup contribué à propager et à dégrader le paganisme. Avant l'invention des statues, on adorait une pierre informe, une épée, une lance surtout. Justin nous dit que c'est de là que provient l'usage de représenter les dieux une lance à la main.

Lorsque les sculpteurs antiques parvinrent à faire des chefs-d'œuvre, on se mit à adorer ces créations du génie. On ne comptait primitivement que trois Muses. Trois artistes rivalisèrent de talent pour les représenter. Tous trois réussirent admirablement. Les juges du concours, embarrassés pour faire un choix, décidèrent que, au lieu de trois Muses, il y en aurait neuf. C'est avec raison que Julius Pollux appelle la statuaire la fabricatrice des dieux et qu'Aristophane donne aux sculpteurs le nom de *faiseurs de dieux*.

Cicéron disait : « Nous ne connaissons les visages des divinités que par la fantaisie que les sculpteurs et les peintres ont eue de nous les réprésenter ainsi. » La mode se mêlait de la population de l'Olympe. « Comme l'homme aime la nouveauté, on cessait, dit Josèphe, de révérer les divinités surannées pour en adorer de nouvelles. »

L'artiste s'inspirait souvent de modèles choisis parmi les beautés les plus connues ; plus d'une Vénus, et plus d'un marbre insensible suscita des passions extravagantes.

Nous ne conduirons pas nos lecteurs à Pompéi et au musée de Naples pour leur montrer que le génie le plus incontestable ne craignait pas de s'avilir en reproduisant les sujets les plus infâmes.

La loi romaine, où nous admirons encore de si belles maximes empruntées à la philosophie stoïque, permettait la répudiation,

le divorce. Selon Sénèque, des femmes de haut rang comptaient les années par les noms de leurs maris, au lieu de les compter par les noms des consuls.

Dira-t-on que la loi morale peut remplacer la loi religieuse, et que le flambeau de la philosophie jette assez de clarté pour nous conduire dans la bonne voie?

Sans doute quelques philosophes ont émis des idées sublimes sur la divinité et les principes de la morale éternelle, mais ils ne se soutiennent pas longtemps dans les pures régions de la pensée, et rien ne serait étrange comme le cours de théologie qu'on rédigerait avec leurs écrits. On a eu raison de dire qu'il n'y avait pas une erreur, quelque absurde qu'elle fût, qui n'eût été soutenue par quelque philosophe. J'ajouterai : Quelle est la vérité fondamentale qui ait été reconnue par la philosophie antique d'une manière nette, certaine, unanime?

L'empreinte de Dieu, gravée par le Créateur dans le cœur humain semblait presque effacée, et, lorsque l'idée de Dieu est obscurcie les ténèbres finissent par gagner jusqu'à la conscience.

La raison, abandonnée à elle-même comme une barque sans pilote, peut aller loin sur une mer tranquille; mais si la tempête se lève, elle ne peut que se briser contre le premier écueil.

Nous ne saurions nous engager dans un sujet immense. Il semble que les plus grandes vérités étaient voilées d'un nuage. Cicéron vénère ses lares, mais il concède à son siècle le luxe asiatique, la mollesse grecque, les jouissances matérielles, les voluptés de la vie. Il avoue même que les philosophes ne croient pas à l'existence de Dieu (1). Pline semblerait porté à admettre la divinité; mais il se fait d'étranges objections en énumérant ce qu'un

---

1. Eos qui philosophiæ dant operam non arbitrari deos esse. (Cicero, de Inventione, l. I, cap. XXIX.)

Dieu ne saurait faire aussi bien qu'un homme : « Il ne pourrait, dit-il, se donner la mort, faculté qui dans les maux de la vie est le plus grand bienfait qu'ait reçu l'homme! » Horace, qui nous paraît quelquefois licencieux, passait pour un moraliste sévère; car en prêchant le plaisir il flétrissait les infamies de son temps. Ovide a dit : « Il importe qu'il y ait des dieux, *expedit esse deos.* » En principe il défend la fraude, mais aussitôt il permet de l'exercer contre les femmes. *Fallite fallentes*, trompez un sexe trompeur, c'est une race perfide; elles méritent de tomber dans le piége qu'elles mêmes ont dressé.

La base indispensable de toute religion, l'immortalité de l'âme, était-elle reconue par les païens?

Dans le chaos des croyances mythologiques, quelle idée avait-on des âmes séparées des corps? C'étaient des ombres légères, pâles, muettes, *umbræ tenues, pallentes, silentes*. C'étaient de vains fantômes privés de lumière, *simulacra luce carentia, cavæ sub imagine formæ,* c'étaient des mânes errants et plaintifs. Les philosophes, en général, regardaient l'âme comme quelque chose de subtil, mais de matériel. Ils ne pouvaient se faire une idée nette des êtres purement immatériels.

Cicéron fait ainsi parler Velléius : « Croire à un être immaté-« riel, c'est croire à un Dieu dépourvu de raison et de sens. »

L'immortalité de l'âme est tantôt niée par Cicéron, tantôt acceptée comme probable plutôt que certaine. Épicure, Polybe, Pausanias et beaucoup d'autres nient l'immortalité de l'âme. Sénèque s'applaudit d'être revenu de cette erreur comme d'un beau rêve.

Pour le chrétien la destinée humaine n'est accomplie que dans un monde meilleur. Là se trouve le couronnement de la vie, la rémunération de la vertu proscrite ici-bas, la punition du vice triomphant, la satisfaction ineffable et complète de ce désir inné d'un bonheur impossible à saisir ici-bas. Déraciner des cœurs souffrants

et tourmentés cette foi dans un dédommagement céleste des misères, des injustices, des infirmités supportées avec résignation, ce serait le plus mauvais service qu'on pût rendre aux malheureux.

Dans la société antique, dans les derniers jours de Pompéi la mort n'était pas un sujet d'espérance, mais d'épouvante.

L'Élysée, avec ses vagues et mystérieuses lueurs, n'offrait guère de délices dignes d'envie. Il était promis au génie éclatant plutôt qu'à la vertu modeste, à l'illustre patricien plutôt qu'au vil esclave. On se rappelle le cri de l'ombre d'Achille : « J'aimerais mieux être sur la terre un valet de labour qu'un roi dans les enfers. »

Plaute nous apprend que les images des supplices infernaux peints partout faisaient peur. Cicéron raconte que lorsqu'un héros tragique apparaissait sur la scène en disant d'une voix de l'autre monde : « J'arrive du bord de l'Achéron, *advenio Acherunte*, » les femmes et les enfants tremblaient de frayeur.

Ces craintes de Cerbère et du Styx couvraient la vie humaine d'un voile lugubre, *mortis nigrore*, et troublaient tous les plaisirs.

En faisant disparaître la croyance des enfers, les philosophes anciens pouvaient s'imaginer rendre un immense service à la morale même. Ils rassuraient les âmes et les esprits faibles, et les délivraient des terreurs vagues d'une éternité de tristesse inconnue dans des régions sombres et mystérieuses. Ils pensaient même, en bornant toutes les espérances à cette vie, moraliser le peuple, et l'empêcher de se précipiter dans tous les excès des plaisirs désordonnés, par la pensée que s'il ne se hâtait pas de jouir de toutes les voluptés que peut offrir la terre, il les regretterait à jamais dans le lugubre royaume de Pluton.

Il n'est pas difficile de faire ressortir combien ce raisonnement s'éloigne de l'idée chrétienne, et à quel point l'irresponsabilité de l'âme devant Dieu devait enlever tout frein aux passions mau-

vaises. Si la croyance dans la vie future disparaît, la satisfaction de tous nos désirs doit être logiquement le but unique de la vie présente. Sénèque ne se fait aucun scrupule d'amasser des trésors par l'usure et de lâches complaisances envers un empereur parricide. L'éducation de Néron lui avait, dit-on, rapporté 300 millions de sesterces (60 millions de francs). Il offrit ses richesses à son ancien élève, et fit des bassesses pour échapper à sa colère. Comme il le dit lui-même, s'il est effrayant d'être aux enfers, il est effrayant de n'être nulle part, *æque timent ne apud inferos sint quam nusquam.*

Jouir de la vie, et quand l'heure était venue attendre coura-

Vases et ustensiles divers.

geusement la mort, se la donner soi-même, voilà tout ce que l'on pouvait exiger de mieux d'un philosophe.

Dira-t-on que les païens avaient connu les consolations de la prière, qui rapproche l'âme du Créateur? Ils priaient les dieux, mais que leur demandaient-ils? D'après Cicéron, ils leur demandaient les richesses, les honneurs, la santé, mais la vertu jamais. Le commerçant de Pompéi ne rougissait pas de demander à Mercure de l'aider à tromper les pratiques, et je ne veux pas rechercher ce qu'on demandait à Vénus.

Quant à la vertu, les sages qui la vantaient le plus étaient souvent ceux qui la pratiquaient le moins, et d'ailleurs on ne s'en-

tendait pas toujours sur le sens à donner à ce nom. Le fatalisme, l'égoïsme, le mépris du prochain, faisaient partie de la sagesse.

« La liberté, dit Épictète, consiste à vouloir que les choses arrivent non comme il nous plaît, mais comme elles doivent arriver. »

« La compassion, dit Sénèque, est le défaut des êtres faibles, qui se laissent toucher à l'aspect des maux d'autrui : « *Miseratio est vitium pusillanimi ad speciem alienorum malorum succidentis.* » (*De Clem.* 1, 5.) Il ajoute : « La miséricorde est une maladie de l'âme, et cette maladie ne peut atteindre le sage : « *Misericordia est ægritudo animi; ægritudo autem in sapientem virum non cadit.* »

Remarquez, même dans Tacite, avec quelle insensibilité il parle de faits cruels qui nous font encore frémir d'horreur. Le sang des gladiateurs coulant à grands flots, c'est du sang vil, *vilis sanguis;* quatre mille affranchis déportés par Tibère sur des plages où ils devaient périr de la fièvre ce n'est pas une grande perte, *vile damnum.* Les chrétiens brûlés comme des flambeaux pour éclairer les jardins de Néron, c'est le châtiment des coupables qui ont mérité les derniers supplices : *adversus sontes et novissima meritos.*

Ce vice de pusillanimité, cette pitié dont les Pompéiens savaient si bien se garder dans les jeux sanglants de l'amphithéâtre, devaient s'élever par le christianisme à la hauteur des plus grandes vertus, et prendre un nom inconnu de l'antiquité tout entière, la charité !

Les idées vagues, confuses, contradictoires des philosophes, auraient été des règles impuissantes pour diriger la conscience du peuple.

Mais les hommes appelés à gouverner Rome et le monde n'avaient-ils pas assez de force pour arrêter la démoralisation publique par la toute-puissance de leur volonté et l'autorité de leur exemple ?

Toutes les grandeurs de Rome antique s'écroulaient à la fois. L'amour de la patrie s'en allait avec l'amour de la religion nationale. La patrie était chère lorsqu'elle était renfermée dans d'étroites limites; mais lorsque l'empire s'étendit de l'Elbe au Niger, lorsqu'il eut franchi toutes les bornes, la patrie, en prenant une extension démesurée, perdit sa force et son prestige.

Restes d'un *Tepidarium* (v. pag. 173).

Les Cincinnatus et les Fabricius avaient fait place aux César, aux Tibère, aux Néron. Le despotisme impérial disposait d'une puissance inouïe. L'orgueil chez les empereurs, l'adulation servile chez le peuple allèrent jusqu'au délire.

C'est de la Grèce en décadence, c'est de l'Orient qu'arrivent surtout l'exemple de toutes les bassesses et de la déification de l'homme vivant. Jules César se laissa faire dieu. A sa mort, Oc-

tave lui éleva des temples, et lorsque Octave fut devenu Auguste, il se fit adorer aussi. Lorsqu'il mourut il fut proclamé dieu pour tout l'empire. L'usage de diviniser les maîtres du monde fut établi dès ce moment, et devint un moyen de propagande dynastique. La descendance de la race entière de Jules fut déclarée divine. Cette aberration de l'esprit humain et cette folie d'ériger les simples mortels en divinités alla si loin, que les empereurs admirent au rang des dieux et des déesses leurs ministres et leurs maîtresses, Séjan, Narcisse, Antinoüs, Livie, Drusille, Poppée. Tous ces personnages, quelles que fussent les horreurs qui eussent souillé leur vie, étaient, après leur mort, proclamés *Divi* et *Divæ* dans la cérémonie de l'apothéose. Il suffisait d'un décret du sénat pour décerner les honneurs divins, un temple, un culte, des jeux, des *sodales augustales;* la servilité du sénat n'attendait pas toujours la mort du despote pour l'adorer. Néron, comme Auguste, fut adoré de son vivant. Lucain lui recommande, quand il sera dieu, de se mettre exactement au milieu du ciel : s'il pèse trop sur un des côtés de la voûte céleste, l'axe du monde fléchira sous le poids d'un si grand prince.

Plus le dieu était méprisable, plus il avait droit à un public hommage. En bravant Jupiter on n'avait à craindre que son tonnerre ; mais ne pas croire à Poppée c'était s'exposer à passer pour un contempteur de la divinité et un violateur (1) des lois. Suétone, dans sa vie de Tibère (LVIII), nous apprend que c'était un crime capital d'avoir battu un esclave ou changé de vêtements près de la statue d'Auguste, d'être entré dans des lieux peu propres avec l'effigie impériale gravée sur un anneau ou sur une monnaie, enfin d'avoir osé blâmer une seule parole ou une seule action de l'empereur.

(1) On reprochait à Thraséas de ne pas croire à la divinité de Poppée, *Poppeam divam non credere*, et on disait de lui : *Spernit religiones, abrogat leges.* (Suétone, XVI-22.)

Les Césars, devenus dieux, finirent par s'arroger une autorité sur les puissances de l'Olympe comme sur celles de la terre. Une tempête avait dispersé la flotte d'Auguste; Neptune fut puni de ne l'avoir pas empêchée, et Suétone nous apprend que l'empereur défendit que la statue de Neptune fût portée en procession avec celle des autres dieux. L'empereur Julien, n'étant pas content du dieu de la guerre, prit à témoin Jupiter que puisque Mars était si difficile il ne lui offrirait plus de sa vie aucun sacrifice (1).

Mais du moins les empereurs romains cherchèrent-ils à s'élever au-dessus des autres hommes par la majesté de la vertu ? Non; ils ne cherchèrent à montrer leur toute-puissance que par l'impunité avec laquelle ils commettaient tous les crimes.

Jules César volait l'or du Capitole, qu'il remplaçait par du cuivre doré. Il vendait les alliances et les souverainetés; il pillait les pays vaincus, et la pudeur nous oblige à jeter un voile sur sa conduite privée. Lorsqu'il rentra triomphant à Rome, on lui chantait ces vers adoucis dans la traduction :

« Citoyens, n'ouvrez pas vos maisons à ce drôle :
Qui paya de votre or ses fredaines en Gaule (2). »

Caton dit que de tous ceux qui bouleversèrent la république César était le seul qui ne fût pas ivrogne. Il est vrai d'ajouter que le vin ne convient pas aux épileptiques, et César, comme Mahomet, fut atteint d'attaques d'épilepsie.

Gardons le silence sur les proscriptions d'Auguste. Son immoralité semblerait avoir franchi toutes les bornes si elle n'avait encore été dépassée par ses successeurs. En se plaçant parmi les dieux, comme il raillait ses confrères de l'Olympe !

---

(1) *L'Église et l'empire romain*, par le duc de Broglie, t. IV, p. 382.
(2) Suétone, p. 37, traduction de M. Cabaret-Dupaty.

Je n'emprunte qu'une citation à Suétone, et je m'abstiens des commentaires que j'aurais pu y ajouter :

« On parla beaucoup d'un souper secret qu'on appela le repas des douze divinités, dans lequel les convives étaient habillés en dieux et en déesses, et où Auguste lui-même représentait Apollon. Des lettres d'Antoine énumèrent avec une sanglante ironie les personnes qui composèrent ce festin, sur lequel un Romain anonyme a fait ces vers si connus :

« Lorsque, au joyeux appel de leur hôtesse aimable,
Les douze déités eurent pris place à table,
Et qu'Apollon-César, à la face des cieux,
A des crimes nouveaux eut convié les dieux,
L'Olympe détourna ses regards de la terre,
Et Jupiter quitta son trône avec colère.. »

Si le souverain pontife de Rome traitait ainsi les dieux, que devaient faire les autres?

Je ne dirai rien de Tibère à Caprée ; ce serait salir l'imagination que de lui donner une idée de turpitudes si infâmes, que la plume païenne de Suétone s'effrayait d'en faire le récit.

Le professeur de cet empereur le connaissait bien, et il l'a défini *de la boue pétrie avec du sang*. Tibère, *Tiberius*, était appelé *Biberius* à cause de son goût pour la boisson ; on lui fit ce distique :

« Il veut du sang ; le vin lui devient insipide :
« Comme de vin jadis, de sang il est avide. »

La volupté et l'ivresse chez les Romains conduisaient à la cruauté. Tibère passait des scènes les plus immorales aux scènes les plus sanglantes. Après avoir fait boire et amuser ses convives, il se plaisait à les voir expirer dans des tortures inouïes. Il inventait des supplices qui font frémir. Il aimait le spectacle des longues

agonies, et il accordait la mort comme une faveur. Carvilius s'était suicidé. « Il m'a échappé », dit l'empereur. Un malheureux, martyrisé dans les cachots, demandait comme une grâce le dernier supplice. « Non, répondit Tibère, je ne suis pas encore réconcilié avec toi. »

Caligula, digne de son prédécesseur, adressait cette recommandation au bourreau en lui livrant une victime : « Fais qu'il se sente mourir ! » Les bêtes féroces destinées aux plaisirs de l'amphithéâtre, au lieu de les nourrir de la chair d'animaux, il les nourrissait de chair humaine, uniquement par économie ! Il prenait plaisir à faire marquer d'un fer chaud de nobles fronts, à faire scier des sénateurs en deux, à faire assister un père au supplice de son enfant !

Arrêtons-nous à Néron, et n'essayons pas de redire jusqu'où peut aller le délire de la férocité d'un despotime sans frein.

La famille Julia, la famille de Jules César, était la plus illustre, la plus puissante de l'univers. Elle a dû au moins se respecter elle-même. Auguste épouse Livie, femme d'un mari encore vivant. Caïus répudie Livie pour enlever à son époux Lollia Paulina, qu'il fait périr quand il en est dégoûté. Julie, après avoir épousé trois maris, est chassée par Tibère, qui la laisse mourir de faim. Agrippine et Messaline se jetèrent dans de tels débordements que leurs noms, devenus synonymes de tout ce qu'il y a de plus honteux, sont l'injure la plus sanglante qu'on puisse adresser à une femme.

Nul n'ignore la fin tragique de Drusus, d'Agrippa Posthumus, du jeune Tiberius, de Britannicus, de la mère de Néron.

L'empoisonnement devint à la mode. C'était, suivant Tacite, un des instruments du pouvoir impérial. L'adultère, l'inceste, l'assassinat, le fratricide, le parricide régnèrent dans le palais des maîtres du monde.

Dans un temps où les exemples des souverains étaient si contagieux, lorsque les Césars commettaient de telles horreurs, que devaient être dans la cité consacrée à Vénus les mœurs de la société romaine!

Juvénal disait : « La posterité n'ajoutera rien à nos dépravations; je défie nos descendants de trouver du nouveau : le vice est à son comble et ne peut que baisser. » Toutes les découvertes faites à Pompéi prouvent que Juvénal avait raison.

Plusieurs Pères de l'Église, et notamment Tertullien, ont cru que Dieu, irrité des abominations commises par les Pompéiens, chargea le Vésuve de les punir et d'engloutir leur ville maudite sous un déluge de lave et de feu.

LES CATACOMBES.

LES CATACOMBES

CHAPITRE PREMIER.

ROME.

Les Romains ont vaincu tous les peuples. Enrichis des dépouilles de l'univers, ils sont parvenus à se procurer toutes les jouissances que l'imagination peut rêver ici-bas. En sont-ils plus heureux? Jamais, à aucune époque peut-être, un cri de détresse ne résonna plus profondément dans l'humanité. Les dieux perdaient leur prestige et ne disaient plus rien à l'âme. La patrie laissait les cœurs indifférents. L'amour de la gloire, si souvent satisfait, semblait s'éteindre. Les hommes, comme par désespoir, s'abandonnaient à toutes les voluptés impures; *desperantes tradiderunt se immunditiæ,* dit l'apôtre. Mais au fond de tous les plaisirs ils trouvaient le dégoût; au fond de toutes les joies la tristesse. Les naturalistes annonçaient la dégénération du globe et la diminution de la sève vitale, *vitalem consumente ubertatem seminum exustione,* dit Pline.

Les philosophes, dans leur misanthropie désolante, ne cherchent même plus à arrêter la décadence des vertus morales. Ils proclament le dédain de la vie, ce don méprisable que l'homme partage avec l'esclave et la bête; ils glorifient le suicide, et ne remercient la nature que d'un seul bienfait, la brièveté de l'existence.

Partout apparaît ce que l'apôtre a si bien défini : la tristesse du siècle, qui donne la mort : *sæculi autem tristitia mortem operatur.*

Quittons Pompéi, et de la hauteur de ces collines enchantées éclairées par un soleil splendide quand elles ne l'étaient point par les flammes du volcan, descendons dans les sombres et souterraines régions des catacombes, où nul rayon de soleil n'a pénétré jamais, où depuis des siècles s'est éteinte la lampe sépulcrale qui brillait sur la tombe des martyrs.

Laissons les fêtes profanes pour les parfums de la prière, les cyniques peintures pour les peintures religieuses, les inscriptions où ne brille que l'esprit de l'homme pour celles où brille l'esprit de Dieu, l'art païen pour l'art chrétien; laissons les mœurs de l'idolâtrie expirante pour les mœurs de l'homme éclairé par la sainte et douce lumière de l'aurore du christianisme. Le païen, en déifiant le vice, en donnant à ses idoles toutes ses faiblesses, tombe au dernier degré de l'abaissement moral, tandis que le chrétien, en admirant la perfection infinie du Créateur, fait de sublimes efforts pour tenter de l'imiter, et pour se montrer digne d'avoir été fait à l'image de Dieu.

Nous voici à Rome. Nous n'avons pas à y prolonger l'étude de la société antique, que nous venons d'essayer à Pompéi; mais peut-on passer à Rome sans s'y arrêter, et admirer ses merveilles sans en rien dire? C'est dans ses musées, dans ses églises, qui sont des musées, qu'on retrouve exposés au grand jour de saints trésors longtemps enfouis dans les ténèbres.

Rome! quel sentiment de vive curiosité et de pieuse émotion fait battre le cœur de l'archéologue et du chrétien, en entrant dans cette ville qui fut la capitale du monde ancien et qui devrait toujours l'être du monde catholique. Rome! c'est la ville éternelle, où tous les peuples ont passé, où les plus grands événements de

l'histoire se sont accomplis, où les Césars obligèrent tous les rois de la terre à s'incliner devant eux, où la nature enfin semble avoir réuni toutes les magnificences et toutes les grandeurs!

« Omnia romanæ cedent miracula terræ.
« Natura hic posuit quidquid ubique fuit.

(Properce, l. 3, Eleg. 22.)

Plutarque appelait Rome une déesse bienfaisante et sacrée, et la remerciait d'avoir réuni toutes les nations entre elles. « Elle est comme une ancre immobile, qui fixe les choses humaines au milieu des tourbillons qui l'agitent. »

Aujourd'hui, sur la terre où les Césars régnaient par la force, siége un vieillard vénéré qui n'a d'empire que sur les âmes et qui est l'ancre destinée à fixer les consciences. Qu'on ne touche pas à la ville sainte! On trouvera dans l'Italie, qui ne fut jamais une, d'autres capitales, qui conviendront mieux à un état de création récente, par la salubrité du climat, le voisinage de la mer, le mouvement industriel et commercial. Mais que Rome convient bien à celui qui a succédé au prince des apôtres et qui garde son tombeau! C'est un temple, c'est un musée; c'est là que des monuments divers et fameux sont toujours debout pour raconter les merveilles de la grandeur romaine et les saints mystères du christianisme.

Qu'on ne touche pas à la ville sainte! Chaque pierre mérite d'être respectée, parce que chaque pierre antique éveille le souvenir d'un grand homme ou d'un grand événement. Il ne faut pas songer à transformer une seule des quatre cents églises en manufacture, parce que chaque église est protégée par un souvenir historique ou un chef-d'œuvre de l'art. Il ne faut pas relever le trône des Césars, dont le despotisme sanglant fut si funeste au monde. Il ne faut pas briser la chaire des apôtres,

dont la parole releva la dignité humaine et fut si bienfaisante pour le peuple.

L'histoire romaine nous a été enseignée avant celle de notre propre pays. La petite ville fondée par Romulus devint la plus grande ville du monde antique, la reine des nations. Elle s'embellit des chefs-d'œuvre, des trésors, des dépouilles de tous les peuples de la terre, et nulle cité ne peut rivaliser avec elle de magnificence et de majesté. Auguste l'avait trouvée de brique, il la laissa de marbre. Le nombre des statues qui la peuplaient s'élevait à soixante mille. Trois cents tours flanquaient ses murailles. Ses voies magistrales aboutissaient à toutes les contrées de la terre. Sa population dépassait peut-être deux millions d'âmes. Ses monuments font encore l'étonnement et l'admiration de notre siècle.

Mais un jour la ville superbe s'abîma elle-même dans le luxe et la débauche; le monde vaincu fut vengé.

Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

Rome expia ses crimes par ses désastres, et la grandeur de ses triomphes ne fut égalée que par la grandeur de ses revers.

Le trône des Césars, souillé par tant d'infamies s'écroula; mais sur ses débris s'éleva le siége pacifique du successeur de saint Pierre, et Rome, purifiée par le malheur, sanctifiée par le sang des martyrs, fut proclamée la ville sainte, la ville éternelle.

En parlant de la ville elle-même, il y a tant à dire que le plus grand embarras qu'on éprouve, c'est de savoir ce qu'on peut omettre.

Les magnificences antiques et les curiosités modernes, les chefs-d'œuvre de l'art païen et les merveilles de l'art chrétien se disputent notre admiration et nous arrêtent à chaque pas.

Souvent aussi, loin d'un antagonisme ou d'une rivalité entre

Le Forum romain et le Capitole (Restauration).

le culte du passé et le culte du jour, on remarque avec quel bonheur s'est opérée, sous d'illustres pontifes, la transformation de Rome païenne en Rome chrétienne.

Voyez ce Capitole, où furent enregistrées les conquêtes de l'univers entier, où tant de rois vaincus suivirent enchaînés le char du triomphateur, où pendant tant d'années se décida le sort des nations. Ses richesses, sa toiture de bronze tentèrent la cupidité des barbares. Il lui reste à peine quelques vestiges de sa construction antique. Son nom, si grand dans l'histoire, *Capitolium romanum*, s'est changé en *Campidoglio*, qui semble vouloir dire un champ d'huile; mais ce lieu célèbre a droit encore à l'admiration du monde. On n'y décerne plus des couronnes aux généraux victorieux, comme César, ni aux poëtes, comme Pétrarque; mais l'architecte de l'édifice moderne se nommait Michel-Ange, les galeries nouvelles sont meublées de chefs-d'œuvre antiques, et le temple de Jupiter Capitolin est aujourd'hui la chapelle vénérée de l'Ara-Cœli.

Visitons, à la lueur des flambeaux, le *tabularium*, dépôt des archives du peuple-roi. Un escalier secret permettait aux sénateurs de se rendre au forum sans être aperçus.

Le Forum romanum! Les Romains ont beau substituer à ce nom célèbre le nom ignoble de *Campo vaccino*, champ du bétail, ils ne parviendront jamais à dépouiller cette place, la plus renommée du monde, de la poésie de ses souvenirs. Voici les vestiges de la tribune aux harangues de Cicéron, où résonne encore l'écho de l'accent immortel, où l'air nous embrase du feu qui animait le prince des orateurs! Ici trois colonnes d'ordre corinthien font comprendre la beauté du temple qui n'est plus; là une colonne isolée a perdu la statue qui décorait son sommet. Ces superbes colonnes, de 45 pieds de hauteur, attestent la magnificence de l'édifice dont elles faisaient l'ornement.

Plusieurs temples ornaient le Forum; on les retrouve presque tous, avec leurs souvenirs païens et chrétiens, transformés en églises. Trois arcs de triomphe sont encore debout. Celui qui est le plus ancien est celui dont le style est le plus pur. Celui qui m'intéresse le plus, c'est celui de Titus racontant les détails du triomphe des vainqueurs de Jérusalem.

Après m'être assis, absorbé dans mes méditations, sur le large piédestal où jadis s'élevait la gigantesque statue de Néron, de 120 pieds de hauteur, j'entre dans le Colysée.

Cet amphithéâtre, le plus colossal qui ait jamais existé, contenait 87,000 spectateurs assis et plus de 20,000 debout. La masse immense de ce monument romain dépasse celle des pyramides de Memphis et des travaux de Babylone; son style rivalise avec celui des beaux temples de la Grèce; sa construction me rappelle le grand événement de la dispersion des Juifs, qui fournirent des milliers de captifs comme ouvriers.

Dans l'arène antique, vaste vallée creusée dans une montagne de pierre, le silence n'est interrompu maintenant que par de saints cantiques, et à l'aspect de ces lieux, qui ont résonné des cris de joie des fêtes barbares, qui ont été arrosés du sang des plus illustres martyrs, l'âme se sent profondément émue et rêveuse.

Les papes ont été les protecteurs éclairés des arts, et on leur doit la conservation de chefs-d'œuvre nombreux de l'art païen, qu'ils ont su mettre sous la sauvegarde de la religion chrétienne. Leur palais est devenu un véritable Panthéon. Dans le Vatican, où Bonnami compte 13,000 chambres, il en reste peu pour le souverain Pontife. Plusieurs sont occupées par les grands tableaux de Raphaël et de Michel-Ange ; plusieurs sont encombrées des trésors de la science; mais les plus nombreuses sont consacrées aux monuments de l'art antique. Qui ne connaît le

Laocoon, le torse, l'Antinoüs, l'Apollon du Belvédère? On dirait que les dieux et les héros sont venus demander asile au chef de la religion qui a détruit leurs autels. Lorsque, le soir, dans les galeries du palais des papes, dix-huit cents statues antiques apparaissent debout, mystérieusement éclairées par des flambeaux habilement disposés, on se croirait transporté dans les régions d'un monde disparu.

Que de temples païens ont été sauvés de la destruction par des chrétiens qui les approprièrent à leur culte!

Le plus beau temple de l'antiquité, le Panthéon, figure encore parmi les plus belles églises modernes. Il joint au souvenir d'Agrippa, qui l'a fondé, le souvenir de Raphaël, dont il garde la tombe. Le temple de Vesta, si renommé par son portique circulaire, est la chapelle de Santa-Maria del Sole. Le temple de Cérès et de Minerve, orné de belles colonnes sous Tibère, est devenu l'église de Santa-Maria in Cosmedin.

Le temple de la Fortune virile, fondé, dit-on, par Servius Tullius, est remarquable par la beauté de ses colonnes ioniques. C'est aujourd'hui l'église de Sainte-Marie l'Égyptienne. Quel contraste entre les pratiques païennes et les pratiques chrétiennes qui furent observées dans les mêmes lieux! Sous le paganisme, le 1er avril de chaque année, les jeunes filles à marier venaient se montrer sans vêtements à la Fortune virile, en suppliant la déesse de dissimuler aux hommes leurs imperfections corporelles. Depuis l'avénement du christianisme, combien de vierges pieuses sont venues faire vœu de chasteté sur l'autel de Marie, et lui demander la grâce d'échapper aux séductions du monde pour rester fidèles aux espérances du ciel.

Tout, dans l'ancienne Rome, porte l'empreinte de la grandeur du peuple-roi. C'est là notamment que les thermes, dont j'ai déjà parlé, étaient d'une incomparable magnificence.

Ce qui saisit aussi d'étonnement, c'est l'immensité des aqueducs dont les ruines gigantesques se dressent au loin dans la campagne romaine. Ils suivent le voyageur, percent les montagnes, comblent les vallées, se transforment en ponts sur les fleuves, en arcs de triomphe dans les villes, et, en arrivant à Rome, se parent de frontons et de leurs plus belles sculptures. L'eau arrive de 167 lieues, et son volume égale celui de la

Aqueduc romain.

Seine à Paris. C'est avec raison que Pline s'écriait qu'il n'y avait rien de plus admirable dans l'univers entier.

Nous avons parlé des tombeaux de Pompéi; qu'ils étaient magnifiques les monuments funéraires de la campagne de Rome,

« Où dans tout son néant gît la grandeur de l'homme! »

Il ne reste malheureusement que des ruines de plusieurs tom—

beaux célèbres comme celui d'Auguste, où fut inhumé le jeune Marcellus; mais il en est un dont la masse a fatigué le temps, *moles Hadriana*, le mausolée d'Adrien, aujourd'hui le château Saint-Ange. Les papes en utilisant ces constructions gigantesques les ont sauvées de la destruction. La statue colossale d'Adrien couronnait l'édifice. Elle fut brisée; mais la tête de l'empereur, retrouvée heureusement, est une des curiosités du musée du Vatican.

A la place de la statue de l'empereur romain, Benoit XIV a mis celle d'un ange. De là vient le nom de Fort-Saint-Ange.

La tombe immense, changeant de destination, contient encore une garnison nombreuse; elle est en communication avec le palais des papes par une longue galerie construite en 1459 : c'est la forteresse la plus importante de Rome.

D'admirables statues décoraient l'entablement du mausolée. Au VIe siècle, les Grecs les lancèrent sur l'armée de Vitigès, qui les assiégeait; celles qui furent sauvées font vivement regretter celles qui ont été perdues. Le soubassement de l'édifice est massif. Tout est dans de si vastes proportions qu'on peut arriver à cheval jusqu'à la première plate-forme.

Que de souvenirs rappelle ce monument comme tombeau, comme forteresse, comme prison!

Dans ce colossal mausolée les cendres des empereurs ne trouvèrent pas le repos que leur eût assuré une tombe plus modeste.

La forteresse servit plus d'une fois d'asile aux papes, notamment à Clément VII, assiégé par le connétable de Bourbon. Dans cette tour si bien défendue était déposé le coffre contenant le trésor pontifical. Ce coffre-fort est vide. Pie IX n'a plus de trésor à garder. Celui qu'il possède ne lui sera pas enlevé. Il est inépuisable, comme les sentiments de respect et d'amour qu'il sait inspirer aux fidèles.

Les prisons du château Saint-Ange ont des souvenirs qui effacent

encore tous les autres. Jamais asile des morts ne fut rempli de plus d'horreur pour les vivants. On ne peut visiter sans frémir ces cachots sombres, témoins de tant de drames tragiques. C'est là que le cardinal Caraffa fut étranglé; c'est là que le pape Jean X périt étouffé.

Mais partout, à chaque pas, vous êtes suivi par une ombre plaintive, l'ombre de la belle Béatrix de Cenci. C'est là qu'elle fut jugée. Voyez cet avocat en robe, qui entr'ouvre une porte, et qui se désole d'arriver trop tard. C'est Farinacci, son défenseur. Il tenta des efforts inouïs pour sauver la tête de Béatrix qui, fût-elle coupable, était moins odieuse que sa victime. Voici le lieu où la jeune beauté, condamnée au dernier supplice, prie le bourreau d'attendre, pendant que le Guide achève son portrait, qui a tant contribué à l'immortaliser! Ce personnage légendaire fait oublier au château Saint-Ange les infortunes des souverains illustres.

Les tombeaux antiques bordent surtout la voie Appienne. Cette voie, antérieure de trois siècles à la venue de Jésus-Christ, s'étendait à 88 lieues, et, dans un parcours de deux cent dix-sept kilomètres, était pavée de lave basaltique. Un nombre infini de tombes a été découvert, et il en reste encore à découvrir. Cicéron parle, dans ses Tusculanes, des mausolées de Calatinus, de Metellus et des Scipions. Celui de Calatinus n'est pas retrouvé. Celui de Metellus, dont les murailles mesurent 11 mètres 36 centimètres d'épaisseur, fut transformé en forteresse au moyen âge, et des créneaux remplacèrent les colonnes qui décoraient la coupole.

L'hypogée de la famille des Scipions est taillé dans les flancs d'une colline. On y descend éclairé par des torches. On n'y voit plus que les inscriptions copiées et les places vides des sarcophages déposés au Vatican. Dans les profondeurs de ce caveau, oublié par le temps au dernier siècle encore, Scipion Barbatus reposait dans sa tombe de marbre, rehaussée d'ornements do-

riques. Le squelette presque entier avait à un de ses doigts une bague, donnée par Pie VI à lord Algermon Peray. Cette bague est aujourd'hui la propriété du comte de Beverley.

Deux colombaires très-bien conservés se font remarquer sur la voie nécropolitaine d'Appius. On y descend par un escalier étroit, et dans deux vastes salles, bien éclairées, on voit une quantité considérable d'urnes rangées deux par deux, dans des niches symétriquement placées. Plusieurs de ces petites cellules conservent encore leurs inscriptions. Elles furent bâties pour recevoir, dit-on, les cendres des affranchis de César et de Pompée.

L'urne de l'esclave a résisté aux siècles, et il n'est pas resté une pierre des tombeaux fastueux des héros qui se disputèrent le monde. C'est ainsi que le temps, dans sa marche capricieuse, ou, pour mieux dire, tracée par la Providence, se joue des vains projets des hommes, renverse les puissants, exalte les humbles, respecte ce qui est fragile, et brise ce qui semblait vouloir le défier par sa masse orgueilleuse.

Un des plus grands charmes de Rome moderne, c'est ce qui lui est resté de Rome antique, ce sont ses ruines admirables, ses arcs de triomphe, ses temples, ses colonnes colossales de Trajan et de Marc-Aurèle, ses statues grecques, ses obélisques égyptiens et les trésors artistiques de tous les peuples anciens, trésors recueillis dans des musées sans nombre.

Je passerai la description de ses 148 places, de ses fontaines monumentales, de ses 22 villas princières, de ses 84 palais splendides; mais puis-je ne rien dire de ses 398 églises?

C'est là surtout que l'on peut admirer les chefs-d'œuvre de l'art chrétien qui ne craignent pas le voisinage de l'art païen, souvent associé à l'ornementation de l'édifice religieux. La basilique de Saint-Jean-de-Latran est célèbre comme le premier siége de l'évêque de Rome. On y admire la statue colossale de Constantin, des

tombeaux d'illustres personnages, des colonnes de bronze doré du temple de Jupiter Capitolin, des mosaïques et des tableaux des plus grands maîtres modernes.

Son beau cloître du XIIe siècle est riche en monuments pieux transportés de Jérusalem; on y remarque notamment des colonnes du temple de Salomon.

Comme à Florence et à Pise, le baptistère est un édifice indépendant et séparé de la cathédrale. Que de souvenirs! Dans ce vaste bassin de porphyre, entouré de 16 colonnes magnifiques fut baptisé le premier empereur chrétien.

Une autre chapelle s'élève non loin de la Basilique. C'est la chapelle de la *Scala Santa,* qui renferme l'escalier de la maison de Pilate. Ce n'est qu'à genoux que l'on monte ces 28 marches de marbre blanc, arrosées par le sang du Sauveur, et sans cesse l'objet d'une vénération tant de fois séculaire.

Santa-Maria-Maggiore, la plus ancienne et la plus belle église consacrée à la mère de Dieu, a pour relique la crèche de l'enfant Jésus, et pour ornements quarante-quatre colonnes ioniques du temple de Junon, des mosaïques du VIe siècle, des statues de Léonard de Sarzane, des bas-reliefs de Bernin, des peintures du Guide.

Santa Croce-in-Gerusalemme fut érigée sur les jardins d'Héliogabale par sainte Hélène, qui la dota d'une partie de la sainte croix qu'elle avait retrouvée à Jérusalem.

La basilique de Saint-Paul, une des plus belles du monde, fut incendiée en 1824. A l'appel du pape, le monde catholique envoya des dons qui permirent de la reconstruire dans le même lieu et plus somptueuse que jamais. La gloire d'avoir terminé cette œuvre magnifique revient à Pie IX, qui, au milieu des plus rudes épreuves, a su faire de si grandes choses pour la religion et pour l'art. Les ateliers pontificaux ne cessent de travailler à l'achèvement des

portraits des papes en mosaïque. Cette série contient déjà 258 tableaux.

Saint-Louis, l'église française si remplie de souvenirs chers à notre patrie, se fait remarquer par la richesse de sa décoration et surtout par les fresques du Dominiquin.

L'église des Capucins ne peut avoir ni marbre, ni dorure, parce qu'elle appartient à un ordre mendiant; mais elle possède quelques toiles admirables. Saint Michel écrasant le serpent est un chef-d'œuvre du Guide. La beauté de l'archange surpasse celle de l'Apollon du Belvédère.

Que de petits sanctuaires rappellent de grands événements!

Voici la chapelle *quo vadis*. Un jour saint Pierre, effrayé des obstacles que sa mission offrait à Rome, se retirait découragé. Il était déjà hors des murs, lorsque le Christ lui apparut. « Seigneur, lui dit l'apôtre, où allez-vous? *Domine, quo vadis?* » « Je reviens à Rome pour m'y faire crucifier de nouveau. » A ces mots, saint Pierre, ramené au sentiment du devoir, retourne dans la ville où le martyre l'attendait.

Voici la chapelle de *San-Paolo alle-tre-fontane*. Là saint Paul fut décapité sur une borne qui n'a pas été déplacée. Sa tête rebondit trois fois, dit-on, et dans chaque endroit où elle tomba jaillit aussitôt une source d'eau vive. Cette tradition est consacrée par trois autels élevés sur trois fontaines.

Il faudrait des volumes pour la seule énumération des merveilles des églises de Rome. Saluons de nos respects et de notre admiration la basilique de Saint-Pierre, le plus beau monument élevé par l'homme en l'honneur de Dieu.

Au lieu même où le prince des apôtres subit le martyre, saint Anaclet, son successeur, éleva un oratoire. Plus tard Constantin transforma cette humble chapelle en magnifique basilique. Les restes de cette église, vieille de onze siècles, furent précieusement

conservés, lorsque, au-dessus de la crypte qui les contenait, Bramante, Michel-Ange et Raphaël élevèrent la basilique moderne, qui coûta plus de trois cents millions.

Traversons cette place elliptique, chef-d'œuvre de Bernin. La galerie est composée de quatre rangs de colonnes formant trois allées où plusieurs voitures peuvent passer de front. 192 statues de saints couronnent l'entablement; un obélisque superbe décore le milieu de la place, et de chaque côté une fontaine monumentale lance à vingt pieds de hauteur des jets d'eau qui ressemblent à des torrents.

Plan de Saint-Pierre avec les figures de Bramante et de Michel-Ange.

Rien de plus connu au monde que la façade de Saint-Pierre. La célèbre coupole, jetée dans les airs avec tant de hardiesse, n'est dépassée en élévation que par la flèche de Strasbourg et les pyramides d'Égypte.

Dans l'intérieur, la parfaite harmonie des détails dissimule la véritable grandeur de l'ensemble. A mesure que le regard, parcourant l'enceinte sacrée, s'élève des marbres précieux du pavé éblouissant aux peintures du dôme, à mesure qu'il interroge

ces vastes chapelles, ces tombeaux qui rappellent des noms illustres, ces tableaux qui sont des mosaïques, ces statues qui sont des chefs-d'œuvre, l'admiration grandit; et si, l'on a été moins impressionné au premier moment, on est saisi d'un étonnement plus vif après la découverte de tant de merveilles. 748 colonnes décorent l'édifice. On y remarque 389 statues; la plus vénérée est une statue en bronze du IVe siècle représentant saint Pierre assis. La chaire en bois du prince des apôtres est enfermée dans une chaire de bronze, trône monumental de ses successeurs.

L'autel papal est placé vis-à-vis de la porte. Le pape ne se retourne jamais en disant la messe, et se trouve toujours en face de l'assemblée. Le baldaquin qui surmonte l'autel est orné de dorures et fait avec des colonnes provenant de l'ancien Panthéon.

Au-dessous même de l'autel s'ouvre la *confession* de Saint-Pierre où brillent 142 lampes constamment allumées. On nomme confession la crypte où sont déposés les confesseurs de la foi. En est-il de plus vénérable au monde que celle où reposent des souverains illustres et vingt-quatre papes canonisés? En est-il qui parle davantage à un cœur chrétien que celle où l'on peut s'agenouiller devant les tombes de saint Pierre et de saint Paul, aux lieux même où coula le sang du prince des apôtres?

Au-dessus de l'autel, dans les hauteurs de la coupole, comme pour attirer la pensée vers les régions sublimes et mystérieuses, est gardée, au milieu d'insignes reliques, la vraie croix rapportée de Judée par l'impératrice Hélène.

Faut-il parler des palais de Rome, où le génie de l'art moderne a tenté de nobles efforts pour s'élever au-dessus du génie de l'art antique?

Le palais du Vatican semble s'effacer devant le temple du Seigneur, et c'est cependant un monde de merveilles. Le souverain qui a les palais les plus splendides est celui qui est le plus mo-

destement logé. Une petite table avec un crucifix, un modeste fauteuil surmonté d'un dais en velours rouge, des siéges en bois, voilà tout l'ameublement du père des fidèles. Mais qui pourrait énumérer les trésors de l'art et de la science accumulés dans les galeries et la bibliothèque du Vatican?

L'ancien palais d'été des souverains pontifes, le Quirinal, est aussi un musée. Le Capitole est un musée; les palais de seigneurs romains sont des musées.

Les cardinaux ne dissipaient point leurs grandes fortunes en des plaisirs frivoles; leur seul luxe était l'ornement de leurs palais. Ils ouvraient jadis, comme aujourd'hui, aux pauvres comme aux riches, et ils exposaient aux yeux de tous les chefs-d'œuvre de l'art païen et de l'art chrétien recueillis dans leurs splendides galeries.

Voici la louve d'airain, dont parlent les anciens auteurs et qui provenait du temple de Romulus; voici les statues des empereurs romains; voici celle de Pompée au pied de laquelle succomba César poignardé par Brutus. Voici un Gaulois, le gladiateur mourant!

Voilà le jugement dernier de Michel-Ange, la transfiguration de Raphaël!... Je m'arrête en parlant des chefs-d'œuvre réunis à Rome : ils sont connus du monde entier.

Le dernier musée auquel on ait songé, c'est un musée uniquement chrétien. Il est établi au palais de Latran. Rien de plus intéressant au point de vue archéologique et religieux. C'est là que sont pieusement conservées les saintes dépouilles des cimetières antiques. Ces précieux objets, nous les étudierons en les reportant par la pensée dans les catacombes où ils furent placés dès les premiers jours du christianisme.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DESCRIPTION DES CATACOMBES.

Le chevalier de Rossi, dont l'érudition est célèbre en Europe, et qui possède mieux que personne la science des catacombes, a bien voulu un jour m'accompagner au cimetière de Saint-Calixte, l'un des plus anciens et des plus intéressants de Rome souterraine.

A peu de distance de la ville, sur la voie Appienne, l'illustre savant fit arrêter notre voiture. Il ouvrit une petite porte qui nous conduisit dans une vigne. Puis nous descendîmes par un escalier très-roide dans les profondeurs de la terre.

Nous étions seuls; nul *custode* n'avait paru. Nous étions munis de petites bougies blanches, *cerini*, qui suffirent pour nous éclairer dans ces solitudes sombres, dont M. de Rossi connaît si bien le secret.

Me voilà donc dans ces labyrinthes sacrés où des ombres éternelles couvrent d'un saint mystère les tombes des premiers-nés du christianisme. Je me sentis saisi d'une émotion religieuse. Que de souvenirs se pressaient dans mon esprit, et que de saintes pensées faisaient battre mon cœur! La mort a toujours quelque chose de triste. Ce n'est pas Dieu qui l'a faite. C'est le châtiment

de la première faute. Dans ces galeries mortuaires règne un silence profond ; le bruit de la ville et du monde ne peuvent pénétrer jusque là. Aucune voix indiscrète ne troublait le recueillement de mon âme : le silence n'était interrompu que par ma voix, à laquelle répondait une voix pieuse et savante.

Des rues ténébreuses, sinueuses, obliques, se croisent en tous sens et s'entrelacent dans cette ville nécropolitaine. Des deux côtés de chaque rue sont creusées des tombes oblongues de la dimension du corps qu'elles recevaient. Ces tombes, horizontalement placées, sont rangées symétriquement comme des étagères les unes au-dessus des autres. Les angles des allées sont occupés par les cercueils des enfants.

Les étages sépulcraux sont plus ou moins nombreux dans les différents quartiers et varient de quatre à treize.

La plupart des tombeaux sont faits pour une personne seule : quelques-uns cependant sont plus profonds ; il étaient destinés à recevoir plusieurs corps. On les appelait *bisomum*, *trisomum*, *quadrisomum*, selon qu'ils pouvaient contenir deux, trois ou quatre cadavres.

Le christianisme ne donnait à tous ses disciples qu'un même Père, un Dieu unique ; qu'une même patrie, le ciel. Il avait resserré tous les liens qui doivent unir les hommes, et surtout les liens de famille. Comment le cœur, échauffé par les saintes flammes de la charité, n'aurait-il pas été plus accessible aux douces émotions de la tendresse paternelle et de la piété filiale ! Le mariage béni dans le ciel, avant d'être consommé sur la terre, durait autant que la vie, et lorsque la mort venait le dissoudre, les époux étaient réunis encore dans la même tombe, dans le *cubiculum*, ou chambre destinée à une famille.

Souvent, aux mauvais jours des persécutions, plusieurs martyrs succombaient ensemble pour la glorification de la foi. Leurs pré-

cieux restes, pieusement recueillis, étaient déposés dans des mausolées voûtés qu'on nommait *arcosolia*.

Les tombes étaient fermées avec des dalles et scellées avec un ciment assez fort pour empêcher les émanations délétères. Ce ciment, durci par les siècles, est aujourd'hui encore très-difficile à briser.

Sépulcres chrétiens.

M. de Rossi, en me conduisant dans les corridors funèbres, me faisait distinguer les tombes les plus anciennes des plus récentes. Les plus nouvelles sont les mieux faites; on voit que les ouvriers se perfectionnaient dans leur œuvre séculaire et

souterraine. Les peintures les plus anciennes sont au contraire les plus belles. La décadence générale de l'art se fait sentir malgré les progrès du sentiment chrétien.

Les rues sont sinueuses. En les creusant, on faisait des circuits pour éviter de rencontrer les *cubicula* et les *arcosolia* des rues opposées. On se serait bien gardé d'un alignement régulier. Les fidèles savaient se reconnaître dans ces lieux ténébreux; ils en connaissaient les détours, et plusieurs portes, ménagées de divers côtés, leur fournissaient des issues pour échapper à leurs persécuteurs, qui n'osaient pas s'aventurer dans ces labyrinthes inconnus, creusés dans les entrailles de la terre.

Dans ces souterraines nécropoles on trouve des petites places, *areæ* et, de distance en distance, des chapelles. Elles sont ordinairement disposées sous des *luminaria*, ouvertures extérieures dont parle saint Jérôme et qu'on retrouve encore. Ces *luminaria* communiquaient avec le dehors; mais, s'ils laissaient descendre peu de lumière dans de telles profondeurs, ils y faisaient pénétrer assez d'air pour changer et purifier celui qui circulait dans des allées étroites peuplées de tombes.

Chaque chapelle se divise en deux salles, sans doute pour la séparation de sexes. On remarque près du sanctuaire la *cathedra* (d'où nous vient le nom de cathédrale) : c'était le siége où s'asseyait l'évêque. Devant l'autel, une transenne ou balustrade en pierre, souvent ornée du monogramme du Christ, empêchait la foule d'approcher trop près du prêtre. On peut se mettre encore à genoux sur les mêmes gradins où s'agenouillèrent tant de générations de saints.

C'est le pape saint Félix qui consacra l'usage de célébrer la messe sur les restes des martyrs : *hic constituit supra memorias martyrum missas celebrari*. De nos jours encore, l'autel contient des reliques et affecte la forme d'une tombe. Les cierges allumés

durant les offices sont aussi une tradition des flambeaux qui éclairaient les chapelles souterraines.

Ces chapelles avaient des formes diverses. L'une affecte la forme carrée, l'autre la forme sphérique avec six niches demi-circulaires; une autre se fait remarquer par une voûte de plein cintre reposant sur des colonnes taillées dans le tuf.

Il est des voûtes, des colonnes ornées de pampres de vigne en stuc. L'autel quelquefois aussi est décoré avec art.

J'étais entré dans les catacombes l'imagination remplie des beaux vers de Delille sur l'aventure, imaginaire à ce qu'il paraît, du peintre Robert, perdu dans l'obscurité de ces vastes régions, où l'on ne voit que la nuit, où l'on n'entend que le silence. D'autres sentiments m'étaient inspirés par ces lieux sombres, mais pleins d'images et de souvenirs qui frappaient mes yeux et parlaient à mon cœur.

J'assistais par la pensée à une cérémonie des premiers chrétiens. Ces milliers de tombes s'éclairaient de leurs petites lampes. Les essences les plus précieuses étaient répandues sur ces pierres vénérées. Chacun, en passant, priait devant le cercueil d'un être cher, cercueil qu'il avait soin de marquer de l'empreinte d'une médaille, d'un cachet ou d'une inscription touchante.

L'encens des prêtres, les chants majestueux répétés par les échos souterrains, les doux cantiques des vierges, la voix paternelle et consolante de l'évêque de Rome, tout jusqu'à la mystérieuse horreur des ténèbres et à l'habitude de vivre avec la mort, devait rendre la prière plus fervente, la méditation plus profonde et exciter plus vivement dans l'âme émue l'enthousiasme du martyre, qui était considéré comme la porte de l'immortalité et des ineffables délices.

Lorsqu'un héros de la foi venait de mourir courageusement plutôt que de trahir son Dieu, on célébrait sa gloire, et le titre de

martyr était la plus grande dignité de ceux qui n'aspiraient qu'à conquérir le ciel. Si l'on demandait au Seigneur le repos éternel pour les défunts, on le remerciait aussi de les avoir rappelés à lui.

Les larmes, le désespoir conviennent aux païens privés de toute espérance au delà du tombeau ; mais pourquoi s'affliger lorsqu'on sait qu'une personne chère s'est endormie dans le sein de son Dieu? *De dormientibus non contristemini*, disait saint Paul, *sicut et cæteri qui spem non habent*. Pleurer les morts avec ces éclats de douleur que les hommes du siècle apportent aux funérailles, ce n'est pas seulement, dit saint Cyprien, mentir à sa propre foi, c'est encore donner à penser aux persécuteurs du Christ que les bras du Sauveur ne se sont pas ouverts pour ceux qui ne sont plus.

J'étais partagé entre l'émotion religieuse et la curiosité de m'instruire auprès du chevalier de Rossi.

J'ai parlé et je parlerai des *Catacombes*. Chose étrange! Ce mot, aujourd'hui adopté partout, ne se trouve nulle part dans les inscriptions sépulcrales. Il apparaît pour la première fois dans une épître du pape Grégoire I. Restreint d'abord à un seul cimetière, il fut ensuite étendu par une révolution de langage à tous les cimetières souterrains de Rome.

Rien de touchant comme les noms donnés à ces cimetières antiques par les premiers fidèles qui les appelaient : conciles des martyrs, trônes des justes, port de la vie, sanctuaire du sommeil éternel, séjour de la paix et du repos!

Combien y a-t-il de catacombes romaines? Les uns disent soixante, M. de Rossi n'en admet que quarante-six ; d'autres beaucoup moins : cette divergence sur un chiffre s'explique. Il est facile de prendre des catacombes entières pour des fragments de catacombes, et des fragments de catacombes pour des catacombes entières.

La longueur totale des rues, si on additionnait leur étendue diverse, dépasserait 380 lieues. Le nombre des tombes n'est pas d'un calcul sans difficulté; on l'évalue approximativement à sept millions.

L'origine des catacombes est-elle purement chrétienne? Des auteurs, les uns de bonne foi, les autres par une antipathie prononcée contre les reliques, ont prétendu que les chrétiens utilisèrent pour se cacher des carrières abandonnées. Ce que nous prenons pour les ossements des martyrs ne serait que les restes de quelque vil esclave, de quelque scélérat jeté à la voirie.

J'avoue que, avant d'avoir vu les lieux et d'avoir entendu le chevalier de Rossi, j'avais des doutes, et que j'étais porté à croire que les catacombes s'organisèrent dans les excavations séculaires faites primitivement pour l'extraction des matériaux qui servirent à la construction de la ville de Rome.

Les anciens ont parlé des arénaires; Cicéron rapporte qu'un jeune homme fut entraîné dans les arénaires hors de la porte Esquiline, et que là on lui ôta la vie. D'après Suétone, Phaon conseillait à Néron poursuivi d'aller se cacher dans une arénaire. Néron refusa de s'ensevelir ainsi tout vivant sous la terre.

Le creusement de ces souterrains était une œuvre immense, l'œuvre des siècles. Le temps et les moyens n'auraient-ils pas manqué aux chrétiens pour de si vastes travaux? Proscrits et persécutés, se seraient-ils dénoncés eux-mêmes en creusant de profondes retraites? Qu'auraient-ils fait d'ailleurs de déblais si considérables? Enfin, parmi les pierres sépulcrales on en trouve dont l'inscription trahit évidemment une origine païenne.

Après un examen sérieux de ces objections, la lumière de l'évidence a dissipé tous les doutes dans mon esprit.

Les arénaires existent encore, et diffèrent essentiellement des catacombes. Ces arénaires sont ouvertes, aussi près que possible, de la

surface du sol. L'accès en est facile. Les voies en sont larges pour la circulation des chariots. Elles s'étendent dans la direction où se trouvent les meilleurs matériaux, la pouzzolane et le tuf lithoïde. L'exploitation est faite avec une extrême régularité.

Les catacombes ont des entrées étroites et cachées ; elles plongent profondément dans la terre, et l'on n'y pénètre que par des escaliers très-roides. Elles ne recherchent que le tuf granulaire, terrain peu propre à bâtir, parce qu'il n'a ni la consistance de la pierre ni la friabilité du sable. Les corridors sont resserrés et sinueux. Tous les travaux intérieurs sont dirigés avec une régularité parfaite, et s'il y a quelque désordre apparent, c'est un effet de l'art : il est aisé d'en découvrir le but.

Les *fossores,* en ouvrant des rues nouvelles, les déviaient et les coupaient selon les saillies ou les enfoncements des *cubicula* et des *arcosolia*.

D'après Varron et Faustus, les arénaires, *puticoli*, ne se trouvaient qu'en dehors de la porte Esquiline. Les catacombes principales sont dans une autre direction.

Les chrétiens et les païens avaient des idées différentes sur les morts. Les païens les brûlaient. Ils regardaient l'âme comme une espèce de feu follet que le feu dégageait du corps.

Les chrétiens repoussèrent cette coutume, et il leur fut interdit formellement de livrer le cadavre au bûcher. *Christianus, cui cremare non licuit*, disait Tertullien. Joseph d'Arimathie avait enseveli Notre Seigneur dans un sépulcre neuf taillé dans le roc. Les disciples du Christ imitèrent leur maître jusque dans ce mode de sépulture. Les fidèles voulurent avoir une tombe faite à leur dimension individuelle et pieusement fermée.

Les païens et les chrétiens éprouvaient une vive répulsion les uns contre les autres. Ils auraient eu également horreur de mêler leurs dépouilles dans le même sanctuaire de la mort.

Les persécuteurs des apôtres et de leurs disciples leur reprochaient de cacher dans les entrailles de la terre d'abominables mystères et les appelaient *latebrosa*, *lucifuga natio*.

Les fidèles, de leur côté, cherchaient un lieu saint pour dormir le dernier sommeil aussi près que possible de la tombe des martyrs ou de l'autel de leur Dieu.

Les Romains avaient un grand respect pour les morts, même pour ceux de leurs ennemis. Leur persécution ne s'étendait pas au delà de la vie. Dans des peintures très-anciennes, notamment dans celle du martyre de saint Hippolyte, les amis du saint sont représentés recueillant ses membres mutilés, et épongeant son sang sur la poussière.

Un de nos savants distingués, M. H. de Lépinois, dans un remarquable article sur Rome souterraine, démontre que M. de Rossi a prouvé la légalité des cimetières chrétiens pendant l'époque des persécutions. Ces cimetières, placés d'abord sous l'égide du droit privé, et appartenant à un individu ou à une famille, furent sauvegardés par le privilége des corporations, comme appartenant à une société reconnue par la loi.

La loi romaine considérait comme religieux tout terrain sans distinction consacré à la sépulture ; *religiosum locum unusquisque sua voluntate facit, dum mortuum infert in locum suum.*

Le fondateur d'un cimetière chrétien a pu imposer à ses héritiers, par une stipulation légale, l'obligation de n'y admettre que ceux qu'il voulait, que ceux qui pratiquaient sa religion. On a trouvé sur deux inscriptions sépulcrales ces expressions remarquables : *ad religionem pertinentes meam, sibi et suis fidentibus in Domino.*

Les tombeaux collectifs devinrent plus tard les propriétés de colléges ou confréries dont les empereurs romains reconnurent la légalité. L'assemblée des chrétiens jouit sous Septime Sévère du

privilége des sépulcres régulièrement reconnus. Ce privilége fut tantôt maintenu, tantôt retiré, et Tertullien nous apprend que les fidèles ne cessaient de le réclamer.

Les persécutions furent atroces, mais non constantes. Le nombre des chrétiens s'accrut rapidement dans des proportions considérables. Les déblais pouvaient être jetés dans les arénaires ; quelquefois aussi lorsque une galerie était complétement et partout remplie de cadavres, on la bouchait avec les déblais de la galerie qu'on ouvrait à côté. Si l'immensité des excavations étonne, c'est qu'on ne songe pas qu'elles furent l'œuvre de quatre siècles et de plusieurs millions d'hommes.

La découverte d'emblèmes païens dans les catacombes est facile à expliquer. La campagne de Rome était semée de tombeaux brisés dans les guerres civiles. Les chrétiens ne firent aucune difficulté de se servir de ces marbres abandonnés. Ils n'avaient pas le choix des matériaux lorsqu'un seul jour voyait mourir des milliers de martyrs. Ils se contentaient de retourner à l'intérieur l'inscription ou l'image profane, plus ou moins précipitamment effacées, et sur la face extérieure ils traçaient des légendes et des symboles chrétiens.

J'ai vu une inscription rétablie avec un art prodigieux par M. de Rossi. On lit dans les œuvres du pape Damase des vers où il exprime le désir d'être inhumé auprès de saints dont il énumère les noms ; mais pour ne pas troubler leurs cendres, il demande qu'on lui construise une petite chapelle séparée. Je suis entré dans cette chapelle. Près de l'autel on découvre une pierre brisée. M. de Rossi recueille ces fragments de marbre au nombre de cent cinquante. Avec une patience qui tient du génie, il les rapproche, les classe, assigne sa place à chaque lettre, en supplée quelques-unes, qu'il colore en rouge pour les distinguer des lettres antiques, qui sont en noir; et c'est ainsi qu'il parvient à

compléter la parfaite restauration d'une inscription précieuse en beaux caractères damasiens. Eh bien, au revers de cette inscription il s'en trouve une autre, sur la face opposée de la table de marbre; elle est en l'honneur de Caligula.

Aujourd'hui l'origine exclusivement chrétienne des catacombes est une question résolue, et l'on peut dire qu'il y a chose jugée par la science.

Les protestants anglais, comme les catholiques de France, reconnaissent que *tous ces cimetières sont chrétiens sans mélange d'aucune sépulture païenne* (1).

Un de nos savants de l'Institut s'exprime ainsi (2) : « S'il y a une vérité démontrée pour tout homme qui a fait des catacombes de Rome le sujet d'une étude sérieuse et impartiale, c'est que ces souterrains dans l'état actuel sont exclusivement des cimetières chrétiens; et ce qui n'est pas moins évident aux yeux d'un critique éclairé, c'est que tous les éléments de la décoration, sans en excepter les marbres et autres monuments qui s'y rencontrent, ont été appropriés à une intention chrétienne en recevant un emploi chrétien. » Une des gloires de M. de Rossi sera d'avoir prouvé jusqu'à l'évidence, la *cristianità delle catacombe romane* (3).

Que de reliques précieuses ont été retirées de ces nécropoles des premiers martyrs!

L'Église a de tout temps approuvé la vénération des reliques authentiques. Autrefois on n'osait point partager les ossements des saints, qu'on divise aujourd'hui à l'infini. On se contentait de

---

(1) The church in the catacombes, a description of the primitive church of Rome, by Charles Maitland ; London, 1846.

(2) Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XII, 3e mémoire sur *les Antiquités chrétiennes des catacombes*.

(3) Rossi. *La Roma sotteranea cristiana*, t. I, p. 63.

prendre un peu d'huile de la lampe allumée près de la tombe du martyr, et les *brandea* ou étoffes qui avaient touché son corps. Dans une charte, contenant l'énumération des dons envoyés par saint Grégoire à Théodebude, reine des Lombards, on lit notamment : *ex olio sancti Cornelii*. Cette huile de saint Corneille reposait sur une tablette qui existe encore près de la tombe de ce vénéré pontife.

Si tous les morts ensevelis dans les catacombes étaient chrétiens, tous n'étaient pas sans doute des saints. J'étendais la main pour saisir dans une tombe ouverte des ossements oubliés M. de Rossi retint mon bras, en me disant que c'était défendu sous peine d'excommunication.

A quels signes est-il permis de reconnaître, après tant de siècles, ceux qui firent à Dieu le sacrifice de leur vie?

Les fidèles avaient l'usage de recueillir pieusement le sang versé par les soldats du Christ. On retrouve dans plusieurs sépulcres des fioles de verre dont l'origine a longtemps préoccupé les savants. Ces fioles avaient-elles contenu le sang des martyrs ou bien simplement des parfums? Il était facile, dans une comparaison attentive, de distinguer la cassolette en verre destinée aux parfums, accompagnée ordinairement d'une petite cuiller, et la fiole, l'*ampolla di sangue*, encore rougie par le sang qu'elle avait conservé.

La question de savoir si la présence d'une de ces fioles dans une tombe devait être considérée comme l'indice d'un martyr a paru digne à Pie IX d'une étude approfondie. Il l'a soumise à l'examen des hommes les plus versés dans l'archéologie chrétienne. Elle a été résolue affirmativement, après une longue délibération à laquelle ont pris part sept cardinaux et plusieurs savants. Il serait difficile de trouver des juges plus compétents et d'avoir sous les yeux plus d'éléments d'appréciation. Le pape a

confirmé cette décision, qui a été sanctionnée par la science européenne.

Les catacombes furent un lieu de sépulture, un lieu de prière, un lieu de refuge dans le danger. Elles ne furent pas ordinairement habitées. Ce séjour de la mort eût été malsain pour les vivants. Quelquefois les fidèles furent surpris par leurs persé-

Entrée d'un souterrain.

cuteurs dans ces retraites mystérieuses, et ils ne purent pas toujours leur échapper, malgré les issues secrètes ménagées dans les rues tortueuses et sombres.

L'empereur Valère avait défendu aux chrétiens de s'assembler dans les lieux *appelés cimetières, et même de les visiter*. Le pape saint Étienne continua, comme ses prédécesseurs, à adminis-

trer les sacrements dans les catacombes. Un jour qu'il célébrait la messe, des ministres de mort pénétrèrent dans la chapelle souterraine. Le vénérable pontife demande la faveur d'achever le saint sacrifice, et puis il offre aux bourreaux sa tête qui roule sur l'autel ensanglanté. Saint Sixte, son successeur, fut également égorgé dans les catacombes.

Les *luminaria* étaient de vrais précipices, et les Romains se plaisaient à y jeter, comme du haut de la roche tarpéïenne, les chrétiens vivants, qui trouvaient ainsi la mort dans les lieux où les attendait la sépulture. Sainte Candide, vierge romaine, fut poursuivie, lapidée et lancée par un luminaire de la crypte.

Lorsque le jour de triomphe fut arrivé, et que la croix si longtemps proscrite brilla resplendissante sur le front du maître du monde, les sanctuaires souterrains, dépositaires des tombes des premiers héros de la foi, devinrent l'objet d'une vénération universelle. La foule s'y précipitait. Il fut nécessaire d'en rendre l'accès facile. On ouvrit des portes près de la voie publique. On adoucit, on élargit les escaliers, on multiplia les *luminaria*. Les pèlerinages aux reliques commencèrent, et ils continuèrent, longtemps. M. de Rossi me faisait remarquer sur la pierre des murs des graffites qu'il lisait d'une manière qui me paraissait merveilleuse; c'étaient des noms, des prières, des formules d'admiration et d'adoration qu'il nommait *proscinemi*. L'usage de ces proscynèmes se retrouve sur les temples de la Grèce, sur les pyramides d'Égypte, et sur les rochers du Sinaï. Il faut lire dans M. de Rossi les différences qui existent entre les proscynèmes païens et les proscynèmes chrétiens.

J'ai vu, dit M. de Rossi, dans sa *Roma sotteranea*, au haut de la colonne trajanne, une prière en grec de formule byzantine écrite par un Constantin.

Que de touchantes pensées éveillent dans le cœur ces inscrip-

tions au trait où le pèlerin gravait sur les parois des catacombes sa pensée du moment! Celui-ci demande une prière : « Je suis Eustache, humble pécheur, serviteur de saint Marcellin martyr; ô toi qui liras ces mots, prie pour moi et que le Seigneur te protége! » Celui-là prie pour une âme qui lui est chère. Il a écrit sur tous les murs : *Sophronia, vivas in Deo; Sophronia, vivas in domino.* Sophronie, vivez dans le Seigneur! » Quel titre avait-elle à la tendresse de celui qui priait pour elle avec tant d'ardeur? La prière fut exaucée. Le pèlerin a le bonheur que sa douce Sophronie vive pour Dieu, et il écrit avec joie : *Sophronia dulcis, semper vives Deo.*

Parmi les visiteurs illustres des catacombes on ne peut oublier saint Jérôme.

« Quand j'étais enfant, dit-il, et que j'étudiais à Rome, j'étais dans l'usage de visiter chaque dimanche, avec d'autres enfants, qui partageaient mes goûts, les tombes des apôtres, des martyrs, et de pénétrer jusqu'aux cryptes qui y sont creusées dans les entrailles de la terre. Les murailles qui vous pressent des deux côtés, lorsque vous y entrez, sont remplies de cadavres, et l'obscurité est si grande dans ces lieux, qu'il semble presque qu'on assiste à l'accomplissement de cette parole du prophète : Qu'ils descendaient vivants dans les tombeaux. Çà et là une faible clarté venant d'en haut dissipe momentanément l'horreur des ténèbres; mais en avançant vous plongez de nouveau dans la profonde obscurité de la nuit, et spontanément se présente à votre esprit le vers du poëte :

Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent.

Partout l'obscurité profonde et le silence même épouvantent l'imagination. » « Ce lieu, dit Prudence, en décrivant le cimetière de Saint-Hippolyte, ce lieu est merveilleusement propre à inspirer

la dévotion, et l'autel est toujours préparé pour ceux qui veulent venir y prier. Quand je souffrais du corps ou de l'âme, j'y suis allé moi-même répandre mes supplications, et je me suis retiré soulagé. »

Les chapelles souterraines étaient trop petites pour contenir la foule des fidèles qui venaient prier sur la tombe des martyrs le jour de la fête. Alors on éleva des églises au-dessus des cimetières consacrés par les reliques des saints illustres. C'est sur la crypte renfermant le tombeau de Saint Pierre que Constantin éleva sa belle basilique. Cet exemple donna naissance à plusieurs sanctuaires renommés encore à Rome.

L'histoire raconte que, même depuis le triomphe du christianisme, des papes se refugièrent dans les catacombes. Le pape Libère y attendit la mort de l'empereur Adrien Constant, et saint Boniface Ier la fin des troubles suscités contre lui par Eulalius.

D'après Ciampi, les cimetières souterrains sont tellement froids et humides, pendant l'été, qu'il y aurait danger à les habiter. Les papes qui, selon les historiens sacrés, y auraient fait leur séjour, ont dû résider dans des églises bâties au-dessus des catacombes.

La ferveur des saints ne s'arrêtait pas devant l'idée qu'une résidence était triste et malsaine, si elle semblait propre à exciter la piété. Saint Philippe de Néri, par un sentiment de pénitence, *pœnitentiæ causa*, passa dix années de sa vie dans le cimetière de Saint-Calixte, seul avec ses méditations et les tombes des martyrs.

Lorsque les barbares envahirent Rome, ils ne respectèrent pas même les régions des morts. Les uns y cherchaient dans ces lieux cachés un butin mystérieux; les autres, plus tard, en enlevèrent les corps saints. Les papes ne pouvant mettre à l'abri

des profanations les premiers monuments chrétiens, en retirèrent les principales reliques pour les déposer dans des églises. C'est à cette occasion que le Panthéon prit le nom qui lui est resté de *Sancta-Maria-ad-Martyres*.

Les catacombes, ainsi dépouillées de leurs plus précieux trésors, furent négligées et plus tard oubliées. Des éboulements comblèrent les *luminaria* et bouchèrent les portes. Des champs cultivés s'étendirent sur ces lieux abandonnés, dont ils effacèrent les dernières traces.

Un savant, qu'on a nommé le Christophe Colomb des catacombes, Bosio, après des explorations aussi longues que s'il eût fallu découvrir des mondes ignorés au delà des mers, finit par retrouver en 1618 le cimetière Pontien. Un de ses plus illustres successeurs dans la science de Rome souterraine, c'est le chevalier de Rossi. La découverte d'un simple fragment d'inscription, en 1849, lui fit retrouver le tombeau de saint Corneille en 1853, et la crypte de saint Sixte en 1854. Ce sera une des gloires du pontificat de Pie IX d'avoir favorisé les recherches de M. de Rossi et d'en avoir facilité le succès. La crypte de saint Sixte est, après celle de saint Pierre au Vatican, la plus intéressante pour l'histoire du christianisme; car ce fut longtemps le lieu de sépulture des papes les plus héroïques défenseurs de la foi chrétienne.

CHAPITRE TROISIÈME.

LES INSCRIPTIONS DES CATACOMBES.

Une immense quantité de pierres sépulcrales a été recueillie à Rome par la piété et par la science. Si quelqu'un venait me dire, en se servant d'une expression de Josué, *quid tibi volunt lapides isti*, que te veulent toutes ces pierres? Je lui répondrais : Ces pierres sont les témoins muets de la vie de nos ancêtres dans la foi ; c'est la page contemporaine où sont gravées les origines de notre religion; c'est le monument arrosé du sang des martyrs et des larmes des saints, qui nous révèle, après des siècles, les vertus, les mœurs, la pensée des premières générations chrétiennes.

Jésus n'a rien écrit. Il a confié aux apôtres sa loi; il leur a dit : « Allez, enseignez les nations ». Et la parole de Dieu s'est répandue dans le monde, et les successeurs des apôtres la transmettront aux peuples futurs jusqu'à la consommation des siècles.

Le christianisme grandit dans l'ombre. Il se recrute surtout parmi les pauvres, dont il honore la misère, parmi les esclaves, dont il relève la dignité. Est-ce à dire que le peuple, premier propagateur de l'Évangile, fut le seul qui comprit d'abord les bienfaits apportés à l'humanité par le culte nouveau? Les matrones romaines,

habituées à toute la mollesse d'une vie de luxe et de plaisirs, les personnages illustres qui voulaient garder leur position sociale, difficile à concilier avec l'abjuration des pratiques païennes, ont-ils tous repoussé une religion qui leur imposait tant de sacrifices? Cette religion parlait à l'intelligence et au cœur, elle élevait l'esprit aux idées les plus sublimes, et elle avait des consolations pour toutes les souffrances de l'âme. Aussi, en étudiant les récentes découvertes de M. le chevalier de Rossi, on s'étonne de retrouver dans les cimetières souterrains un nombre si considérable de noms des plus célèbres descendants de l'aristocratie républicaine de Rome.

La prédication des catacombes ne cherchait pas à faire du bruit au dehors. Elle répandait les vérités de la foi nouvelle et la pratique de vertus inconnues du monde païen.

Une tradition récente, le souvenir encore vivant des premiers disciples, donnaient une autorité puissante à la voix du successeur de saint Pierre, qui était prêt à chaque instant à certifier son affirmation par le sacrifice de sa vie.

Qui aurait senti alors la nécessité de composer des livres religieux? La doctrine était si bien expliquée par la parole sacerdotale! la controverse était inutile. Les païens se servaient de la terreur des supplices plutôt que de la force des raisonnements pour combattre l'invasion d'un culte qui condamnait toutes leurs pratiques. S'ils disaient parfois aux innovateurs : Où sont vos livres sacrés? nous les voulons, il faut nous les remettre, ce n'était point pour y chercher la vérité qu'ils désiraient voir ces livres, ils espéraient y découvrir la trace des plus noirs mystères.

Les fidèles étaient trop sages pour livrer leurs dogmes divins aux risées et aux profanations de leurs persécuteurs ignorants et cruels. Ils n'auraient pas été surtout assez imprudents pour leur révéler par écrit l'organisation intérieure des catacombes.

Les monuments des premiers écrivains de l'Église, les épîtres de saint Ignace, de saint Polycarpe, de saint Clément ne sont que de simples commentaires du Nouveau Testament, et jettent peu de jour sur le berceau du christianisme.

Plus tard, lorsque les chrétiens attaqués par l'hérésie eurent le pouvoir de faire entendre leur défense et d'expliquer leur doctrine, ils étaient déjà loin des temps apostoliques, et la tradition primitive était exposée à s'effacer d'autant plus vite, que la ferveur des anciens jours devenait moins vive.

Cette absence de documents sur l'histoire du christianisme naissant a été exploitée par la critique irréligieuse, et l'on a prétendu que les quatre premiers siècles de notre ère n'étaient pas favorables à nos croyances actuelles. Pour réfuter une telle accusation, comment interroger la voix du passé?

Les catacombes romaines vont nous répondre et nous raconter leurs mystères. La science moderne fait pénétrer de plus en plus son flambeau dans la profondeur des ténèbres.

Déjà plus de onze mille inscriptions chrétiennes, antérieures au VIe siècle, ont été recueillies à Rome. Pie IX, qui au milieu des plus rudes épreuves ne néglige rien de grand ni d'utile, a ordonné à ses frais l'impression de cette collection immense, et a chargé un illustre savant de cette publication grandiose.

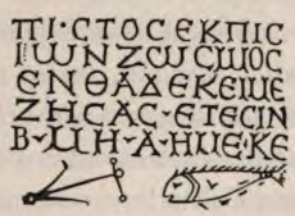
C'est avec une érudition qui fait l'admiration du monde entier que le chevalier de Rossi classe toutes ces inscriptions dans l'ordre topographique, fixe leur âge, les restitue dans leur forme primitive, et parvient à en déterminer le sens, la valeur historique.

En citant quelques inscriptions, pour donner une idée des dogmes, des rites et des mœurs de l'Église primitive, je ne m'arrêterai pas à un travail déjà fait, en dissertant sur la chronologie de ces monuments épigraphiques; j'aurai soin de puiser mes renseignements aux meilleures sources.

Une messe aux Catacombes.

Le style lapidaire des chrétiens paraît imiter quelquefois celui des païens, mais très-souvent aussi il en diffère essentiellement. Les plus habiles graveurs ne furent point les premiers convertis. Les inscriptions primitives n'offrent pas de relief : elles sont anaglyphiques, c'est-à-dire en creux. On les remplissait de couleur jaune et rouge, minium ou cinabre. On trouve encore à Pompéi de ces inscriptions au minium que l'éponge ne peut effacer. Le rouge était la couleur du sang : c'est par le sang que les martyrs triomphaient du monde et remportaient le ciel. Quelques inscriptions sont simplement tracées au charbon.

L'épitaphe était gravée sur l'ivoire, sur la plaque de marbre, sur la brique, sur la lame de plomb qui fermait les *loculi*. Elle n'est accompagnée dans les temps primitifs que d'ornements très-simples; on n'y voit pas de ces figures humaines qui décorent les sarcophages du moyen âge; mais à côté de l'écriture on remarque des palmes, des cœurs, des triangles, des raisins, le poisson symbolique, l'agneau, la colombe et surtout le monogramme du Christ, qui remplace le nom sacré du Sauveur.



L'épigraphie des catacombes pourrait nous offrir plus d'un curieux sujet d'étude.

Cicéron et Aulu-Gelle nous apprennent qu'il y avait une grande différence entre la prononciation vulgaire et l'orthographe écrite. Cicéron parle encore de la langue rustique *lingua rustica*, et Plaute de la langue noble *lingua nobilis*. Ceci explique ce qui

peut nous choquer dans la manière d'écrire des graveurs chrétiens comparée à celle des grands auteurs classiques.

L'homme du peuple écrivait les mots comme il les prononçait *maiir* pour *mater* mère, *fraiir* pour *frater* frère. Il se servait quelquefois de l'écriture cursive; quelquefois il la mélangeait avec les lettres majuscules. Il employait les caractères grecs, barbares ou romains, tantôt séparément, tantôt tous mêlés ensemble. Il écrivait le grec avec des lettres latines et le latin avec des lettres grecques. Cette mode étrange devait être assez répandue. Martial raille la manie des bas bleus de son temps d'orner avec affectation leur langage de mots grecs, la langue des gens lettrés, et de se donner l'air de parler une langue étrangère sans avoir jamais quitté leur pays.

Le graveur mettait souvent une lettre pour une autre. Ainsi le B remplace souvent le V, comme en Gascogne : *Regina vibas in Domino Zézu*, Regina vis en Notre Seigneur Jésus. Cette confusion, très-fréquente dans les inscriptions catacombales, offre souvent des difficultés de traduction. Comment faut-il traduire les mots : *bibe in Domino*, gravés sur les coupes sacrées, faut-il dire : Bois le sang du Seigneur, ou vis dans le Seigneur?

Tantôt la ponctuation manque, tantôt elle abonde. Le point est mis après chaque mot, et même après chaque lettre du même mot. La virgule, que des savants ont cru d'origine moderne, se retrouve, mais rarement, dans les inscriptions des catacombes.

Le graveur remplace souvent le point par un V, simplement tracé ou coupé par une barre transversale, par l'astérisque *, par le chiffre arabe 6, par une croix, par un petit cœur.

Les solécismes et les barbarismes ne sont pas rares dans la phrase épigraphique. Nous trouvons : *filibus* pour *filiis; puellabus* pour *puellis; amicus pauperorum* pour *pauperum*. Dans le patois romain, peut-être le mot pauvre se disait-il *pauperus* au lieu de *pauper*.

Une inscription nous apprend que Jules, âgé de vingt ans et dix mois, a été enseveli vierge, *depositus virgo* (1). Ce mot *virgo* était des deux genres comme le mot *homo* en latin et le mot *enfant* en français. *Homo* signifiait l'homme et même la femme. On disait *hic homo*, *hæc homo*. En grec aussi ἄνθρωπος s'applique à l'homme ou à la femme, selon qu'il est précédé de l'article masculin ὁ ou de l'article féminin ἡ.

Au deuxième concile de Macon, saint Prétextat lut des oraisons qu'il avait composées dans son exil. On lui reprocha de n'avoir pas toujours le style très-pur, et un évêque, à l'aide de je ne sais quel syllogisme, voulut lui prouver qu'il avait commis une faute en employant le terme *homo* pour exprimer la femme. Le concile reconnut qu'il était démontré par l'Écriture que le mot *homo* était applicable aux deux sexes (2).

Je m'arrête dans cette étude philologique, qui pourrait offrir tant d'intérêt et servir à relever tant d'erreurs de langage accréditées par le temps. Le fils de Dieu est nommé *filius hominis;* par son humanité il n'est que le fils de Marie. Ne fallait-il pas traduire *filius hominis* par fils de la femme? et pourquoi donner par excellence le titre de Fils de l'homme à celui-là seul qui n'a pas eu l'homme pour père?

La comparaison de la langue des catacombes et de la langue païenne de Pompéi fait ressortir de curieuses divergences. Il a fallu un style nouveau pour rendre des idées nouvelles.

Le païen en mourant paye sa dette à la nature; il est enlevé à la terre : *reddidit debitum, abreptus est.* Le chrétien repose en paix, il s'endort dans le Seigneur : *requiescit, dormit in pace.* On lit dans un grand nombre d'épitaphes catacombales les mots *in pace*,

(1) Le mot *virginius, virginia*, exprimait qu'on avait conservé sa virginité, jusqu'au moment de la réception du sacrement de mariage.

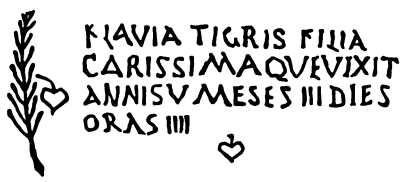
(2) *Histoire de l'Église catholique*, par l'abbé Rohrbacher, t. IX, p. 335. Voir les auteurs cités.

en paix. Ces mots ont été retrouvés dans un vers de Virgile, sur quelques médailles, mais jamais sur une tombe païenne. Cette locution *in pace* était devenue évidemment l'expression de la paix canonique de la communion chrétienne.

Pour le païen tout est fini à la mort. Il est à jamais enfermé dans la tombe, *situs*, *conditus*. Le chrétien en expirant est délivré de la prison du péché, il naît au Seigneur; s'il est confié à la terre, ce n'est qu'à titre de dépôt, en attendant le jour de la résurrection, *depositus est*. Le trépas pour lui n'est qu'un changement, *mutatio*.

Les niches des colombaires se nomment *loca* au pluriel; le sépulcre des catacombes *locus*, *loculus*. La réunion des tombes chrétiennes s'appelle *cimetière*. Les Romains donnaient ce nom de *cœmiterium* aux chambres à coucher où ils recevaient dans leurs maisons les hôtes de passage. Pour les soldats du Christ, la vie n'était qu'un séjour transitoire, *transitus*.

Une palme accompagne souvent l'inscription. La palme chez les Romains était le symbole de toutes les victoires. On doit la con-



sidérer chez les chrétiens comme un signe secondaire du martyre. Elle a pu signifier aussi tous les genres de triomphe de l'homme sur les vanités du monde.

Le style de l'épitaphe chrétienne est plus laconique que celui de l'épitaphe païenne. L'artiste des catacombes, comparé à celui de Pompéi, montre moins d'esprit dans la composition, mais plus de sentiment. Il est moins habile, mais il est pénétré d'idées plus

élevées. Il n'est pas payé pour faire une œuvre d'art; il est pressé. Peut-être en rendant hommage à un martyr songe-t-il que ce martyr lui tend les bras du haut des cieux, et que l'heure d'aller le rejoindre dans l'éternité va sonner tout à coup!

Dans les derniers temps l'épitaphe devient plus longue, plus soignée, mais plus prétentieuse. Elle emploie la poésie, et ne dédaigne pas d'associer à des paroles chrétiennes des expressions, des vers entiers de Virgile (1).

☧

Hic jacet infelix proprio Cicercula nomen,
Innocens qui vivit semper in pace quiescat,
Qui cum bis binos natura ut compleret annos
Abstulit atra dies, et funere mersit acerbo.

Les Romains proportionnaient la grandeur de la tombe à l'importance du personnage pour qui elle était élevée. Les Metellus avaient des mausolées immenses; quant au cadavre de l'esclave, *vile cadaver*, dit le poëte, on le jetait dans les *puticoli*, ou pourrissoirs publics.

L'égalité dans les catacombes règne parmi les morts comme parmi les vivants. Tous les sépulcres sont semblables. Ils n'admettent d'autre distinction que celle du martyre ou d'une vertu surhumaine.

Voici un maître qui repose à côté de son esclave, Fortunion; voici un sénateur, Punicus Pudens, à côté d'un teinturier (*Seberus tinctor*). Auprès des tombes des matrones, des vierges appartenant aux plus illustres familles romaines, je trouve celles des femmes dont la position est la plus humble : c'est Leontia, qui faisait de la poterie, *lacunara;* c'est Pollecla, qui vendait de l'orge sur la rue Neuve, *que orden bendet de bia noba ;* c'est Antessie la balayeuse de rue. Cette fille, la plus vile aux yeux des païens, était la plus

(1) Marini, p. 824. Cimetière de Saint-Cyriaque.

vénérable aux yeux des chrétiens : son sépulcre est décoré de la palme du martyre.

Toutes les tombes ont droit au même respect. Souvent elles sont recommandées à la piété des fidèles. L'esclave Alexandre écrit sur la pierre qui recouvre les restes de son fils Marcus : « Par le Dieu unique, je vous supplie, mes frères, de ne pas détériorer ce tombeau après ma mort. »

Aux recommandations les plus touchantes s'ajoutaient quelquefois les imprécations les plus terribles. « Qu'il périsse misérablement, qu'il soit privé de sépulture, qu'il ne jouisse pas de la résurrection, qu'il ait le sort de Judas, celui qui osera violer ce tombeau ! »

Jamais les persécutions et les dangers n'empêchèrent les chrétiens de veiller à la garde de la demeure des morts. Ils venaient prier et méditer sur les sépulcres des martyrs ; ils venaient y chercher la grâce de les imiter. Voici une épitaphe touchante : « Au temps de l'empereur Adrien, Marius, à la fleur de l'âge, officier de l'armée, *dux militum*, qui vécut assez, puisqu'il donna sa vie avec son sang pour le Christ, repose enfin dans la paix. Ses amis bien méritants l'ont déposé dans cette tombe, dans les larmes et la frayeur, le 6 des Ides. »

Ces larmes, cette frayeur, *cum lacrymis et metu*, disent assez les dangers que couraient les chrétiens en rendant les derniers devoirs à leurs frères. Grégoire de Tours rapporte que Daria, vierge, et Chrysante, tous deux martyrs, furent enterrés vifs dans le cimetière de la voie Salaria. Les fidèles s'y rendirent pour honorer leur mémoire. Comme la foule allait toujours croissant, l'empereur Numérien ordonna que l'on profitât du moment où elle serait assemblée dans les catacombes pour murer l'entrée, et enfermer ainsi les personnes qui se trouvaient dans l'intérieur. Cet ordre cruel fut exécuté sans pitié.

Les inégalités si marquées dans la société antique entre le Romain et le barbare, le citoyen et l'étranger, ont disparu devant le principe de la fraternité chrétienne. Les catacombes s'ouvrent pour tous les disciples du Christ. Les habitants des pays les plus lointains se rencontrent à côté des fiers habitants de Rome. Nous y retrouvons des Gaulois. « Ici Gordien, messager de la Gaule (*nuntius Galliæ*), fut égorgé pour la foi avec toute sa famille. Ils reposent en paix ; Théophila, leur servante, leur a donné cette tombe. »

Il était d'usage en devenant chrétien de choisir pour patron un saint et de prendre son nom. Ce n'était pas une règle sans exception. On n'était pas forcé de quitter le nom païen, et souvent on n'aurait pas eu le temps de le faire. Le martyre suivait la conversion de trop près. Ainsi nous lisons sur les inscriptions funéraires des noms de la Grèce et de Rome : *Socrates in pace*, Diogène, Romulus, Rémus, etc. *Hic requiescit in pace dulcis Romulus*. Rémus était gaulois de naissance. Il mourut martyr. De Rémus vient le mot français Rémi.

« Chose merveilleuse, dit M. Gaume (t. IV, p. 141), parmi les milliers de *loculi* découverts dans les catacombes on n'en a pas trouvé un seul qui portât le nom d'un personnage quelconque de l'ancienne loi. » Je crois que le savant prélat se trompe. Je trouve dans Perret (p. 146) cette inscription : « Ici repose *Samson*, dans un *bisomum* et sa femme Victoria, qui l'avait fait faire de son vivant. » Il faut reconnaître cependant que les noms d'origine hébraïque, ainsi que l'a fait observer M. Ed. Le Blant, sont d'une extrême rareté sur les marbres des fidèles d'occident.

L'épitaphe chrétienne se distingue de l'épitaphe païenne par ses habitudes silencieuses et par l'absence des signes honorifiques.

Le nom du père et la filiation ne sont jamais rappelés aux catacombes, d'après Mgr Gaume. C'est aller trop loin. Il y a

quelques inscriptions qui permettraient, pour me servir d'une expression du comte de Richemont, d'imprimer bientôt une sorte d'almanach de Gotha de la noblesse romaine appartenant au christianisme avant Constantin. Je citerai avec M. de Rossi cette épitaphe : « Pompeia Octavia Cœciliana, *clarissima puella*, a vécu... mois et quinze jours. »

Ces mots : *clarissima puella*, qu'on a traduits par très-illustre jeune fille, signifiaient qu'elle était de famille sénatoriale. Ce n'était qu'une enfant de quelques mois, mais elle réunissait les plus grands noms de Rome : Pompée, Octave, Cécilius.

C'était si peu la gloire de ce monde qu'ambitionnaient les chrétiens, que souvent les plus nobles martyrs ne voulaient même pas que leur nom leur survécût sur la pierre de la tombe. Lisez cette épitaphe d'une sainte inconnue : « La jeune fille est morte pour obéir à son Christ : *Mortua est puella, jubente Christo suo.* »

Une des plus grandes différences que nos savants, et notamment M. Ed. Le Blant, ont fait ressortir entre l'épigraphie chrétienne et l'épigraphie païenne, c'est que dans le nombre considérable d'esclaves et d'affranchis qui existait parmi les premiers fidèles l'épitaphe, sauf de très-rares exceptions, omet toujours la qualification de *servus*, de *libertus*.

L'esprit évangélique avait effacé toutes les distinctions de race et d'origine. L'esclave et l'homme libre avaient le même Dieu pour père, et devaient également le servir. Ils s'honoraient du titre de serviteur de Dieu, si usité dans les inscriptions chrétiennes : *servus Dei*, *famula Dei*.

Nous avons fait ressortir les qualifications vaniteuses prodiguées sur les tombeaux de Pompéi : on énumérait avec complaisance les honneurs dont le défunt avait joui ; on n'omettait pas son *bisellium* ; on n'oubliait que ses qualités personnelles. Dans

les catacombes, au contraire, les seuls titres que l'épitaphe rappelle ce sont les titres que le défunt a pu acquérir par ses vertus à la clémence divine : Il fut le serviteur fidèle de Dieu ; il fut un courageux martyr, *fortissimus martyr*, il fut l'ami des pauvres.....

SANCTI S MARTYRIBVS TIBVRTIO
BALERIANO ET MAXIMO QVORVM
NATALES EST XVIII KALEDAS MAIAS

Citons des exemples :

« Le 5 des calendes de novembre, ici fut déposé pour dormir, *hic positus ad dormiendum*, Gorgonius, qui fut l'ami de tout le monde et l'ennemi de personne, *omnibus amicus et nemini inimicus*.

« Hermogène, adieu, tu as vécu vingt ans ; tu as fait le bien, tu n'as affligé, tu n'as offensé personne. »

La charité, l'humilité, ces vertus nouvelles, si opposées aux mœurs féroces et fières des Romains, étaient les plus appréciées aux catacombes. « Rosta, soumise et affable pour tous, *omnibus subdita et affabilis*, vis en paix, au nom de Pierre. »

Rarement la profession du défunt est indiquée. On ne dédaigne pas de rappeler les plus modestes.

« Ici repose en paix Jovinus, de la corporation des carrossiers, *schola carrucarum;* il a vécu trente-cinq ans environ, six mois et neuf jours. »

Ce simple carrossier était aussi considéré dans les catacombes qu'un triomphateur à Rome ; martyr, il avait conquis la palme des cieux.

Tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique sont surtout tracés avec soin sur les pierres tombales, et lorsque Calvin disait : « Quel est le monument romain qui ait jamais parlé de vos exor-

cistes? » il ne se doutait pas qu'une inscription du cimetière de Saint-Calixte pourrait lui répondre : Lisez sur ce marbre antique, Paul *exorciste* près des martyrs.

Plusieurs épitaphes font mention des néophytes et des catéchumènes, c'est-à-dire de ceux qui se préparaient à recevoir les sacrements.

Les *fossores*, qui consacraient leur vie à creuser les tombes et à ensevelir les morts, devaient appartenir à une corporation religieuse ou aux rangs inférieurs du clergé. La gravure a plusieurs fois représenté le *fossor* Diogène avec son costume et les instruments de sa profession.

Rien de laconique en général comme l'épitaphe chrétienne : « Christine, en paix. » Le nom suivi des mots : *in pace*.

Cette règle cependant n'était pas sans exception, et Artaud a tort de rejeter comme suspecte, uniquement parce qu'elle est longue, cette inscription relevée par le savant Aringhi (t. II, p. 685) :

« Alexandre n'est pas mort, mais il vit dans le ciel, et son corps repose dans le tombeau ; il a terminé sa vie sous l'empereur Antonin, qui, voyant qu'il lui devait de la reconnaissance, le paya d'un sentiment de haine. Coupable d'avoir fléchi le genou pour sacrifier au vrai Dieu, il fut conduit au supplice. Quel temps malheureux que celui où l'on ne peut pas même être sauvé dans les cavernes au milieu de tant d'objets sacrés et avec des prières si ardentes! Quoi de plus triste que la vie! mais aussi il est affligeant de ne pouvoir être enseveli avec ses parents et ses amis. Enfin, il brille au ciel! »

Cette dernière pensée consolait de tout.

L'épitaphe chrétienne, qui ne différait pas sur ce point de l'épitaphe païenne, donne souvent des précisions sur l'âge du défunt et la date du décès :

« Januaria, jeune fille vierge, qui a vécu dix-neuf ans deux mois vingt-sept jours quatre heures. »

« Aurélie Eugénie, bien méritante, qui a vécu vingt-trois ans un mois douze jours, morte à la neuvième heure. Déposée le 9 des calendes d'octobre. »

Ce n'est pas lorsqu'un ami, victime de persécutions injustes, venait de succomber à une mort cruelle, que les païens remerciaient le ciel d'avoir éprouvé le sage pour mieux récompenser ses vertus. Ils ne craignaient point de lancer contre les dieux de terribles imprécations. Ils cherchaient même à s'en venger.

La foi du chrétien ne fait au contraire que grandir dans les épreuves, et le sang des martyrs enfante des saints. On bénit le Seigneur des souffrances qu'il envoie, parce qu'on sait qu'il tient compte au ciel des larmes versées sur la terre.

Après tant de siècles, quelle est celle de nos croyances qui n'est pas confirmée par l'épigraphie et la peinture dans les catacombes?

Écoutez l'affirmation de l'unité, de la grandeur, de la sainteté de Dieu, de la Trinité, de la divinité du Christ, base de notre religion.

« Vitalius, qui vécut cinquante ans onze mois dix jours, et qui crut en un seul Dieu. »

« Au Dieu grand, éternel, Statius Diodore. »

« Au Dieu saint et au Christ unique. »

« Ici repose dans le sommeil de la paix Agel Perga, servante de Jésus-Christ, qui vécut dix-huit ans. »

« Je crois en Dieu le Père; je crois en Dieu le Fils; je crois en Dieu le Saint-Esprit; je crois qu'au dernier jour je ressusciterai. »

« Prima, tu vis dans la gloire de Dieu et dans la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

« Au Dieu saint, Jésus-Christ unique, Lucius avec toi. »

« Constance a vécu en paix; vis dans le Christ, *vibas in Christo.* »

Saint Paul disait : « Pour les idolâtres ce monde est sans espérance, et pour eux tout finit avec la vie. » Quel céleste espoir brille au contraire sur les tombes chrétiennes, quelle proclamation énergique de l'immortalité de l'âme, et quelle foi ardente dans l'éternité !

« Moritéma, femme vénérable, ta douce lumière s'est éteinte; en toi brillaient tous les signes de l'immortalité ! »

« Je crois que mon Rédempteur vit éternellement, et que le dernier jour il me ressuscitera de la terre et qu'en corps et en âme je pourrai voir mon Seigneur ! »

« Magus, enfant innocent, tu as commencé ton existence au milieu des innocents; que cette vie sera stable pour toi ! que tu seras heureux d'être reçu dans le sein de la mère Église, à ton retour de ce monde ! Comprimons les soupirs de notre poitrine; arrêtons les pleurs de nos yeux ! »

L'invocation des saints, nos protecteurs et nos modèles; les relations des âmes entre celles qui peuvent prier et celles qui ont besoin des prières, remontent au berceau du christianisme, si digne d'inspirer ces consolations de la mort :

« O sainte Basile, nous vous recommandons notre fille Crescentia, qui a vécu dix mois et un jour. »

« Je te recommande, ô Basilia ! l'innocence de Gemelle. »

« Sabbattius, âme chérie, demande et prie pour tes frères et amis. »

« Puisse-tu vivre en paix et prier pour nous ! Que ton esprit repose heureusement en Dieu, et prie Dieu pour ta sœur ! »

« Vis en paix et demande pour nous, *vibas in pace et pete pro nobis.* »

Lorsque le baptême du sang en purifiant le martyr ne laissait plus de doute sur le sort de son âme, on mettait sur sa tombe : « Tu te réjouis dans la paix, *lætaris in pace.* »

Si l'on doutait encore que l'âme fût assez pure pour passer sans transition de ce monde en la présence de Dieu, on priait pour que l'âme obtînt le séjour de rafraîchissement et de paix :

« Que Dieu te reçoive dans l'éternelle paix! *suscipiatur in pace.*

« Que Dieu tout-puissant rafraîchisse ton âme dans le Christ. *Deus Christus omnipotens, spiritum tuum refrigeret in* ☧. »

Le païen qui élève un superbe mausolée à un ami y déploie les élégances du style lapidaire et y fait l'étalage des titres honorifiques du défunt; mais au lieu de paroles de tendre regret, de douce affection, de consolante espérance, il dit sèchement à celui qui n'est plus :

« Que tes os reposent à l'aise! que la terre te soit légère! »

La religion en donnant au cœur la résignation ne lui a rien ôté de sa sensibilité. Elle ne condamne pas les doux élans de la nature, elle les développe au contraire dans ce qu'ils ont de bien. Elle ne nous défend pas de pleurer ceux qui nous furent chers, mais elle nous console en nous montrant le ciel où ils nous attendent. En brisant les liens des passions désordonnées, elle resserre les liens de la famille.

Dans les catacombes, en vivant avec les morts, on leur conservait plus de tendresse. Le père, l'époux, le fils, l'ami, la douleur dans l'âme, *dolentes,* mais sans murmurer contre le Seigneur, qui les éprouve, ornent les tombes chéries des expressions les plus affectueuses, les plus touchantes.

« Tu nous a quitté trop tôt, Constance, toi qui avais tant de beauté et d'intelligence! Elle a vécu dix-huit ans six mois seize jours. Constance, repose en paix! »

« A mon fils Épictète, très-innocent, *innocentissimo*, qui a toujours vécu dans la plus grande innocence. »

« A Dalmatius, son fils chéri, *dulcissimo*, enfant plein d'intelligence et d'esprit, qui n'a pu faire le bonheur de son père que durant sept ans entiers, qui, en étudiant les lettres grecques, saisit au vol, sans qu'on les lui enseignât, les lettres latines, enlevé de ce monde en trois jours, le 3 du jour de février, né le 8 des kalendes d'avril, Dalmatius son père. »

Rien de plus gracieux et de plus tendre que les épithètes données aux enfants qui avaient quitté la vie avant d'avoir pu être initiés à la science du mal. Ils sont appelés : âme douce et innocente, petit agneau de Dieu, petit innocent, petit agneau sans tache, *Agnellus Dei*, *parvus innocens*, *agnus sine macula*, etc.

« Au nom du Christ,

Sépulture de Cæcabonius, le 15 des kalendes d'août; il a vécu un an trois mois et vingt-un jours, tourtereau sans fiel, *palumbulus sine felle*, qu'il repose en paix ! »

« Sur la tombe de la petite Aselle, morte à l'âge de dix mois vingt-un jours, on lit aussi : *Palumbula sine felle*, petite colombe sans fiel. »

L'âme pure des enfants allait rejoindre les anges. Une épitaphe parle d'un enfant rappelé par les anges, *accersitus ab angeli*.

Les parents invoquaient les prières de ces petits saints : « Prie pour tes parents ! Matronala, qui as vécu deux ans cinquante-deux jours ! »

Comme les fils répondaient par la piété filiale à la tendresse des auteurs de leurs jours !

« A Étienne et Generosa, mes très-chers parents, *dulcissimis parentibus*, qui ont longtemps vécu dans le siècle sans le moindre sujet de plainte l'un contre l'autre, *sine querela*, leur fils Drusus, très-malheureux de leur perte, *infelicissimus*. »

Celui qui élève le tombeau se donne souvent les épithètes de *dolens*, *infelix*, *sceleratus*, ce dernier mot voulait dire aussi malheureux (1).

« A Félicien, son père si bien méritant, Germanus désolé, *dolens*. »

« A Alicia Severa, ma mère, et ma nourrice, la plus douce des femmes, *dulcissimæ feminæ*. »

Si les vertus conjugales étaient tombées en décadence à Pompéi, elles brillaient de tout leur éclat dans les catacombes.

De touchantes inscriptions célèbrent l'union constante des époux qui ont passé de nombreuses années d'accord, sans le moindre nuage, *semper concordes*, *sine læsione animi*, *sine querela*.

Écoutez ces voix désolées des maris, pleurant les douces compagnes de leur vie!

« A l'âme la plus innocente, à l'épouse la plus chère, à la femme la plus excellente et la plus digne. »

« A l'épouse la plus chaste, à l'âme remplie de douceur qui a passé avec moi onze ans et vingt-deux jours. »

« A Aurelia, la plus heureuse épouse, la plus chaste, la plus pieuse en tout, Agapetus, son mari, a fait ce tombeau! »

Sixte-Quint disait qu'il canoniserait toutes les femmes dont le mari ferait l'éloge. Quels éloges reçoivent les femmes des catacombes! mais quelles épouses chrétiennes!

Les maris étaient fidèles à leur femme comme à Dieu; aussi leur mort laissait-elle de vifs regrets dans le cœur des veuves éplorées.

« A Karite, qui a vécu quarante-cinq ans, qui en a passé vingt avec moi, au bon mari, *bono marito*, à sa chère mémoire; que ses os reposent en paix! »

---

(1) Dulcissimæ filiæ Hermioneti Paulus *sceleratus* pater merenti feci. Deposita die XVIIII Kal. Sep. Rossi. *Inscriptiones*... t. I, p. 144.

« Primutius, après avoir subi de cruelles épreuves, est mort très-courageusement en martyr, *fortissimus martyr;* il a vécu trente-huit ans. Il repose en paix; sa femme a donné cette tombe à un époux si doux, si digne, *perdulcissimo*, *benemerenti*. »

Les frères, les amis se prodiguaient les plus tendres épithètes :

« A sa sœur Bonosa bien méritante, en paix. »

« Casennius à Clétus, son ami très-cher, *carissimo;* qu'il repose en paix! »

Inscription.

J'ai consacré des chapitres séparés à l'épigraphie et à la peinture, qui cependant se réunissent presque toujours dans les catacombes pour se compléter l'une par l'autre.

Nous examinerons plus loin les représentations symboliques des mystères de notre religion. On aime à retrouver les preuves de ses croyances retracées sur les murs des catacombes, le plus précieux musée des antiquités chrétiennes.

Les fidèles des premiers siècles, comme nous, et à la différence des anabaptistes, n'hésitaient pas à donner aux enfants en danger de mort le baptême qui leur conférait la qualité de chrétien.

« Consacré au Dieu grand, Florentinus a fait cette tombe à

son fils Apronien, bien méritant, qui vécut un an neuf mois et cinq jours, après avoir été tendrement aimé de son aïeule. Il le vit près de mourir, et il demanda à l'église qu'il sortît de ce monde en qualité de fidèle. »

Un des plus illustres savants de l'Europe, le P. Secchi, a examiné avec la plus minutieuse attention les anciens verres recueillis aux catacombes. Ces coupes où la gravure a représenté de saintes images portent souvent cette inscription en grec : *Bois, afin que tu vives de ces biens.*

On sait que les Pères grecs appellent la sainte eucharistie le bien ou les biens.

Ces coupes étaient destinées au divin sacrifice de l'autel ou à la sainte communion. Elles sont d'une haute antiquité. Le pape saint Zéphirin avait ordonné que les vases consacrés à l'eucharistie fussent au moins de verre; mais le verre, à raison de sa fragilité, fut interdit plus tard par le pape Urbain.

Ces petits vases furent alors employés à recevoir le sang des martyrs enfermés dans leurs tombes.

M. Edmond de l'Hervilliers raconte que lorsque S. S. Pie IX eut ordonné la publication aux frais du trésor pontifical du recueil des inscriptions chrétiennes, un docteur protestant des plus renommés dit à M. Rossi : « Vous ne publierez pas toutes les inscriptions des premiers siècles. » M. de Rossi répondit qu'il ne se chargerait pas du travail s'il ne lui était pas permis de tout publier sans omission du moindre fragment d'inscription chrétienne, si mutilé et si fruste qu'il pût être.

On comprend que parmi les inscriptions de Pompéi il en est que la pudeur ordonne de passer sous silence. La contradiction et la diversité existent dans les idées païennes, tantôt spirituelles, gracieuses, presque sublimes, tantôt révoltantes de cynisme et d'indécence.

Notre religion n'a rien à cacher. Pure dans son origine, elle ne peut inspirer que de nobles sentiments. Si elle pouvait redouter la vérité, elle ne serait pas divine ni digne de nos hommages.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA PEINTURE AUX CATACOMBES.

Rien de plus propre à faire naître la méditation dans l'âme que les peintures qui ornent encore les catacombes, véritable sanctuaire de l'art chrétien primitif.

Sans doute ces peintures n'ont pas l'éclat ni la perfection de celles qu'on admire à Pompéi ; elles plaisent moins aux yeux, elles parlent davantage au cœur. L'artiste païen cherche l'effet, il s'attache surtout à la beauté des formes, et son pinceau hardi ne recule devant rien de ce qui peut remuer les sens. L'artiste chrétien, plus sévère, s'attache moins à la correction des lignes qu'à la grandeur des conceptions. Il accepte les règles, les procédés traditionnels, il est gréco-romain, il ne dédaigne pas la beauté des formes humaines, mais son principal objet est l'idéal. Il met l'âme dans la peinture. Il s'inspire des sujets anciens, mais il en puise de nouveaux dans ses croyances. « L'art naïf des catacombes, dit M. Sauveur Jacquemont (1), bien imparfait sans doute, mais d'un caractère toujours déterminé, reste vrai et humain avec une expression idéale et un sentiment tout nouveau.

---

(1) *Gazette de France* du 23 août 1870.

Il touche à la fois à la terre et au ciel. » J'emprunte encore une citation à un de nos écrivains distingués : « Les peintres des catacombes et Raphaël ont accompli l'accord de la beauté païenne et de l'idéal chrétien ; de cette conciliation est sorti un art nouveau (1). » Comment cet art nouveau a-t-il été préparé et à quel degré de perfection a-t-il atteint? Nous regrettons de ne pouvoir ici faire ressortir les merveilles modernes de la peinture chrétienne; nous devons laisser les grands génies comme Raphaël pour donner une idée des essais moins connus des premiers artistes convertis à notre foi. Ils s'étudièrent d'abord à trouver de touchants symboles pour révéler aux fidèles par le pinceau ce qui ne pouvait encore se dire tout haut des vérités invisibles d'une religion spiritualiste. Aussi les tableaux des catacombes, curieux comme monuments d'art, sont intéressants surtout pour l'étude des idées, des mystères du christianisme à son berceau.

Les plus grands artistes ne durent se montrer guère favorables à la foi nouvelle. Les scènes un peu libres de l'idolâtrie convenaient mieux au goût du jour que l'austère décence des sujets religieux. Il était plus facile de peindre des sujets empruntés à une religion connue, sensuelle, ouvrant accès à toutes les fantaisies, que de s'élancer dans l'inconnu, pour exprimer ce qui n'était pas bien compris encore, les mystères de gloire et de joie que Dieu cachait dans l'humilité et la souffrance.

Le beau soleil de Pompéi était plus propre au développement du génie du peintre que l'obscurité éternelle des voûtes humides et sépulcrales des catacombes.

Les Grecs, sous Phidias et Polyclète, Zeuxis et Parrhasius, Apelles et Lysippe, avaient atteint un tel degré de perfection qu'aucun peuple au monde n'avait pu aspirer à rivaliser avec

(1) M. Ch. Levêque, *Revue des Deux-Mondes*, t. 76 (1868).

eux. Rome reconnaissait son infériorité sous le rapport de l'art, et offrait une nouvelle patrie aux grands artistes qui consentaient à quitter la Grèce déchue.

Les chrétiens, selon un Père de l'Église, ne se firent aucun scrupule de prendre aux auteurs profanes l'éloquence et les charmes du langage, comme on prend les dépouilles d'un ennemi vaincu. Sans doute dans les premiers temps ils furent obligés de proscrire les images des faux dieux, pour ne pas entretenir l'idolâtrie; mais ils cherchèrent à concilier l'art païen avec l'idée chrétienne. Les peintres en adoptant un culte nouveau ne se séparaient point brusquement de leurs vieilles admirations. Leur cadre, leurs ornements, la partie décorative étaient empruntés toujours à l'école profane; le fond du tableau était chrétien.

Les types acceptés par le peuple n'étaient pas tous rejetés. Ceux qui rappelaient la religion des idoles étaient proscrits, ceux qui pouvaient s'associer au christianisme étaient conservés. Ainsi dans les catacombes on ne trouve représenté aucun des grands dieux qu'adoraient les païens; mais le génie de l'artiste n'a pas craint de se servir des personnages allégoriques déjà connus pour exprimer ce qu'il n'osait expliquer trop ouvertement. Cette représentation d'images vulgaires avait l'avantage de ne pas irriter les persécuteurs et de mettre à l'abri de leurs profanations les mystères dont le vrai sens n'était révélé qu'aux fidèles. Ainsi Orphée aux yeux des païens était un poëte attirant aux sons de sa lyre les arbres, les rochers, les animaux épars. Aux yeux des chrétiens c'est l'image du Christ qui aux accents de la parole divine adoucit les cœurs endurcis, ramène les pécheurs, et forme des peuples les plus divers un troupeau unique.

Dans les ébauches de la peinture chrétienne, si l'expression des sentiments qui remplissent l'âme est souvent imparfaitement rendue, c'est que déjà à cette époque avait commencé la déca-

dence de l'art antique. Dans les cimetières les plus anciens se trouvent les meilleures peintures; il y a plus d'imitation des maîtres de l'antiquité.

Plus tard, les sujets profanes appropriés au culte nouveau deviennent plus rares; dans les tableaux représentant les scènes bibliques ou évangéliques, on commence à voir apparaître l'idée de ces types divins auxquels les Raphaëls devaient donner une perfection surhumaine. La décadence de l'art malheureusement suivait une pente rapide, et nul effort individuel ne pouvait plus l'enrayer.

On a reproché au peintre des catacombes de n'avoir pas su exprimer encore sur la physionomie des martyrs, la joie et la souffrance tout ensemble. Cependant, que l'on compare les belles figures de Pompéi avec celles des catacombes! Les unes ont une expression de passion terrestre, souvent peu honnête; les autres ont quelque chose de céleste, et qui brille d'une auréole de sainteté. Voyez ces vierges, ces fidèles : ils sont à genoux, c'est un signe d'humiliation causée par le péché; ils sont debout, c'est un signe de la résurrection causée par la grâce, le baptême et la pénitence. Ils ont les bras tendus vers le ciel, c'est l'attitude de la prière. Quelle sérénité sur leurs traits et dans leurs yeux, où respirent la foi, l'espérance et la charité!

La première image que dut créer l'artiste des catacombes, c'était celle du Christ. Les apôtres et les évangélistes n'ont pas dit un mot de la beauté ou de la laideur du Christ. Ce silence a donné lieu à de nombreuses controverses (1).

Les premiers Pères de l'Église semblent avoir admis la laideur du fils de Marie : « Comme homme Jésus était laid, dit saint Irénée,

---

(1) *De forma Christi*; Paris, 1694. — *De Christi deformitate*, PATINIANA, p. 7. — BATISSIER, *Éléments d'archéologie*, p. 317. — DIDRON, *Histoire de Dieu*, p. 245.

mais comme Dieu il était admirable de beauté. » Saint-Clément et saint Cyrille d'Alexandrie disent que le fils de Dieu a voulu naître le plus laid des enfants des hommes, afin de nous enseigner à élever nos cœurs vers les objets invisibles et dégagés de la matière.

On appliquait au Christ à la lettre ce passage d'Isaïe : « Il est sans beauté et sans éclat; nous l'avons vu, et il n'avait rien de beau, et nous l'avons méconnu. Son visage était comme caché et méprisé, aussi ne l'avons nous pas estimé. » « Si Jésus est laid aux yeux des hommes, dit Tertullien en termes énergiques, si ses traits sont grossiers et vils, je reconnais en lui mon Dieu ! » Saint Augustin trouve encore que le Christ avait la laideur du corps et la beauté de la vertu.

D'illustres pères de l'Église vantent au contraire la beauté du Sauveur. « D'après saint Jérôme, l'éclat qui brillait sur son visage et la majesté de la divinité qui rejaillissait sur son humanité étaient capables d'attirer à lui dès la première vue les cœurs des personnes qui avaient le bonheur de le contempler. » Grégoire de Nysse disait que le Christ ne voila sa divinité qu'autant qu'il était nécessaire pour ne pas blesser le regard de l'homme (1).

Saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, saint Grégoire de Nysse parlent de la beauté du Christ, visible image de l'invisible beauté de Dieu.

On ne peut dire que Jésus, en venant expier le péché des hommes, se serait inoculé la laideur, comme on s'inocule le virus d'un mal qu'on veut guérir. Le P. Vavasseur, qui a publié un ouvrage entier sur l'apparence physique du Christ, dit que de son temps les hommes voulaient que le Christ eût été laid, les femmes qu'il eût été beau.

---

(1) *In Cantic. Canticorum homil.* 4. — Rio, *De l'art chrétien.*

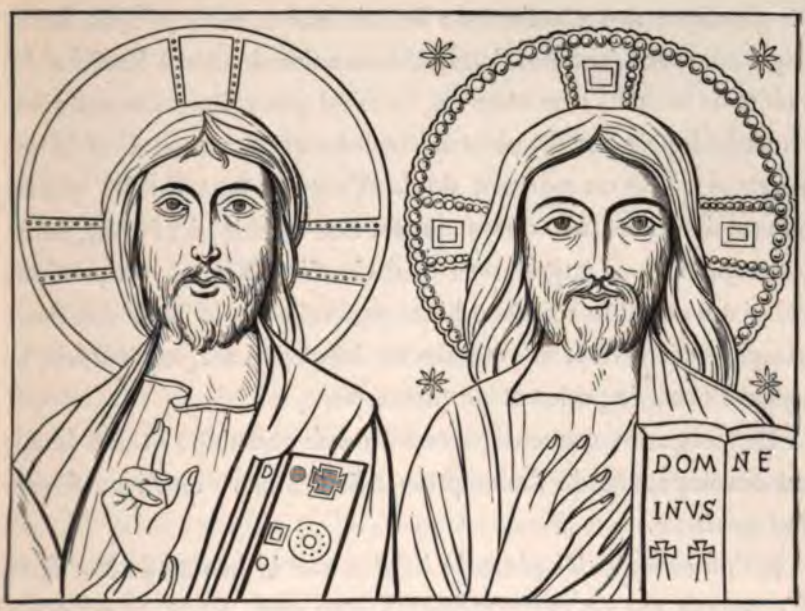
Une célèbre peinture de la catacombe de Saint-Calixte nous a conservé le plus ancien portrait de Jésus. Le visage a la forme ovale légèrement allongée, sa physionomie est pleine de douce et tendre majesté, sa barbe est courte, ses cheveux blonds sont séparés sur le milieu en deux longues tresses qui retombent sur les épaules.

Tel devait être évidemment le type consacré par la tradition la plus ancienne. J'ai peine à adopter l'extrême beauté ou l'extrême laideur du Christ. Ce n'est point par la perfection des formes que cherchait à briller dans le monde celui qui venait prêcher à la terre la prééminence de l'âme sur le corps. Mais sa figure, qui devait être le reflet de toutes les vertus célestes, pouvait-elle être laide? Avait-elle besoin de prendre l'empreinte de la laideur du péché, parce qu'elle apparaissait au milieu des hommes pécheurs? Un rayon de soleil, en traversant un lieu immonde, ne perd rien de son éclat. Les peintres des catacombes, qui ont souvent reproduit l'image du Sauveur, ne cherchent point à la distinguer de toutes les autres par le charme d'une beauté surhumaine, mais ils répandent sur ses traits une douceur mélancolique qui attire les cœurs et une majesté sainte qui commande le respect.

Ils aiment surtout à représenter le Christ au milieu des docteurs, au milieu des apôtres, en bon pasteur, multipliant les pains, guérissant le paralytique, rendant la vue aux aveugles, ressuscitant Lazare. On cherche en vain aux catacombes le Seigneur crucifié. Il n'y a pas de crucifix. Les croix y sont rares, et la peinture, pour leur ôter le sinistre aspect d'un gibet infâme, a soin de les orner de pierreries, de les ériger au milieu des fleurs.

Dans les monuments chrétiens des premiers âges, nul n'a osé représenter l'Éternel toujours invisible à l'homme. Comme il ne se manifeste à nous que par sa bonté et sa puissance, une main

sortant d'un nuage était l'image symbolique consacrée à la représentation de Dieu le père.



Deux têtes de Christ trouvées dans le cimetière de Saint-Pontien (Peinture).

Les apôtres et les évangélistes gardent le plus complet silence sur les traits de la Vierge comme sur ceux du Christ. Nicéphore et des auteurs fort anciens ont écrit que saint Luc avait peint Marie d'après nature. Encore de nos jours il existe sept portraits que la tradition attribue à l'évangéliste. Un Anglais prétend avoir découvert et posséder le seul portrait véritable fait par saint Luc. Je l'avoue, son livre (1) m'a intéressé, mais il ne m'a pas convaincu.

---

(1) *The portrait of Jesus Maria Hodegedria, painted by saint Luke the evangelist, an historical description by N. C. Szerelmey the owner of the picture;* London, Charles Dolman, 1866, in-4°.

La Vierge était-elle belle? On a retrouvé dans le cimetière de Saint-Pontien un portrait noir de Marie. Quelques-uns ont cru que Salomon faisait allusion à la mère de Dieu dans ces mots du Cantique des Cantiques : Je suis noire, mais je suis belle; *nigra sum, sed formosa*. Cette couleur noire donnée à Marie a été l'objet de longues dissertations. Ce n'est pas celle qui est généralement adoptée par les peintres dans les catacombes. C'est là que Perret a copié un portrait de la Vierge datant du IIe siècle; elle est dans l'attitude d'une orante. Elle semble, dit Perret, intercéder pour nous auprès de son divin fils. Elle est vêtue d'une robe jaune et d'un manteau bleu; son voile blanc laisse son doux visage à découvert, et retombe en longs plis sur ses épaules. Le cou est orné de perles et de pierreries.

La Vierge est souvent parée en dame romaine, et son image est accompagnée de l'inscription : Sainte mère de Dieu, *Sancta Dei genitrix*.

Si l'on consulte les pères de l'Église sur la beauté de Marie, on n'y trouve pas de renseignements bien sûrs. Saint Ambroise se borne à dire que le visage de la sainte Vierge respirait le sentiment de l'honnêteté. Saint Épiphane, au VIe siècle, est celui qui donne le plus de détails. « La gravité et la décence régnaient dans toutes ses actions; sa taille était moyenne; elle avait le teint couleur de froment, les cheveux blonds, la prunelle tirant sur le jaune, les sourcils d'un beau noir et peu arqués, le nez assez long, les lèvres vermeilles, dont il ne sortait que des paroles pleines de suavité; sa figure n'était ni ronde, ni allongée, ni ovale. »

Que d'inspirations l'image de la Vierge a fournies aux plus grands peintres du monde, à Murillo et surtout à Raphaël, le plus sublime interprète de la beauté virginale et presque divine de la mère du Sauveur!

Le type primitif des portraits de saint Pierre et de saint Paul

remonte à une haute antiquité. Polydore ne doute pas que nous n'ayons leurs véritables traits. Saint Ambroise parle de l'image de Paul conservée par la tradition. Saint Jérôme raconte qu'il était d'usage d'orner les verres peints de l'image des apôtres. Les découvertes récentes faites aux catacombes ont confirmé les paroles du saint docteur.

On a recueilli à Rome une grande quantité de verres chrétiens. Citons celui dont Bottari a publié la description. Il représente les deux apôtres assis l'un en face de l'autre. Sont-ils là comme les deux chefs de l'Église, ou bien l'un a-t-il la prééminence sur l'autre? Saint Pierre est le prince des apôtres; il est à droite, sa main fait un geste de bénédiction. Saint Paul est à gauche, et dans l'attitude de la prédication. Ils n'ont qu'un livre pour attribut. L'emploi des clefs et du glaive n'apparaît pas encore. Une couronne, où brille le monogramme du Christ, est placée entre eux. C'est le symbole de la récompense promise aux saints qui ont su conquérir le royaume des cieux. Les noms *Petrus* et *Paulus* accompagnent les deux figures. Saint Pierre a déjà sa touffe de cheveux au haut de la tête; saint Paul a le front chauve, le nez droit et allongé.

Les peintures des catacombes déroulent sous les yeux des fidèles les scènes historiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, les symboles de nos sacrements et de nos mystères. Les premiers chrétiens n'étaient pas iconoclastes; ils comprenaient l'utilité des saintes images pour l'instruction et l'édification des peuples. « Les images parlent, s'écriait Damascène, elles ne sont ni muettes ni privées de vie comme les idoles des païens. En effet, les peintures que nous lisons dans les églises racontent, comme si elles parlaient, l'abaissement du Christ pour nous, les miracles de la mère de Dieu, les actions et les combats des saints. Toute image ouvre le cœur et l'intelligence; elle nous

engage à imiter d'une façon merveilleuse et ineffable les personnes qu'elle représente (1). »

Ils n'étaient pas tous lettrés, les premiers nés du christianisme; l'esclave et l'étranger s'agenouillaient à côté du patricien et du citoyen romain. Il y avait un livre ouvert pour tous et que tous savaient lire; c'était le commentaire que le pinceau de l'artiste ajoutait à la prédication du prêtre, et la parole divine se gravait mieux dans l'esprit, traduite sur les fresques qui frappaient les yeux.

Nulle plume honnête n'oserait décrire toutes les peintures de Pompéi, et surtout pénétrer dans le sens des honteux mystères qu'elles voilaient à peine. Tous les tableaux des catacombes, au contraire, peuvent sans inconvénient, secouant la poussière de dix-huit siècles, sortir de leur obscurité, et paraître au grand jour. Rien n'a changé dans l'idée chrétienne depuis les temps héroïques des martyrs. La foi et l'archéologie n'ont qu'à gagner dans cette révélation des croyances primitives, dans cette représentation antique des scènes les plus sublimes de notre religion.

Essayons de donner une idée du symbolisme de l'art chrétien qui a été inauguré aux catacombes, et qui a été si profondément étudié par les Pères de l'Église.

Voici Adam. Jésus est appelé par saint Paul le second Adam. Tertullien regarde aussi Adam comme la figure du Christ. L'un s'endort pour donner naissance à la femme; l'autre meurt pour donner naissance à l'Église.

Dieu a créé l'homme à son image. L'homme doit essayer de ressembler à Dieu, dont la perfection est infinie.

L'origine du péché, le mystère de la rédemption sont figurés

---

(1) Opera sancti Johannis Damasceni, 1712, in-fol. t. I, p. 619.

par le serpent, emblème du danger d'offenser le Seigneur, et par l'arbre de vie, emblème de la croix qui a sauvé le monde.

Abel figure le Christ, et Caïn personnifie l'envie qui veut la mort de l'innocent.

Sainte Cécile et saint Valérien. Cimetière de Saint-Sixte (voie Appienne).

Noé est peint dans une arche pareille à une caisse qui ne contiendrait qu'un homme. Évidemment, ce n'est pas l'arche contenant tous les animaux, et le déluge universel que le peintre a voulu représenter, c'est l'Église qui sera ballottée sur les flots de la persécution, jusqu'à ce qu'elle touche au port de la tranquillité sans fin.

Le déluge, d'après saint Pierre dans une de ses épîtres, était l'emblème du baptême. La branche d'olivier portée par l'oiseau est un signe de paix et de réconciliation. La colombe est l'antique symbole du Saint-Esprit par lequel nous renaissons dans le baptême, dès que nous sommes entrés dans l'Église.

Le sacrifice d'Abraham rappelle que le fils de Dieu s'est offert lui-même en holocauste pour le salut de l'humanité.

Joseph, vendu par ses frères, c'est Jésus vendu par un de ses disciples.

Moïse est surtout représenté dans les catacombes. Une fresque a longtemps fixé mon attention. Elle représente, d'un côté, Moïse ôtant sa chaussure avant de gravir la montagne d'Horeb, et de l'autre, Moïse, la verge en main, frappant le rocher pour en faire jaillir l'eau qui doit sauver le peuple.

M. de Rossi me fit remarquer que les deux images de Moïse avaient dans le même tableau deux figures différentes. L'une a les traits du patriarche de l'Ancien Testament, qui en ôtant sa chaussure nous enseigne à nous dépouiller des choses terrestres pour nous approcher dignement de Dieu. L'autre figure est celle de saint Pierre, le chef de l'Église, investi du pouvoir de faire jaillir les eaux du rocher, c'est-à-dire de toucher les cœurs endurcis et de sauver les pécheurs par les eaux salutaires de la pénitence.

Dans les peintures des catacombes, le Seigneur est représenté avec la verge du commandement. Le prince seul des apôtres porte aussi le sceptre, qu'on ne voit dans la main de Moïse que lorsque le patriarche est pris pour le chef de l'Église.

Pharaon est le souvenir des misères de l'Égypte et de l'espérance de la terre promise.

L'arche sainte est l'image de l'Église, dépôt sacré de la manne et de la doctrine sainte.

Le chandelier à sept branches est l'emblême de la lumière qui se répand parmi les fidèles avec les splendeurs de la parole divine.

Samson brisant les portes de Gaza, c'est Jésus brisant les portes de l'enfer. Élie enlevé dans un char de feu, c'est la gloire qui attend au ciel ceux qui ont souffert avec résignation les maux de la vie.

David frappant avec sa fronde Goliath et délivrant les Juifs de la servitude, c'est le Christ triomphant de l'enfer et rendant la liberté au monde.

Les trois enfants dans la fournaise sont très-souvent représentés dans les catacombes dans l'attitude de la prière, les bras tendus vers le ciel, sortant sains et saufs du milieu des flammes; c'est ainsi que les chrétiens peuvent échapper sans danger aux plus cruelles épreuves en élevant sans cesse leurs cœurs vers Dieu.

Jonas fournit aux artistes de nombreuses et consolantes allégories. Lorsqu'il est avalé par un monstre, qui a plutôt l'apparence d'un dragon que d'une baleine, il nous montre, selon saint Augustin, que ce qui semblait souvent notre ruine devient véritablement notre salut. Lorsque Jonas est rejeté sur la terre plein de vie, cette image de la résurrection souriait, comme une espérance céleste, à ceux qui gémissaient dans les angoisses de la persécution. Elle leur rappelait Dieu sortant après trois jours du tombeau, vainqueur de la mort, et l'homme destiné à ressusciter à la voix du Tout-Puissant.

C'est surtout avec soin, dit Mamachi, que la peinture et la sculpture chrétiennes ont cherché à rendre les scènes du Nouveau Testament.

C'est avec amour et respect qu'on représente le Sauveur. Ici, voyez-le sur les genoux de sa mère; là, il reçoit les mages. Voici une fresque qui a fait l'admiration des peintres modernes : Jésus a douze ans à peine; il est assis au milieu des docteurs. Il parle, il répond, il interroge. Son attitude est sublime, son front rayonnant de céleste intelligence; son beau visage reflète la beauté de son âme. Quel charme respire dans la douce majesté de cette adolescence divine! Les vieux docteurs qui l'écoutent sont saisis d'admiration. Joseph et Marie parta-

gent aussi cet étonnement, mais à ce sentiment s'associe sur leurs traits l'expression de la joie d'avoir retrouvé un enfant chéri si longtemps cherché. M. Artaud, en décrivant un tableau de Jésus au milieu des docteurs, fait remarquer aux pieds du fils de la Vierge une espèce, dit-il, de petit baril dans lequel on mettait les pétitions adressées aux magistrats. Ce qu'il appelle un petit baril est le *scrinium,* dont nous avons fait écrin ; c'était la boîte à mettre les manuscrits.

Les deux sujets de prédilection des articles des catacombes, sujets appropriés à des temps de persécution et consolants pour de nouveaux convertis, c'étaient la résurrection de Lazare et le bon pasteur ramenant sur ses épaules la brebis égarée.

Lazare entouré de bandelettes est dans une tombe païenne à fronton. Jésus va faire un acte de bonté autant que de puissance. Une sœur du mort supplie le Sauveur de lui rendre son frère, et lui baise la main gauche, ce qui était considéré comme une prière. Les chrétiens, toujours prêts à subir le martyre, nourrissaient l'espoir que Jésus, qui avait ressuscité Lazare, leur rendrait aussi la vie qu'ils avaient sacrifiée pour lui.

Le bon pasteur, sous l'apparence d'un type d'origine païenne, rappelait aux chrétiens les plus doux symboles. L'invention de la figure d'un berger avec un animal sur les épaules appartient à un habile artiste de l'antiquité grecque. Pausanias nous apprend que, le jour de la fête de Mercure Kriophore, le plus beau garçon de Tanagra parcourait la ville une brebis sur les épaules. Les chrétiens dans le bon pasteur ne voyaient qu'une traduction de la parole de saint Luc, et ils se plurent à répandre cette consolante image.

Voici un des tableaux qui m'a le plus intéressé à la catacombe de Saint-Calixte.

Jésus-Christ, le bon pasteur, porte une brebis sur ses épaules.

Le bouc, symbole du pécheur, est comme toujours placé à sa droite; une brebis est à sa gauche. Deux disciples, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, s'efforcent de rappeler le troupeau au bercail. D'un côté on voit une brebis s'approcher, tandis qu'une autre s'éloigne. Du côté opposé, une brebis lève la tête dans la contemplation des oiseaux, emblèmes du ciel, tandis que sa voisine broute l'herbe, emblème des biens terrestres. La rosée de la grâce tombe en abondance sur les brebis qui s'approchent à la voix du disciple et qui l'écoutent; en moindre quantité sur celle qui est occupée de manger, et laisse à sec la brebis qui s'en va. M. de Rossi me donna l'explication qu'il a trouvée dans un vieil auteur. Le pauvre est la brebis qui n'ayant rien à brouter sur la terre n'a rien qui le détourne d'élever ses yeux vers le ciel. Le riche, au contraire, est la brebis qui tentée par l'abondance de l'herbe est toujours plus disposée à regarder en bas qu'à porter ses regards plus haut.

La peinture des catacombes, après le Sauveur et la sainte Vierge, affectionne surtout la représentation de saint Pierre et de saint Paul. Nous l'avons déjà dit, saint Pierre est considéré comme le prince des apôtres. Il est toujours à la droite; il a seul la verge du commandement.

Les animaux, les arbres, les objets divers qu'on remarque dans les fresques avaient aussi un sens allégorique.

Le lièvre enseignait aux chrétiens la nécessité de fuir pour ne pas tomber imprudemment dans les mains des persécuteurs. Le cerf exprimait la soif de l'âme altérée du désir d'arriver à sa patrie. C'était un souvenir du Psalmiste (Ps. 41) : « Comme le cerf désire les fontaines, mon âme vous désire, ô mon Dieu! »

Le cheval, c'est la rapidité de la course pour atteindre la vérité de l'Évangile. La colombe, c'est la simplicité prêchée par Jésus qui avait dit : Soyez simples comme la colombe. Le paon, c'est

l'emblème de l'immortalité. Le phénix est celui de la résurrection.

Le coq a plusieurs significations. Placé à côté de saint Pierre, c'est l'emblème de sa faute et de son repentir. Placé seul, c'est le symbole de la vigilance : « Veillez et priez, » dit l'Évangile. Deux coqs opposés l'un à l'autre sont l'allégorie de la lutte et du martyre.

Le poisson était la représentation symbolique du Seigneur. Ce fut le signe de ralliement des premiers chrétiens. L'origine de cet usage est bien connue. Poisson en grec se dit : Ἰχθύς ; or ces cinq lettres sont précisément les lettres initiales de cinq mots : Ἰησους χριστός θεοῦ υἱὸς σωτὴρ, Jésus-Christ fils de Dieu sauveur.

Les arbres aussi fournissaient des emblèmes. L'homme, comme l'arbre, doit être jugé par les fruits qu'il porte, et s'il ne porte pas de bons fruits, il doit être condamné au feu.

L'olivier, c'est le fruit des bonnes œuvres, la douceur de la vertu, la candeur des mœurs, la miséricorde, la paix, *pax*. La palme, c'est la récompense de la victoire de ceux qui auront triomphé de toutes les épreuves pour rester fidèles à leur Dieu.

La vigne, c'est le symbole de l'Eucharistie, de l'union de l'âme avec le Christ.

Que d'objets divers servaient de symbole ! Un soulier avec les mots : *in Deo*, dans la semelle, annonce qu'un pèlerin, après avoir supporté les fatigues du voyage de la vie, s'est reposé en Dieu. Le corps de l'homme est figuré par une maison. Saint Paul dit que le corps est la maison de notre habitation. Dans un tableau, à côté d'une maison qui s'écroule, image de l'homme qui s'affaisse, s'élève un cyprès, image de l'âme qui monte vers les cieux.

Voici ce qu'on trouve sur une tombe : au milieu, une maison, c'est le corps ; un poisson avalant Jonas, c'est la mort qui menace l'homme; un chandelier, c'est la nécessité de porter la lumière et de veiller; une balance, c'est la justice du souverain juge; le sépulcre enfin de Lazare, c'est la promesse de la résurrection.

Le navire représente l'Église; on ne peut en sortir sans tomber dans l'abîme. Saint Pierre tient de la main droite le gouvernail et de la gauche le timon. Saint Paul, le docteur des nations, convie le peuple à se sauver.

L'ancre, dont nous faisons encore l'emblème de l'espérance, figurait primitivement l'intrépidité, la force, la constance.

L'homme, avide de rechercher la vérité chrétienne, aime surtout à retrouver les origines de ses croyances dans ces lieux souterrains, pleins d'antiques mystères.

Voici le baptême de Notre Seigneur. Pendant que le Christ est dans l'eau, le Saint-Esprit descend sur lui, et saint Jean le baptise par l'imposition des mains sur la tête. Voici le baptême d'un catéchumène; sa nudité annonce que le baptême se faisait par immersion. Le prêtre, la main sur son front penché, lui verse l'huile sainte. Le poisson, qui représentait le fils de Dieu, figure aussi les chrétiens qui doivent naître dans l'eau et ne peuvent être sauvés que par l'eau. Tertullien disait : *nos pisciculi in aqua nascimur*. La piscine ou baptistère a pris son nom de *piscis*.

La guérison du paralytique est un des sujets du Nouveau Testament le plus souvent traité par la peinture. Le sens mystique de cette scène touchante est facile à comprendre. Le Sauveur dit bien à un malade dont le corps était paralysé par la maladie : *Levez-vous et marchez;* mais il ajoute : *Ayez confiance, vos péchés vous sont remis,* ce qui prouve assez que l'âme était aussi paralysée par le péché.

Le Christ pardonne au repentir. Au moment de remonter aux cieux, il délivra le droit divin d'absoudre au prince des apôtres, qui continue à l'exercer en son nom. Les fresques nous représentent Jésus confiant à saint Pierre le sceptre du commandement, et lorsqu'il lui promet de délier au ciel ce qu'il aura délié sur la terre, on remarque près du saint un coq, qui rappelle sa chute. Image touchante de la bonté divine, qui accorde à celui qui a commis la plus grande faute le droit de pardonner les péchés des hommes, et qui charge celui qui a eu besoin d'être confirmé de la mission de confirmer les autres.

Dans des recoins mystérieux des chapelles souterraines, on remarque encore des siéges taillés dans le tuf. Le P. Marchi a démontré que ces siéges ne pouvaient être que des confessionnaux. La place qu'ils occupent et les explications que M. de Rossi m'a données sur les lieux me font adopter l'opinion du P. Marchi sans hésitation. Tous les symboles du sacrement de la pénitence se retrouvent dans les catacombes. Une peinture représente un homme agenouillé devant un prêtre, qui lui donne l'absolution.

Les plus anciennes chapelles offrent des images de l'Eucharistie. Origène dit formellement que le Christ symboliquement fut appelé poisson. La multiplication des pains et des poissons, le changement de l'eau en vin aux noces de Cana, sont des sujets qui faisaient allusion au sacrement eucharistique; mais voici des peintures dont la signification est plus directe. Saint Jérôme, en parlant des trésors de l'évêque, parle d'un panier d'osier contenant le corps de Notre-Seigneur, et du verre contenant son sang, *corpus Domini in canistro vimineo et sanguis in vitro.* Dans un cubiculum de Saint-Calixte on voit des deux côtés d'un tableau une double image qui forme ornement; elle représente un poisson portant sur le dos un panier d'osier contenant un pain et un verre. Ce pain diffère du pain romain vulgaire, et ressemble au

pain sacré usité en Orient pour les offrandes faites au prêtre. Le verre ressemble à un calice plein de vin rouge.

Dans une autre fresque très-ancienne de Saint-Calixte, un prêtre bénit un pain et un poisson placés sur une table auprès de laquelle une femme se tient dans l'attitude de la prière.

Baptistère du cimetière de Saint-Ponthier.

Ne pourrait-on pas confondre les figures du banquet eucharistique avec celles du banquet des agapes? Les peintures des catacombes représentent des agapes, qui furent plus tard interdites dans les lieux sacrés. Les païens célébraient dans un repas funèbre les funérailles d'un ami; les chrétiens, adoptant cet usage, célébrèrent aussi les fêtes des saints dans un banquet, où le pauvre et le riche s'asseyaient à la même table; c'étaient la fraternité et l'égalité mises en action. Voyez dans cette fresque des convives autour d'une tombe. Ils sont simplement assis au lieu d'être mollement couchés; aux deux extrémités de la table,

tacombes une chèvre est sculptée sur la pierre sépulcrale de *Capriola;* une truie sur la pierre de *Porcella*, un âne sur celle d'*Onager*. Les anciens ne tournaient pas en ridicule, comme nous, les animaux utiles. Dans de beaux vers épiques Homère fait l'éloge d'Ajax en le comparant à un âne. Cet animal sert de monture à Balaam, à la Vierge fuyant en Égypte, à Notre-Seigneur entrant à Jérusalem; on le retrouve autour de la crèche de Bethléem.

Les premiers chrétiens avaient adopté des figures représentatives de phrases entières. Un canard près d'un bœuf signifiait l'espoir de la fin prochaine des tribulations. L'explication est nécessaire : *anas*, canard, fait au pluriel *anates*, mot latin qui rappelle avec un léger changement le verbe ἀναθες, cesse; βοᾶν, mugir, c'est le cri du bœuf : ἀναθες βοᾶν, cesse de crier, cesse de gémir.

Un usage païen, admis quelquefois aux catacombes, c'était de dessiner ou de graver sur la pierre des tombeaux les insignes de la dignité ou les instruments de la profession du défunt. Les souvenirs les plus modestes n'étaient pas les moins recherchés parmi ces humbles serviteurs de Dieu. Nous voyons sur la pierre de Severa Seleuciana un métier à tisser; sur celle d'un sculpteur, un ciseau; sur celle des *fossores* les outils nécessaires à l'ensevelissement des morts.

Si la peinture aux catacombes descend à d'humbles détails, il faut faire la part des idées et des mœurs d'un autre temps; souvent aussi elle s'élève aux plus sublimes inspirations. Dans ces mystérieuses solitudes de la mort, dont les secrets m'étaient révélés par un interprète illustre, j'aimais à retrouver avec leur costume, leurs habitudes et leur langage, les premiers héros du christianisme, qui, triomphant de tous les obstacles par leur vertu surhumaine, préparaient dans l'ombre et la prière la

grande révolution religieuse qui devait régénérer le monde. L'image des premiers saints est souvent reproduite par le peintre, et j'éprouvais une vive émotion à l'aspect de ces portraits antiques de nos ancêtres dans la foi.

Ce qui m'a frappé, c'est l'absence de toute image réveillant le souvenir du supplice des martyrs ou de la passion de Notre-Seigneur.

Partout des colombes portant au bec la branche d'olivier avec ce mot consolateur : *pax*, la paix; partout des fleurs et des ornements gracieux; partout des oiseaux, emblème du ciel.

Pendant que la persécution grondait autour des sanctuaires saints, l'Église, bonne mère, n'avait que de douces paroles pour ses enfants, qu'elle consolait par des pensées de résurrection et d'espérance. Lorsque l'heure du triomphe est venue, l'Église, au contraire, s'est crue obligée de rappeler aux faibles et aux indifférents l'héroïsme des martyrs et les horribles tourments qu'ils avaient endurés sans se plaindre pour rester fidèles à Dieu.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LÉGENDE CHRÉTIENNE. SAINTE CÉCILE.

Je ne sais pas s'il est une sainte des premiers âges qui ait plus occupé les savants et qui ait été aussi célébrée par les arts et la poésie que sainte Cécile.

Il existe plus de trente vieux manuscrits des actes de sainte Cécile. Ces actes furent imprimés au XVIIe siècle par Bosio ; ils viennent dernièrement d'être discutés encore, corrigés et rétablis dans leur texte ancien par le chevalier de Rossi, qui comprend si bien le rôle d'archéologue, qu'il définit en ces termes : « Le rôle de l'archéologue n'est pas de transcrire les annales composées par les écrivains ; il découvre et restitue, tirant parti de tout indice et de tout fragment, guidé par le sens et par le tact de l'antiquité. »

Les actes de sainte Cécile remontent au IVe ou au Ve siècle. L'érudition moderne constate que l'écrivain antique qui les a recueillis avait eu en ses mains l'interrogatoire et les pièces du procès criminel de la jeune vierge martyre.

Patronne des musiciens, elle a inspiré Hændel et Beethoven dans les compositions sublimes qu'ils lui ont consacrées. Sa statue, que j'ai admirée à Rome, est un des chefs-d'œuvre de la sculpture chrétienne. Son portrait, peint à côté de sa niche sépulcrale aux

catacombes, m'a ému, et peu de tableaux au monde m'ont aussi vivement intéressé que la toile où Raphaël représente sainte Cécile en extase, brisant sous ses pieds les instruments de la musique profane, tandis qu'elle interrompt les accords de son instrument pour écouter les concerts divins que font entendre des anges au sein des nuées mystérieuses!

Parlerai-je des poëmes qu'a inspirés la vierge des catacombes? Pope lui doit une de ses odes les plus brillantes : « Qu'on ne vante plus, dit-il, les prodiges de la lyre d'Orphée! Orphée parvint à retirer une ombre de l'enfer, Cécile transportait les âmes dans le ciel... (1). » Que de poëtes français ont chanté cette vierge martyre, depuis Soret jusqu'aux beaux vers du comte de Ségur (2)!

En profitant des travaux du P. Guéranger et du chevalier de Rossi, sans les suivre dans les questions savantes qu'ils ont si heu-

---

(1)

Of Orpheus now no more let poets tell,
To bright Cecilia greater pow'r is giv'n,
His numbers rais'd a shade from Hell.
Her's lift the soul to heaven.

(Pope, *Ode for music on Cecilia's day.*)

(2) *Sainte Cécile*, poëme tragique par le comte de Ségur (Anatole). Paris; 1868. *La Cécilade, ou Martyre sanglant de saincte Cécile*, tragédie, in-18, 1606, par Soret. — Rien de plus ridicule que ce poëme. Almachie interroge la sainte :

. . . . . Ah! c'est donc vous, mignonne ?
Venez, approchez-vous plus près de ma personne.
Écoutez-moi parler, même faictes si bien
Que je n'aye subject de vous fondre en un rien.

Sainte Cécile :

Tyran, maudit tyran, qui tranches du bravache,
Du Roland furieux : oui, je veux que tu saches
Que je fais moins de cas de toy et de tes dieux
(Dieux non pas, mais démons aux chrétiens odieux),
Que d'un chien, qui n'est pas si vile créature,
Que tu es monstre hideux en l'humaine nature!

L'intention du poëte était bonne, mais pourquoi s'inspirer de Roland furieux plutôt que des actes de la sainte?

reusement résolues à la gloire de l'antiquité chrétienne, je vais me borner à un simple récit, puisé surtout dans les actes de la sainte, si remplis de parfums divins et de douce poésie.

Redisons cette vie idéale, ces amours angéliques, ces noces virginales, ces merveilleux détails de la double découverte de sa tombe à mille ans d'intervalle.

Cécile était d'illustre naissance. Elle appartenait à une branche sénatoriale des Cæcilii. Sa fortune était immense, sa beauté ravissante. Fière de son nom, de ses trésors et de ses attraits, va-t-elle écraser ses rivales et jouir de toutes les délices de la vie? Cécile était chrétienne. La célébrité de ses ancêtres ne l'empêche pas de regarder le misérable et l'esclave comme des frères. Sa fortune, elle la partage avec les pauvres, les amis de son Dieu! Sa beauté, elle ne l'emploie qu'à charmer ceux dont elle veut consoler les souffrances ou élever les cœurs vers la pensée du ciel.

Dans ce temps-là le mariage était permis entre chrétiens et païens. Que d'infidèles furent ramenés à la vérité par leur femme, dont la douce parole s'imposait à leur conscience! Le père de Cécile lui choisit un époux parmi les plus nobles et les plus riches patriciens. Il était digne d'elle; il avait nom Valérien. La piété filiale fut une des premières vertus inspirées et glorifiées par le christianisme. Cécile était désolée de se marier. Elle avait donné tout son cœur au Christ; son père ordonnait, elle obéit.

Les noces furent célébrées avec tout l'éclat dû à l'illustration des fiancés, avec toutes les réjouissances païennes. Pendant qu'on admirait les vêtements resplendissants d'or et de pierreries de la belle fiancée, on ne se doutait pas que sur son corps elle portait un cilice. Pendant que plus d'une de ses compagnes lui enviait le bonheur d'avoir un aussi brillant époux, on ne se doutait pas qu'elle n'avait qu'un désir dans l'âme, c'était de faire agréer à Dieu son vœu de virginité.

Les sons de la musique qu'elle aimait, les tendresses d'une famille dont elle était l'idole, rien ne pouvait la distraire de sa conversation intime avec son Christ.

La fête est terminée. Les époux sont seuls ; le silence se fait autour d'eux. Valérien est transporté d'amour et de joie. Cécile avec une douceur infinie lui dit : « O mon tendre ami, j'ai un secret à t'avouer, si tu jures d'observer ce que je vais réclamer de toi. »

Valérien n'avait rien à refuser à sa bien-aimée. Il jure d'obéir à ses moindres volontés.

« J'ai, dit Cécile, un ange de Dieu qui me protège ; mais il est jaloux de posséder seul mon amour. Si tu n'écoutes pas son désir, redoute sa colère ; si, au contraire, tu respectes ma virginité, si tu consens à m'aimer d'un amour pur et fraternel, alors cet ange t'aimera aussi, et te comblera de l'abondance de ses grâces. »

A ces mots inattendus le bouillant jeune homme frémit.

« Si tu aimes un ange, je veux le voir ; si c'est un homme, je veux le tuer.

— C'est un ange, et tu pourras le voir lorsque tu en seras digne. Avant tout, tu dois suivre mes conseils et aller te purifier à la fontaine éternelle.

— Pour voir celui qui m'a enlevé ton cœur, il n'y a rien que je ne fasse ; où donc faut-il aller chercher cette purification que tu exiges ?

— Un vieillard peut te rendre assez pur, cher Valérien, pour que tu sois digne de voir mon ange. Suis la voie Appienne jusqu'à la troisième colonne milliaire. Tu ne manqueras pas de rencontrer des pauvres : ils me connaissent tous ; tu leur diras : Cécile m'envoie vers le saint homme Urbain, et ils te conduiront vers lui, et le vénérable vieillard te revêtira d'une robe blanche, et, de retour ici, l'ange t'apparaîtra, et toutes les grâces que tu pourras demander te seront accordées. »

Valérien sortit aussitôt, et Cécile se mit en prières.

Lorsque Valérien rentra dans sa demeure, il portait la blanche tunique des néophytes.

Le pape Urbain, pendant de longues heures, lui avait dévoilé les mystères de la religion chrétienne. Que la parole de Dieu dans les sombres catacombes, à peine éclairées des lueurs mystérieuses de la lampe du sanctuaire, dans le silence de tant de tombes sacrées, devait produire une impression profonde sur une âme généreuse ouverte à toutes les nobles aspirations! Le saint vieillard, qui avait pour Cécile une affection paternelle, redouble d'efforts pour faire passer ses convictions dans le cœur du jeune homme; et, avec l'aide de Dieu, une nuit suffit pour la conversion de Valérien, qui tombe à genoux devant le ministre du Christ.

Cécile, heureuse d'avoir vu exaucer son vœu le plus cher, accueille avec joie le nouveau chrétien, et tous deux unissent leurs prières pour rendre au ciel les mêmes actions de grâces, pour lui promettre une vie de dévouement absolu.

On rapporte que lorsque ces beaux fiancés priaient ensemble un ange descendit du ciel pour leur tresser une double couronne de lis et de roses; des lis de l'innocence, des roses du martyre.

« Valérien, dit Cécile, en élevant vers le vrai Dieu ta première prière, demande lui ce que tu désires, et ta demande sera exaucée. » Valérien ne demanda que la grâce de faire pénétrer dans l'esprit de Tiburce, son frère chéri, la foi qui venait d'illuminer son âme. Tiburce refusa longtemps de suivre son frère dans le sanctuaire des catacombes. Pourquoi aller écouter un vieux prêtre, condamné à se cacher dans les entrailles de la terre pour prêcher un Dieu caché dans les nuages? Pourquoi courir après les félicités inconnues d'une autre vie, lorsque ce monde leur offrait tant de doux sourires et de jouissances actuelles?

Vaincu par les tendres sollicitations de Valérien et de Cécile,

Tiburce consentit à voir enfin le vénérable pontife aux cheveux blancs, à la douce figure, aux paroles inspirées du ciel.

Lorsque l'on consent à chercher sincèrement la vérité, Dieu ne manque pas de la rendre accessible à l'homme.

Sainte Cécile (d'après le Dominiquin).

Répandre en aumônes une opulente fortune, soigner les malades, consoler les affligés, protéger les faibles, instruire les ignorants, acheter des parfums pour l'ensevelissement des morts, ne rien craindre de l'homme, tout espérer du Seigneur, telle fut la vie de Cécile et de ses nobles associés dans ses œuvres de piété et de charité.

C'était un temps de rudes épreuves et de persécutions sanglantes. Les scélérats coupables des plus grands crimes n'étaient pas aussi cruellement torturés que les chrétiens, coupables des plus sublimes vertus. *Almachius*, que nous nommerons avec M. de Rossi *Amachius*, était préfet de Rome. Ce n'était pas sous Alexan-

dre Sévère, mais sous Marc Aurèle, ainsi que la science moderne vient de le démontrer. Amachius apprend que les patriciens, au lieu d'adorer l'empereur, adoraient un Dieu crucifié. Valérien et Tiburce avaient été dénoncés par leurs bonnes œuvres. Ils sont mandés devant la justice, qui dans les mauvais jours sert trop souvent de complice aux passions de l'homme puissant.

Amachius les interroge.

« Comment vous, des patriciens, vous voulez pervertir le peuple? Donnez l'exemple du respect pour la religion de Rome, et offrez aux dieux un sacrifice.

— Nous voulons respecter la divinité. Nous offrons journellement le saint sacrifice au Dieu vrai, mais nous refusons de fléchir le genou devant les idoles des faux dieux.

— Quel est donc votre Dieu?

— Il n'y en a qu'un, créateur de tous les hommes et maître de l'univers.

— Vous osez prétendre que Jupiter n'est pas Dieu?

— Vos propres écrivains le représentent comme un meurtrier souillé de toutes les débauches, et vous l'adorez comme un dieu?

— Alors donc Rome et le monde entier sont dans l'erreur; la vérité ne luit que pour vous! »

Ces mots, prononcés avec le ton d'une ironie cruelle, font pressentir la fureur du juge près d'éclater. Amachius espère, après avoir abattu l'orgueil de ces fiers patriciens, de les rendre plus dociles; il ordonne de les frapper de verges. Au milieu des douleurs d'un châtiment plein d'ignominie, infligé en présence du peuple, les deux nobles jeunes gens, loin de rougir de honte, levaient la tête en chantant les louanges de Dieu. « Heureux, disaient-ils, ceux qui souffrent pour lui! » et d'une voix forte, que le fouet du bourreau ne pouvait altérer, ils

adressaient à la foule étonnée les sollicitations les plus pressantes pour l'inviter à sacrifier des dieux de bois ou de pierre au Dieu unique, au Dieu bon, au Dieu éternel.

Pendant que les deux frères triomphaient de la douleur par un courage surhumain, et ne semblaient occupés que des plus sublimes espérances, Amachius était pensif et rêveur. Une seule pensée l'agitait, pensée vile et cupide. « Je devrais, se disait-il, par égard pour des plus grands noms de Rome, accorder aux coupables le temps de la réflexion avant de les envoyer au supplice. Mais s'ils employaient ce moment de répit à distribuer toute leur fortune aux pauvres, quel profit aurais-je de leur mort? Plus je me hâterai et plus la confiscation me rapportera. » Cette considération était décisive. Le juge, pour la forme, ordonna une dernière fois aux deux chrétiens de brûler de l'encens à Jupiter, et sur leur refus, il les condamna à avoir la tête tranchée.

Il était tard. L'exécution devait avoir lieu au grand jour; elle fut renvoyée au lendemain. Maxime, greffier du préfet, et quelques soldats furent chargés de la garde des prisonniers.

Quelle nuit que celle qui devait précéder le martyre! Ce n'était pas le regret de quitter des biens périssables, c'était la joie d'aborder le port des félicités éternelles!

Cécile, loin d'engager Valérien et Tiburce à échapper au supplice, les exhortait à conquérir la palme des martyres. Tous trois priaient ensemble; tous trois se donnaient rendez-vous au ciel; tous trois n'interrompaient leurs prières que pour songer à sauver ceux qui voulaient les perdre. Ils s'oubliaient pour s'occuper de leurs gardiens; ils ne leur offraient pas des trésors pour acheter leur connivence et s'enfuir, ils les plaignaient avec une douceur infinie de ne point partager leur foi, au risque même de partager leurs dangers.

Maxime et ses soldats étaient émus de ce spectacle si nouveau pour eux. Au lieu de ces condamnés vulgaires, maudissant leurs juges, frémissant à l'horrible idée d'une mort ignominieuse, ils n'avaient devant eux que des hommes occupés, au moment de quitter la vie, du bonheur éternel de ceux qui les faisaient périr.

Le jour n'avait pas encore paru, que, touchés de ce qu'ils voyaient, saisis d'admiration par tant d'héroïsme, éclairés par la parole de Cécile et par la lumière d'en haut, Maxime et les soldats tombèrent à genoux, demandant la bénédiction de ceux qu'ils allaient conduire au supplice.

Le 18 des calendes de mai, Valérien et Tiburce remportèrent la couronne du martyre.

Maxime ne put cacher sa foi nouvelle. Il fut dénoncé, et périt vaillamment pour le Christ sous les coups meurtriers d'un fouet armé de balles de plomb.

Cécile attendait que Dieu l'appelât à son tour. Amachius lui fit donner l'ordre de sacrifier aux dieux. Il savait bien qu'elle refuserait d'obéir, et le refus c'était la mort. Les officiers chargés d'aller interroger la noble Romaine, ravis de tant de beauté, étonnés de tant de fermeté et de douceur réunies, la supplièrent de ne pas résister ouvertement à la volonté toute-puissante de l'empereur, et obtinrent pour elle quelques jours de réflexion.

Les saints ne se croyaient jamais assez purs, assez préparés pour paraître devant un Dieu de perfection infinie. Cécile, aux approches de l'heure du sacrifice, redoubla de zèle pour la prière et les bonnes œuvres. Le vénérable Urbain vint la bénir, et quatre cents nouveaux convertis prièrent pour elle en recevant les eaux régénératrices du baptême.

Le jour du jugement arrive. Cécile est traduite devant le préfet de Rome. Ici je voudrais, si ce travail n'avait pas été déjà mieux fait que je ne saurais le faire, pouvoir ne rien omettre de ce que

les actes de la sainte nous ont raconté de détails sur cette procédure criminelle d'un autre âge.

Amachius interroge lui-même Cécile. Il lui demande son nom et sa condition : *Cujus conditionis es?*

— Je suis de race libre, *ingenua*, de famille sénatoriale, *clarissima;* mes parents sont au sénat dès les temps anciens, *nobilis.* » La jeune vierge au-dessus de tous les vains titres du monde place celui de chrétienne.

« D'où te vient cette audace?

— D'une conscience pure et d'une foi sincère.

— Allons, n'est-ce pas de la démence que de sacrifier sa vie plutôt que de rendre un simple hommage aux dieux de son pays?

— La vraie démence serait de sacrifier une vie et des félicités éternelles en reniant le Dieu créateur de l'univers.

— Malheureuse! Est-ce que tu ne sais pas que j'ai droit de vie et de mort?

— Non, tu ne l'as pas.

— Comment, tu oses me le contester?

— Tu n'es qu'un simple ministre de mort; tu peux faire périr un innocent, mais tu ne peux rendre la vie à celui qui l'a perdue.

— Tu vas mourir, si tu ne sacrifies aux dieux.

— Peux-tu appeler des dieux des morceaux de bois qui ne sauraient eux-mêmes se retirer du feu si on les y jetait? C'est au Christ seul qu'il appartient de dompter la mort et de délivrer l'homme des flammes éternelles. »

Tant de noblesse et d'éloquence, tant de jeunesse et de beauté commençaient à émouvoir la foule. Amachius pensa qu'un supplice public pourrait offrir du danger.

Il fit reconduire Cécile chez elle. Il ordonna qu'elle serait enfermée dans le *caldarium*, qu'un feu ardent chaufferait le bain,

et qu'on l'y ferait périr étouffée. Enfermée dans une brûlante étuve, la sainte ne pouvait mourir. Sa voix faisait entendre les plus harmonieux cantiques, et l'on eût dit qu'une rosée céleste tombait sur elle pour dissiper les vapeurs embrasées qui l'environnaient.

Informé de ce prodige, Amachius envoie un bourreau pour trancher la tête de la vierge chrétienne. Le bourreau lui-même ne put voir sans éprouver une émotion inconnue le regard divin de la sainte si belle, si résignée, si rayonnante déjà de gloire et d'immortalité. Il lève la hache terrible, mais son bras tremble. Trois fois il frappe, il fait des blessures profondes, mais la tête n'est pas encore séparée du corps. Il s'arrête, obéissant à un vieil usage qui défendait de continuer l'exécution lorsque la hache s'était trois fois abattue inutilement sur le condamné.

Cécile perdait tout son sang. Elle ne pouvait survivre à l'horrible supplice; mais son dernier vœu avait été exaucé. Elle avait demandé à Dieu de prolonger sa vie de trois jours pour achever de se purifier par la souffrance et pour accroître son trésor de bonnes œuvres.

Pendant ces trois jours, Urbain, caché chez elle, recueillait ses dernières volontés et lui donnait les consolations de la religion.

L'heure suprême était venue. Cécile se mourait, et sa main défaillante tendait encore l'aumône aux pauvres, et ses lèvres expirantes murmuraient une prière à Dieu. Les chrétiens à genoux autour de son lit d'agonie, après avoir prié pour elle, l'invoquèrent pour eux, comme une sainte dès qu'elle eut remis son âme au Seigneur.

Le soir, le pape Urbain avec un de ses diacres ensevelit le corps de Cécile dans les catacombes de Saint-Calixte. Ce fut la seule femme enterrée au milieu des saints pontifes. Saint Urbain ne tarda pas à aller rejoindre les nobles âmes qu'il avait conquises

pour le ciel. Un mois s'était à peine écoulé, qu'il était découvert et subissait le martyre.

Le jour de la mort de Cécile est fixé par M. de Rossi au 16 septembre. La fête que l'église célèbre le 22 novembre est la commémoration de la dédicace de son palais au Transtevère.

La maison sanctifiée par le martyre de la sainte fut achetée du fisc ou acquise autrement par un noble chrétien nommé Gordien. Cet oratoire antique fut érigé en église par saint Grégoire et rebâti par saint Pascal. C'est aujourd'hui un des sanctuaires les plus vénérés de Rome. On a conservé encore le *caldarium,* ce vieux monument de l'héroïsme d'une chrétienne d'autrefois. Sur la maison natale de Cécile on lit cette inscription du moyen âge :

« Voici la maison où priait sainte Cécile. Combien de fidèles ont prié, prient de nos jours, et prieront longtemps encore aux lieux où elle a laissé le doux parfum de ses prières ! »

La tombe de sainte Cécile fut l'objet d'une vénération particulière. Un peintre des catacombes peignit son portrait dans une fresque que je n'ai pu voir sans émotion. Les fidèles aimaient à consacrer le souvenir de leur visite en inscrivant leurs noms sur les murs de la chambre sépulcrale. Les pèlerins aimaient à emporter dans les diverses parties du monde un peu de l'huile sanctifiée par ses reliques. Les Barbares arrivèrent. Ils respectèrent la tombe de Cécile, et pendant des siècles elle fut oubliée. En l'année 817, le pape Pascal rechercha dans les cimetières souterrains les restes des saints. Il ne pouvait retrouver le lieu où reposait sainte Cécile.

Une nuit, c'était en 821, le vénérable pontife, assis sur son trône pontifical, dans la basilique vaticane de Saint-Pierre, fatigué des bonnes œuvres de la veille, s'endormit à la psalmodie des laudes matutinales. Alors il eut une vision. Une jeune vierge,

rayonnant d'un éclat céleste comme les anges de Dieu, lui apparut et lui dit : « Je te rends grâce de tes efforts pour me retrouver. Je viens satisfaire à tes désirs en te disant que lorsque tu as ouvert les tombes des martyrs pontifes, la mienne était si près que nous aurions pu nous parler bouche à bouche. — Qui donc es-tu, apparition angélique, et ne pourrais-je savoir ton nom ? » La vierge mystérieuse répondit : « On m'appelle Cécile, la servante du Christ, *Cæcilia, famula Christi vocor.* »

Les recherches furent recommencées dans la crypte pontificale, et à côté de la tombe d'Urbain on découvrit celle de sainte Cécile. Son corps reposait dans un cercueil, et la sainte des anciens jours apparut comme si elle eût été endormie, couverte de ses vêtements d'or, et à ses pieds étaient roulés les linges qui avaient étanché le sang de sa triple blessure.

Les précieuses reliques furent transférées dans une des plus belles églises de Rome. Au seizième siècle, le cercueil fut visité par le cardinal Sfrondati en présence de Bosio. La sainte, dans la même attitude et avec les mêmes vêtements décrits par le pape Pascal, put encore poser devant un statuaire, et elle inspira ainsi à Maderno un des chefs-d'œuvre les plus admirables de l'art moderne.

Dans notre temps, si crédule pour certaines pratiques superstitieuses et si hostile aux apparitions surnaturelles, l'invention du corps de la vierge romaine, d'après la vision du pape Pascal, paraissait une légende du moyen âge, inacceptable par la critique moderne.

M. de Rossi, avec un bonheur qui n'arrive qu'à des savants comme lui, est parvenu, conduit par une simple lueur, faible et indécise au commencement, à jeter une vive lumière au sein des mystères ensevelis dans les entrailles de la terre. Un fragment d'inscription, trouvé dans des vignes appartenant à MM. Vizia

et Molinari, lui donne l'éveil. Pie IX l'encourage et achète ces vignes. C'est là qu'existait, en effet, une entrée ignorée d'une partie, dès longtemps perdue, du cimetière de Saint-Calixte. Des excavations, guidées par l'érudition la plus sûre, font arriver la clarté du jour dans un *luminarium*, où depuis des siècles aucun rayon de lumière n'avait pénétré. Qu'est-ce qu'on aperçoit? Les images de trois saints avec leurs noms : *Policanus*, *Sebastianus* et *Cyrinus*. Or, un itinéraire du VIIe siècle désignait ces vénérables personnages comme ensevelis dans la même chambre que sainte Cécile. Enfin, en 1855, M. de Rossi (1) retrouve la niche sépulcrale où avait reposé le cercueil de la sainte. Son portrait en pied la représente avec les colliers, les bracelets, le riche costume d'une noble Romaine. A côté d'elle est peint le pape Urbain en habits pontificaux, avec son nom écrit en toutes lettres.

Des fragments d'inscription constatent la translation des reliques, et des graphites gravés sur les murs semblent nous donner les noms des prêtres qui assistèrent à la cérémonie présidée par saint Pascal.

Cette découverte récente confirme l'authenticité des reliques et des anciens documents.

N'y a-t-il pas quelque chose de mystérieux et de touchant dans l'histoire de cette virginale épouse, qui n'a passé sur cette terre qu'en faisant le bien, et sans autre désir que de tout sacrifier à Dieu, tout, plus que sa vie, la vie de ceux qu'elle aimait?

Elle n'avait cherché qu'à se faire oublier du monde, et le monde, après environ quinze siècles, célèbre encore sa gloire. Sa tombe s'était cachée dans les souterrains les plus obscurs, et

(1) Voir les détails de ces découvertes, *Annali delle scienze religiose* (7 octobre 1853). *La Civiltà cattolica* (1 juillet 1855).

elle brille aujourd'hui dans une des églises les plus renommées de Rome.

Elle aimait les arts, et sa mémoire a inspiré des chefs-d'œuvre aux artistes dont la reconnaissance se manifeste chaque année le jour de sa fête.

Si sainte Cécile rappelle aux uns tout ce qu'il y a de plus divin dans le charme de l'harmonie sacrée, qu'elle rappelle à tous les merveilles de charité et de dévouement de la vie des catacombes dans les temps héroïques du christianisme.

CHAPITRE SIXIÈME.

LA VIE CHRÉTIENNE AUX CATACOMBES.

Il n'est pas de contraste plus frappant que celui qui existe entre la vie païenne de Pompéi et la vie chrétienne des catacombes.

Lorsque Rome, parée des dépouilles de l'univers conquis, était fière de toutes ses magnificences, et montrait avec autant d'orgueil les agonies humaines du Colisée que les splendeurs du forum où s'agitaient les destinées du monde, la ville des Césars ne se doutait pas qu'au-dessous d'elle s'étendait une Rome souterraine cachant dans l'ombre toutes les vertus, pendant que tous les vices s'étalaient au grand jour.

Tandis que la société antique jetait le plus vif éclat, sans songer aux Barbares, qui déjà se préparaient à la précipiter dans l'abîme, qui eût dit que des proscrits qui ne savaient que mourir et se dérober aux regards dans les entrailles de la terre, jetaient les fondements de toutes les grandeurs de la société moderne?

L'aspect actuel de Pompéi et des catacombes inspire les émotions les plus différentes. « Rien de plus désespéré, dit M. Gerbert (t. II, p. 262), que l'aspect de cette ville morte, sortant à demi de son tombeau, non pour ressusciter en se repeuplant, mais

pour se donner à quelque égard un faux air de vie, pour que les brises de la mer, les parfums du printemps, les émanations de la belle nature environnante s'égarent sans but dans ces rues qu'éclaire un soleil inutile. Les ténèbres des catacombes produisent dans l'âme l'effet contraire à celui du soleil de Pompéi; car le grand charme de ces lieux tient, en partie, au contraste qui existe entre la nuit physique qui y règne et le jour spirituel qui éclairait ses habitants. »

Dans la Rome impériale tous les dieux de la mythologie antique s'étaient donné rendez-vous de l'Orient et de l'Occident. Alexandre Sévère avait même fait placer dans son laraire les images du Christ et d'Abraham à côté de celles d'Apollonius de Thyane et d'Orphée. Pourquoi le Panthéon ne s'est-il pas ouvert pour Jésus?

Les dieux de l'Olympe pouvaient très-bien s'entendre entre eux. Jupiter et Mercure, Bacchus et Vénus vivaient ensemble sans se contrarier. Mais le Dieu de vérité pouvait-il s'accommoder avec le mensonge? Seul il est; seul il a créé l'homme; seul il mérite les adorations du monde.

Lorsque les divinités païennes toléraient toutes les faiblesses humaines, le Christ demandait au fidèle tous les sacrifices terrestres.

Aussi l'empereur, qui se faisait élever des autels, devait-il regarder comme un dieu rival digne de toute sa colère celui qui ordonnait de mourir plutôt que d'adorer la divinité d'Auguste.

Le peuple, qui n'avait été accoutumé à apprécier que les jouissances matérielles, s'étonnait de voir tant de martyrs endurer d'atroces tourments, lorsqu'il leur était si facile de mener une douce vie en faisant quelques concessions à des pratiques nationales qui n'obligeaient à rien. Pour expliquer la vie chré-

tienne, si opposée aux idées païennes, on se laissait aller à prêter des mystères horribles à la secte ténébreuse qui cachait son culte exclusif dans les entrailles de la terre au milieu des tombeaux.

Les chrétiens, au lieu de garder la vérité pour eux, n'hésitaient pas à tout braver pour la répandre même parmi leurs persécuteurs, même en traversant les mers pour l'apporter aux nations inconnues.

Le philosophe du paganisme qui croyait avoir découvert une grande vérité la réservait pour ses disciples, pour quelques initiés; il se serait bien gardé de la livrer au vulgaire profane. *Odi profanum vulgus et arceo.* La vertu convenait au sage, le vice au peuple. A Pompéi une noble patronne offrait à Vénus la prostitution de ses esclaves, et elle se vantait de sa chasteté personnelle. Caton se serait bien gardé d'empêcher des jeux impudiques, et il se vantait de n'avoir pas voulu y assister.

Les païens n'avaient que la peur de Dieu. L'amour de Dieu est une révélation du Christ. Quel homme aurait jamais songé à mettre dans la bouche du Créateur de l'univers ces mots : « Aime-moi, et aime ton prochain comme toi-même ? »

Les païens immolaient des victimes pour apaiser la colère céleste; ils redoutaient le tonnerre de Jupiter, le ciseau des Parques, les rancunes féminines des déesses outragées; mais pour soutenir l'honneur d'un Dieu, qui lui aurait sacrifié sa vie? On lui sacrifiait la vie des autres, la vie des esclaves, des condamnés, mais sa propre vie, jamais.

L'amour de Dieu a enfanté chez les chrétiens les plus sublimes vertus. Il a excité l'héroïsme des martyrs qui peuplaient les catacombes; il a inspiré les plus nobles efforts à l'âme pour atteindre à une perfection inouïe.

Le respect de l'homme pour l'Être suprême a fait naître le

sentiment de la dignité humaine. Fier d'avoir été créé à l'image de Dieu, le chrétien a senti la nécessité de respecter en lui-même l'œuvre divine, de ne rien faire qui fût indigne de son auteur, et de mettre en lumière l'empreinte d'une origine céleste.

En se respectant lui-même il a appris à respecter ceux qui étaient les enfants d'un même Dieu. L'unité d'un créateur et la communauté d'origine eurent pour conséquences l'égalité et la fraternité, inconnues des anciens, et si admirablement pratiquées dans la primitive Église.

Tandis que les murs de Pompéi conservent encore l'écho des plaintes douloureuses de l'esclave, partout dans les catacombes l'expression de cette classe si méprisée est réhabilitée, et chacun se fait une gloire d'être appelé le serviteur de Dieu, *servus Dei*.

Le pauvre est considéré comme plus près du ciel que le riche, parce qu'il a moins d'attaches pour les biens de la terre et qu'il doit lui être tenu compte dans un autre monde des larmes qu'il a versées dans celui-ci.

Les ouvriers, les artisans livrés aux travaux manuels, dédaignés des Romains, sont honorés selon leur mérite depuis que Jésus a voulu naître dans l'humble famille d'un charpentier.

La liberté triomphe aussi avec l'évangile ; elle n'est plus le privilége d'une caste, d'une cité, d'un peuple ; elle brise les barrières qui séparaient les nations; elle appartient à tous, au barbare comme au citoyen romain.

Un héros, un philosophe du paganisme s'ennoblissait en exerçant la vengeance chantée par Homère et chère aux dieux implacables. Il s'ennoblissait encore en faisant sentir à son ennemi humilié et foulé aux pieds le triomphe de son orgueil. La charité et l'humilité étaient des vertus nouvelles dont le monde ancien ne se doutait même pas. Écoutez ces paroles sacrées qui retentissent sans cesse dans la chaire chrétienne.

« S'il vous souvient, en portant vos offrandes à l'autel, que votre frère est irrité contre vous, suspendez votre offrande, et allez vous réconcilier avec lui... On vous a dit jusqu'ici : Œil pour œil, dent pour dent; je vous dis : Si quelqu'un vous frappe sur une joue, présentez-lui l'autre. On vous a commandé jusqu'à présent d'aimer votre frère et de haïr votre ennemi; je vous enjoins de pardonner... Aimez votre ennemi, faites du bien à qui vous hait, priez pour qui vous persécute, en imitant Dieu, qui fait lever le soleil sur les bons et les méchants. »

Que le pardon des injures devait coûter un pénible effort sur soi-même lorsqu'un Romain voyait de vils délateurs, obéissant à quelque intérêt personnel, pousser à l'échafaud une personne chère !

Les chrétiens sont devenus nombreux. Ils ont des amis dans le peuple, dans l'armée, au sénat. La barbarie de leurs persécuteurs va jusqu'au délire, et invente contre eux des tortures inouïes, *tormenta inaudita.* Vont-ils s'armer contre leurs bourreaux? Non; ils prient pour eux, ils leur disent : « Votre cruauté fait notre gloire, *crudelitas vestra gloria nostra.* » Ils disent à Dieu, en expirant : « Seigneur, ne leur comptez pas ma mort pour un crime, *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* »

Les païens se faisaient un jeu des souffrances humaines. Arrière la pitié qui n'est que faiblesse! arrière l'image de la misère, qui n'est qu'un spectacle importun! Qu'il est doux, lorsqu'on est à l'abri sur le rivage, de voir un vaisseau ballotté par les vagues en courroux, luttant contre la tempête et s'engloutissant dans l'abîme!

L'Église avait horreur du sang, et ne permettait même pas à ses ministres de faire couler celui des criminels. Saint Ambroise, pour se rendre indigne de l'épiscopat, crut n'avoir rien de mieux à faire que d'assister au jugement d'une affaire capitale.

C'est bien dans les catacombes que s'accomplissaient les paroles de l'apôtre sur les premiers chrétiens. « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme; nul ne considérait comme à lui rien de ce qu'il possédait, mais toutes choses leur étaient communes, et nul n'était pauvre parmi eux. » « Voyez comme ils s'aiment les uns les autres », disait Tertullien.

Pour les païens après cette vie plus d'espérance. La crainte de l'Achéron n'existait guère que pour les enfants, et les plaisirs de l'Élysée n'étaient attrayants pour personne. Les âmes découragées ne songeaient à l'avenir que pour s'exciter à mieux jouir du présent.

Les chrétiens, au contraire, se regardaient comme de simples voyageurs sur la terre, et ils traversaient la vie les yeux fixés vers le ciel; le ciel était leur vraie patrie, le séjour du vrai bonheur. L'heure de la mort était l'heure où l'âme, dégagée de son enveloppe matérielle, naissait enfin à l'immortalité bien-heureuse.

Dira-t-on qu'avec de tels sentiments les habitants des catacombes devaient rester, dans leurs extases mystiques, étrangers à tout ce qui est beau, utile et grand dans ce monde?

L'amour de la créature pour le Créateur ne ferme pas le cœur aux tendresses humaines. Les affections en s'épurant deviennent plus vives. En priant pour ceux qui n'étaient plus, on ne craignait pas de mêler des larmes aux prières; Jésus lui-même n'avait-il pas pleuré à la nouvelle de la mort d'un ami ?

Rien à Pompéi ne nous peint, comme dans les catacombes, les regrets des chastes épouses, des mères désolées qui déposaient dans la tombe de leurs petits enfants les jouets qui avaient amusé leur premier âge (1).

En lisant sur les inscriptions sépulcrales combien les chrétiens

(1) On a trouvé dans les sépulcres des catacombes une grande quantité de jouets : clochettes, grelots, petits chevaux en terre, marionnettes, poupées, etc.

étaient fidèles à la mémoire de ceux qui n'étaient plus, il est facile de comprendre la tendresse dont ils les avaient entourés quand ils étaient en vie.

Rien de noble ni de beau n'était dédaigné dans les catacombes. La beauté physique n'excite pas l'adoration, mais elle est regardée comme un don de Dieu. L'apôtre avait dit : « Aimez l'âme, et ne voyez dans le corps qu'une statue dont la beauté fait penser au sculpteur. »

Lorsqu'une jeune vierge joignait la beauté du corps à celle de l'âme, l'inscription tombale ne dédaigne pas de dire qu'elle était belle. N'y a-t-il pas plus de mérite à renoncer au monde quand on possède tout ce qu'il faut pour y plaire?

Le courage guerrier ne manquait pas aux chrétiens. Ils résistaient à l'empereur pour les choses contraires à leur conscience ; ils étaient les plus fidèles serviteurs quand il fallait combattre pour l'honneur du pays.

Ils appréciaient le génie comme un don de Dieu. Ils aimaient l'éloquence, et leur conviction profonde donnait à leurs nobles pensées une énergie digne des plus grands orateurs.

Ils aimaient à bien faire tout ce qu'ils faisaient. L'art chrétien est dans son enfance; mais il commence à rivaliser déjà avec l'art païen, et il fait pressentir qu'il ira loin dans les voies nouvelles qui viennent à peine de s'ouvrir devant lui.

Sans doute, dans les galeries sépulcrales des cimetières souterrains il ne faut pas s'attendre à trouver un mobilier comparable à celui que l'on découvre à Pompéi. Cependant les beaux-arts dans ces obscures régions de la mort étaient cultivés avec un soin qui se révèle partout.

Nous avons parlé de la peinture. Elle était employée dans les fresques, sur émail, sur terre cuite, sur verre, sur les métaux, et déjà elle avait pour rivale la mosaïque.

L'orfévrerie était un art qui cherchait à devenir chrétien. On a trouvé un grand nombre d'anneaux d'or, d'argent et de cuivre dans les sépulcres, et quelquefois même suspendus aux murs extérieurs. La croix fut sans doute l'objet d'un culte privé avant de l'être d'un culte public; on commença par la graver en creux sur les anneaux. Souvent elle est remplacée par le monogramme du Christ ou par quelque inscription : Vis en Dieu, *vivas in Deo;* espérance dans le Christ, *spes in Deo Christo.*

Les symboles chrétiens sont parfois traduits sur les métaux. Un poisson en cuivre porte l'inscription ΣΩΣΗΣ pour ΣΩΣΑΙΣ, tu nous a sauvés. Les médaillons en métal reproduisent les mêmes sujets que la peinture : le bon pasteur, les scènes du Nouveau Testament, etc.

Les pierres gravées offrent aussi des emblèmes chrétiens. Voyez sur cet onyx une barque voguant, la voile pliée. C'est l'Église qui vogue par un vent contraire. Le poisson nage au-dessus d'elle. Pierre va disparaître, mais Jésus le soutient.

On a recueilli des bijoux divers et nombreux. Nous citerons des anneaux sigillaires affectant la forme de la plante du pied. On sait que chez les Romains mettre le pied quelque part, c'était un symbole de prise de possession. Les jurisconsultes disaient : « *Quidquid pes tuus calcaverit, tuum erit,* tout ce que ton pied foulera sera à toi. »

Dieu avait ordonné aux Israélites d'entretenir un feu perpétuel devant l'autel, et le chandelier répandait la clarté de ses sept flambeaux devant le tabernacle. L'usage des cierges et des lampes dans les chapelles chrétiennes remonte aux temps apostoliques. Dans les catacombes il devint une nécessité. Les fidèles n'éclairaient pas seulement le sanctuaire en signe de respect; ils cherchaient encore à vaincre l'obscurité de souterrains immenses.

Ils aimaient aussi à faire brûler l'huile bénite ou les cierges

auprès des tombeaux, objets particuliers de tendresse ou de vénération. J'ai remarqué notamment, à côté des *loculi* de saint Corneille et de saint Cyprien, un pilier en pierre d'une hauteur de trois pieds, et dont le sommet paraît creusé pour recevoir des lampes.

Étages de tombeaux.

On a retrouvé dans les catacombes des chandeliers, des candélabres, des lustres suspendus à la voûte, et une quantité infinie de petites lampes. Ces lampes sont d'argile, de bronze, d'argent; on en a trouvé une d'ambre. Elles sont souvent très-

artistement décorées de pieux symboles. La plus remarquable et la plus célèbre est en bronze ; elle affecte la forme d'une barque qui s'avance à voile déployée et figure l'Église. Saint Pierre, assis à la poupe, tient le gouvernail. Saint Paul est dans l'attitude de la prédication. Une légende est inscrite sur l'antenne.

Les lampes les plus anciennes sont de terre cuite, et ne portent ordinairement qu'une brève inscription : *Pax cum sanctis, —pax cum angelis.*

Tous ces flambeaux, brillant dans les galeries et les sanctuaires, avaient un sens symbolique ; c'était l'image de la lumière éternelle que l'Église implore pour les défunts ; c'était aussi l'image de la gloire des saints qui, après avoir entretenu la lumière de la foi, étaient entrés dans le séjour des clartés éternelles (1).

En résumé, si les objets d'art trouvés à Pompéi l'emportent sur ceux qui ont été recueillis dans les catacombes, sous le rapport des perfections de la forme, les objets chrétiens offrent plus d'intérêt sous le rapport de l'idée du sentiment qui en a dicté les motifs et les symboles.

Avant de quitter les catacombes dont nous avons essayé de retracer la physionomie actuelle, cherchons par la pensée à repeupler de leurs antiques habitants ces mystérieuses solitudes.

Voici des hommes et des femmes qu'une barrière sépare, et que la même prière réunit. Le patricien et l'esclave, la matrone romaine et la femme d'un barbare, oublient toutes les différences de rang devant un Dieu, père de la grande famille humaine. Il n'y a plus là que des frères. Ils affectent de se vêtir de même : d'étoffes communes pour mépriser le luxe, de blanc pour signifier l'innocence. Des cheveux courts, une grande décence dans

(1) Ad significandum lumine fidei illustratos sanctos decessisse, et modo in superna patria lumine gloriæ splendere. (*Hieron. ad Vigil.*)

leur tenue les font remarquer et leur donnent un aspect particulier. Cette égalité morale devait paraître bien étrange aux Romains. « Les adulateurs de Pallas, dit le duc de Broglie, auraient pardonné aux chrétiens d'affranchir tous les esclaves, mais non de les traiter sur un pied d'estime et d'affection. Sur ce point les distinctions sociales demeuraient inflexibles » (1)

L'autel est resplendissant de lumières, de peintures et de fleurs. Le païen qui s'est furtivement glissé dans cette assemblée, croit, à cet éclat inattendu, qu'il va assister à une fête ; mais il regarde autour de lui, et il n'aperçoit que des fronts pâlis par la souffrance, courbés par le respect, s'incliner sous la main bénissante d'un vieillard vénérable, successeur de saint Pierre (2).

Une voix retentit sous ces voûtes souterraines. C'est la parole de Dieu, qui éclaire l'esprit et console le cœur :

« Vous qui pleurez, vous serez consolés ! »

Dans cette Rome cachée on foule aux pieds tout ce qui est adoré dans la Rome des Césars; la plus grande gloire, c'est de souffrir pour l'amour de Dieu les injustices de l'homme ; le plus grand désir, c'est d'obéir plutôt que de commander. Sans doute il y a dans l'Église une hiérarchie ; mais cette hiérarchie est fondée sur la vertu et l'élection, au lieu de l'être sur la noblesse et l'hérédité. Le plus digne recevra la verge du commandement qui fut confiée à saint Pierre; mais le plus élevé en dignité sera le plus exposé au danger. Les premiers papes furent presque tous des saints et des martyrs.

La longueur et la cruauté des persécutions ne purent jamais

---

(1) *L'Église et l'Empire romain*, 3e édit., t. I, p. 163.

(2) Lucien raconte une visite qu'il a faite aux catacombes. A l'aspect de l'autel orné et plein d'éclat, il crut voir le palais de Ménélas ; mais, ajoute-t-il, ce n'est pas Hélène que j'aperçois, ce sont des hommes prosternés et tous pâles. *Video autem non Helenam, sed mehercle viros in faciem inclinatos et pallescentes.*

lasser la ferveur des fidèles, dont le nombre croissait sans cesse.

Durant les mauvais jours, la principale occupation des chrétiens était de donner la sépulture à leurs frères. Comme Tobie, ils quittaient leur repos pour aller ensevelir les morts.

La couronne de fleurs que les joyeux convives plaçaient à Pompéi sur leurs têtes pendant les festins servait dans les catacombes à orner le front inanimé des martyrs.

Les vêtements d'or et d'argent dont l'élégante matrone se parait dans les fêtes servaient à la femme chrétienne pour l'ensevelissement d'un corps mutilé par le bourreau.

Un héroïque athlète de la foi vient de subir un atroce supplice : ses persécuteurs s'éloignent du cadavre et l'abandonnent. Les fidèles arrivent aussitôt; ils recueillent avec des éponges un sang précieux, qu'ils conservent dans des fioles; ils relèvent le corps et rassemblent les membres déchirés; puis le soir ils transportent ces saintes reliques dans les catacombes.

Ces nobles dépouilles sont enveloppées dans le linge le plus fin; elles sont embaumées avec les aromates et les parfums les plus précieux.

Le jour de la mort du saint est le jour de sa fête; c'est le jour où il a pris possession du royaume céleste; c'est le jour où l'on célèbre son anniversaire. L'âme purifiée par le baptême du sang avait droit à la couronne de sainteté. La tombe de ceux qui avaient sacrifié leur vie au Seigneur était la plus vénérée. Pendant trente jours on l'entourait de prières. On déposait dans le cercueil les instruments du martyr; on célébrait la messe sur la pierre du sépulcre; on y répandait des fleurs; on y faisait briller les lumières; c'est là qu'on venait s'agenouiller en chantant des hymnes qui étaient des chants de triomphe. C'est enfin, aussi près que possible de ces tombeaux respectés, qu'on désirait en mourant pouvoir dormir son dernier sommeil sous la protection d'un saint.

Souvent, dans les jours de fête, des cérémonies pieuses étaient célébrées avec pompe dans les catacombes. Comme les voix pures des vierges, mêlées aux voix graves parties du sanctuaire, et accompagnées des accords d'une sainte harmonie, devaient émouvoir les cœurs, en faisant résonner les échos lointains des galeries souterraines, comme les échos d'un monde invisible et mystérieux!

La Vierge et l'Enfant Jésus.

Après avoir prié ensemble, la famille chrétienne se réunissait à des agapes fraternelles, présidées par la charité et l'amour du prochain. Le riche et le pauvre, comme aujourd'hui encore à la sainte table, se plaçaient à côté l'un de l'autre. Le vin n'était permis qu'aux vieillards. La décence et la sobriété étaient imposées par le respect du lieu. Les convives n'étaient pas mollement couchés sur des lits; comme à Pompéi, ils étaient assis, et nul

repas ne pouvait avoir lieu dans cette nécropole sacrée hors de la présence du vénérable pontife (1).

Ces banquets, auxquels les païens donnèrent des interprétations horribles, et qui plus tard laissèrent s'introduire quelques abus, furent dans les catacombes toujours fidèles à leur origine et à leur but, une imitation de la cène du Christ, une démonstration de fraternité, un symbole de l'union des âmes.

Tandis que la corruption et la servitude creusaient lentement l'abîme où Rome impériale devait s'écrouler et s'engloutir, les saints des catacombes préparaient en silence les éléments de civilisation qui devaient servir à élever la société moderne sur les ruines de la société antique.

Dois-je ici développer l'influence progressive et croissante du christianisme sur les lois, sur les mœurs, sur les institutions politiques et sociales du monde païen?

Ces grandes questions ont déjà été approfondies, et elles m'arrêteraient trop, si je voulais seulement les effleurer en passant.

Je n'ai voulu étudier les origines du christianisme que dans son premier sanctuaire, dans des lieux que le temps a dépouillés, mais où la main de l'homme n'a jamais rien ajouté.

Plus la science a pénétré les mystères des lieux sacrés, plus elle a découvert des preuves de la divinité du christianisme.

L'absence complète de toute croyance religieuse fut le grand mal des derniers païens; une foi ardente fut la grande force des chrétiens primitifs. Le doute serait-il la maladie de notre époque?

Nous avons parcouru Pompéi; que l'on dise quel vice n'y a pas laissé de trace?

Nous avons parcouru les cimetières souterrains des premiers

(1) Non licitum sine episcopo agapen facere. (Saint Ignace aux Smyr., ch. VIII.)

martyrs ; que l'on dise si toutes les vertus n'ont pas brillé dans ces lieux, et si depuis près de deux mille ans nos moralistes en ont inventé une nouvelle!

Qu'a produit dans notre siècle de progrès la libre pensée? Qu'est-ce que c'est que la morale indépendante? Que signifie une morale indéfinie, sans boussole et sans règle, qui ne dépend d'aucune loi divine ni humaine?

Rien de plus facile que de provoquer la négation du vrai et d'obscurcir les principes les plus sacrés ; mais après avoir renversé la religion du Christ, la libre pensée offre-t-elle d'édifier un ensemble de croyances religieuses et morales plus satisfaisant pour la raison et pour le cœur?

Elle n'aura pas, nous en avons la certitude, à s'occuper de chercher un successeur au Christ pour l'empire des âmes. Une religion divine est immuable. La vérité peut voir quelques instants sa sérénité troublée par les nuages de l'erreur ; mais le triomphe de l'erreur n'est que passager, la vérité est immortelle.

L'ALHAMBRA.

L'ALHAMBRA

CHAPITRE PREMIER.

LES MUSULMANS EN ESPAGNE.

La religion du Christ a vaincu par la douceur des martyrs la cruauté des Césars ; elle est sortie triomphante des ténèbres des catacombes pour arborer au grand jour le *labarum* victorieux. La croix, si longtemps proscrite, brille sur la couronne impériale des maîtres du monde.

Le temps des persécutions sanglantes est enfin passé. Mais il reste à subir d'autres épreuves plus périlleuses peut-être. Le chrétien, placé entre l'apostasie de sa foi et le sacrifice de sa vie, sait mourir avec dévouement ; mais son courage, héroïque dans la lutte, souvent dégénère en faiblesse lorsqu'il n'a plus qu'à résister aux séductions des plaisirs, aux mollesses de l'opulence, aux vanités de l'esprit, aux ardeurs des passions, aux entraînements du pouvoir.

Bientôt le monde antique, attaqué par des hordes inconnues pleines de séve et de vigueur, va s'effondrer de toutes parts. La civilisation si brillante de la Grèce et de Rome s'obscurcit, recule, et menace de disparaître de l'univers entier.

Le christianisme n'a pas eu pour but providentiel d'arrêter la

décadence de l'empire; il n'a pas été créé pour un peuple, mais pour tous les peuples de la terre. Seul il reste debout, lorsque toutes les institutions anciennes s'engloutissent dans un affreux cataclysme; il traverse le chaos d'où la société moderne doit sortir; il opère la transformation des nations barbares en nations civilisées; il préside à la fondation des nouveaux États et à la fusion des hommes du Nord avec les hommes du Midi.

Un jour, devant ce long travail de la reconstruction de l'Europe, on put craindre que l'Évangile ne fût remplacé par le Coran.

Dans une bourgade inconnue de l'Arabie, pays habité de tout temps par des tribus nomades et sémitiques, apparut un homme qui eut le génie de réunir sous sa loi, prétendue divine, les hordes les plus différentes d'origine, de religion, et de mœurs. Ces hordes guerrières, le Coran d'une main, le glaive de l'autre, conquirent la Perse, la Syrie, une partie de l'Afrique, et, croyant à la prophétie qui leur avait promis l'Orient et l'Occident, elles prirent la Sicile, elles envahirent l'Espagne, et si Charles Martel, par une victoire mémorable, n'avait sauvé la France, que serait devenue l'Europe?

Au moment où le vif éclat jeté par Charlemagne s'était éteint chez ses faibles successeurs, au moment où les ténèbres de l'ignorance couvraient les empires qui sont aujourd'hui à la tête de la civilisation, les Arabes, maîtres de l'Espagne, substituaient le croissant de Mahomet à la croix du Christ, transformaient le glaive en charrue, créaient des industries, fécondaient le sol par un système admirable d'irrigation, élevaient des monuments magnifiques, cultivaient la poésie, ressuscitaient les beaux arts, et dans les ténèbres du moyen âge faisaient resplendir l'Espagne d'un éclat que l'on aurait peine à comprendre, si l'histoire n'en avait gardé le brillant souvenir.

Comme les chrétiens, les musulmans avaient la foi; et leur Coran avait emprunté à l'Évangile ses plus sublimes idées sur l'unité et la grandeur de Dieu.

Comme les Pompéiens, ils ne comprenaient pas l'immolation du corps à l'âme; ils se livraient à toutes les élégances, à toutes les jouissances matérielles de la vie. Ils eurent des vertus, mais ils ne recherchaient point ce que nous appelons la vertu.

Tandis que des races proscrites, comme les Juifs, ont survécu à toutes les persécutions, et sont toujours debout comme des monuments du passé, qu'est-il resté en Espagne de ce peuple qui avait dominé ce pays avec tant de grandeur et d'éclat? En s'éloignant pour toujours de la Péninsule, il n'y a laissé aucune trace vivante de son passage.

Comme affirmation de cette civilisation étrangère, étudions encore les ruines de Tolède, la mosquée de Cordoue, la Giralda de Séville, l'Alhambra de Grenade.

L'Alhambra! C'est dans ce palais enchanté que nous allons évoquer les générations qui s'y sont succédé, et chercher le récit des mystères d'un temps qui est si loin et si différent du nôtre!

Sans doute à l'Alhambra nous ne trouverons pas les merveilles de l'art qui abondent à Pompéi, ni ce charme religieux et mélancolique qui s'attache aux Catacombes; mais la vie païenne et la vie chrétienne nous ont été plus souvent racontées que la vie musulmane.

Quittons l'Italie, ce pays si riche en souvenirs antiques, pour l'Espagne, ce pays si riche en souvenirs modernes. Quelle noble contrée que celle qui a donné le jour à Trajan, au Cid, à Charles-Quint! L'Espagnol conserve encore quelque chose de la majesté romaine, de la galanterie orientale, de l'honneur chevaleresque, de l'intrépidité des conquérants des Indes.

La beauté de ce pays a souvent fait son malheur. Les Romains le convoitèrent, et ils y ont laissé des traces de leur conquête. Après les Romains, les Goths s'en emparèrent. Les conquérants du Nord se trouvèrent bien dans ces douces régions du midi; ils surent se faire accepter des vaincus en adoptant leurs mœurs et leurs croyances.

Plusieurs rois goths furent de bons rois; mais une prospérité si paisible attira la mollesse dans le cœur des barbares civilisés.

Comment les Arabes, venus d'Asie, et les Mores, venus d'Afrique, vinrent-ils un jour renverser la domination gothique et s'établir en maîtres dans toute l'Espagne?

Sans entrer dans les discussions usées sur l'étymologie et les nuances des noms d'Arabes, de Mores et de Sarrazins, nous emploirons indifféremment ces noms pour la commodité du récit, puisque l'exemple de Voltaire et l'usage autorisent cette confusion d'expressions que les érudits repoussent.

Au commencement du VIIIe siècle Rodéric régnait, et dans sa cour brillante il attirait tous les plaisirs. Il obligeait les jeunes gens et les jeunes filles de la noblesse à venir le servir dans son palais de Tolède. Florinde, fille du comte Julien, était attachée à la personne de la reine. Elle était d'une beauté merveilleuse; un jour, Rodéric la vit danser dans une fête de la cour; elle lui parut la plus belle, et il en devint éperdûment épris.

Florinde repoussa les hommages du roi avec une fierté qui ne fit qu'irriter davantage sa criminelle passion. Ce prince, habitué à voir tout céder à ses désirs, eut recours, pour vaincre la résistance de la jeune fille, aux moyens les plus odieux. Florinde finit par croire à la violence de l'amour que son souverain lui témoignait, et son cœur se laissa prendre. Bientôt elle s'aperçut qu'elle était abandonnée, trahie, dédaignée. Un ressentiment terrible entra dans l'âme de l'Espagnole outra-

gée. Elle eût voulu tuer elle-même le perfide; elle n'en eut pas le courage. Elle écrivit à son père, et l'instruisit du dessein qu'elle avait formé de ne pas survivre à son déshonneur.

Julien, qui adorait sa fille, faillit, en recevant la fatale nouvelle, mourir de douleur. Après un moment de fureur et de désespoir, il comprit qu'il était prudent de contenir sa vengeance pour la rendre plus sûre et plus terrible.

Il se rend à la cour de Rodéric, qui l'accueille avec les égards dus à un des plus puissants vassaux de la couronne. Il dissimule sa peine sous les apparences d'un grand dévouement. Il est admis dans les conseils du roi. Il parle de révoltes qui menacent le pays, il fait ressortir la nécessité de réunir une forte armée; on lui en offre le commandement.

En quittant son maître, il se rend en Afrique, se met en relation avec Mousa, lui demande de le venger, et promet de lui livrer l'Espagne sans défense; Tharik passe les mers, Julien le laisse pénétrer partout, lui ouvre toutes les portes.

L'invasion des hordes musulmanes fut d'une rapidité effrayante. Rodéric fit des efforts pour y résister. Une grande bataille fut livrée à Guadelète, près de Xérès. Elle dura trois jours, disent quelques historiens, une semaine entière, disent les autres : le carnage fut horrible. Les musulmans obtinrent une victoire si complète, que les Goths se virent forcés partout de déposer les armes.

Que devint Rodéric? Dieu, racontent les écrivains arabes, le tua de la main de Tharik, sur le champ de bataille, où il dirigeait ses troupes, le front ceint d'un diadème d'or orné de perles, revêtu d'une chlamyde de pourpre brodée d'or, et monté sur son char d'ivoire, traîné par des mules blanches.

Les auteurs chrétiens semblent éprouver un sentiment de compassion pour le dernier défenseur de la foi; ils rapportent qu'il expia sa faute par son repentir, et qu'il mourut dans un couvent,

en odeur de sainteté. Le comte Julien périt assassiné par les Espagnols, qu'il avait sacrifiés à sa vengeance. Florinde pleurant la trahison de sa patrie, maudite par les chrétiens, se maudissant elle-même, se donna la mort en se précipitant du haut de la tour de son château.

Cette séduction de Florinde, est-ce un fait historique ou une légende?

En approuvant la critique moderne de n'admettre aucune preuve sans l'avoir vérifiée, oserai-je lui faire un reproche? C'est d'avoir quelquefois, cédant au désir de chercher du nouveau, fait trop bon marché des traditions admises de tout temps. Masdeu a rejeté l'histoire du comte Julien, parce que ce nom n'était mentionné dans aucune chronique antérieure à celle que le moine de Silos a composée au XIIe siècle. Ferreras a très-bien expliqué cette omission par l'extrême brièveté de la narration des premiers historiens de la conquête de l'Espagne. Enfin M. Dozy, que nous aimerons beaucoup à citer, a trouvé ce nom de Julien, qu'on traitait d'imaginaire, dans les plus anciens ouvrages arabes (1).

Les conquérants choisirent pour capitale Tolède; c'est là qu'ils trouvèrent, parmi les dépouilles de la monarchie gothique à jamais déchue, vingt-cinq couronnes d'or, couvertes de pierreries et portant l'inscription du nom de chaque roi et de la durée de chaque règne.

Les Arabes, en abordant en Espagne vers l'année 710, brûlèrent leurs vaisseaux. L'Andalousie leur apparut comme une terre

---

(1) J'ai puisé mon récit dans un curieux manuscrit de la Bibliothèque royale de Copenhague (n° 445). En voici le titre : *Historia y descripcion de España... Escrita en arabigo por Rassis, moro, el año del señor de 979, traducida en latin y en portugues por mando del Rey D. Dionis de Portugal año de 1318, y en castillano por el maestro Mahomat, natural de Cordoba, año 1342.*

de délices! « Ce pays, dit Al Makkarí, rappelle la Syrie par son air pur, l'Yémen par la douceur de son climat, l'Inde par ses parfums, l'Achwas par sa fertilité, la Chine par l'abondance des pierreries et des métaux, Aden par l'hospitalité des ses plages. »

Les Arabes étaient arrivés presque à l'apogée de leur puissance sous Walid, dont Tharik et Mousa agrandirent l'empire par la conquête de l'Espagne.

C'est une étrange histoire que celle de Walid. Il fut cruel, et il institua les caravansérails et les hôpitaux. Il fut avare, et il éleva la magnifique mosquée de Damas. Il fut illettré, et, en abolissant l'usage du grec, il fit faire de grands progrès à la langue arabe. Il ne parut jamais à la tête de ses armées, et il étendit au loin ses conquêtes.

Son lieutenant Mousa fut le vrai conquérant de l'Espagne, et le calife, dont la puissance fut accrue par ses victoires, le paya de la plus noire ingratitude. Mousa, battu de verges, dépouillé de sa fortune, privé de tous ses fils, dont la fin fut tragique, exilé à la Mecque, périt de douleur et de désespoir.

Si l'espace nous l'avait permis, nous aurions voulu savoir esquisser à grands traits l'histoire des califes d'Orient et de Cordoue, des émirs de Séville, des rois de Grenade.

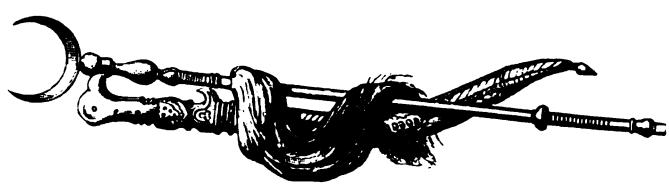
Que de triomphes et que de revers! Quelle civilisation brillante et que de scènes barbares! Que d'énergie au combat et que de faiblesse au harem! Comme la vie des despotes musulmans fut magnifique et voluptueuse! Comme leur mort fut trop souvent tragique et lamentable! Que de splendeur dans le déploiement de la domination musulmane, et que de tristesses dans sa chute si retentissante et si complète!

La conquête avait été accomplie par les Arabes dans un temps voisin de l'initiation, dans la période de la fleur et de la force de

l'Islam ; puis ces peuples, jadis nomades, perdirent en énergie ce qu'ils avaient gagné en civilisation. Leurs mœurs s'amollirent dans les plaisirs, leur foi s'affaiblit; ils aimaient l'Espagne, et ils se sentaient hors de leur patrie. Ils n'avaient aucun espoir de fusion avec les chrétiens, inflexiblement attachés à leur religion et à leur pays.

Les Espagnols avaient de la persévérance et du courage. Ils ne pouvaient se résigner à subir le joug de l'étranger et à voir la croix abaissée devant le croissant. Ils luttèrent, et la lutte fut longue, patiente, implacable. Ils avancèrent lentement, mais ils avancèrent toujours. On vit, comme disent les écrivains arabes, le tapis de l'Espagne musulmane se ployer peu à peu sous la main de Pélage, du Cid et de saint Ferdinand. Les chrétiens reprirent Barbastro en 1064, Tolède en 1085, Cordoue en 1238, Séville en 1248, Grenade enfin en 1492.

Pour apprécier la civilisation arabe, consultons l'histoire, la tradition ; interrogeons les monuments qu'elle nous a laissés. Avant d'arriver à Grenade, dernier refuge de l'Islamisme, passons par Tolède, Cordoue et Séville, ces vieilles capitales des califes et des émirs.



CHAPITRE DEUXIÈME.

TOLÈDE.

Tolède, la cité impériale, la cité des héros et des saints, la ville des rois goths, des émirs arabes, des rois de Castille, des rabbins juifs, des archevêques illustres, est une des villes les plus célèbres du monde.

Les monuments des rois tombent en ruine; mais la légende des Maures vit toujours dans la tradition populaire, comme le souvenir des saints est toujours vénéré dans la vieille cathédrale.

Tolède, si l'on en croit les historiens du lieu, ne doit pas sa fondation aux Grecs ni aux Romains, mais à Nabuchodonosor. Toutes les tribus d'Israël contribuèrent à sa construction, ce qui lui valut le nom dérivé de l'hébreu *Toledoth*, génération. Cette origine a été critiquée, non parce qu'elle était trop ancienne, mais parce qu'elle ne l'était pas assez. Des savants l'ont gravement reculée jusqu'au déluge.

De Madrid à Tolède, grâce au chemin de fer, ce n'est plus un voyage. Le chemin de fer traverse la vallée où le Tage, pour parler comme Quintana, *glissant sa blanche épaule sur des sables d'or, va baiser les pieds de l'impériale Tolède.*

La ville se dresse sur le sommet d'une montagne, ce qui lui

a fait donner l'épithète de *piramidal Toledo*. L'ascension est raide et justifie la description de Quevedo. « C'est une ville hérissée « d'aiguilles, faite en forme de fuseau. En descendant, on « glisse; en montant, il faut grimper à pic. »

Vi una ciudad de puntillas
Y fabricada en un huso,
Que si en ella bajo, ruedo,
Y trepo en ella, si subo.

Peu de villes offrent un aspect plus pittoresque et plus antique. Avec ses alcazars moresques et ses portes magnifiques, avec ses vieilles mosquées et ses splendides églises, avec ses maisons et ses monuments couverts du vernis des siècles, la pyramidale Tolède apparaît comme une relique du passé, comme une cité du moyen âge oubliée par le temps.

Traversons le pont d'Alcantara et gravissons la montagne. A chaque pas une légende gothique, arabe ou espagnole va attirer nos regards sur les rochers qui nous entourent.

Voici le castel de Cervantes, qui s'élève sur un mont séparé de Tolède par le torrent.

Un jour ce vieux fort semblait près de tomber au pouvoir des musulmans, qui l'assiégeaient. La reine Bérengère, qui s'y était réfugiée, fit dire aux ennemis que s'ils étaient des braves, au lieu de chercher à faire peur à une femme, ils iraient se mesurer avec son vaillant époux, Alphonse VII, occupé à guerroyer sous les murs de Curelia.

Les Arabes montrèrent qu'on avait eu raison de compter sur leur chevaleresque courtoisie pour les dames. Ils répondirent qu'ils étaient prêts à se retirer, mais à une condition, c'est que la reine consentirait à se montrer sur la haute tour, afin de leur permettre d'admirer sa beauté et de lui rendre hommage. Bérengère consentit à recevoir leurs adieux, et le siége fut levé.

Avant d'entrer dans les rues tortueuses de la ville, on traverse plusieurs portes monumentales. Elles sont superbes, et de différents styles. La porte de Cambion est attribuée au roi Wamba, et celle de Visagra (via Sagra) à Charles-Quint. La *Puerta del sol*

Puerta del sol (Tolède).

est une perle archéologique. Elle est défendue par un mur crénelé et protégée par une tourelle avec galerie à jour. La baie est formée de deux arcs, l'un ogival, l'autre en fer à cheval; tous deux ornés d'écussons, de sculptures et de colonnettes.

Tolède a conservé sa vieille physionomie; elle n'a pas cherché à se rajeunir comme Séville et Grenade. Elle n'est belle que par les monuments du passé. Les mosquées existent transformées en églises, et les alcazars sont devenus des palais. A chaque pas, en parcourant ses rues étroites et mal pavées, on admire de beaux modèles de l'architecture de toutes les époques, excepté de l'époque actuelle. Dans les anciennes constructions, défigurées par des réparations maladroites et successives, il n'est pas rare de découvrir sous des couches de badigeon de charmantes sculptures, vrais trésors de l'art moresque. Tolède est riche de poésie, mais pauvre d'établissements industriels. On s'étonne, à voir cette ville mal bâtie, qu'elle compte aujourd'hui 17,000 âmes; on ne s'étonne pas qu'elle en ait compté autrefois deux cent mille, si l'on fait le calcul de ses vieilles églises; il lui en reste 79, elle a perdu 49 couvents et 20 hôpitaux.

La place fameuse de Zocodover, théâtre jadis de tant d'événements et de fêtes, est aujourd'hui triste, comme si elle déplorait sa grandeur déchue.

Une journée suffit au touriste pour tout voir à Tolède. Des mois entiers ne suffiraient pas à l'archéologue pour étudier tout ce qu'il y a d'antiquités intéressantes.

C'est une ville morte, mais que de souvenirs vivent dans ses ruines! Ce qui reste debout de ses quatre alcazars n'a rien de remarquable, mais ils nous rappellent la moresque Galiana, l'infant D. Fadrique, oncle de Sanche le brave, Alphonse VIII, Don Pèdre le cruel!

De simples maisons ont aussi leur histoire. Voici celle où Henri de Transtamare reçut Duguesclin, et prépara sa vengeance fratricide.

Les églises ont souvent été tour à tour synagogues, mosquées, églises, et l'art arabe s'y montre encore à côté de l'art chrétien.

Nous n'entrerons que dans *Maria la Blanca*. Cet édifice fut primitivement une mosquée. Il devint ensuite une synagogue. En 1405, saint Vincent Ferrier le bénit comme église. Annexée plus tard à un monastère, cette église servit de chapelle abbatiale, puis de simple oratoire, puis enfin, dans d'autres temps, de caserne, de simple magasin à fourrage?

Ce monument historique est vraiment admirable de style. Quand pourra-t-on réaliser le projet de lui rendre son ancienne splendeur!

Laissons *San-Juan de los Reyes*, la basilique de Sainte-Léocadie *El Cristo de la Luz, Nuestra Senora del Transito*, les paroisses mozarabes, les paroisses latines; mais pouvons-nous passer devant la cathédrale de Tolède sans payer un tribut d'admiration à ce temple renommé, qui est la cathédrale de Madrid et l'on pourrait presque dire de tout le royaume?

L'archevêque, primat des Espagnes, jouissait sous Philippe II d'un revenu annuel de deux cent mille ducats. Aucune fortune de grand d'Espagne n'atteignait la moitié de ce chiffre.

La vie n'était pas chère à Tolède. L'archevêque n'avait pas d'autre famille que les pauvres, d'autre luxe que celui de son église; aussi qu'on ne s'étonne pas des richesses accumulées pendant des siècles dans la magnifique cathédrale.

C'est une des plus illustres églises du monde que *la Santa Iglesia metropolitana primada de la España*. Son histoire se lie à tous les grands événements de l'histoire nationale. Elle prétend avoir reçu la foi d'un apôtre venu à Tolède, saint Jacques le Majeur. Elle commence la série de ses prélats à saint Eugène, vers l'an 68 de notre ère; elle fut le siège de 18 conciles. C'est dans ces saintes assemblées que s'agitèrent les plus hautes questions politiques et religieuses; c'est là que fut redigé le *forum judicum;* c'est là que furent rendus des décrets empreints d'une

si haute sagesse, que le *Corpus juris canonici* conserve encore cent dix de ses décrets, qui après tant de siècles servent de règle à l'Église universelle.

Les Arabes gardèrent pendant environ quatre cents ans la cathédrale primitive transformée en mosquée. Lorsqu'ils furent vaincus, ils obtinrent d'Alphonse VI en l'année 1090, comme une clause de la capitulation, que la mosquée resterait en leur possession. Les musulmans avaient laissé aux chrétiens leurs églises. Les chrétiens vainqueurs laissèrent aux Arabes leurs mosquées. Le roi avait juré aux vaincus qu'ils ne seraient jamais troublés dans l'exercice de leur culte.

La reine Constance et l'archevêque Bernard éprouvaient un extrême déplaisir à voir le croissant de Mahomet profaner une cathédrale illustrée par tant de souvenirs et de grands saints. Le roi avait donné sa parole, et rien au monde n'aurait pu l'engager à la trahir. Un jour qu'il était allé guerroyer au loin, il confia à la reine l'administration de ses États. Constance et Bernard ayant le pouvoir de tout faire crurent avoir le droit de tout oser.

Dans la nuit du 26 au 27 octobre 1091, des fidèles ardents et des soldats armés pénétrèrent en brisant les portes dans la mosquée, renversèrent tous les symboles musulmans pour y substituer les symboles chrétiens, et le clergé procéda aussitôt aux cérémonies usitées pour la purification des sanctuaires profanés.

Lorsque, à l'aube matinale, une cloche placée au haut de la grande tour eut annoncé que la mosquée était rendue au culte catholique, la joie des chrétiens fut grande, la fureur des musulmans terrible.

La violation des traités autorisait tous les excès. « Aux armes « aux armes! Profitons de l'absence du roi, massacrons les

Pont de Tolède.

« parjures, vengeons Mahomet », tels étaient les cris proférés de tous côtés par la population arabe, furieuse et méditant les plus sinistres projets.

Mais voilà qu'au milieu de la foule ameutée un vénérable vieillard apparaît : c'est l'alfaqui *Abu-Walid;* il parle, et ses discours, apaisant les esprits, font rentrer dans le fourreau les glaives avides de sang. D'après ses conseils, une députation est envoyée au roi pour lui reprocher d'avoir forfait à sa parole de chevalier.

Alphonse frémit à l'idée de ternir son blason par un soupçon de félonie; il part à marches forcées pour Tolède; il jure de n'épargner ni la reine ni l'archevêque qui avaient compromis son honneur.

Le roi approche des portes de la ville : il aperçoit de loin une foule considérable d'Arabes. Arrivent-ils au-devant de lui pour exciter encore sa colère? Non, ils viennent pour l'apaiser. Ils demandent à Alphonse de pardonner aux coupables, de reprendre sa parole qu'ils lui rendent, et de garder la cathédrale.

C'était Abu-Walid qui avait changé ainsi la disposition des esprits. Il avait compris qu'il y avait du danger à avoir raison contre le plus fort. Cette noble générosité des Arabes leur donnait droit à la reconnaissance des vainqueurs. Cette reconnaissance est vivante encore après des siècles, et dans le sanctuaire vénéré l'alfaqui musulman a toujours sa statue au milieu de celles des saints et des rois.

D'après une inscription retrouvée en 1581, la première cathédrale fut consacrée en 630 sous le roi Récarède. Elle fut reconstruite par saint Ferdinand, et depuis lors on a si souvent cherché à l'embellir selon le goût du temps, que c'est un vrai musée de beaux spécimens du style des diverses époques.

En entrant j'admirai ce que Montaigne appelle *la vastité*

sombre des églises chrétiennes. Les rayons de lumière, empruntant aux vitraux coloriés leurs teintes harmonieuses, répandaient dans l'immense édifice un jour mystérieux. Je ne sais quelle religieuse émotion me saisit lorsque, vers le soir, une clarté douteuse vint donner à toutes ces sculptures, à toutes ces statues des formes étranges, comme une apparition du passé, comme une vision du monde surnaturel. Ma pensée cherchait à repeupler ces lieux, aujourd'hui si déserts, par l'évocation des générations éteintes de tant de saints et de rois qui sont venus s'agenouiller ici devant le sanctuaire.

L'espace me manque pour décrire ce vaste monument, ses hautes tours si ornementées, ses huit portes si fameuses, ses cinq nefs soutenues par 84 énormes faisceaux de colonnes, sa profonde enceinte que 750 fenêtres ou rosaces ne peuvent suffisamment éclairer, son chœur aux sculptures admirables, son pupitre d'acier décoré des statues en bronze des douze apôtres, ses grilles de fer argenté, et un célèbre chef-d'œuvre de serrurerie, la grille du sanctuaire haute de douze mètres et surmontée d'un Christ colossal.

La *capilla mayor* est remarquable par son autel en bois de cèdre, son superbe retable à cinq étages, ses deux chaires en bronze, ses tombes royales et ses nombreuses statues de rois et de saints, parmi lesquels on remarque un pâtre et un musulman; le pâtre qui fit gagner la bataille de la Navas, et l'alfaqui Abu-Walid, qui fit céder la cathédrale aux chrétiens.

Je dois renoncer à énumérer toutes les merveilles des chapelles, vastes comme des églises. Quelle profusion de dorures, de marbres, d'objets d'art!

Arrêtons-nous devant de somptueux mausolées. Bien des noms jadis glorieux, ont été effacés sur la pierre comme dans la mémoire des hommes. Voici cependant des personnages que l'h

toire ne saurait oublier. Voici la tombe de Mendoza, surnommé le *grand cardinal d'Espagne*. Il eut deux grandes gloires, celle d'assurer à Christophe Colomb la possibilité de découvrir le Nouveau Monde et celle d'arborer le premier la croix sur les grandes tours de l'Alhambra!

Ici repose Gil de Alboroz. Cardinal et général, il contribua par la parole et par l'épée à ramener le pape à Rome. Le cardinal mourut à Viterbe; il fut transporté d'Italie à Tolède sur les épaules de personnes pieuses, qui se relayaient pour ce long voyage.

Voyez sur la voûte un fier hidalgo peint à cheval. C'est là qu'il a voulu être inhumé, afin qu'après sa mort personne ne pût lui passer sur le corps.

Ci-git poussière, cendre et puis rien, *Hic jacet pulvis, cinis et nihil,* telle est l'épitaphe du cardinal de Portocarrero, qui avait été honoré en France du cordon du Saint-Esprit et en Espagne des plus hautes dignités.

D. Alva de Luna, le fameux connétable, se fit ériger de son vivant un splendide mausolée; sa statue en bronze, couchée sur le cercueil, se relevait d'elle-même, par un ingénieux mécanisme, se mettait à genoux pendant la messe, et puis reprenait l'attitude de la mort. Avant de porter sa tête sur l'échafaud, le favori, naguère si haut placé, vit sa tombe détruite comme sa puissance. Celle qui existe aujourd'hui fut élevée plus tard par la piété de sa fille.

Les tombeaux des saints sont d'une extrême richesse. Les châsses de Saint Eugène et de Sainte Léocadie sont d'or massif. Léocadie est vénérée à Tolède comme Saint Isidro à Madrid et Sainte Geneviève à Paris. Léocadie s'était dénoncée par ses bonnes œuvres dans un moment de persécution cruelle contre les chrétiens. Elle fut arrêtée et mise dans un cachot; elle était heureuse, la jeune vierge, de mourir pour celui qui avait donné sa vie afin

de sauver le monde. Faible et timide, elle priait Dieu sans cesse de lui faire la grâce d'affronter la mort avec courage, et de la préserver au milieu des tortures de toute apparence de défaillance. On raconte qu'elle expira doucement dans sa prison en baisant avec ardeur une croix qui s'était merveilleusement gravée sur la pierre par la seule pression de son doigt délicat.

Saint Ildefonse n'est pas séparé, dans la cathédrale, des hommages rendus à la jeune vierge martyre. Saint Ildefonse, élevé par saint Isidore de Séville, la lumière des Espagnes, s'illustra en 653 dans un concile de Tolède. Il défendit avec tant d'éloquence la virginité de la mère de Dieu qu'il mérita le titre de chapelain de la Vierge et d'ancre de la Foi. Les poëtes ont souvent raconté qu'un jour Léocadie, soulevant la froide dalle de son sépulcre, apparut aux yeux surpris de l'assemblée, s'avança lentement vers la chaire, et complimenta l'orateur de ses nobles efforts pour empêcher l'hérésie de ternir la gloire de la reine des cieux. Au moment où la sainte regagnait son cercueil, le roi prêta à Ildefonse un petit couteau, *cultrum modicum*, pour couper un morceau du voile de Léocadie, et l'on montre encore cette relique.

La sacristie renferme des trésors dont les touristes français parlent en général fort légèrement. 85,000 perles y brillent sur le manteau de Notre-Dame del Sagrario, et les objets précieux sont sans nombre. La Vierge del Sagrario a été chantée par Calderon. Les masses d'or apportées par Christophe Colomb et offertes à la cathédrale ont servi à faire des chefs-d'œuvre d'art et de patience. Ainsi la *custodia* est placée dans un *templete* de forme pyramidale et de style ogival, soutenu par quatre anges, et orné de 260 statues. Trois artistes allemands ont dû travailler successivement cent ans pour achever cette œuvre, et elle est si riche de pierreries que l'on ne saurait trop dire si la matière ne vaut pas autant que le travail.

Des inscriptions placées dans l'église rappellent le respect du int lieu. Un tronc est destiné à recevoir les restitutions des êtres qui, ayant cédé à des distractions pendant les offices, ne oient pas pouvoir en conscience profiter des droits de préance.

Chapelle de la lumière (Tolède).

Un curieux souvenir de la domination musulmane, c'est la apelle de la cathédrale, où s'observe encore le rit mozarabe. ns rechercher l'étymologie de ce mot, je me borne à dire qu'on pelle *mozarabes* les chrétiens qui ont conservé leur culte et ur foi sous la domination des Arabes. Le rit gothique régnait à

Tolède lorsque les musulmans s'emparèrent de la ville. Les rois de Castille, après la défaite des maures, voulurent substituer à la vieille liturgie gothique la liturgie romaine. Les mozarabes résistèrent. Pour juger la question, on s'en remit au jugement de Dieu, et le combat judiciaire fut ordonné. Le champion du rit mozarabique fut vainqueur. Le roi de Castille ne voulut pas céder : on eut recours à une autre épreuve, celle du feu. Le rit mozarabique triompha de nouveau. Alors une transaction intervint. La liturgie gothique fut maintenue dans certaines églises et la liturgie romaine adoptée dans d'autres. Aujourd'hui encore une chapelle conserve le rit mozarabe comme une relique du passé, comme un monument de la fidélité des Tolédans à la foi et aux usages de leurs ancêtres.

On ne peut s'éloigner de Tolède sans parler de la renommée de ses fines lames, trempées dans les eaux du Tage. Un poëte, contemporain de Pompéi, fait déjà mention du couteau tolédan, *tolidano cultro*. L'épée a été l'arme par excellence de l'ancien Ibère et du chevalier de Castille. La manufacture de Tolède employa, dit-on, jadis plus de cent mille ouvriers à la fois. Sa décadence commence naturellement à l'invention de la poudre. Que seraient aujourd'hui les meilleures dagues auprès de nos armes à feu, si perfectionnées?

Nous nous sommes arrêtés trop longtemps peut-être à Tolède, et cependant que de légendes de saints et d'Arabes abondent dans la ville des héros et des poëtes!

Demandons à la poésie, à défaut de l'histoire, le récit des magnificences de la cour du temps des Arabes. Balbuena, Lope de Véga, Moratin et Rubi se sont plu tour à tour à conter les aventures de la belle Galiana.

Il y avait à Tolède un émir nommé Galafra, qui avait pour fille Galiana, célèbre par l'éclat de ses attraits.

L'émir était très-bon, ce qui lui suscitait beaucoup d'ennemis. Le calife de Cordoue, qui était très-méchant, l'accusait de donner asile à ses sujets qui fuyaient sa tyrannie.

La merveilleuse beauté de Galiana était encore un grave sujet d'embarras. Les plus illustres chevaliers brûlaient d'amour pour elle; mais elle ne voulait aimer que son père, et refusait de le quitter.

Elle se plaisait dans son beau palais. Son père, pour lui faire plaisir, ne savait embellir sa demeure avec trop de magnificence. Rien ne lui coûtait pour aller au-devant du moindre désir de sa fille adorée. Les plus riches tapis, ornés des pierreries les plus brillantes, n'étaient jamais assez beaux pour être foulés par les pieds de la ravissante princesse; sur le dais qui couvrait son trône on lisait, en lettres faites avec des topazes et des émeraudes : « Celle-ci est Galiana, et ces palais sont les siens. »

Les splendides jardins étaient tracés et décorés d'une manière admirable. C'est là que le célèbre astronome al Zarcal avait fait creuser un étang qui, à l'aide d'un mécanisme secret, indiquait les heures du jour et de la nuit en se remplissant et en se vidant, suivant les mouvements de la lune.

Les eaux du Tage ménagées avec art, les arbres et les fleurs venus des pays lointains, tout avait contribué à faire de cette *huerta* un vrai palais de délices.

Galiana, avec ses goûts pour la solitude, était-elle heureuse dans la plus ravissante retraite que l'imagination puisse rêver? Non. Il n'est pas de bonheur parfait ici bas. Un sujet de sérieux ennui pour la fille et de graves difficultés pour le père, c'était la passion violente de Bradamante pour la belle princesse. Bradamante, souverain de Guadalzara, était un géant, fier de ses forces physiques autant que du nombre de ses soldats. Il était très-utile à l'émir de Tolède, mais il déplaisait à Galiana.

Habitué à ne jamais céder et à tout faire plier sous sa volonté, Bradamante, malgré les refus de Galiana, ne cessait de la poursuivre d'un amour brutal qu'il voulait lui imposer. Pour arriver jusqu'à elle, malgré elle, il avait fait creuser un chemin connu

Salle dite *l'Atelier du Maure* (Tolède).

encore sous le nom de *sentier de Galiana*. Plus la jeune fille cherchait à lui échapper, plus il employait de moyens pour vaincre sa résistance. Aussi, partout et toujours, elle se sentait sous le poids des inévitables regards de son farouche amant.

Galafra, obligé de combattre le calife, ne pouvait se priver du secours de Bradamante. Un jour le géant l'aida à remporter une victoire, et pour prix de cet éclatant service il exigea impérieusement que l'émir lui donnât la main de Galiana. Refuser c'était se faire un ennemi implacable d'un auxiliaire dévoué ;

céder c'était sacrifier à l'ambition le bonheur d'une fille adorée.

La légende, sans trop s'inquiéter de sa concordance avec l'histoire, rapporte que dans ce temps-là l'empereur Charlemagne vint demander l'hospitalité à la cour de Tolède. Galiana sans doute l'intéressa vivement en lui contant ses peines. Il en devint épris, et parvint à s'en faire aimer. Il se débarrassa d'abord de son rival, qu'il provoqua en duel et qu'il tua. Galafra ne pouvait refuser sa fille au héros français ; mais ce n'est point sans un cruel déchirement de cœur qu'il la vit quitter les magnifiques jardins des bords du Tage pour suivre au loin un illustre époux qui lui ferait oublier les paternelles tendresses.

La tradition et les écrivains contemporains nous montrent les mœurs des musulmans d'Espagne bien différentes de celles des musulmans d'Orient. Les idées de la chevalerie castillane avaient profondément pénétré parmi les guerriers arabes.

Lorsque, après un siège de sept ans, les Mores, vaincus par Alfonse, furent obligés de rendre l'antique capitale des Goths, leurs fureurs égalèrent leurs regrets. Un de leurs poëtes, Ibn-al-Gassao, chantait ainsi leur désespoir :

« O gens d'Espagne ! pressez vos montures ; le séjour ici n'est qu'un leurre.

« Le collier de la péninsule se dégraine de ces côtés ; le milieu même n'est pas sûr.

« Nous sommes au milieu d'ennemis qui nous harcèlent. Comment vivre dans un sac de couleuvres ! »

CHAPITRE TROISIÈME.

CORDOUE.

« Ah! Cordoue! que tu es ravissante, et que l'on goûte chez toi de délices! »

Lorsqu'un auteur arabe parlait ainsi, Cordoue, avec ses palais splendides, cent mille maisons, quatre-vingt mille magasins, sept cents établissements de bains, seize cents mosquées, était une des plus belles villes du monde.

Aujourd'hui ses palais sont détruits, sa population est dix fois moindre, son commerce a perdu son importance, et de sa splendeur évanouie il ne lui reste plus qu'un monument pour affirmer son antique grandeur, sa magnifique mosquée, transformée en cathédrale, mais nommée toujours la *Mezquita*.

Les Arabes de Cordoue, fiers de leur puissance, ne se contentèrent plus d'avoir des émirs; ils voulurent avoir des califes indépendants des walis d'Afrique et des califes de Bagdad.

La dynastie omaiyade avait fourni quatorze souverains à l'empire d'Orient. L'histoire des musulmans offre de brillantes pages; mais à côté de traits chevaleresques qui excitent l'admiration on rencontre souvent des traits de cruauté qui font frémir.

Ainsi nous lisons dans un auteur arabe, Ibn al Couthya, que le célèbre Tharyk, pour répandre la terreur parmi les chrétiens, imagina d'en faire cuire quelques-uns et de les faire manger par ses soldats.

Les Omaiyades, après avoir eu des jours de gloire et de prospérité, tombèrent dans le malheur. Un jour Abd-Allah se fit livrer quatre-vingts personnes de cette race royale proscrite. On les terrassa à coups de fouet; puis sur leurs corps épuisés de douleur, couchés à terre, déchirés et sanglants, on étendit des tapis; les bourreaux s'assirent sur ces tapis, et prirent tranquillement leur repas, comme si les gémissements des blessés et les agonies de ces princes eussent eu pour eux le charme qu'avait pour les Pompéiens le spectacle du gladiateur mourant.

Un acte cruel n'est pas seulement une mauvaise action, c'est un mauvais calcul. Il atteint rarement le but qu'on se propose. Le massacre des innocents ne profita guère à Hérode. Un dernier rejeton des Omaiyades, Abdérame, échappa à l'extermination de sa famille et vécut caché au fond d'un désert.

Un grand nom historique a une valeur réelle. On vint chercher le proscrit pour le proclamer calife de Cordoue. On avait pensé qu'un prince de la famille de Mahomet pourrait plus facilement rallier les partis et dissiper les rivalités, « comme le soleil, surgissant au milieu des étoiles, les oblige à s'effacer. »

Abdérame fut un grand homme, et sous sa dynastie la civilisation arabe en Espagne brilla du plus vif éclat. En 786, il voulut éterniser la mémoire de ses triomphes en construisant une mosquée qui dépassât en grandeur et en magnificence les mosquées de Damas et de Bagdad. Il fit venir des colonnes antiques de Byzance, de Carthage et de diverses parties de l'Afrique. Les villes romaines de l'ancienne Ibérie lui en fournirent aussi.

Pour que ce monument devînt une des merveilles du monde, il n'épargna pas ses trésors. Il dirigeait lui-même les ouvriers, et travaillait de ses mains une heure par jour à la construction du temple du prophète. Son fils Hickem suivit son exemple. Il consacra notamment à l'achèvement de l'édifice le butin rapporté du midi de la France. Les historiens racontent que les habitants de Narbonne n'obtinrent la paix qu'à la condition de transporter de leur ville à Cordoue les matériaux nécessaires à la construction de la mosquée.

J'ai à peu près vu les plus belles églises de l'Europe; aucune ne m'a fait la même impression que la Mezquita, monument étrange et splendide à la fois.

C'était un dimanche. Je suis impatient d'aller visiter la fameuse cathédrale. Je traverse des rues presque désertes; je ne vois que des maisons blanches et sans caractère. J'arrive au pied de murailles hautes de quarante pieds qui forment l'enceinte de l'édifice. Je m'arrête, je contemple la tour carrée dont la plateforme est ornée de petits arcs découpés en feston, soutenus par d'innombrables colonnes.

Le bâtiment, qui, dit-on, compte autant de fenêtres qu'il y a de de jours dans l'année, m'étonne par ses vastes proportions. J'admire les colonnes de jaspe d'une rare beauté qui décorent l'une des dix-sept portes. Je gravis quelques marches en pierre, et je crois entrer dans l'intérieur d'une immense cathédrale. Je me trouve dans une chapelle assez étroite, assez mal ornée. Je fais quelques pas, et, à ma grande surprise, me voici dans un *patio* autour duquel soixante-douze colonnes soutiennent un élégant portique. Au milieu m'apparaît un jardin ravissant, aux orangers parfumés, aux palmiers élancés, aux jets d'eau superbes retombant sur des bassins de marbre.

Ces fontaines servaient aux ablutions des musulmans.

Mosquée de Cordoue (Façade extérieure).

Je découvre une porte assez modeste; j'entre, je suis dans la mosquée. Figurez-vous des colonnes sans piédestal, surgissant du sol comme des arbres enchantés. Ces colonnes sont lisses, torses, cannelées, de marbre jaune, vert, rouge, ou blanc, de granit, de porphyre, de jaspe. Il y en a que l'on dirait être des turquoises. Sur les chapiteaux du plus beau style antique s'élèvent, superposés les uns aux autres, des arcs découpés de lobes ou en fer à cheval du plus beau style arabe.

Dix-neuf grandes nefs courant du nord au sud sont traversées par trente-cinq nefs dirigées dans un sens différent. Cela produit un effet prodigieux. Qu'était-ce donc lorsque ce labyrinthe de colonnes resplendissait des plus vives couleurs, lorsque les voûtes étaient de mélèze et de cèdre sculptés, rehaussées d'or et d'arabesques, lorsque la profonde enceinte était illuminée par cent treize candélabres dont les plus grands portaient mille lampes brûlant à la fois?

Au milieu de la mosquée les chrétiens élevèrent un chœur : c'est une véritable église ayant de tous côtés la vue sur une forêt de marbre. Il fallait bien que le Dieu auquel cette mezquita fut donnée y occupât une place.

Cette incrustation d'une chapelle de style moderne dans l'aljuma arabe fait cependant regretter que ce monument précieux ne nous soit point parvenu tel qu'il était du temps du califat. Faut-il en faire un reproche à Charles-Quint, qui avait permis de bâtir un chœur dans la mosquée? C'était un grand homme qui comprenait les belles choses. Quand il vit cette œuvre, il la déplora. « Ah! s'écria-t-il, si j'avais su ce que vous vouliez faire, jamais vous ne l'eussiez fait. Ce que vous avez fait pouvait se faire partout ailleurs. Ce qui était ici n'avait pas son égal dans le monde. »

Passons la description du trésor de la sacristie, riche d'objets

précieux par l'or et les pierreries, par le travail artistique et par les souvenirs.

Voici la capilla de *Zancarron*. A la lueur des flambeaux promenés sous la voûte, je vois étinceler les couleurs les plus vives, les arabesques les plus gracieuses, l'or, les pierreries, des cristaux : on dirait des diamants.

Pourquoi cette chapelle ravissante est-elle nue, abandonnée, privée d'emblème chrétien ?

La mosquée de Cordoue prenait le titre de la Mecque d'Occident. Elle voulut avoir sa part des reliques du prophète, et elle obtint un bras de Mahomet. Lorsque la mosquée tomba au pouvoir des chrétiens vainqueurs, les musulmans stipulèrent que ce sanctuaire, si longtemps sanctifié par la relique précieuse, ne serait jamais profané par le sacrifice de la messe. Les Espagnols flétrirent la chapelle du titre de *capilla de Zancarron*, chapelle du vieil os de chien.

La magnificence de Cordoue, ville aujourd'hui si triste et si déchue, répondait autrefois à la splendeur du seul monument qui lui soit resté des anciens jours.

On y admirait les rues, parfaitement pavées, les places, ornées d'eaux jaillissantes. Des canaux distribuaient partout l'onde limpide du Guadalquivir. L'industrie des cuirs de Cordoue était célèbre, le commerce des soieries et des dorures très-considérable.

Le fameux Ali Xeriab y avait fondé une école de musique; mais si cette école avait des rivales dans l'Andalousie, la bibliothèque des califes était sans égale dans toute l'Europe; elle comptait six cent mille volumes, lorsque notre bibliothèque de Paris, quatre siècles plus tard, sous Charles le Sage n'en comptait encore que neuf cents.

Dans une discussion entre Averroès et Avenzoar, le premier

dit au second : « Je ne sais ce que tu dis ; mais il est un fait certain, c'est que s'il meurt un savant à Séville, et qu'on veuille vendre ses livres, on les porte à Cordoue ; et s'il meurt un musicien à Cordoue, et qu'on veuille bien vendre ses instruments, on les envoie à Séville. »

Chapelle de Zancarron (mosquée de Cordoue).

A entendre le récit du faste inouï des califes d'Espagne, on croirait entendre un des contes les plus merveilleux des *Mille et une nuits*.

Abdérame possédait un revenu annuel de plus de 120 millions,

somme énorme à cette époque. Il levait en outre des impôts considérables en nature.

Aussi quelle pompe, quelle magnificence l'entourait! Son sérail se composait de six cents personnes. Sa garde, quand il sortait pour aller à la chasse ou au combat, était composée de douze mille cavaliers en costume splendide.

Écoutez le récit de la réception solennelle d'une ambassade envoyée par l'empereur de Constantinople.

La cavalerie est allée au-devant des ambassadeurs. L'infanterie les attend, formant la haie. Les rues sont couvertes de riches tapis de Perse; les maisons sont décorées de draperies d'or.

Tout le luxe d'Orient et d'Occident, toutes les merveilles sont étalés dans la vaste galerie du palais qui conduit à la salle où un trône éclatant a été disposé pour le puissant calife de Cordoue. C'est là qu'Abdérame, entouré de sa famille et de sa cour, reçoit les ambassadeurs; il leur fait un accueil magnifique, les comble de présents, et les fait accompagner jusqu'à Constantinople.

Ce qui nous paraît prodigieux, c'est surtout la description qui nous est restée du château de Zahra, la favorite d'Abdérame. Le calife, pour plaire à sa bien-aimée, veut lui offrir un palais digne d'elle, à deux milles de Cordoue, au pied de la montagne. Son désir est un ordre. Aussitôt dix mille ouvriers se mettent à l'œuvre. Quatorze cents mulets et mille animaux de trait sont employés chaque jour au transport des matériaux. Rome, Constantinople, l'Afrique, l'Espagne envoient en présent au souverain de Cordoue de magnifiques colonnes. Almeria fournit le marbre blanc, Carthage le rose et Tunis le vert. Tout est terminé avec une rapidité inouïe et comme par enchantement.

La statue de Zahra, la fleur de beauté, la merveille de son

temps, est dressée sur la porte d'honneur. Quatre mille trois cents colonnes d'un beau style décorent l'édifice. Les marbres précieux, mélangeant leurs vives couleurs, tapissent les murs et forment des pavés en mosaïque; des entrelacs gracieux, étincelant d'or et d'azur, des arabesques, où l'acier poli et les pierreries s'unissent aux vives peintures font resplendir les plafonds de cèdre aux clartés de cent lampes de cristal. A la voûte de la salle de Zahra brille suspendue une perle d'une rare beauté, don fameux de l'empereur de Constantinople.

Partout se fait entendre le doux murmure des ondes limpides bondissant dans les bassins. Une fontaine surtout attire les yeux; c'est une véritable merveille. Elle a été ciselée et dorée en Syrie; elle est de jaspe; elle est ornée d'un cygne en or, d'un fini admirable. A l'entour, douze figures d'animaux en or et en pierreries, chef-d'œuvre des artistes de Cordoue, lancent de leurs bouches une eau pure, intarissable et transparente.

Un pavillon s'élève sur une hauteur. Au milieu de colonnes en marbre blanc aux chapiteaux dorés, une célèbre vasque de porphyre est remplie de vif argent qui, par un mécanisme secret, jaillit sans cesse, reflétant les rayons du soleil dans leur éclat le plus éblouissant.

Les tapis et les étoffes tissées d'or et de soie représentent des plantes et des animaux divers avec tant de vérité qu'on croit marcher sur un parterre de fleurs ou sur le duvet des oiseaux.

La beauté des jardins répond à celle du palais. Les orangers parfumés, les lauriers-roses, les myrtes verts, les plantes les plus rares et les plus embaumées se mêlent aux arbres couverts des fruits les plus savoureux, et la fraîcheur des vastes pièces d'eau s'ajoute à l'ombrage des berceaux touffus.

Le château de Zahra a disparu sans laisser aucun vestige. Les auteurs arabes en font une description si féerique qu'on serait

tenté de croire que ce palais enchanté n'a existé que dans leur imagination; mais ces auteurs ont décrit aussi la mosquée. Tout ce qu'ils en disent est d'une extrême exactitude, et si nous ne pouvions juger encore de nos yeux ce merveilleux monument, aurions-nous cru aux mille colonnes et aux magnificences que l'art musulman avait prodiguées dans ce temple sacré ?

Le souvenir des grandeurs disparues semble attrister Cordoue, qui vainement chercherait à se rajeunir; elle n'a rien que sa cathédrale qui puisse intéresser le voyageur. On s'étonne que la ville qui a possédé le plus de grands monuments arabes soit celle qui en ait conservé le moins.

La tradition populaire semble même avoir fait infidélité aux anciens califes; le nom qui lui est resté le plus cher est celui de Gonsalve de Cordoue, qu'on ne nomme jamais que le *grand Capitaine.*

On sait que Gonsalve naquit à Montilla, près de Cordoue, le 16 mars 1443. Très-jeune, il se distingua dans les guerres contre les Maures de Grenade, et, en 1460, le roi lui-même, Henri IV de Castille, pour récompenser sa vaillance, l'armait chevalier. Après des exploits sans nombre, il fut envoyé au secours du roi de Naples. A la tête de trois mille fantassins et de quinze cents chevaux, il parvint, par des prodiges de courage, à traverser tout le royaume, en prenant vingt places et en remportant la victoire dans douze combats. Les deux armées espagnole et italienne s'étant réunies, le proclamèrent : *le grand Capitaine.* Sa vie, quand on la lit dans l'histoire, paraît plus étonnante encore que dans le roman. Il fut envoyé une seconde fois à Naples avec le titre de vice-roi. Lorsqu'il revint en Espagne couvert de gloire, Isabelle, qui l'avait toujours protégé contre ses envieux, n'existait plus, et Ferdinand avait trop prêté l'oreille à ceux qui ne pouvaient souffrir l'éclat dont se trouvait entouré le plus

brillant chevalier de son temps. Le roi, au lieu de combler d'honneur le héros rentrant dans sa patrie, lui demanda de lui rendre compte des sommes qui lui avaient été envoyées pour l'expédition d'Italie. Un des proverbes, les plus populaires en Espagne, consiste à dire pour une chose fantastique : Ce sont les comptes du grand Capitaine. Le grand Capitaine obéit, et rédigea ces comptes d'un ton qui prouve la dérision amère d'un orgueil justement blessé. Ainsi voici un des articles de ce mémoire : « Pour réparation de toutes les cloches d'Espagne fêlées à force d'avoir sonné des Te-Deum en l'honneur de mes victoires, ci... tant de millions (1). »

Que Cordoue soit fière de voir son nom porté par un preux et loyal chevalier comme Gonsalve, cela se conçoit; mais qu'elle n'oublie pas Abdérame, qui lui a donné sa cathédrale merveilleuse.

On prétend que, au milieu de toutes les magnificences de l'Espagne, le calife ne songeait pas sans un regret à sa lointaine patrie. Il fit venir du pays natal un palmier qu'il acclimata dans l'Andalousie, et voici les paroles que lui prête le poëte :

« Toi aussi, noble palmier, tu es étranger sur cette terre! Les doux zéphirs des Algarves te balancent amoureusement! Tes racines plongent dans un sol fécond, ta cime s'élève jusqu'au ciel; et pourtant tu pleurerais comme moi... si, comme moi, tu pouvais te souvenir!... J'ai arrosé de mes larmes les palmiers que baigne l'Euphrate; mais et les palmiers et le fleuve ont déjà oublié mes peines... De notre patrie bien aimée il ne te reste à

---

(1) On m'a assuré à Valladolid que ces comptes existaient aux archives du royaume, et qu'on y avait lu l'article que je cite. Je m'empressai d'aller à Simancas pour vérifier le fait. J'arrivai vers une heure. Le grand château de Simancas, qui contient les archives de l'Espagne, était fermé. Archiviste, employés, concierge, tout disparaît passé midi. Il n'y reste pas un factionnaire, un simple gardien.

toi aucun souvenir... Pour moi, hélas! infortuné! je me les rappelle sans cesse, et je pleure! »

Lorsque l'Espagne fut devenue une seconde patrie pour les Arabes, et qu'ils furent expulsés de ce pays où ils étaient nés, où leurs pères étaient morts, ils versèrent bien d'autres larmes!

CHAPITRE QUATRIÈME.

SÉVILLE.

Quien no ha visto Sevilla
No ha visto maravilla.

« Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu une merveille! »

« La belle Séville, a dit encore Byron, a droit d'être fière de sa beauté présente et de ses souvenirs du passé. » Ainsi la poésie s'est trouvée d'accord avec le proverbe populaire pour célébrer les beautés de cette cité célèbre.

Il n'y a pas trop d'exagération dans les éloges ainsi donnés à la capitale de l'Andalousie, et peu de villes sont aussi intéressantes à visiter.

Près de la cité actuelle s'élevait l'antique Italica des Romains, dont les ruines existent encore. Italica conserve le souvenir de Scipion l'Africain, qui vint se reposer dans ce beau pays de ses guerres contre Carthage. Italica fut la patrie du poëte Silius Italicus, et de trois empereurs romains : Trajan, Adrien, Théodose le Grand. Dans la physionomie historique de ces trois souverains illustres, ce n'est pas sans raison qu'un de nos bons écrivains a cru retrouver les traits communs d'une même origine, d'une même race.

Les fouilles faites à Italica ont fourni des objets d'art romain, l'orgueil des musées de Séville.

Que de souvenirs et de traditions se sont accumulés dans cette ville depuis Scipion jusqu'à nos jours!

Ces souvenirs sont divers, et les lieux où se sont passées les plus galantes aventures ont été souvent le théâtre des scènes les plus tragiques.

La cité sévillane, gaie et brillante, n'a rien de l'aspect triste et désolé de Cordoue. Sa *calle de Sierpes* est animée. Sa place de la Constitution est bien bâtie. Partout des maisons neuves, qui font encore mieux ressortir les anciens monuments par le contraste de l'art ancien et de l'art moderne. Les hôtels ont tous un gracieux *patio*, cour intérieure ornée de colonnes, de fontaines et de fleurs. Les orangers superbes, les hauts palmiers, les beaux arbres sont répandus partout; et vers le soir, quand le soleil de l'Andalousie a perdu de son ardeur, les riches équipages, les promeneurs à pied et à cheval abondent sur les bords verdoyants du Guadalquivir. Tout respire la grande ville, une ville de plaisir.

La patrie de Figaro et de D. Juan pourrait offrir toujours des aventures à raconter sur ces Andalouses au teint bruni, aux yeux expressifs, à l'abondante chevelure ornée de fleurs naturelles, à la gracieuse mantille, à l'éventail dont elles jouent aussi bien que du regard.

Entrez dans la grande manufacture, où le tabac, venu de la Havane, est façonné en cigares par les mains de six mille jeunes ouvrières : vous trouverez beaucoup de ces Sévillanes vraiment jolies, vous en trouverez bien peu qui n'aient pas de beaux yeux.

Un jour j'admirais dans une modeste chapelle quatre tableaux magnifiques, des chefs-d'œuvre de Murillo, et je me baissai pour

lire l'épitaphe que la reconnaissance avait dû inspirer pour le généreux donateur de ces merveilles inestimables. Et je lus ces

Alcazar de Séville (Observatoire).

mots : « Ici reposent les os et les cendres du pire de tous les « hommes du monde. Priez Dieu pour lui. »

Cette inscription fut dictée par le repentir à D. Juan de Marana, ce héros fameux des aventures galantes. Au milieu des plaisirs les plus effrénés, un jour il fut saisi par le spectacle de la mort et par la terreur d'une fin prochaine. Il éleva son âme vers le ciel, et, déplorant ses désordres, il consacra le reste de sa vie à leur expiation. Comme Piron, il brisa sa lyre profane pour chanter les gloires et les miséricordes de Dieu. Je pourrais, même avec l'homme qui a obtenu la plus scandaleuse

renommée de vice et d'impiété, trouver une transition pour parler de la sainte la plus pure et la plus vénérée. Sainte Thérèse, comme Don Juan, aimait et habitait Séville, et sous le même ciel ils ont laissé tous les deux échapper de leur cœur brûlant pour le Seigneur les inspirations pieuses les plus touchantes, les plus divines.

Laissons les chapelles de Séville, qui nous retiendraient trop longtemps; jetons un coup d'œil sur la Bibliothèque Colombine, collection des livres de Christophe Colomb, qui en a annoté plusieurs de sa main. Entrons dans le palais splendide élevé pour recevoir les archives de l'Inde. L'escalier est un chef-d'œuvre étudié encore par nos architectes; il se tient en quelque sorte tout seul en l'air. Les murs intérieurs sont revêtus de boiseries en cèdre. L'archiviste me montra de curieuses raretés paléographiques. Parmi les autographes des plus célèbres conquérants des Indes, je remarquai ceux de Pizarre; il ne savait pas écrire, et se contentait de poser un petit trait singulier à côté de sa signature faite par un calligraphe distingué. J'ai lu un curieux mémoire de Cervantès, qui demandait au roi, en récompense de ses services, de lui accorder une place dans les Indes. « Qu'il cherche ailleurs. » Cette brève annotation mise sur le dossier est de la main même de Philippe II.

Ce ne sont pas les bibliothèques de Séville qui feraient sa renommée, ce seraient plutôt les chefs-d'œuvre de son école, illustrée par tant de grands artistes. Parlerai-je ici de Murillo? Il serait intéressant de le comparer aux peintres italiens, et de le venger du reproche d'avoir manqué, dans ses compositions, de sentiment religieux. Les nombreux chefs-d'œuvre de Murillo et de Zurbaran, répandus à profusion dans les églises, les palais et les musées de Séville, suffiraient pour attirer dans leur pays natal tous les amis des arts.

Le château de San-Telmo n'est pas seulement une magnifique résidence princière, avec ses salles mauresques, ses galeries espagnoles, ses beaux salons français. Le duc de Montpensier en a fait un véritable musée. Italica lui a fourni des objets d'art romain très-remarquables. L'école sévillanne lui a donné quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, et la France y est représentée avec honneur par nos plus grands peintres modernes. Le fils d'un roi n'oublie jamais la patrie de ses aïeux. Que saint Ferdinand et saint Louis, dont les statues colossales décorent San-Telmo, protègent leurs nobles descendants!

Si toutes les merveilles de l'art ont été réunies dans ce palais, toutes les merveilles de la nature ont été convoquées dans les superbes jardins qui s'étendent au bord du Guadalquivir. Les orangers, les palmiers, les bananiers, les cocotiers les plus beaux qu'il y ait en Europe, les arbres superbes d'Afrique et d'Amérique, s'unissent à nos plus charmants arbustes pour faire un séjour ravissant de ce vaste parc, vraiment féerique.

Des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture nous attendent encore à la cathédrale. C'est là que l'on va admirer saint Antoine de Padoue, le plus célèbre tableau de Murillo. Je renonce à décrire cette église gothique, qui par son effet grandiose, ses faisceaux de colonnettes, la hauteur extraordinaire de sa voûte hardie, peut figurer parmi les plus magnifiques cathédrales du monde. Que de curiosités elle renferme! Admirez la chaire de saint Ferrier; visitez la chapelle de saint Ferdinand; calculez les trésors inouis de sa sacristie. Nulle part je n'ai vu les usages populaires ajouter, comme à Séville, autant de pratiques traditionnelles aux cérémonies religieuses. Voici le *santo entierro*, le saint enterrement de Jésus-Christ, le vendredi saint; le massacre des Juifs, ce sont des coups de fusil tirés en l'air et qui ne font de mal à personne. Voici les adieux au Carême, le jour de Pâques :

dès que minuit a sonné, une voix tombant de la Giralda proclame un adieu grotesque à chacun des plats maigres en usage les jours d'abstinence. Voici, enfin, la célèbre procession de la Fête-Dieu ; de nos jours encore les *Seices*, au son de la musique des castagnettes, dansent devant le saint Sacrement comme David dansait devant l'arche.

A Séville nous trouvons toujours des souvenirs arabes auprès des souvenirs chrétiens ; la Giralda, transformée en clocher de la cathédrale, est un des plus beaux monuments des musulmans d'Espagne. Le peuple a pour cette tour une affection particulière ; il l'illumine les jours de fête, il l'associe à toutes ses traditions de piété et de gloire.

La Giralda est l'ornement de la ville ; elle suffit pour prouver combien les constructions modernes sont loin d'égaler les constructions mauresques.

Lorsque les musulmans parurent en 711, Séville leur ouvrit les portes sans coup férir. Longtemps elle fut soumise à Cordoue. Rivale obstinée de cette cité voisine, elle lutta longtemps pour conquérir son indépendance et pour devenir la capitale de l'Andalousie. Elle arriva à son plus haut degré de splendeur, lorsque Cordoue tomba vaincue au pouvoir des chrétiens. Séville devint le refuge des mahométans refoulés sans cesse du nord au midi.

L'émir al Moumenyn avait conçu le projet de rassembler des forces assez considérables en Afrique pour étouffer toutes les révoltes, et réduire l'Espagne entière sous la domination du Croissant. Au moment où il se disposait à entrer dans l'Andalousie avec une armée immense, qui ne comptait pas moins de trois cent mille cavaliers, il vint à mourir subitement. Son fils lui succéda. Ce prince n'eut rien de plus pressé que de congédier l'armée, et de dépenser l'argent amassé pour la guerre à des améliorations

La Giralda, à Séville.

pacifiques. Il embellit Séville; il établit des quais de pierre sur les bords du fleuve; il créa un magnifique aqueduc, qui existe encore; enfin il érigea une mosquée ou djami, dont la tour était la *Giralda*.

Cette tour superbe fut l'œuvre d'un Arabe sévillan, Géber, qui l'éleva jusqu'à une hauteur de 172 pieds. Il la termina par un pavillon de briques vernissées et peintes des plus vives couleurs. Au dessus du pavillon brillaient au soleil quatre globes de fer doré. Un de ces globes était tellement colossal, qu'il fallut élargir la porte de la ville pour lui ouvrir un passage. En 1568, ce pavillon fut abattu, et la tour fut exhaussée encore. Elle a 258 pieds de hauteur et une largeur de 45. La partie inférieure de l'édifice est bâtie en pierre d'appareil, puis le revêtement est fait de briques gracieusement disposées. L'édifice est éclairé par plusieurs rangs de fenêtres, simples, géminées, les unes en fer à cheval, les autres ogivales, toutes très-ornées. Le centre de la tour est occupé par un noyau de maçonnerie qui consolide le bâtiment, et qui permet d'atteindre son sommet par des rampes assez douces. On a écrit que deux hommes à cheval pourraient les monter de front. Il ne faut, en général, croire que la moitié de ce que l'on dit; si quelqu'un se chargeait de l'ascension, je sais bien qui ne se chargerait pas de la descente.

Louis de Vargas, le fondateur de l'école sévillane, peignit, il y a trois siècles, la Giralda extérieurement, et les niches arabes reçurent les portraits des saints de l'Espagne.

Ce Vargas avait du génie; c'est pourquoi les attaques des médiocrités jalouses ne lui manquèrent pas. Il supportait les calomnies avec patience; cependant il avait naturellement l'esprit piquant. Un jour un mauvais peintre sollicitait son avis, c'est-à-dire son éloge, pour un crucifix qu'il venait de faire.

« N'est-ce pas que ce Christ mourant a de l'expression? » — Oui, répondit Vargas, il a bien l'air de dire : Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

La Giralda m'a semblé avoir quelque ressemblance avec le *Campanile* de la place Saint-Marc à Venise. Ces deux tours paraissent avoir été faites sur un type emprunté à l'Orient, à une époque où les Vénitiens et les Arabes avaient de grands rapports avec les Byzantins.

Ce fut pour les chrétiens un grand jour, que celui où saint Ferdinand fit flotter sa bannière sur le haut de la Giralda, où la croix triomphante devait pour toujours remplacer le croissant musulman.

Le siége de Séville fut long, l'attaque habile, la défense opiniâtre. La flotte ottomane fut détruite sur le Guadalquivir, et un large pont qui mettait en communication les deux principaux quartiers de la ville fut rompu. L'amiral espagnol, Don Ramon Bonifaz, un jour de tempête, fit charger lourdement deux vaisseaux qu'il envoya, masses pesantes, poussées par la marée et le vent, battre en brèche le pont, qui finit par céder à ce terrible choc.

Séville se vit bientôt forcée de se rendre. On conserve encore les clefs de la ville qui furent remises à Ferdinand au moment de son entrée triomphale. Le saint monarque fit graver cette inscription sur les clefs : « Dieu a ouvert les portes; le roi est entré. »

Après la Giralda, le monument le plus intéressant et le plus connu de la capitale de l'Andalousie est sans contredit l'Alcazar.

Je comprends qu'il ait inspiré les poëtes. Il est magnifique, dit le duc de Rivas, l'Alcazar dont Séville est si fière; ils sont délicieux ses jardins et son portique élevé est splendide!

Magnifico es el Alcazar.
Con que se ilustra Sevilla!
Deliciosos sus jardines!
Su excelsa portada, rica.

L'Alcazar de Séville, au premier coup d'œil, est plus beau que l'Alhambra. Il est entièrement restauré, il est brillant, et ses peintures, que le temps n'a pas encore adoucies, n'ont que trop d'éclat. L'Alcazar aussi a des souvenirs de scènes sanglantes et de scènes voluptueuses.

Je passerai rapidement sur l'Alcazar, et je m'arrêterai longtemps à l'Alhambra.

L'Alhambra est tel que les rois arabes l'ont laissé, et ils s'y reconnaîtraient s'ils pouvaient y revenir encore. L'Alhambra est d'un style plus pur et d'une meilleure époque. C'est là, enfin, que nous pourrons retrouver les traces les mieux conservées de la vie musulmane.

L'Alcazar fut achevé par les rois de Castille, et l'ombre qui semble l'habiter encore, ce n'est pas celle d'un sultan, mais l'ombre de Pèdre le Cruel.

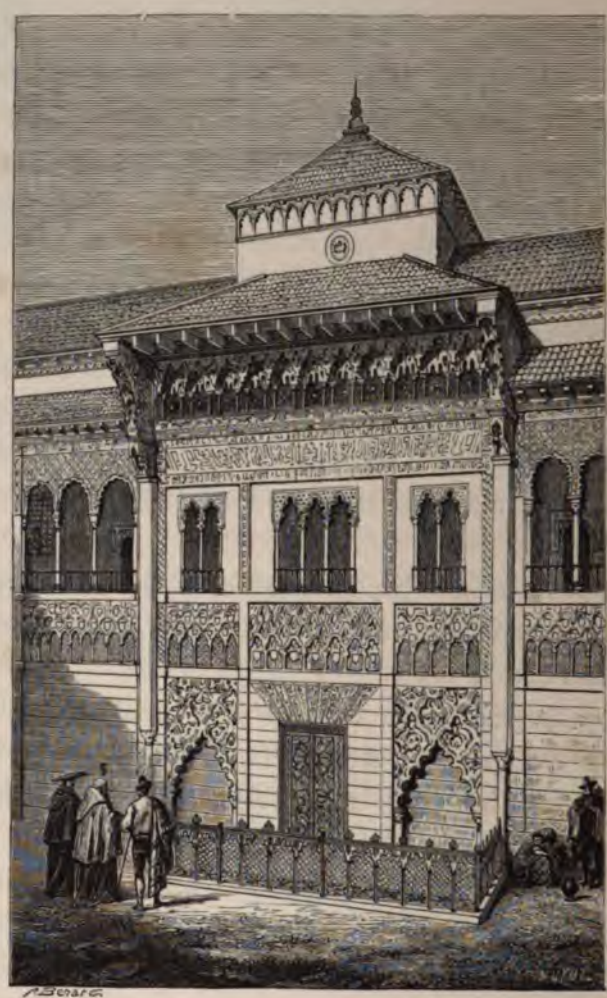
Nous pourrions parmi les chevaliers arabes trouver des musulmans qui, par leur courtoisie envers les femmes, leur générosité et leur bravoure, ressemblaient fort à des chevaliers chrétiens.

Il est peu de princes espagnols qui aient eu plus de traits de ressemblance avec les rois maures que Don Pedro. Il semble qu'en s'appropriant leur palais il s'était approprié leurs mœurs et leurs usages.

Le palais primitif des émirs de Séville s'étendait jusqu'à la Tour d'or, encore debout, sur le bord du fleuve.

Entrons à l'Alcazar. Partout les symboles chrétiens ont remplacé les symboles musulmans. Sous la voûte de la première

porte, voici un retable où, la nuit, une lampe brûle sans cesse devant une statue de la Vierge.



L'Alcazar de Séville (façade arabe).

Arrêtons-nous au patio de *la Montaria* pour admirer la façade arabe du palais. Partout brillent l'or et les vives peintures. Le magnifique *patio de las Doncellas* est entouré de cinquante-deux

colonnes de marbre qui supportent une galerie ornée d'arabesques. Plusieurs salles s'ouvrent devant nous. Ici, dit-on, les émirs puissants faisaient dresser leur trône, lorsque les chrétiens victimes de leur tyrannie étaient obligés d'acquitter le tribut fameux des cent vierges. Là c'est la salle des ambassadeurs. Cette salle est avec raison célèbre. Rien de superbe comme la coupole lambrissée qui la couronne; rien de gracieux comme les cerceaux élégants, comme les ornements découpés en dentelle, comme les balcons charmants qui l'entourent.

Parlerai-je de la petite cour si ravissante connue sous le nom de la cour des Poupées, *el patio de las Muñecas?* Parlerai-je de ces vastes salles de bain, pleines de fraîcheur et de mystère? Parlerai-je des jardins magnifiques, où les arbres les plus précieux prodiguent leurs fleurs et leurs parfums?

Ce qui charme le plus dans les pays chauds, c'est l'abondance des sources limpides, les jets d'eau bondissants, les fontaines murmurantes. En me promenant dans les frais parterres de l'Alcazar, où des rossignols nombreux peuplent les verts bocages, j'ai été étonné de voir qu'il suffisait de toucher un ressort pour que tout à coup des fentes des dalles qui pavaient les allées on vît surgir des milliers de minces filets d'eau se croisant dans les airs, resplendissant comme des perles liquides, et arrosant en un instant ces lieux enchantés.

Des Espagnols ont donné à D. Pèdre, roi de Castille, le surnom de *Justicier*. On vante son amour pour la justice. On raconte qu'un jour il se promenait dans son jardin, fort préoccupé du choix d'un juge pour un débat important. Il cueille une orange, la partage en deux et jette une moitié de l'orange dans les eaux du grand bassin. Le roi fait successivement appeler plusieurs seigneurs de sa cour : Que vois-tu là? disait-il à chacun d'eux, et chacun répondait : C'est une orange. A cette réponse uniforme le

roi les congédiait. Enfin, un homme sérieux est interrogé. Il prend gravement une branche, amène l'orange sur le bord,

Le jugement de Don Pèdre.

l'examine de tous les côtés et répond : « C'est la moitié d'une orange. — C'est toi, dit le roi, qui jugeras l'affaire. »

Il avait raison. Pour bien juger on ne saurait y regarder de trop près.

Des écrivains de nos jours ont trop aimé, pour faire du nouveau, à réformer les jugements de l'histoire en rabaissant les rois qu'elle appelait grands, et en réhabilitant ceux qu'elle avait flétris. Ils ont comparé à Louis XI Don Pèdre de Castille, qui a su fortifier la royauté en brisant des vassaux trop puissants, et en sacrifiant l'orgueil des grands à l'intérêt du peuple. Le surnom de *cruel* me paraît celui qui s'applique le mieux à

ce prince. Il périt sous le poignard d'un frère qu'il avait tant de fois tenté d'égorger.

Tout dans sa demeure me rappelle ses meurtres odieux ; ma pensée, malgré moi, évoque ses victimes sanglantes, dont les noms ne sont pas oubliés par les échos de son palais : Don Fadrique, Don Juan d'Aragon, Dona Juana de Lara, et la reine de Castille.

Cette jeune reine, la noble et sainte Blanche de Bourbon, nièce de Charles V, roi de France, négligée malgré sa vertu et ses charmes, pour la célèbre favorite Padilla, fut pendant huit années enfermée dans une triste prison, où elle mourut à vingt-cinq ans, d'une mort subite et suspecte.

Avant de mourir, voici les paroles que prononça la jeune infortunée :

« O France! ô ma douce patrie, pourquoi ne m'as-tu pas retenue, quand tu m'as vue partir pour venir souffrir dans cette Espagne? Je ne me plains pas de ce noble pays; car ses habitants ont compati à mes maux! mais voici que le roi permet, contre le vœu de la Castille et pour complaire à Padilla, que sa femme légitime périsse!...

« Castille! Castille! que t'ai-je fait? je ne t'ai jamais trahie, et la couronne que tu m'as donnée était pleine de sang et de douleur, mais j'en attends une au ciel qui vaudra mieux! »

CHAPITRE CINQUIÈME.

GRENADE. — SES ROIS.

Grenade! C'est une des villes les plus intéressantes et les plus renommées du monde par ses sites pittoresques et ses palais, ses maisons neuves toutes peintes et ses vieilles maisons mauresques, ses délicieuses promenades et ses souvenirs du passé.

Un auteur du pays s'écrie : « C'est la ville la plus ravissante que le soleil puisse jamais éclairer dans son cours! »

L'aspect de Grenade ne dément pas les éloges que l'on a prodigués à cette cité, embellie par la nature plus encore que par l'art. La vue de la mer manque seule à la beauté du paysage. Voilà au sud, la *Sierra Nevada*, ces montagnes couronnées d'une éternelle neige qui resplendit aux feux du soleil de l'Andalousie. A l'est, voici les monts Alpuxarras, où l'œil cherche les vestiges de l'antique Elvire; mais ce qui est surtout vraiment beau, vraiment splendide, c'est la Véga, la plaine la plus riante et la plus féconde qu'on puisse voir. Elle est arrosée par le Génil, qui coule sur des sables d'argent, et par le Darro, qui roule de l'or (1) formé, dit-on, dans des grottes enchantées. Ces deux belles rivières

(1) Del Darro se coge oro muy fino y del Genil plata muy fina. Y no es fabula, que Yo el autor desta relacion lo he visto coger. — *Guerras civilles de Granada*, p. 2.

ssinent de gracieux méandres dans leur cours; les arbres et arbustes fleuris embellissent leurs bords, et des canaux d'irrition, faits par les Arabes, divisent leurs ondes en mille ruis-

Les bords du Darro (Grenade).

aux pour répandre au loin les trésors d'une fertilité merveilse.

Grenade rappelait à Chateaubriand le site de Sparte; Grenade rappelait le site de Pau avec l'aspect des Pyrénées aux cimes

blanches de neige, avec ses coteaux riches de verdure, avec sa vallée du gave, surnommée le jardin béarnais.

C'est surtout dans les auteurs arabes qu'il faut lire la description de la ville qu'ils ont tant aimée et tant pleurée. « Grenade, « dit Abu-ab-Dallah Alkatib, c'est un verger délicieux, où les « fruits suaves se succèdent sans cesse. La beauté des femmes « y est ravissante. Les forteresses sont très-fortes. La campagne « est sans égale pour la fertilité. Le blé et les légumes couvrent « la vallée. Les fabriques de sucre et de soieries enrichissent « le peuple. Les montagnes sont couronnées de neige comme « d'une couronne de nacre; elles épanchent partout des eaux « fécondes. Rien de délicieux et de pur comme l'air de Grenade, « embaumé par les parfums de fleurs et de jardins. »

« Grenade, dit Ash Shakandi, dans son épître *Risaleh*, Gre- « nade est le Damas de l'Andalousie, c'est le délice de la vue; « c'est le charme de la contemplation pour l'âme. Elle a une « Casbah avec des remparts élevés et de fortes tours. Elle a « une rivière qui se répand sur ses places, dans ses rues, dans « ses maisons, qui fournit de l'eau à ses bains, qui jaillit dans « ses palais et qui féconde ses jardins et ses prairies. Dieu a « orné et placé Grenade comme une sentinelle au milieu d'une « vaste plaine où l'or de la rivière brille à travers les émeraudes « de ses bois, où la douce brise de la montagne rafraîchit et « parfume les airs. Avec ses splendides jardins et ses majestueux « cyprès, le paysage est si magnifique qu'il ravit à la fois le « cœur et les yeux, les entraîne dans une admiration silencieuse « et transporte l'âme dans la contemplation d'une foule de beau- « tés. Le sol est si fertile qu'il fournit à l'homme tout ce qu'il « peut désirer pour l'utilité et l'agrément. Il ne manque d'il- « lustrations d'aucune espèce. »

C'est vrai : ce beau pays si riche en tout, a été fécond en grands

hommes musulmans et chrétiens; mais il ne faut pas oublier que nous n'avons pas ici à écrire l'histoire complète de Grenade. Nous ne devons en tracer qu'une esquisse rapide.

Cette ville dès le premier moment de la conquête fut occupée par dix mille cavaliers d'Yrack et de Syrie; c'était une contrée de prédilection, un lot très-recherché.

Des Walis administrèrent ces régions favorisées de la nature, mais un peu éloignées du centre de l'Espagne. Ils aspirèrent souvent à l'indépendance; les califes de Cordoue, qui les nommaient, furent longtemps les plus forts.

Lorsque la domination arabe, vivement attaquée par la vaillance castillane, commença à décliner, Grenade profita de chaque revers. Les chrétiens vainqueurs refoulaient les musulmans vers la mer, qui les avait apportés. Dès qu'ils étaient maîtres d'une ville, la population ottomane émigrait en masse et allait s'établir dans les cités où le croissant brillait encore. Les Espagnols laissaient volontiers partir les étrangers; ils ne songeaient qu'au bonheur de se débarrasser de leur présence, sans s'inquiéter du vide qu'ils allaient laisser dans les villes amoindries et dans les campagnes désertées.

La chute de Cordoue profita à Séville; la chute de Séville profita surtout à Grenade, qui devint le dernier boulevard de la domination des Maures. Ce fut alors une capitale importante. Elle comptait plus de 400,000 habitants. Plus de mille tours défendaient ses remparts, et sur le sommet de deux collines s'élevaient deux châteaux forts, l'Albaycin et l'Alhambra, qui pouvaient contenir dans leur enceinte quarante mille hommes chacun.

Qu'est-il resté de tant de grandeur et de magnificence? La population est descendue à soixante mille âmes. Traversons la Plaza-Nueva, et par de vieilles rues étroites et tortueuses, nous arriverons au Zacatin, où siége toujours le commerce. Voici la rue de

Ben-Amar, qui a reçu son nom d'un riche arabe. Le palais de l'Ayuntamiento fut primitivement le palais de l'académie fondée par le savant Abdalla Soliman Alcasem pour l'explication du Koran, l'enseignement des mathématiques, de la rhétorique, de la poésie, de la médecine, de la jurisprudence et de l'histoire. On conserve encore à la bibliothèque de l'Escurial un volume dédié à cette académie ; l'ouvrage a pour titre : *le Collier de perles.*

Voici des restes de constructions arabes, une porte du plus beau style ; c'est aujourd'hui le magasin du charbon, *Casa del carbon* ; c'était jadis la poste. On rapporte que lorsque Louis XI voulut créer la poste en France, il envoya à Grenade pour savoir comment les Maures l'avaient organisée.

Plusieurs écrivains, qui ont décrit l'Espagne sans l'avoir vue, parlent encore du beau palais de l'*Alcaiceria*, comme s'il existait. Il n'existe plus. Le 20 juillet 1843, pendant que les gardes de nuit de la place Bib Rambla charmaient leurs loisirs en jouant de la guitare, ils aperçurent une colonne de fumée qui s'élevait du palais mauresque. L'incendie fut terrible, implacable, et rien ne put l'empêcher de tout dévorer.

Si Grenade a été jadis vantée avec enthousiasme, elle a été quelquefois trop dépréciée de nos jours. Sa promenade de la Alaméda est magnifique. Ses établissements de bienfaisance sont aussi nombreux que remarquables. Ce qui reste de ses couvents fait regretter ceux qui ont disparu ; c'étaient de vrais musées. La Cartuja est une curiosité, et les hommes les plus anti-monastiques ne peuvent s'empêcher de regretter l'abandon de ce monastère, qui, malgré les spoliations qu'il a souffertes, renferme encore des choses si intéressantes. Son réfectoire offre sur un mur entièrement nu la peinture d'un crucifix par Alonzo Cano, peinture d'une vérité si saisissante que l'on a vu des oiseaux vouloir se poser sur les bras de la croix, qui semble être de bois véri-

table. La Chapelle conserve encore des chefs-d'œuvre de maîtres; le *Sagrario* étonne par l'éclat de ses dorures, et la sacristie vide par ses beaux marbres, ses marqueteries admirables. Les jardins

Incendie du Palais de l'Alcaiceria (Grenade).

n'ont pu être dépouillés de leur site splendide sur une colline charmante. Ses fontaines sont encore jaillissantes et au milieu des jets d'eau, comme entourées d'un voile humide et transparent, j'ai vu briller les plus jolies fleurs formant de gracieux bouquets.

La cathédrale de Grenade, d'après un écrivain qui a beaucoup

voyagé, D. Diego Hurtado de Mendoza, serait la plus belle du monde après la basilique de Saint-Pierre. J'admets que lorsqu'on a vu les cathédrales de Milan, de Cologne, et même quelques-unes de nos cathédrales de France, on soit tenté de protester contre cette exagération grenadine. Si l'on a trop vanté cette magnifique église, il ne faut pas trop la dénigrer. Elle est vraiment belle par la hauteur de sa voûte, par ses colonnes élevées, par les sculptures de son cloître, par ses statues, ses tableaux, sa vaste sacristie, enfin par ses chapelles ou églises annexées à l'édifice actuel, notamment par sa chapelle royale. Là reposent dans leurs tombeaux ornés par Charles-Quint, Ferdinand et Isabelle. On ne touche pas sans quelque émotion la couronne, le sceptre, l'épée des rois catholiques qui fondèrent la monarchie espagnole, chassèrent les Maures et étendirent leur vaste empire en Italie, en Sicile, en Afrique, en Amérique et dans les Indes.

Si la ville actuelle a de quoi plaire encore, son principal charme est dans les souvenirs de son passé.

Avant d'entrer dans l'Alhambra, évoquons les rois maures de Grenade, et faisons d'avance connaissance avec ceux dont nous allons visiter le palais.

Leur trône grandit lorsque les trônes des sultans de Cordoue et de Séville furent brisés. Ils prenaient le titre de *Muley*, qui correspond à notre titre de roi. Ce titre était inconnu aux autres princes musulmans d'Espagne, qui s'appelaient émirs ou califes. Les rois de Grenade adoptèrent le nom d'Abdallah.

Les chefs arabes étaient plus préoccupés de leur intérêt personnel que des intérêts généraux de l'Islam. Lorsque la domination mahométane fut sérieusement menacée d'une ruine prochaine, au lieu de se réunir contre l'ennemi commun, ils se combattaient entre eux, et s'ils voulaient se venger d'un rival, peu leur importait que ce fût avec une épée chrétienne ou musulmane.

Saint Ferdinand, dans sa conquête de Séville, fut aidé par le roi de Grenade Mohamed Alabar. Le saint et le musulman ne furent pas de simples alliés, ils devinrent des amis. Ferdinand créa chevalier Mohamed, qui prit alors cette devise, si souvent répétée à l'Alhambra : *Lo galib illa allah!* Il n'y a de conquérant que Dieu.

Quand le roi de Castille vint à mourir, le roi de Grenade se fit représenter à ses funérailles par cent chevaliers vêtus de leurs burnous de deuil.

L'amitié qui unissait ces deux princes voisins donna à Mohamed le temps, et la pensée peut-être, de faire de grandes choses.

La paix lui permit de décorer l'Alhambra avec magnificence, et de faire passer une rivière sur la montagne pour servir dans son palais à tous ses caprices; de fonder des hôpitaux et des maisons d'asile pour les orphelins; de bâtir des mosquées et des bains publics; de favoriser les arts et d'établir des écoles gratuites; d'encourager les progrès de l'agriculture, et de créer en quelque sorte des comices agricoles où il distribuait des primes aux meilleurs laboureurs.

Simple pour lui-même, magnifique pour les autres, ce n'est que pour les monuments et les institutions utiles qu'il déployait le luxe des monarques asiatiques. Il fit de Grenade le marché le plus riche d'Espagne et le sanctuaire des sciences, des lettres et des arts.

On a écrit de nos jours avec soin l'histoire de tous les sultans de Grenade. Tantôt ils étonnent le monde par leur faste et leur grandeur; tantôt ils éprouvent les plus lamentables destinées. Le *wasir* (1) ou *visir* était avide; le roi était cruel; ils opprimaient le peuple, et le peuple à son tour, usant de terribles représailles, ne restait pas en arrière en fait de cruauté.

---

(1) *Wasir* veut dire *portefaix*. Le grand visir est le ministre porteur du fardeau de l'État.

Un sultan fut égorgé par ses sujets en pleine rue. Un autre, Mouhamad, reçut à l'Alhambra une députation, qui venait lui demander de déposer la couronne en *vertu d'un décret du peuple souverain*, suivant la traduction que j'ai lue du texte arabe.

Al-Nassar, son frère, le remplace et le fait périr. A son tour il est expulsé et égorgé.

Ismael Ben Pheragi Albulgualid enlève la fille de l'alcade d'Algésiras ; l'alcade se venge et l'assassine.

Méhémet Abdu Abdallah se distingue par de belles actions. C'était un cœur noble et généreux. Au siége de Baeça, il combattait en preux chevalier. Il frappe de sa lance, enrichie de pierreries, un pauvre soldat chrétien qui s'enfuit emportant le fer profondément entré dans le corps. Des guerriers maures se précipitent à la poursuite du fugitif pour reprendre la lance royale. « Laissez-la donc à ce malheureux, dit le sultan, elle lui servira pour payer la guérison de sa blessure. »

Les belles actions de Méhémet ne purent le protéger contre le poignard des assassins qui l'immolèrent.

Jusaf Abi Abdallah périt empoisonné par une chemise pleine de venin, présent funeste du sultan de Fez. Le second fils de Jusaf, Méhémet Balba, enleva la couronne à son frère aîné, et monta sur le trône. L'usurpateur ne fut pas heureux; il fut constamment battu à la guerre. Il reçoit un jour, comme son père, un vêtement empoisonné. Il comprend que le poison va bientôt lui enlever la vie; il appelle aussitôt un de ses officiers : « Pars « immédiatement, lui dit-il, cours au fort de Solobrena, égorge « mon frère Jusaf, de peur qu'il ne prenne le trône à mon « fils. »

L'officier part. A son arrivée, il trouve Jusaf jouant aux échecs avec un alfaqui ou prêtre. « Prince, il faut mourir, c'est l'ordre

accordez-moi deux heures. — C'est impossible. — Laissez-moi finir la partie. — Je me compromets, mais je vous l'accorde. » La partie se prolongeait, et l'officier était pressé de remplir sa mission. La partie s'achève. Jusaf va périr. Tout à coup, un messager arrive en grande hâte ; il annonce la mort du roi et la proclamation de Jusaf comme son successeur.

Ce prince se montra digne de la couronne. Il la porta noblement. Il avait beaucoup de vengeances à exercer contre ceux qui avaient aidé son frère à le dépouiller ; il oublia le passé, il fit du bien à ceux qui lui avaient fait du mal. Ses amis lui reprochaient tant de bienveillance pour ses ennemis : Voudriez-vous, leur répondit le sultan, que par ma cruauté je leur fournisse une excuse pour avoir préféré mon frère à moi ?

Loin de faire périr les enfants de l'usurpateur, il les fit élever dans son palais.

Les beaux jours de gloire et de grandeur étaient passés. Les souverains de Grenade semblaient saisis de cet esprit de vertige et d'erreur,

De la chute des rois funeste avant-coureur ;

ils ne gardaient pas longtemps la couronne. Un sultan chassait l'autre, et il était chassé à son tour. Dans l'Alhambra, le cachot n'était pas loin du trône, et l'on passait facilement de l'un à l'autre.

Les chrétiens comprenaient que l'heure de la décadence de la domination musulmane en Espagne était venue. Ils avançaient toujours. Ferdinand et Isabelle profitaient des divisions intestines et des rivalités violentes de leurs ennemis entre eux.

Muley Hacem régnait à Grenade. Ferdinand lui fait réclamer le tribut imposé aux Maures par les chrétiens. Hacem renvoie les messagers avec cette réponse : « Partez, dites à votre maître que les rois arabes qui payaient tribut aux chrétiens sont tous morts,

et que moi, loin de fabriquer de la monnaie pour leur service, je ne fabrique plus que des armes pour les combattre. »

Quand on se permet un si fier langage, il faut être assez fort pour pouvoir le soutenir. Ferdinand y répondit en prenant quelques villes et en se rapprochant de Grenade. Les intrigues de l'Alhambra servaient ses projets; il employa son habileté à les envenimer, et il sut attendre.

Hacem avait été obligé d'épouser sa parente Aixa ; il en avait eu deux fils, Boabdil et Abul Haxig. La sultane avait une rare intelligence, un caractère viril, mais elle n'était pas belle, et elle se vit abandonnée pour une esclave espagnole qu'on nomma Zoraya, l'Étoile du matin. Cette ravissante beauté inspira au roi la plus violente passion, et elle devint mère de deux fils, Cad et Nazar.

Ne songeant qu'à ses amours, Hacem laissa volontiers le soin des affaires de l'État à son ministre Cacim, qui flattait ses caprices pour garder toute l'influence.

Cacim excita de vives animosités parmi les seigneurs de Grenade, qui étaient très-divisés entre eux. Les Abencerages surtout levèrent l'étendard de la révolte contre le favori puissant. Cacim voulut abattre plusieurs têtes; cette cruauté fit éclater toutes les tempêtes amassées contre lui.

Aixa prit parti pour les mécontents, et elle chercha à faire placer son fils Boabdil sur le trône, de peur que le fils de Zoraya n'y montât plus tard à son détriment.

Ferdinand cherchait à fomenter les querelles intérieures, qui affaiblissaient ses ennemis en les armant les uns contre les autres. Cacim, informé du complot, fit arrêter et enfermer dans le cachot de Comarès Boabdil et la sultane. Une corde, préparée par Aixa et ses femmes, permit au jeune prince de s'évader de la haute tour où il était captif; des chevaliers dévoués l'attendaient, il se mit à leur tête, et la guerre commença.

Hacem est mis en fuite par les Abencerages, et se retire à Malaga. Il rentre ensuite victorieux à Grenade. Boabdil fuit à son tour, il est fait prisonnier; mais Ferdinand le délivre.

Les alfaquis, les vieux musulmans, afin de terminer ces luttes si désastreuses pour l'Islam en décadence, proposèrent à Hacem et à Boabdil d'être rois tous deux, l'un à Armeria, l'autre à Grenade.

Dans ce temps-là, Hacem, aveugle, infirme, se laissait conduire par un homme énergique, Abdala el Zagal, ou le brave. Une nuit, par trahison, Abdala entra avec des cavaliers dévoués dans Armeria pour s'emparer de Boabdil. Celui-ci avait disparu; Aixa, seule avec son second fils se trouvait au palais. Elle va au-devant d'Abdala, l'apostrophe, le qualifie de traître et d'assassin. Saisi d'une affreuse colère, le Zagal tire son épée, il ne veut pas toucher la femme, mais il se venge cruellement sur la mère en égorgeant à ses yeux son fils Aben Haxig.

Boabdil trouva aide et assistance auprès des rois catholiques, dont la puissance s'agrandissait chaque jour.

Hacem se retira avec Zoraya et ses deux fils à Mondujar, choisissant pour son successeur Abdala el Zagal. Le vieux monarque déchu se vit bientôt abandonné de tous ceux qui lui avaient fait la cour, au temps de sa puissance, et lorsqu'il vint à mourir il n'eut auprès de lui que la fidèle Zoraya pour lui fermer les yeux.

La sultane Aixa, pour rendre Abdala odieux, fit courir le bruit qu'il avait empoisonné le vieillard son bienfaiteur. Boabdil, excité par sa mère, réunit toutes ses forces contre le Zagal.

Les alfaquis, toujours inquiets de ces luttes terribles, proposèrent aux deux rivaux de partager le royaume, et de vivre tous les deux en rois à Grenade, l'un au château de l'Albaycin, l'autre au palais de l'Alhambra.

Boabdil consentit à cet arrangement, et en fit part à Ferdinand. La paix n'était pas le but des rois catholiques. Ils répondirent qu'une alliance avec Abdala était un acte d'hostilité contre la Castille, que c'était une déloyauté, et que les armes en décideraient.

L'effet suivit de près la menace. Boabdil, surnommé avec raison el Zogoibi, l'Infortuné, fut blessé et battu dans la prise de Loja, où il s'était fortifié. Il capitula, et promit de faire à Abdala une guerre implacable.

A cette nouvelle, le Zagal, transporté d'une fureur violente, fit exterminer à Grenade ceux qu'il considérait comme ses ennemis, et envoya des émissaires auprès de Boabdil pour l'empoisonner. Celui-ci répondit qu'il n'aurait de bonheur que lorsqu'il aurait fait clouer la tête d'Abdala sur la porte de l'Alhambra. Aidé par les Abencerages, il parvint à rentrer à Grenade, et une guerre d'extermination commença dans la ville même entre les deux partis.

Ferdinand avançait toujours. Le brave Abdala combattit les chrétiens en désespéré. Il vit une à une ses villes tomber en leur pouvoir, et lui-même fut obligé de renoncer à une résistance impossible.

Boabdil ne devait point profiter de la chute de son rival. Ferdinand avançait toujours. Le dernier roi maure se vit contraint, à la fin de décembre 1491, de céder aux rois catholiques sa ville bien aimée de Grenade.

L'histoire et la romance ont bien des fois raconté l'entrée des vainqueurs à l'Alhambra.

C'était le 2 janvier 1492. Le dernier jour de la royauté musulmane en Espagne est venu. Les canons de l'Alhambra ont retenti trois fois. A ce signal l'armée chrétienne se met en marche. Fantassins et cavaliers, écuyers et pages sont dans une tenue magnifique.

Au milieu d'un brillant cortége s'avancent le commandeur Guttieres de Cardenas et Gonzalès de Mendoza surnommé le grand cardinal. Mendoza est précédé de sa superbe croix archiépiscopale, conservée encore dans la cathédrale de Tolède.

Pour ne pas déployer dans les rues l'éclat d'un triomphe, spectacle si triste pour les vaincus, l'armée victorieuse se hâte d'entrer dans les belles allées des jardins du palais.

Tombeau de Ferdinand et d'Isabelle (Grenade).

Boabdil quitte alors pour toujours la splendide demeure de ses ancêtres. C'est un bel homme, qui n'a pas encore trente ans : ses grands yeux noirs brillent sur sa pâle figure, ornée d'une longue barbe. Il a quelque chose de guerrier et de fier; sa tristesse ne manque pas de dignité. Accompagné de cinquante chevaliers, il va au-devant des vainqueurs. Il est à pied.

Le grand cardinal se sent ému à l'aspect de cette royale infortune. Il s'empresse, lui aussi, de mettre pied à terre, et il aborde le roi avec autant de respect que de bonté.

Après quelques paroles échangées tout bas, le Maure, élevant la voix prononce ces paroles : « Venez occuper ce palais que m'avaient laissé mes aïeux ; venez en prendre possession au nom

de ces rois puissants à qui Dieu, qui peut tout, a voulu les accorder pour récompenser leurs mérites et pour punir nos fautes. »

Le cardinal lui répond avec tous les égards dus à sa position, et lui offre sa propre tente pour le temps qu'il aurait encore à rester dans le pays. « J'accepte votre offre, dit Boabdil; je vous remercie d'avoir voulu me consoler; mais pour moi il n'y a plus de consolations sur la terre! »

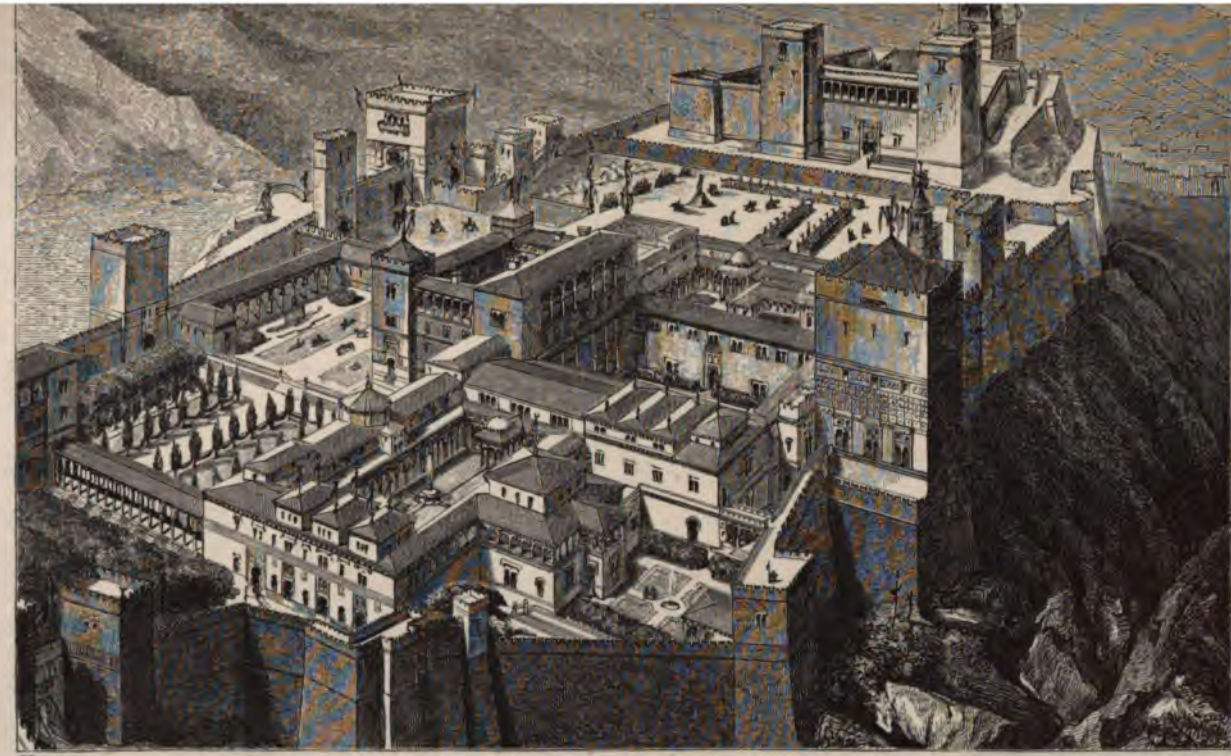
A ces mots, noble et triste, il quitte le prélat pour aller à la rencontre du roi.

Ferdinand, entouré d'une brillante cavalerie, l'attend sur le bord du Génil. Le roi maure veut baiser la main du vainqueur; mais celui-ci refuse cet acte de soumission. Boabdil lui remet les clefs de Grenade, en lui disant : « Elles sont à vous, haut et puissant souverain, ces clefs d'un véritable paradis. Recevez-les, puisque telle est la volonté de Dieu. » — « Ne doutez jamais de nos promesses, répondit Ferdinand, et ne perdez point courage dans l'adversité. Un sort funeste vous a fait perdre beaucoup; nous chercherons à vous dédommager par notre amitié. »

— « A qui confiez-vous, seigneur, ce gouvernement de la ville? dit le Maure; à Lopez de Mendoza, répondit le roi. Boabdil, retirant alors de son doigt son anneau d'or, décoré d'une pierre précieuse, l'offre à Mendoza, et lui dit : « C'est avec ce sceau que j'ai gouverné Grenade, prenez-le et que Dieu vous rende plus heureux que moi! »

Pendant que Ferdinand monte à l'Alhambra, Boabdil continue sa marche vers le camp des chrétiens. Il s'arrête à Armilla, où la reine Isabelle l'accueille avec les égards dus au malheur, et s'empresse de lui remettre son jeune fils, gardé en otage.

Cependant le grand cardinal est entré à l'Alhambra, dont les portes étaient ouvertes. Les musulmans rendent les armes aux



L'Alhambra (Restauration).

chrétiens, et s'éloignent, tristes et résignés, de ces beaux lieux qui leur étaient si chers.

De loin Isabelle la Catholique avait les yeux fixés sur la haute tour, et attendait avec impatience que son drapeau et la croix y fussent arborés. Quelques retards, dont elle ne se rendait pas compte, lui causaient une véritable anxiété. Enfin la croix triomphante et l'étendard royal s'élèvent sur le sommet du donjon mauresque, que l'on nomme encore *la torre de la Vela*, la tour du Drapeau. Aussitôt les hérauts d'armes à haute voix s'écrient : « Vive « Don Ferdinand ! Grenade, Grenade pour le Roi et pour la Reine « Isabelle ! » Ces cris répétés par les vivats de l'armée entière, accompagnés par les salves d'artillerie, arrivent d'écho en écho aux oreilles de Boabdil et d'Isabelle. Quel moment cruel pour le Maure vaincu ! Quelle joie immense pour la Reine, qui tombe à genoux et remercie le Dieu des chrétiens, tandis que les plus belles voix entonnent autour d'elle le joyeux chant du *Te Deum*.

..... Plus tard, lorsque le prince arabe fut obligé de s'éloigner pour toujours du royaume de ses ancêtres, parvenu sur une hauteur d'où il pouvait jeter un dernier regard sur l'Alhambra, qui brillait au loin à l'horizon, il s'arrêta triste et pensif; il contempla une fois encore ce palais superbe, cette riche *vega* où il avait passé sa jeunesse; et à la vue de ce spectacle près de disparaître à ses yeux comme un rêve à jamais évanoui, un soupir profond s'échappa de sa poitrine oppressée, et les larmes qu'il ne pouvait plus contenir noyèrent ses yeux... Le premier ministre cherchait à consoler le roi déchu en lui disant qu'une grande infortune noblement supportée illustrait l'homme autant qu'une grande prospérité; mais Aixa, la fière sultane, la mère intrépide, dit à son fils : « Tu fais bien de pleurer comme une femme, puisque tu n'as pas su te défendre comme un homme. » La tradition populaire a gardé le souvenir de cette scène de deuil et a donné à

la montagne où elle s'est passée le nom de Soupir du Maure, *El suspiro del Moro.*

Boabdil ne pouvait se résigner à quitter le beau ciel de l'Andalousie. Sa présence porta ombrage aux rois catholiques, qui l'obligèrent à aller rejoindre les musulmans d'Afrique. Le dernier roi de Grenade passa trente-quatre ans dans un palais qu'il avait fait bâtir sur le modèle de l'Alhambra dans les États de Muley Hamet el Benimerin, calife de Fez. Il périt sur le champ de bataille, en combattant pour le calife qui lui avait donné l'hospitalité.

Abdala fut expulsé aussi en Afrique; ses trésors immenses excitèrent la convoitise des musulmans. On le dépouilla de tout, on lui creva les yeux, et le prince, surnommé *le brave*, aveugle, proscrit, traîna longtemps une misérable vie, que la douleur ne pouvait achever, excitant la risée ou la pitié, par cet écriteau en caractères arabes : « Voilà l'infortuné roi de l'Andalousie! »

Zoraya, l'Étoile du matin, fut ramenée par la reine Isabelle à la foi de ses pères. Cad et Nazar ses fils se convertirent; ils reçurent les noms d'infants Fernand et Jean de Grenade; leur race n'est pas encore éteinte en Espagne.

Les Arabes vaincus se révoltèrent dans la nuit de Noël 1586. Ils égorgèrent les prêtres et commirent d'horribles excès. Leur temps était passé. Les maures, après deux ans de résistance, furent défaits et dispersés dans toute l'Espagne, d'où ils furent tous expulsés définitivement par Philippe III, en 1610.

CHAPITRE SIXIÈME.

L'ALHAMBRA ET LE GÉNÉRALIFE.

Le palais des derniers rois maures de Grenade est le plus pur, le plus brillant spécimen de la meilleure époque de l'architecture arabe.

Si, par la pensée, on relève les murs démolis, si l'on rétablit les colonnes disparues, si l'on restitue aux soubassements des salles leurs mosaïques brillantes, si l'on rend aux parois des murailles, aux plafonds des galeries leurs ornements gracieux de vermillon d'or et d'azur, on ne pourra s'empêcher de reconnaître, avec les juges les plus compétents (1), qu'aucun monument existant ne saurait surpasser en éclat, égaler pour le luxe et le goût le palais de l'Alhambra.

En peuplant cette résidence déserte des souvenirs d'un temps si différent du nôtre, en évoquant la cour magnifique des fiers sultans, en faisant reparaître sous les berceaux de myrtes et de lauriers-roses les sultanes rivalisant de beauté, en rappelant les fêtes éblouissantes de toutes les splendeurs du monde oriental, on comprend que l'Alhambra ait été autrefois une féerie.

---

(1) Batissier, *Art monumental.*

Traversons les rues des Gomelès et d'Almanzara, encore habitées par des traditions de chevaleresques et de tragiques aventures; nous voici à la porte des Grenades, véritable arc de triomphe élevé du temps de Charles-Quint sur l'ancienne porte arabe de Bibleujar.

L'Alhambra s'étend sur tout le plateau d'une montagne qui domine la ville et le pays. Laissons les Tours-Vermeilles, qui se détachent de la verdure comme l'or rouge brille au milieu des émeraudes. Quelles magnifiques allées s'ouvrent devant nous! Des ormes antiques arrondissent sur nos têtes leur dôme épais de feuillage. C'est vraiment un bosquet enchanté qu'on a raison de comparer aux jardins d'Armide. Là, en effet, de frais ruisseaux laissent courir de toutes parts sur le gazon leurs eaux rapides, dont la transparence est tantôt assombrie par l'épaisse verdure et tantôt éblouissante aux rayons du soleil. L'air le plus pur féconde les arbres, fait balancer les rameaux et soupirer les ondes. Quand les oiseaux suspendent leurs concerts, Zéphyr leur fait écho.

Je traduis le Tasse pour décrire les bosquets de l'Alhambra. Il y manque ces sirènes que le poëte représente se jouant dans les flots limpides, voile infidèle pour leurs appas séducteurs. Ces beautés merveilleuses n'y manquaient pas jadis, lorsque le fier sultan exigeait le tribut des plus belles jeunes filles de l'Andalousie.

J'ai vu peut-être d'aussi superbes ombrages sur les bords de la Tamise; je ne sais pas pourquoi ceux de l'Alhambra avaient pour moi plus de charme : on apprécie mieux dans les contrées méridionales une végétation vigoureuse qui oppose aux ardeurs du soleil une délicieuse fraîcheur.

Trois allées principales conduisent aux Tours-Vermeilles, au Généralife, à l'Alhambra. Prenons celle-ci.

Le Pilar de Carlos V, belle fontaine dédiée à Charles-Quint, chargée de devises latines et de sculptures mythologiques, ne peut arrêter mon regard, qui cherche la *porte du Jugement*. C'est devant cette porte que le cadi rendait la justice. Cette porte a gardé son ancien caractère, son arc en fer à cheval, ses inscrip-

Fuite de Mahomet.

tions, une main étendue et une grand clef sculptée. L'arc en fer à cheval est appelé l'*arc sacré* par les Arabes, qui l'ont employé à profusion dans leurs monuments. C'est l'image du croissant, adopté comme symbole de la foi du Prophète en mémoire de la lune éclairant Mahomet dans sa fuite de la Mecque à Médine.

La main signifie la main de Dieu. C'est la figure de la loi musulmane, qui a cinq commandements fondamentaux, comme la main a cinq doigts : 1° croire à Dieu et à son prophète; 2° prier 3° faire l'aumône; 4° jeûner; 5° faire le pèlerinage de la Mecque. Comme chaque doigt a trois phalanges, à l'exception du pouce, qui n'en a que deux, chacun des préceptes reçoit trois modifications, à l'exception du cinquième, qui se réduit à deux choses : bon cœur, bonnes œuvres.

Des auteurs arabes prétendent que l'image de la main est un vrai talisman contre les ennemis de la foi. Ils lui attribuent aussi une vertu secrète contre l'influence du mauvais œil. Cette croyance superstitieuse est encore très-répandue en Espagne comme en Italie.

La clef représente les armes des premiers rois de Grenade : c'est aussi un symbole de la loi musulmane. Le Coran dit que Dieu remit à son prophète les clefs avec le titre de portier et le pouvoir de donner entrée aux élus.

L'art païen à Pompéi, en rappelant des scènes amoureuses ou héroïques, cherche à plaire à l'imagination; l'art chrétien aux Catacombes a pour but d'élever l'âme aux plus sublimes pensées; l'art musulman est purement décoratif. Il exclut toute reproduction de la nature humaine; il prodigue les types pris dans la nature végétative, les figures géométriques, les dessins capricieux, et l'écriture elle-même, employée avec habileté, se marie comme ornementation avec les plus fantastiques arabesques.

Les caractères coufiques qui décorent la porte du Jugement signifient : « Dieu soit loué! Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète! Il n'y a pas de forteresse sans Dieu! » Voici l'inscription gravée sur une tablette très-ornementée :

« Cette porte, appelée la porte de la Loi (puisse Dieu faire prospérer par elle la loi de l'Islam!), a été bâtie par ordre de notre

Seigneur l'émir Amumenim (empereur des croyants), le juste et valeureux sultan Abul Haxis Jousef, fils du Seigneur le charitable et vaillant sultan Abul-Walid-Ben-Nazar. Que Dieu daigne récompenser ses belles actions, son exactitude à observer la loi, et ses nobles exploits en défendant la religion. Cette porte fut terminée le 27 du mois de maulud ou de la naissance du grand prophète, en 749. Puisse le Très-haut faire de cette porte un boulevard protecteur et classer sa construction dans la liste des actions mémorables des justes! »

Ce 27 de maulud répond au 23 juin 1348.

Les chrétiens vainqueurs ouvrirent au haut de la tour une petite niche pour *Notre Dame de l'Alhambra.*

Continuons notre marche. Voici la *Puerta del Vino.* On la nommait ainsi à cause de certains priviléges sur le vin accordés aux habitants du palais. Cette tour ressemble à un oratoire. Elle était fermée du côté de l'orient. C'est vers ce point que les musulmans dirigeaient la prière matinale. Voici des inscriptions mêlées à des guirlandes de fleurs et de fruits : « Mon aide est en Dieu, qui repousse le démon; c'est dans le nom de Dieu miséricordieux que l'on trouve la miséricorde. — Dieu l'a conduit dans la droite voie et l'a guidé; — Et il l'a élevé à des hauteurs sublimes! — Honneur à notre maître le roi Abu-Abdallah! Que Dieu daigne l'exalter! — Ce que Dieu veut. — Il n'y a pas de vertu hors de Dieu. — »

Nous sommes arrivés au sommet de la colline. Devant nous s'étend *la plaza de los Aljibes*, la place des Citernes. C'est un double réservoir des eaux du Darro, qui a laissé le cours tracé par la nature pour traverser la montagne, afin d'obéir aux sultans et de mettre ses eaux à leur disposition.

Au lieu d'un vieux palais arabe, on s'étonne d'avoir en face un palais de la renaissance encore inachevé.

Charles-Quint, après avoir célébré son mariage avec l'infante de Portugal à Séville, au mois de mars 1526, vint chercher pendant l'été un peu de fraîcheur et de repos sous les superbes ombrages de Grenade. On lui dénonça les Maures comme gardant des mœurs antichrétiennes sous des apparences de conversion.

L'empereur parut écouter ces griefs; il manifesta l'intention d'interdire le costume mauresque et de transférer l'inquisition à Grenade. Les Arabes, effrayés de ce double projet, vinrent trouver Charles-Quint, et, pour faire exaucer leurs prières, ils les accompagnèrent d'une offre de 80,000 ducats. L'argument était irrésistible. L'empereur accepta volontiers cette belle somme, et il résolut d'en consacrer une partie à se faire construire pour lui dans le palais même des rois maures un palais plus beau que celui qui existait dans ces lieux.

L'édifice, confié à un architecte habile, Pedro Machuca, fut commencé en 1527. Sa construction, contrariée par divers événements, fut interrompue et reprise plusieurs fois. Elle semblait toucher à son achèvement, et le moment de couvrir le bâtiment était venu lorsque, en 1633, les travaux furent définitivement abandonnés.

Il est dommage que ce palais ait été entrepris; il est dommage aussi qu'il n'ait pas été terminé.

Dans son ensemble il frappe par une noble et élégante simplicité. Dans les détails il plaît par des sculptures d'un beau style et des ornements d'un fini admirable. Il y a partout une prodigalité extrême de pilastres, de colonnes, de bas-reliefs. Les figures symboliques et les emblèmes offrent à l'esprit un sens facile à comprendre. Voici l'aigle impérial; les deux colonnes avec la vieille devise *nec plus ultra;* et la devise de Charles-Quint, répandue de tous côtés : *plus ultra*. Voilà Hercule et ses travaux

sur la terre; Neptune et son empire sur la mer; la Victoire le front ceint de lauriers; la Paix, l'olivier à la main. Les scènes historiques sont mêlées aux scènes mythologiques. Ici sont représentés les combats de l'empereur en Allemagne, là ses batailles maritimes. Parmi les vaincus, les Maures sont faciles à reconnaître à leurs turbans, à leur devise écrite en arabe : Dieu seul est vainqueur.

Des artistes, rivalisant de grâce et de génie, ont jeté partout à profusion des guirlandes de fruits et de fleurs, des festons, des grenades, des devises, des trophées, des médaillons, des figures de guerriers et de femmes; tout est d'un goût parfait, tout est fini, tout a été doré par le temps et par le soleil; tout est en place, et cependant tout est en l'air. Ce monument, qui n'a d'autre voûte que le ciel, a été si solidement exécuté que nulle pierre ne se détache, et qu'on dirait qu'il se tient debout par enchantement.

Les constructions, selon Pedraza, ont coûté 800,000 ducats d'or. Du palais, un corridor vulgaire conduit à l'Alhambra, qui n'a pas de façade. Une porte fort simple s'ouvre, et tout à coup on est transporté de l'Europe en Orient, des ruines de la renaissance au palais enchanté des *Mille et une nuits*. C'est un changement subit de décors plus saisissants que ceux du théâtre.

Entrons dans la cour des Myrtes, *patio de los Arrayanes o de la Alberca*. Ce n'est pas une de ces vastes cours de nos résidences royales modernes, où tout est disposé moins pour l'agrément du souverain que pour donner une idée de sa grandeur. De vieux myrtes touffus bordent un bassin rempli d'eaux limpides dont le cristal reflète la verdure des bords et l'azur des cieux. Deux péristyles avec d'élégantes colonnettes de marbre blanc règnent au nord et au midi du *patio*, et conduisent par une double galerie aux grandes salles.

En entrant à l'Alhambra, on s'étonne de ne pas trouver une porte digne de ce château. Cette porte existe du côté de la cour, haute de 17 pieds, large de 14, appuyant sur des piliers son arc gracieux, et près d'elle s'ouvrent trois fenêtres chargées aussi d'ornements.

La cour des Myrtes servait aux ablutions de la famille royale et des personnes qui assistaient à la *zalah,* ou prière de la mosquée du sultan.

Partout des inscriptions arabes attirent ma curiosité. Lisons :

« Je suis comme la parure nuptiale d'une fiancée douée de toutes les perfections. » ... « O fils de la grandeur, de la prudence, de la sagesse, du courage et de la libéralité qui surpasses la hauteur des étoiles dans les régions du firmament! Tu t'es élevé à l'horizon de l'empire, comme le soleil, pour dissiper les ombres créées par l'oppression et l'injustice. Tu as garanti du souffle de la brise jusqu'aux plus tendres boutons et fait trembler les étoiles mêmes dans la voûte des cieux. »

Ici je m'arrête. Dois-je tout décrire? Je craindrais de tomber dans des redites en racontant, à chaque salle, la variété infinie des arabesques, des fleurs, des guirlandes, des légendes que l'art mauresque a répandues partout dans ce palais avec un luxe royal, une délicatesse exquise, une finesse merveilleuse, dans ces dentelles d'albâtre, dans ces alvéoles d'abeilles pleines de couleur, où dominent l'azur, le grenat et l'or. Sans doute ces ornements admirables ne sont pas de marbre, ce n'est que du stuc, ce n'est que du plâtre; mais ce plâtre, durci par les siècles, a la dureté de la pierre, et la pierre n'aurait pu se prêter à des ciselures aussi parfaites, à toutes les fantaisies du sculpteur qui a poussé l'art de la décoration jusqu'au génie. La couleur ressort avec éclat sur un fond mat. Des azulejos, faïences peintes et vernissées, dont le secret est perdu, forment des mosaïques à

la partie basse des murs. Des peintures et des dorures font resplendir les plafonds. Les Arabes aimaient les coupoles de bois de cèdre et de mélèze, ornées d'incrustations de nacre et d'ivoire.

Je vais parcourir le palais sans chercher à tout raconter, car il me serait impossible de mettre dans mes descriptions la variété que les artistes ont mise dans leurs dessins.

Les galeries de la cour des Myrtes m'ont conduit à deux chapelles. J'aime à faire parler les murs et à leur faire redire les paroles inscrites en lettres d'or au milieu des ornements de fantaisie : « Gloire à Dieu! — Gloire à Dieu l'éternel! — Que gloire soit rendue à notre seigneur Abul Hegiaz, à qui Dieu prête assistance!... »

Nous arrivons à un vestibule dont la porte élevée et trois fenêtres sont richement décorées. De petites niches charmantes étaient destinées à recevoir les pantoufles que les musulmans déposaient avant de fouler les somptueux tapis des sultans.

Le salon de Comarech doit ce nom, dit-on, à ses décorations dans le style persan, qui imite le genre nommé en orient *comarragia* : c'est un carré parfait de 40 pieds de longueur. La hauteur du plafond est de 60 pieds. Neuf fenêtres éclairent cette pièce, magnifique par ses ornements infinis.

Tantôt l'inscription morale et décorative se borne à une brève sentence : Dieu seul est vainqueur. — L'éternité est à Dieu. — Tantôt la légende prend les proportions d'un petit poëme :

« O fils de roi, et descendant des rois, qui surpasserais en grandeur les étoiles, si elles osaient se comparer à toi! Tu as élevé ce magnifique alcazar de si particulière et remarquable beauté, et ce palais suffirait pour démontrer l'excellence de ton gouvernement, si l'histoire ne l'avait pas déjà attestée. Ainsi que ce monument, tu as élevé à une grande hauteur la loi de salut, avec une telle splendeur qu'on ne saurait l'exprimer, et qu'elle assure aux

croyants tous les avantages de la sûreté et de l'honneur. Aussi tous tes vassaux sont-ils sûrs de trouver près de toi miséricorde, justice, libéralité, clémence, sans avoir jamais à redouter ni cruauté, ni iniquité. »

En traversant ces salles désertes, mon imagination leur rendait leur vie d'autrefois. Dans cette fameuse salle des ambassadeurs j'évoquais la mémoire de ceux qui jadis agitèrent dans ces lieux les plus grands intérêts de l'islam et du christianisme.

Voici un chevalier envoyé par un prince chrétien pour préparer des conditions d'où vont dépendre la paix ou la guerre. Son attitude est grave et majestueuse. La croix brille sur sa poitrine et la fierté castillane dans ses yeux. Son riche costume contraste avec les blancs burnous des Arabes.

Le sultan de Grenade s'assied sur un trône. La splendeur de sa cour répond à celle de son palais. Il est entouré de Cadis, de Porte-étendards, d'Alfaquis, de Visirs, de Walies et d'Émirs. Une armée d'eunuques, d'esclaves, de nègres est rangée dans la galerie et le vestibule que vient de traverser l'ambassadeur.

Les murs ont, dit-on, des oreilles. Pourquoi n'ont-ils pas le don, comme l'écho, de nous répéter tout ce qu'ils ont entendu dans ces pompeuses assemblées de compliments flatteurs, de promesses, de paroles d'amitié et de paix chargées de tempêtes et de guerres?

Ces réflexions me conduisent jusqu'à la cour des Lions, *patio de los Leones*. Je ne puis ici que regarder et admirer.

Trois arcades ouvrent sur cette cour qui mérite sa célébrité. L'arcade du milieu est une merveille de décoration. Lisons ces légendes : La grâce dont vous jouissez n'émane que de Dieu! — Dieu est notre aide dans notre affliction! —

Cette pièce admirable a 122 pieds de longueur, 73 de largeur et 22 et demi de hauteur. La colonnade de la galerie est ravissante. Cent vingt-quatre colonnes de marbre blanc sont groupées

La cour des Lions.

de quatre en quatre dans les angles, de trois en trois sur le devant, et ailleurs elles sont seules ou accouplées. Deux pavillons délicieux s'avancent dans le patio.

Au milieu s'élève la fontaine si renommée. Douze lions rangés en cercle supportent une vaste coupe de marbre; du fond du bassin s'élève un piédestal qui soutient une seconde coupe moins grande que la première. Je renonce à décrire toutes les décorations charmantes de cette fontaine. Les sculptures ont été si finement traitées qu'on s'étonne de voir que les lions aient été faits avec si peu de goût. Le Coran défend la représentation des êtres animés. En violant la loi de Mahomet, l'artiste musulman sortait de ses habitudes, et son inhabileté s'explique par son inexpérience.

Au milieu des feuilles et des fleurs qui se déroulent autour de la grande coupe, on lit cette inscription : « Béni soit celui qui concéda à l'iman Mahomet ce palais, le plus beau de tous les palais, ou en d'autres termes : « Ceci est le verger qui contient de telles merveilles de l'art que Dieu n'a point permis qu'il en existât de pareilles sur toute la surface de la terre. Vois comme ces guirlandes de perles étincellent de toutes parts! Tantôt, brisées par le zéphyr, elles s'éparpillent en poussière brillante, tantôt elles vont se fondre dans les eaux blanches d'écume argentée, tantôt elles se glissent le long des ruisseaux limpides et transparents comme le marbre poli. A contempler cette coupe, on ne sait distinguer, à raison d'un effet magique, si c'est l'eau ou si c'est le marbre qui est liquide. Ne vois-tu pas avec quelle agitation l'onde s'échappe, et comment d'autres ruisseaux viennent se mêler à elle sans pouvoir arrêter son cours : on dirait les larmes d'une amante éplorée qui voudrait les contenir pour cacher ses peines. Et, en vérité, qu'est-ce donc que cette fontaine si ce n'est une nuée légère qui répand sa rosée sur les lions comme la main bienfaisante du Calife verse dès l'aurore ses dons abondants sur ses

braves, vrais lions de la milice? O toi qui contemples ces lions, n'abrite pas la crainte dans ton âme; la vie leur manque pour exercer leur fureur. Illustre héritier des Nazarites, il n'y a pas de gloire comparable à la gloire d'avoir recueilli l'héritage de tant de pouvoir, de tant de grandeur, que tu peux avec un juste orgueil jeter un regard de dédain sur tous les souverains du monde! Que la paix de Dieu soit avec toi sans cesse, et que sans cesse tes vassaux soient fidèles et tes ennemis humiliés! »

Avec ce qui reste aujourd'hui, l'imagination peut rendre facilement à la cour des lions son ancienne physionomie. Lorsque les galeries étaient soutenues par des colonnes de jaspe plus blanches que la neige, lorsque les murs étaient émaillés de pourpre et d'or, lorsque les verres coloriés et les tentures adoucissaient les rayons du jour, lorsque les plus moelleux tapis d'orient couvraient le pavé, lorsque la brise embaumée se mêlait à la fraîcheur des cascades bondissant dans les coupes de marbre et d'albâtre, que de fois, dans ces lieux enchantés, le sultan de Grenade, entouré de ses belles esclaves, oublia les ennuis, et peut-être aussi les devoirs de la royauté!

Voici d'autres salles intéressantes, celle des Abencerrages, celle des Deux-Sœurs. Si la cour des lions est pleine de charme et de mystère, la salle des Abencerrages nous rappelle des scènes tragiques et sanglantes que nous raconterons plus loin. On dirait que le meurtre vient de se commettre et qu'il a laissé des traces fraîches encore. On vous montre une coupe de marbre où apparaît une large tache rouge. C'est, vous dira-t-on, le sang des Abencerrages.

De cette salle passons à celle du Tribunal, *la sala del Tribunal.* C'est une vaste pièce de 95 pieds de longueur et de 17 de largeur. C'est là, dit-on, que les rois tenaient leurs audiences, écoutaient leurs vassaux et rendaient la justice expéditive. Un signe suffisait pour faire tomber une tête.

Le vestibule se fait remarquer par un grand luxe d'ornements. Malheureusement les rois catholiques ont mêlé aux arabesques leur faisceau de flèches avec leur devise : *tanto monta*. Trop souvent des artistes espagnols ont ajouté leurs œuvres aux œuvres mauresques des palais musulmans. Ces superfétations sont choquantes, et, dans ces contrastes de l'art chrétien et de l'art arabe ce n'est pas l'art chrétien qui a l'avantage.

Voici deux espèces de boudoirs dont les voûtes offrent des peintures remarquables.

Sur un fond d'or parsemé d'étoiles apparaissent des Maures à longue barbe. Ils sont assis sur des coussins selon l'usage oriental; leur tête est enveloppée d'un burnous et leur main s'appuie sur un sabre. Ce sont, disent de graves auteurs, les portraits des dix premiers sultans de Grenade.

Quant aux autres peintures, ce sont des lacs et des fontaines, des bosquets peuplés de perroquets, des jeunes gens rêvant d'amour, des chevaliers armés pour le combat, des tourelles de château avec de belles dames, une jeune beauté enchaînant un lion, un enchanteur composant des maléfices, un guerrier délivrant une captive. Ce mélange d'oiseaux et de femmes, de paladins et de nécromants devait répondre aux contes fantastiques qui charmaient les loisirs des belles sultanes.

On a émis des doutes sur l'origine musulmane de ces peintures. Les rois de Grenade ne furent pas toujours stricts observateurs du Coran; ils laissèrent parfois les mœurs espagnoles faire invasion dans les mœurs orientales, et s'ils permirent à la sculpture de représenter des lions, pourquoi n'auraient-ils pas toléré que la peinture essayât des portraits dans des réduits mystérieux?

La salle des Deux-Sœurs doit-elle son nom à quelque histoire de deux sœurs rivales de grâce et de beauté? Non : à deux tranches de marbre remarquables par leur dimension et leur parfaite

ressemblance. On entre dans cette pièce par un vestibule, dont les deux portes ovales sont ornées d'inscriptions. On y remarque le mot *Félicité* en arabe.

De la cour des lions au Mirador le sol s'élève insensiblement, pour créer des effets de perspective. Respectons les mystères des alcôves ou *al-hamis* qu'on aperçoit encore dans les chambres collatérales. Un vaste salon nous conduit au *Mirador*. Rien de plus délicatement orné que ce boudoir charmant, créé sans doute pour quelque sultane favorite. La sculpture et la poésie ont cherché à l'embellir à l'envi. En choisissant les inscriptions, je prends les plus courtes et non les plus brillantes.

« Avec ma robe et ma tiare, je suis la beauté des beautés, et devant moi pâlissent les astres, flambeaux étincelants des nuits. L'onde ici doucement murmure, comme la prière sur les lèvres pieuses de celui qui parle au ciel. Grâce à la prière, ma splendeur durera de longs siècles. J'aspire à désaltérer celui qui a soif, afin de faire éclater la libéralité de mon maître Abul-Hégiaz. Sa libéralité brillera sans cesse dans cette enceinte, comme une lumière merveilleuse, pareille à celle des étoiles du firmament qui dissipent l'obscurité des ténèbres ! »

Dans ce Mirador, les yeux ne savent où se poser, sur les beaux jardins de Linderaca ou sur les décorations merveilleuses du palais, sur les merveilles de la nature ou sur celles de l'art.

Plus d'un Arabe venu d'Afrique se prosterne en lisant les maximes de sa loi : « Dieu est par lui-même la bonté par excellence ! Il est miséricordieux, et sa vérité est grande ! » Puis quand il lit ce mot : *félicité*, et qu'il songe au malheur de ses frères, jadis maîtres de l'Alhambra, et aujourd'hui entièrement disparus de l'Espagne, des pleurs mouillent ses yeux et trahissent l'émotion secrète de son âme.

Traversons une galerie décorée des chiffres d'Isabelle et de

Charles-Quint; descendons quelques marches, et nous voici au *patio de la reja*, à la cour de la grille de fer. Plusieurs appartements y aboutissent. Là vous voyez le cachot où fut enfermée la belle sultane dont nous parlerons. Hélas! plus d'une jeune beauté, après avoir reçu dans le Mirador les adorations du maître, eut à souffrir ici de ses jalousies et de ses fureurs!

Mosaïque d'un Arc (Couvent de Saint-Domingo à Grenade).

Éloignons-nous de ces lieux si tristes pour visiter la partie la plus voluptueuse des palais arabes, celle des bains.

Une première salle très-vaste est décorée de colonnes de marbre. Elle est entourée d'alcôves. Une charmante fontaine aux eaux murmurantes la remplit de fraîcheur. Une galerie élevée à une certaine hauteur était destinée aux musiciens. Les Arabes aimaient la musique. Le calife Mahdî se faisait donner des concerts où une centaine de luths et autant de flûtes se faisaient entendre à la fois.

Deux baignoires sont surtout remarquables par leur exquise beauté. Les cabinets du sultan, des femmes, des enfants ne

laissaient rien à désirer. Le bain pour les rois maures était un objet de luxe et de plaisir. Almanzor, dit-on, se fit servir un jour un bain apprêté avec de l'eau de rose.

Dans ces salles mystérieuses richement décorées, la fraîcheur des marbres polis, le murmure des eaux jaillissantes, l'art de ménager la lumière, qui n'arrivait que tamisée, la douce harmonie résonnant sous les voûtes sonores, tout contribuait à y faire passer au sultan de douces heures de volupté et de délices.

Après le bain, la promenade. Le jardin de Linderaca est un parterre entouré de colonnes, embaumé par des fleurs, arrosé par des fontaines et situé sur une terrasse d'où la vue embrasse avec ravissement les bosquets de l'Alhambra et du Généralife.

Jetons un coup d'œil sur les appartements souterrains. Ce beau médaillon de marbre de Carrare réprésentant Jupiter et Léda, ces deux statues de nymphe font honneur aux artistes de Charles-Quint; mais dans ces salles mystérieuses on pourrait trouver plus d'un souvenir qui ne ferait pas honneur aux sultans.

Arrivons à une chapelle que les rois catholiques avaient fait arranger pour eux. Elle est très-curieuse par le mélange de statues et de tableaux chrétiens avec les ornements arabes et les versets du coran.

Cette singulière confusion de sujets mythologiques, chrétiens et musulmans nous suit en montant l'escalier qui nous mène dans la chambre des fruits et au Tocador.

El cuarto de las frutas, la chambre des fruits, doit son nom à des guirlandes de fruits qui encadrent des médaillons de la Renaissance. Ces fruits ont été chantés par les poëtes espagnols qui, dans leur admiration, vont jusqu'à dire qu'Apelles n'aurait pu les voir sans mourir de dépit d'être si loin d'une telle perfection.

Le *tocador de la Reina* est une des plus grandes curiosités de l'Alhambra. C'était le *mirab* ou oratoire des sultanes. C'était le

boudoir des reines catholiques. Au milieu de colonnes et d'ornements mauresques, Minerve et Jupiter se montrent à côté des vertus théologales. Les poëtes espagnols, comme les poëtes arabes, ont chanté ce belvédère; écoutons ce qui est écrit sur les murs.

« Au nom de Dieu, qui est miséricordieux et qui répand la miséricorde! que Dieu soit avec notre seigneur et maître Mahomet. Dieu est la lumière du ciel et de la terre, et sa lumière est éternelle comme lui. C'est un flambeau, qui a mille rayons et qui est unique. C'est la lampe des lampes. Pareille à l'étoile brillante, cette lampe brûle l'huile sainte, l'huile qui ne vient ni de l'orient ni de l'occident. En répandant la chaleur, elle éclaire sans qu'on la touche; son éclat efface celui de toutes les autres lumières. Et Dieu dirige avec ses rayons ceux qu'il aime, et Dieu est l'auteur des proverbes des nations, et Dieu est sage par-dessus tout. »

Les moines aimaient les beaux sites. D. Fernando de Talavera, confesseur d'Isabelle, obtint la permission de bâtir à l'Alhambra même un couvent. Là furent déposées les dépouilles mortelles des rois catholiques jusqu'à leur translation solennelle dans la chapelle royale de Grenade.

L'étendue de l'Alhambra était considérable. Les murailles d'enceinte sont encore debout, et leur masse indestructible fatigue le temps. Les *adarves* ou constructions de défense ne sont plus aujourd'hui que des parterres de fleurs.

Laissons de côté l'ancienne Mosquée, l'église Sainte-Marie, la tour des Prisons, les appartements du gouverneur, mais n'oublions pas de monter à la Torre de la Vela, si nous voulons jouir du plus magnifique panorama que puisse rêver l'imagination.

De l'Alhambra on peut arriver par des sentiers au Généralife, en passant par la porte de Fer, *Puerta de Hierro*. Il vaut mieux revenir à la porte des Jugements, et reprendre la grande allée.

L'ascension peut se faire en voiture. Sur les flancs ombragés de la colline, des hôtels s'élèvent pour les étrangers, et des jardins charmants sont entretenus par des jardiniers venus de Paris. La nature semble vouloir montrer aussi qu'elle pourrait se passer du secours de l'art et qu'elle saurait être belle avec sa riche verdure, ses blanches cascades, ses points de vue splendides.

Arrivons au parc et aux jardins du Généralife. Ce mot signifie en arabe *récréation*. Ce château fut bâti par Omar, prince ami de la musique, des arts et des plaisirs. Il voulut se procurer hors du palais royal et de la cour un séjour champêtre, où, déposant les ennuis de la couronne, il pût s'abandonner en paix à toutes les voluptés de la vie.

L'Alhambra appartient à l'État, le Généralife au marquis de Campotéjar. Il semble qu'on devrait être heureux de vivre dans ce gracieux château, et cependant le propriétaire ne l'habite pas.

Il ne reste guère que quelques pièces avec leurs ornements mauresques, leurs élégantes arcades, leurs colonnes de marbre, leurs décorations fantastiques.

Voici une inscription que nous allons redire :

« Cet alcazar magnifique et de toute beauté brille par son étendue et orne tout de sa splendeur. Des nuées de clarté et de bonté le couvrent de toutes parts. Il mérite qu'on chante ses louanges, car dans sa décoration il a quelque chose de divin. Son jardin, embelli par des arbustes et des fleurs disposés avec art, exhale les plus suaves senteurs. La brise qui balance les rameaux, harmonieuse et douce, soupire comme une mystérieuse mélodie. Les sites d'alentour sont gracieux et couverts d'une verdure qui ne se flétrit jamais. Abu-Walid, le meilleur des rois, craint la loi de Dieu, et assure aux justes la sécurité. C'est lui qui protège les descendants de Mahomet; c'est celui qui est toujours dévoué à ses vassaux; c'est lui qui méprise les choses passagères pour mettre

toutes ses espérances en Dieu et dans l'observation de ses préceptes; c'est lui qui est l'objet de toute ma vénération. »

« Que Dieu te conserve et te donne une heureuse destinée et confirme les faveurs qu'il t'a prodiguées, et t'en accorde de plus hautes encore! Oh! que tu obtiennes toujours du succès! que jamais la perfection ne te manque! que toujours tes travaux soient couronnés de gloire! Ce palais qui t'est consacré est si admirable de grandeur et de solidité qu'on peut le comparer pour la durée à notre secte. C'est une merveille, un triomphe de l'art! Et aussi, prince souverain, appui de tout ce qui est grand, daigne protéger cette œuvre, et ta protection lui donnera plus d'éclat, et alors elle sera plus digne de t'être dédiée, et en elle brilleront la lumière, le repos, la splendeur, le respect, l'honneur et la bonté de son maître, ce qui mettra à sa noblesse le dernier cachet de perfection. »

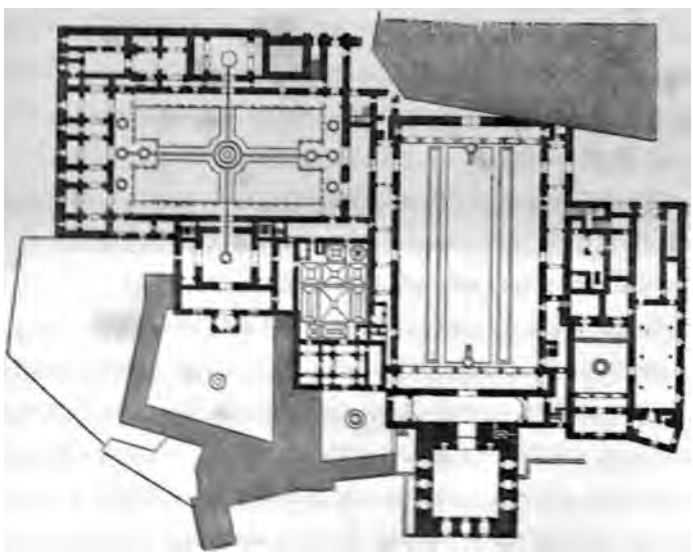
Cet alcazar aujourd'hui est surchargé des ornements qui répugnaient le plus aux Arabes, les tableaux et les portraits. Le mirab est devenu une chapelle où l'on dit la messe.

Ce qui est resté au vieux palais c'est son admirable site, c'est l'abondance de ses ondes limpides. Voyez ce petit étang au milieu duquel une île, piédestal de verdure et de fleurs, supporte une fontaine aux jets d'eau étincelants au soleil. Voyez ces cyprès, plusieurs fois centenaires, et encore debout comme témoins de tragiques aventures. Détachez un peu de cette écorce, qui tient à peine à leurs vieux troncs desséchés, et rêvez des Maures sous les berceaux des plus beaux lauriers-roses qu'il y ait au monde.

En quittant le Généralife et l'Alhambra, on trouve partout des souvenirs musulmans et chrétiens. Voici les ruines du palais des Alixarès, où les rois maures donnèrent tant de fêtes. Voici les jardins de Sainte-Hélène, où la belle Irène souffrit le martyre. Voici les ruines de Darlaroca, ou maison de la nouvelle mariée, célèbre

par des traditions gracieuses. Voilà le vaste étang où Don Juan d'Autriche et toute son armée de cinq mille hommes vinrent se désaltérer sans que l'eau eût paru diminuer.

A Rome, sur le Panthéon des faux dieux, nous avons vu briller la croix. A l'Alhambra, sur une colonne érigée par les enfants de Mahomet, nous avons vu la croix briller aussi ; elle s'élevera toujours sur les ruines des inventions humaines, tour à tour vieillies et détruites, car l'erreur n'a qu'un temps, la vérité est immortelle.



Plan de l'Alhambra.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LÉGENDE MUSULMANE : LA SULTANE DE GRENADE.

En parcourant les jardins du Généralife, nous avons prié le lecteur d'arrêter son attention sur un cyprès séculaire, et nous avons aussi annoncé, en passant près des cachots de l'Alhambra, une tragique histoire. Voici cette légende, qui m'a été contée sur les lieux. Elle est toujours vivante dans la tradition populaire. Gil Pérez l'a peut-être amplifiée, mais je crois qu'il l'a puisée dans les auteurs arabes. Les vieux romanceros en font mention.

Au moment où le dernier trône arabe, vivement ébranlé par les rois catholiques, chancelait et menaçait de s'écrouler pour toujours, les familles puissantes de Grenade, au lieu de se réunir contre l'ennemi commun, ne cherchaient qu'à s'entre-déchirer.

Aben-Hamet était le chef et la gloire de l'illustre maison des Abencerrages. Il était devenu le favori de Boabdil, dont il avait gagné l'affection par sa sagesse autant que par ses hauts faits.

Les Zégris et les Gomelès, rivaux et jaloux des Abencerrages, ne pouvaient lui pardonner sa supériorité. Leur haine éclatait à chaque occasion. Aben-Hamet les entend un jour blâmer sa générosité envers les prisonniers chrétiens; il s'avance vers eux, et leur dit : « Allah me recommande de faire l'aumône; j'aime

à la faire aux prisonniers. J'ai été autrefois prisonnier des chrétiens, et qui de vous peut répondre qu'il ne le sera jamais? Les vainqueurs m'ont bien traité; je veux bien traiter les vaincus. Musulman, je ne veux pas être en reste de charité avec les chrétiens. Si parmi vous quelqu'un ose soutenir que c'est mal, je lui dirai qu'il est un misérable et qu'il en a menti. » Un Zégri, pour toute réponse, lève la main pour frapper l'Abencerrage au visage; mais celui-ci tire son épée et blesse le téméraire qui ose l'outrager. Une lutte sanglante s'engage aussitôt; les Zégris ne furent pas les plus forts, et ils perdirent plusieurs de leurs guerriers. Le roi intervint. Il chercha à réconcilier ces deux grandes familles; la réconciliation fut plus apparente que sincère. Ceux qui avaient été battus les armes à la main eurent recours à la perfidie.

Un soir d'été, Boabdil se promenait avec Mahomet, le chef des Zégris. La brise des montagnes, le murmure des eaux, le calme de la nature charmaient le sultan, qui se livrait sans méfiance aux flatteuses paroles d'un traître.

« J'aime, disait le roi, qu'on parle devant moi sans réticence.

— O mon maître! comment oserai-je parler, et comment puis-je me taire?

— Tu peux tout dire. J'aime la vérité, qu'on nous cache trop souvent.

— Il est souvent prudent de savoir la cacher, lorsqu'il y a trop de péril à la laisser échapper.

— Parle, je te l'ordonne.

— J'obéirai, si vous me donnez votre parole royale que je n'aurai rien à craindre des suites de mes révélations.

— Je te la donne.

— Vous regardez comme le soutien de votre couronne celui qui veut vous la ravir. Vos bienfaits ne servent qu'à fournir les moyens de vous perdre.

— Je ne crains pas mes sujets. La haine t'aveugle. Voudrais-tu me faire croire qu'Aben-Hamet en veut à mon trône?

— Il en veut à votre honneur.

— Comment pourrais-tu prouver une accusation si hardie?

— Faites appeler Mahandin, Ali-Hamet, Mahandon, je ne parlerai qu'en présence de ces nobles chevaliers; ils ont été témoins de tout, et pourront affirmer que tout ce que je vais dire n'est que la vérité. »

Et puis voici ce que le Zégri raconta :

« Un soir j'aperçus de loin, dans les jardins du Généralife, près de la grande fontaine, à côté du rosier aux fleurs blanches, l'Abencerrage et la reine de Grenade. Leur conversation était si intime qu'ils ne m'entendirent pas approcher. Puis ils disparurent derrière les grands cyprès et le berceau de lauriers-roses. Lorsqu'Aben-Hamet quitta la belle sultane, il avait sur le front une couronne de fleurs, symbole de la couronne d'or que lui promet l'amour. Il prit des allées détournées, et lorsqu'il nous rencontra, il nous donna ces roses blanches. »

Boabdil adorait sa chaste et ravissante épouse. Il ne peut se résoudre à croire à une telle perfidie. Cependant il est jaloux et violent. Il ne doute plus du crime lorsque les témoins, sur leur honneur, lui jurent qu'ils ont vu de leurs propres yeux ce que le Zégri vient d'affirmer.

Dans ce moment on annonce au sultan que l'Abencerrage rentre triomphant d'un brillant combat livré contre les chrétiens. Le peuple chante sa gloire et l'entoure de ses acclamations. Cette victoire, disent aussitôt ses ennemis, va augmenter son audace et hâter son succès. — Il n'échappera pas à ma vengeance, dit Boabdil. Je vais faire appeler Aben-Hamet et la sultane; je vais les convaincre de leur crime et leur en infliger immédiatement le châtiment terrible.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Le doute n'était plus possible. Les chevaliers se rendent aussitôt à Grenade pour prévenir leurs amis du complot cruel organisé contre eux dans le palais même du roi. La terrible nouvelle se répand avec la rapidité de l'éclair, et cet éclair annonce la tempête. D'illustres familles, alliées aux Abencerrages, se joignent à eux. Les soldats, fiers de la victoire remportée la veille sous les ordres de Aben-Hamet, jurent de venger leur général. Le peuple entier se soulève. On sonne partout l'alarme. On s'écrie de toutes parts : « O cruauté inouïe ! le roi égorge ses plus fidèles défenseurs. A bas le roi traître et sanguinaire! Si une des familles les plus illustres de Grenade est aujourd'hui en entier massacrée, demain viendra le tour d'une autre. »

La foule se rassemble, s'arme. Bientôt quarante mille hommes se précipitent vers l'Alhambra. Les portes sont fermées. La fureur populaire veut y mettre le feu.

Le frère de Boabdil, Muça, comprend le danger et veut le conjurer. Il se présente devant ces troupes exaspérées, et il prie les chefs d'écouter le sultan avant de se livrer à de déplorables excès.

Le roi de Grenade raconte la conspiration organisée par Aben-Hamet et sa passion criminelle pour la reine. « Ma sûreté comme souverain, mon honneur comme époux, exigeaient une réparation. Cette réparation sera complète. La sultane est coupable aussi : j'ordonne qu'elle soit brûlée vive. »

La sultane était alliée aux Abencerrages, et son nom vénéré était béni surtout par les pauvres. « Non, elle ne périra pas ! » s'écrièrent mille voix, et des milliers de cimeterres s'agitèrent dans l'air en signe de protestation énergique.

Cependant un épouvantable tumulte régnait au palais et dans la ville. Les Zégris fuyaient et se défendaient, mais leurs corps mutilés et sanglants encombraient la cour des lions. Leurs vic-

times étaient promenées dans les rues, pour irriter encore davantage le peuple par l'aspect de cette effroyable exécution.

Muça cherche toujours à calmer les esprits. Enfin sa voix parvient à se faire écouter : « Je suis plein de respect pour la sultane, et je ne doute pas de sa vertu. Il faut que Boabdil soit détrompé et reconnaisse sa fatale erreur. Que la justice soit chargée de la recherche de la vérité. Si la reine était arrachée par la violence à la fureur de ses ennemis, son honneur ne serait pas sauvé. Si, au contraire, elle triomphe de la calomnie, son innocence sera proclamée. Comptez sur Allah, qui vient en aide à l'innocent persécuté. »

La sultane est appelée. Elle est encore tremblante du bruit dont le palais est rempli. Elle rougit de honte en entendant le récit du crime dont elle est accusée; elle frémit d'indignation en songeant que son époux a pu douter de sa vertu et prêter l'oreille à des soupçons odieux. Pâle, émue, mais fière de son innocence, elle jette sur Boabdil un regard plus superbe que suppliant, et se borne à dire : « Où sont mes accusateurs? »

Le Zégri Mahomet, accompagné d'Ali-Hamet, de Mahandin et de Mahandon, s'avance, et d'une voix ferme, il s'exprime ainsi :

« Pour l'honneur de mon maître, j'affirme que la reine et Aben-Hamet sont coupables. J'affirme que mes amis et moi nous les avons surpris ensemble, le soir, dans les jardins du Généralife, auprès de la grande fontaine et d'un rosier à fleurs blanches. Nous sommes ici quatre chevaliers prêts à soutenir cette accusation, les armes à la main, en champ clos, et à mourir plutôt que de déclarer que ce n'est pas la vérité. »

— « Tu mens, traître, répondit la reine. Tu payeras cher cette infamie. Dieu protège l'innocent et punit le perfide. »

A ce noble accent de la vertu calomniée, mille voix protestent en faveur de la reine; mille bras se lèvent pour la défendre. Elle

remercie ces généreux défenseurs; mais, pour faire un choix parmi tant de braves chevaliers, elle demande à réfléchir. Elle est conduite dans la prison de la tour de Comarès, et un délai de trente jours est fixé pour le jugement de Dieu, l'épreuve du combat judiciaire.

La plus grande agitation régnait dans la ville. Les Zégris, appuyés par le roi, après avoir attaqué leurs ennemis par la trahison, cherchaient à se défendre eux-mêmes par la force. Les Abencerrages désertaient le drapeau de Boabdil pour celui de Ferdinand et d'Isabelle.

Au milieu de ces guerres civiles, la reine prisonnière espérait toujours que le ciel ferait éclater son innocence, et que son époux finirait par trouver dans son cœur la justification de celle qui l'avait tant aimé.

Le délai de trente jours était expiré, et la sultane n'avait pas encore choisi ses champions. Boabdil, inflexible dans sa vengeance aveugle et cruelle, voulait livrer l'infidèle au bûcher.

Muça obtint un nouveau délai de quinze jours, et pressa l'accusée de préparer sa défense.

Désespérée de l'inflexibilité de son époux, désolée du départ des Abencerrages, la captive infortunée, ne comptant plus sur un miracle pour la manifestation de sa vertu, résolut de mettre fin elle-même à sa triste vie, au lieu d'être exposée, quoique innocente, à l'ignominie d'un châtiment barbare et immérité. Elle voulut faire ses adieux à deux femmes qui l'avaient suivie dans sa prison, Zélima et Esperanza de Hita. Cette dernière esclave, fille d'un chevalier castillan, avait fait partie d'un butin enlevé aux chrétiens par les Maures. Esperanza dit à la sultane : « Si le Dieu des musulmans est sourd au cri de l'innocence persécutée, le Dieu des chrétiens défend de jamais désespérer de la Providence. Lui seul a donné la vie, et il refuse à l'homme le droit de l'aban-

bonner sans sa volonté. Parmi les chevaliers chrétiens plus d'un serait fier de vous défendre. N'avez-vous pas entendu parler d'un jeune héros, don Juan Chacon, seigneur de Carthagène? Écrivez-lui, et je suis assurée qu'il s'empressera d'accourir à votre aide avec quelques amis. »

La prisonnière, vaincue par les tendres sollicitations de ses amies, consentit à vivre. Une lettre, mystérieusement envoyée à Chacon, lui annonçait que la sultane de Grenade l'avait choisi pour lui confier la défense de son bon droit.

Le jour fatal arrive. L'agitation qui règne dans la ville est indescriptible. L'accusée est portée en litière au lieu du jugement. Partout où passe son lugubre cortége, elle est accompagnée par les sympathies, le respect, les larmes du peuple, dont elle est adorée. Elle traverse le Zacatin: elle arrive à la place de Bib Rambla. Là se dresse un échafaud tendu de noir. Le bûcher n'attend plus qu'une victime.

Sur leur siége viennent s'asseoir les juges du camp, Muça, Azarque et Almoradi.

La foule immense entoure l'arène. Les quatre accusateurs se présentent. Ils sont montés sur de fiers coursiers andalous. Ils sont armés de pied en cap. Sur leurs boucliers sont peints deux glaives ensanglantés, avec ces mots : « Nous les tirons pour la vérité. » Hélas! trop souvent le mensonge prend la vérité pour devise.

L'audace des Zégris, leur bravoure incontestée, leur air de triomphe inquiètent les partisans de la reine, et leurs regards cherchent vainement les guerriers qui doivent combattre des champions si redoutables.

Nul ne paraît. « Ils seront bientôt ici » dit la sultane : et l'on ne voit rien venir.

La lice est ouverte depuis huit heures du matin. Les heures succèdent aux heures, et l'on ne voit rien venir.

Le jour s'écoule. Le moment fatal approche. Quatre chevaliers maures demandent à l'accusée l'honneur de la défendre. Elle hésite, elle compte que les chevaliers chrétiens répondront à son appel; mais quelque accident peut être la cause de ce retard, et elle commence à se laisser aller aux anxiétés qui tourmentent ses amis.

Elle promet aux champions qui lui ont offert leurs épées de les accepter si les défenseurs qu'elle attend n'ont point paru dans deux heures.

Ce délai était sur le point d'expirer lorsque tout à coup un grand mouvement se fait remarquer dans la foule pressée. Quatre Turcs, montés sur des coursiers fougueux, armés de toutes pièces, vêtus de costumes resplendissants, demandent à s'approcher de la reine de Grenade. L'un d'eux, fier et superbe, fait briller au soleil son écu où un lion déchire un Maure avec cette devise : « Je le dévore pour le mal qu'il fait. » Il s'incline devant la sultane, et lui dit : « Nous venons de Turquie, et nous avons débarqué à Malaga. Nous avons appris que la domination des Musulmans d'Espagne menaçait ruine, et nous avons voulu mesurer nos épées avec celles des Hidalgos de Castille. En passant, on nous a raconté que la reine de Grenade, une noble et chaste femme, était indignement calomniée; nous venons lui offrir notre courage pour faire triompher son innocence. »

Ces paroles sont accueillies par un frémissement sympathique dans la foule, qui applaudit à cette noble entreprise. Pendant que le guerrier inconnu sollicite l'agrément de la reine, il lui laisse entrevoir le billet envoyé au seigneur de Carthagène. Ces chevaliers étaient en effet des chrétiens, et non des Turcs : Don Juan Chacon, le duc d'Arcos, Don Alonzo d'Aguilar, et Ferdinand de Cordoue.

Les défenseurs de l'accusée sont autorisés à entrer dans la lice. Ils s'avancent fièrement vers les Zégris, et leur disent :

« Pourquoi avez-vous attaqué l'honneur de votre reine ?

— Pour défendre l'honneur de notre roi et rendre hommage à la vérité.

— Vous en avez menti comme des vilains ; nous vous défions au combat, traîtres, infâmes, vils calomniateurs, et bientôt nous allons vous forcer à confesser la vérité. »

Le signal est donné. Les combattants se précipitent les uns contre les autres. Le sol frémit à ce choc effrayant. La lutte est longue ; l'adresse, la valeur, la furie sont égales des deux côtés. La foule émue suit avec anxiété les péripéties de la bataille, et frissonne à chaque grand coup porté. Plusieurs fois les Zégris ont paru l'emporter. Mahandin s'élance contre Don Juan de Carthagène ; il va lui asséner un coup terrible, qui paraît devoir être mortel, mais Don Juan l'évite, et fait tomber à ses pieds son adversaire expirant. Le chevalier remet son épée dans le fourreau et reste spectateur de la lutte acharnée, qui se prolonge. Enfin le duc d'Arcos abat Ali Hamet, tandis que d'Aguilar triomphe de Mahandon.

Mahomet le Zégri, l'odieux auteur de la calomnie contre la reine et du massacre des Abencerrages, seul se défend encore. Malgré sa résistance habile, désespérée, le sang qui jaillit de ses nombreuses blessures affaiblit ses forces et trahit son courage. Ferdinand de Cordoue le harcèle sans cesse ; enfin il le terrasse, et posant son genou sur la poitrine du traître, levant son bras prêt à frapper, il lui dit : « Chevalier félon, confesse ton crime ou je t'enfonce l'épée dans le cœur. »

« Arrête, dit Mahomet, tu n'as plus besoin de me faire d'autres blessures pour délivrer la terre d'un monstre comme moi. Oui, je le confesse, poussé par l'ambition et par la vengeance, j'ai

voulu perdre les Abencerrages, et pour assurer le succès du complot j'ai sacrifié l'honneur de la reine. Je suis d'autant plus coupable que je reconnais qu'il n'y a pas de femme plus pure ni plus digne de respect. Je lui demande pardon avec mon dernier souffle de vie. »

A ces mots, les yeux de Mahomet semblent s'obscurcir et sa voix s'éteindre.

Les juges, descendus de leurs siéges, ont peine à recueillir les aveux sur ses lèvres mourantes. Il expire au milieu des cris d'exécration contre une telle perfidie, au milieu des cris de joie pour le triomphe de l'innocence.

Boabdil cherche longtemps à obtenir le silence : « J'ai eu le malheur, dit-il, d'écouter de faux rapports, et de me laisser séduire par la calomnie la plus habilement ourdie. La justice a eu son cours. Les coupables sont punis. Je le dis à mon peuple : ceci sera une leçon terrible pour moi; on n'aura plus de tyrannie à craindre de ma part. Je sais trop ce qu'il en coûte à mon cœur pour avoir sacrifié ceux que j'aimais aux machinations des traîtres. »

Puis, descendant de son trône, il s'approche, les larmes aux yeux, de l'auguste prisonnière; il se jette à ses pieds, et la supplie de lui rendre avec l'oubli du passé le retour de sa tendresse première.

La sultane lui répond : « Je ne puis vous pardonner d'avoir douté de mon amour après toutes les preuves que je vous en ai données. Je ne puis vous pardonner d'avoir préféré à ma parole celle d'un misérable. Tout est rompu entre nous. La seule grâce que je réclame de vous, c'est de ne plus vous revoir. Dieu veuille que vous n'ayez pas à regretter un jour les guerriers que vous avez égorgés ou chassés, pour les récompenser d'avoir mille fois

Les chevaliers inconnus ramenèrent la reine triomphante, et le soir, au milieu des réjouissances publiques, on cherchait les héros de la fête : ils avaient disparu.

La sultane quitta Grenade accompagnée d'Esperanza, en lui disant : « Ton Dieu sera le mien. » Elle tint parole.

CHAPITRE HUITIÈME.

LA CIVILISATION MUSULMANE EN ESPAGNE.

Les Arabes, qui n'avaient jamais été très-civilisés dans la primitive patrie, furent en Espagne un peuple civilisateur, et quand ils quittèrent ce beau pays, ils y laissèrent la civilisation, au lieu de l'emporter avec eux en Afrique.

La conquête se fit presque sans effort et sans massacre. Les Espagnols chrétiens se soumirent aux musulmans sans une violente résistance. A la différence des hordes du Nord, qui dévastaient tout sur leur passage, les Arabes, en conservant la population indigène, y ajoutaient un élément étranger, accru chaque jour par les armées immenses appelées des régions lointaines.

L'Espagne brillait dans l'antiquité par sa grande population. Cicéron disait : Nous n'avons dépassé ni les Espagnols par le nombre, ni les Gaulois par la force, ni les Grecs par les arts. *Nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec artibus Græcos superavimus.*

L'Espagne, comme toute l'Europe, avait été dépeuplée par les Barbares. Elle arriva sous les Arabes à la civilisation la plus brillante, lorsque les nations aujourd'hui les plus avancées étaient encore très-arriérées.

Sa population, qui sous Ferdinand VII, en 1833, n'était que de dix millions d'âmes, s'élevait sous les califes de Cordoue à vingt millions.

En général, l'extrême population prouve en faveur de la bonne administration d'un pays.

Comment les musulmans traitèrent-ils les chrétiens? Les deux religions ne pouvaient se concilier, et une antipathie profonde séparait ceux qui suivaient la loi du Christ et les disciples de Mahomet.

Les musulmans vainqueurs se montrèrent tolérants. Ils tenaient peu à faire de la propagande religieuse parmi les peuples d'une autre race que celle du prophète. Ils acceptaient les conversions, mais ils ne les recherchaient pas. Les chrétiens étaient assujettis au payement d'une capitation, et diminuer leur nombre c'était diminuer les revenus du calife. Un musulman dévot osa dire que Mahomet était venu comme apôtre, et non comme collecteur d'impôts; il ne fut pas écouté, et l'amour de l'or l'emporta sur de pareils principes.

Les chrétiens, qu'on appela *mozarabes*, c'est-à-dire chrétiens *arabisés,* continuèrent à élire leurs évêques et à tenir des conciles. Les signes extérieurs leur étaient interdits. Cependant l'usage des cloches pour appeler les fidèles aux offices fut accordé comme privilége aux mozarabes de Cordoue.

S'il était permis de ne pas suivre la loi du prophète, il était défendu de la renier une fois qu'on l'avait embrassée. Il était facile à l'ambitieux de se faire musulman, puisqu'il lui suffisait de dire : « Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. » Mais malheur à ses enfants si, élevés par une mère pieuse, ils voulaient suivre les inspirations de leur conscience! Sous peine de mort, ils étaient obligés, comme le père, de rester dans la foi musulmane.

Il arriva souvent que des chrétiens, ne pouvant supporter l'humiliation de la croix devant le croissant, blasphémaient le prophète pour avoir la gloire d'offrir leur vie à leur Dieu. Cette passion du martyre s'exalta jusqu'à la folie, et la contagion prit des proportions inquiétantes. L'Église, qui est une bonne mère, s'en émut. Les califes eux-mêmes souffrirent d'être obligés d'irriter les populations par des persécutions religieuses. D'accord avec Abdérame, les évêques, réunis en concile à Cordoue, défendirent de s'exposer à la mort sans nécessité et déclarèrent que ceux qui allaient volontairement au-devant du supplice ne pouvaient être considérés comme des martyrs.

Les Arabes, malgré les antipathies nationales et religieuses qu'ils ne pouvaient vaincre, malgré les guerres incessantes qu'ils ne pouvaient empêcher, jetèrent un grand éclat par la prospérité de l'Espagne sous leur domination.

Ils firent faire à l'agriculture d'immenses progrès. Chaque Arabe obtint un lot de la terre conquise, et il le cultiva bien. Les plus riches moissons couvrirent les campagnes, aujourd'hui trop négligées. Les montagnes arides et nues se revêtirent de vastes forêts. Les mines d'or et d'argent, grâce à une exploitation habile, produisirent des richesses monétaires considérables. Les plaines et les vallées furent fertilisées par un système d'irrigation dont on semble avoir perdu aujourd'hui le secret. Les fruits de l'Orient et de l'Afrique furent acclimatés sur le sol fécond de l'Andalousie. Des cultures nouvelles, inconnues aux Espagnols et qu'ils n'ont pas su toujours garder, furent introduites dans leur riche pays, comme les cultures du riz, du safran, du mûrier, de la canne à sucre, du gingembre, de la myrrhe, du bananier et du palmier. On remarque en espagnol plus d'un nom de fruits évidemment d'origine arabe.

La science hydraulique était arrivée à un haut degré de pro-

grès. Nous ne saurions décrire toutes leurs machines, notamment le *naa'ourah,* roue à godets, pour rassembler, puiser et distribuer les eaux. Les travaux exécutés jadis par les Maures profitent encore de nos jours aux Espagnols, peu jaloux de faire mieux, et dans la Huerta de Valence, dans la Véga de Grenade, on est ébloui des magnificences de l'agriculture.

Le Coran, qui souvent défend ce qu'il devrait permettre et permet ce qu'il devrait défendre, a favorisé avec raison l'industrie agricole. Aussi un auteur arabe, qui a écrit un ouvrage remarquable sur l'agriculture, a dit, d'après le prophète : Planter et semer quelque chose, et avec les fruits de la terre aider à la subsistance de l'homme ou des animaux, c'est faire un acte aussi recommandable que l'aumône.

Les plus nobles seigneurs ne dédaignaient pas de se livrer aux travaux des champs; et si les califes ne conduisaient pas la charrue, comme Cincinnatus, plus d'une fois, la serpette à la main, ils taillèrent eux-mêmes les arbres de leurs parcs magnifiques. Abderrhaman I fonda un jardin botanique près de Cordoue; il envoya en Syrie et dans d'autres parties de l'Asie des agriculteurs chargés d'en rapporter des semences rares pour les acclimater en Espagne.

L'industrie et le commerce suivirent les progrès de l'agriculture. Qui ne connaît la renommée des soieries de Grenade, des cuirs de Cordoue, des lames de Tolède?

Les Arabes tissaient la laine et la soie, et même l'or et l'argent, avec une rare habileté. Nos dames leur doivent leur châle, *schàl*, et les *brocarts* si longtemps admirés des cours de l'Europe, qui les recevaient en présent du roi de Grenade.

A Cordoue les cuirs fins étaient apprêtés avec tant de soin que les Français appelèrent *cordouaniers*, cordonniers, ceux qui fabriquèrent les plus belles chaussures. Omer avait été corroyeur,

avant de devenir calife. Il continua sur le trône à exercer ce métier, qui chez les Arabes s'éleva à la hauteur d'un art.

Citerne de Mérida.

Les lames de Tolède, de Cordoue et de Damas n'avaient point de rivales dans toute l'Europe.

La navigation fut très-perfectionnée par les musulmans d'Espagne, constamment en rapport avec leurs frères d'Afrique, avec les Grecs de Constantinople, avec les soudans d'Égypte, maîtres de la Sicile et de la Sardaigne.

Des auteurs arabes rapportent des relations de voyage qui prouveraient que quatre cents ans avant les navigateurs espagnols du XVe siècle les musulmans avaient entrepris le voyage si glorieusement accompli par Christophe Colomb l'année même où les Maures furent chassés de Grenade.

De brillantes inventions sont dues au génie arabe. On lui attribue les premières horloges et la découverte du pendule pour mesurer le temps.

La poudre à canon fut inventée par les Maures. Cette opinion a été l'objet de savantes controverses. MM. Reinaud et Favé, après avoir longtemps douté, ont écrit : « En résumé, aux Chinois appartient la découverte du salpêtre et de son emploi dans les feux d'artifice... Pour les Arabes, ils ont su produire et utiliser la force projective qui résulte de la détonation de la poudre; en un mot, ils ont inventé la poudre à canon. » Cette opinion, qui avait été déjà avancée par Casiri et Andrès, est acceptée par l'érudition contemporaine.

Les Arabes ont peut-être emprunté aux Chinois la boussole, mais ils l'ont perfectionnée, et ils en ont fait usage avant toutes les nations européennes. La boussole les guidait dans les expéditions lointaines et les empêchait de s'égarer dans le désert; elle les orientait enfin lorsque, pour obéir au Coran, ils voulaient réciter l'oraison la face tournée vers la Mecque.

Nous ne suivrons pas M. de Humboldt expliquant l'influence que les Arabes, élément étranger heureusement mêlé à la civilisation européenne, ont exercée sur la science de la nature, au point de vue physique et mathématique, sur la connaissance des

espaces de la terre et du ciel, de leur conformation et de leur étendue, des substances hétérogènes qui les composent et des forces intérieures qui les recèlent.

Delambre, dans son *Histoire de l'astronomie au moyen âge*, raconte les grands progrès accomplis par les musulmans dans la trigonométrie et la gnomique.

De bonne heure la pureté et la transparence du beau ciel de l'Arabie avaient attiré le goût des habitants de ce pays vers l'étude des astres. Ils transportèrent ce goût en Espagne, et Cordoue surtout a produit d'illustres astronomes.

M. de Humboldt regarde les Arabes comme les véritables fondateurs des *sciences physiques*, en prenant cette dénomination dans le sens auquel nous sommes habitués aujourd'hui.

Nous nous bornerons à rappeler leur réputation comme mathématiciens. Les chiffres romains ne se prêtaient pas facilement au calcul; nous n'avons rien trouvé de mieux que les chiffres arabes. L'arithmétique et l'algèbre, *al gebr*, nous viennent des Maures.

Mahomet estimait peu la médecine, et défendait l'autopsie du corps humain. La science médicale est précisément celle que les musulmans d'Espagne ont poussée le plus loin. Ils écrivirent des traités célèbres, ils inventèrent des opérations chirurgicales utiles, ils constituèrent la pharmacie chimique et créèrent dans sa forme scientifique la connaissance des substances médicales. C'est un maure converti qui fonda et illustra l'école de Salerne. Ce sont des juifs de Cordoue qui eurent une grande part, dit Cuvier, dans la fondation de la célèbre école de médecine de Montpellier, formée sur le modèle des écoles arabes.

Les princes chrétiens se faisaient soigner de préférence par les médecins musulmans. Sancho I, roi des Asturies, ne craignit pas de se rendre à Cordoue pour demander à des hommes de l'art renommés la guérison d'une hydropisie dont il était affecté.

On lit dans le Coran : « O croyants! le vin, les jeux de hasard, les statues... sont une abomination inventée par Satan. »

Les musulmans d'Espagne cultivèrent la vigne, et ne laissèrent pas aux infidèles le plaisir de profiter seuls de leurs bons vins. Le remords les inquiétait parfois, mais ne les arrêtait pas. Un poëme commence ainsi : « J'ai acquis mes péchés dans la boisson, et j'y ai perdu ma vertu. »

Le plus souvent ils mouraient dans l'impénitence finale. Makkari raconte qu'un Arabe mourant, qu'on invitait à implorer la miséricorde divine, s'écria : « Mon Dieu! je ne désire rien de ce que contient le paradis que le vin de Malaga et les raisins secs de Séville. »

Quant au jeu, les Arabes avaient aussi des accommodements avec leur conscience; et malgré la proscription de la sculpture et de la peinture, nous en avons retrouvé des spécimens au palais même de l'Alhambra.

« Entendre la musique, dit Mahomet, c'est pécher contre la loi, faire de la musique c'est pécher contre la religion, y prendre plaisir c'est se rendre coupable d'infidélité. »

Ils y prenaient plaisir, les califes d'Espagne, lorsqu'à l'heure du repas ou du bain ils écoutaient les concerts de centaines de musiciens réunis.

L'absence du papyrus et la rareté du parchemin retardèrent la renaissance des lettres au moyen âge. C'est en Espagne que se formèrent les plus belles bibliothèques. L'Escurial a conservé des manuscrits sur papier de coton remontant à l'année 1009, et par conséquent plus anciens que tous ceux qu'on a trouvés chez les autres nations de l'Europe. Les Arabes paraissent avoir été les inventeurs du papier moderne. La soie et le coton étaient rares en Espagne; ils employèrent des matières communes, le lin et le chanvre, à la fabrication de leur papier.

Les manuscrits mauresques sont l'œuvre de calligraphes admirables, qui les ornaient de couleurs si vives et si lustrées que, selon Casiri, on pouvait s'y mirer comme dans une glace.

Mahomet avait hâté le progrès de la calligraphie en recommandant cet art aux croyants. « Toute science qui n'est pas écrite, dit le prophète, est comme perdue. La science est un gibier, et l'écriture est le lien qui sert à le retenir. »

Inscription mauresque.

La littérature, la poésie surtout, furent en honneur parmi les musulmans d'Espagne. C'est chez ces écrivains et les poëtes que nous devons rechercher la pensée, le génie d'un peuple si différent de ceux au milieu desquels il a si longtemps vécu.

Sous le beau ciel de l'Andalousie, au milieu de continuelles luttes entre la croix et le croissant, entre les mœurs d'Orient et les mœurs européennes, la poésie mauresque et la poésie castillane rivalisèrent longtemps avec des caractères divers.

Les Arabes se plaisaient aux aventures fantastiques. L'honneur de l'invention des contes et des romans ne peut leur être disputé par l'antiquité grecque ou romaine.

Ils connurent de tous temps la rime, cette différence caractéristique entre les vers des anciens et les vers des modernes. A l'Escurial on trouve des dictionnaires où ils rangeaient les mots

par ordre de rime plutôt que par ordre alphabétique. Le premier souffle de poésie qui dissipa les nuages du moyen âge partit des musulmans d'Espagne, traversa la Provence et s'arrêta en Italie.

Les sultans aimaient les poëtes. Ils faisaient souvent des vers; les visirs en faisaient pour plaire au maître, et les auteurs trouvaient qu'il y avait autant de profit à chanter les louanges du despote qu'il y aurait eu de péril à lui lancer des épigrammes.

As-Seraksi, qui avait fait le voyage de Jérusalem en 1196, vint de l'Orient dans l'Andalousie pour contempler les splendeurs de la cour du sultan d'Espagne. Il le charma par ses flatteries et ses bons mots : « Comment trouves-tu ce pays? lui demanda le sultan. — Oh! seigneur, ce pays est admirable, parfait, mais... — Eh! bien, quel défaut a-t-il? — Celui de faire oublier à l'étranger sa propre patrie. »

Ar-Ramadi brillait par son esprit à la cour d'Al-Mançour. Le prince voulut un jour savoir si son poëte était satisfait de son accueil. « Comment trouves-tu que je te traite? — Au-dessus de ma valeur et au-dessous de la tienne. »

Al-Mançour parut peu flatté de la réponse. Ar-Ramadi sortit regrettant fort son imprudence d'avoir tenu ce langage. « J'ai commis une faute. Dire la vérité aux rois, c'est le moyen de ne jamais réussir. Quel mal cela m'aurait-il fait de lui déclarer qu'à sa cour je me trouvais aussi bien qu'au ciel, et que je me faisais une ceinture de la constellation d'Orion? »

Al-Mançour était irrité. Le moment parut favorable à un courtisan pour attaquer le poëte. « Cet homme qui a de si grandes prétentions n'a qu'un petit mérite..... « Que dis-tu? répond le roi en l'interrompant. « Je n'aime pas qu'on parle sans être interrogé et que l'on manque aux convenances. Je connais ta jalousie contre les lettrés; mais, comme le dit un poëte, les hommes n'envient que ceux qui ont quelque supériorité sur eux. »

Il fait rappeler Ar-Ramadi, qui se serait dispensé de cette audience. « Répète-moi, lui dit-il, la réponse que tu m'as faite? « Le poëte tremble et redoute un châtiment sévère. — « Pourquoi trembler? N'est-ce pas flatteur pour toi que je veuille te faire répéter tes paroles? »

Ar-Ramadi, un peu remis de son émotion, obéit.

Al-Mançour dit alors : « Noman fils d'Al-Mondhir remplit un jour de perles la bouche du poëte Nabighah pour prix de ses beaux vers. Je n'ai pas fait moins pour toi en t'invitant à répéter devant moi ces paroles. » Il lui fit de riches présents, lui donna des vêtements et une demeure convenable. Puis il tourna le dos avec mépris au courtisan, qui aurait voulu pouvoir se cacher sous terre.

Somaisir d'Elvire avait l'esprit mordant. Accusé d'avoir lancé quelques traits contre le sultan de Grenade, il est arrêté et conduit devant Abdallah irrité.

Le poëte comprit que sa position était mauvaise s'il ne parvenait à faire rire le roi. Il savait que ce prince avait les Berbers en horreur. Il lui dit : « Je l'avoue, j'ai écrit un poëme, et le voici : « Adam m'ayant apparu en songe, je lui fis cette question : ô mon père, est-il vrai que les Berbers soient vos enfants? — Ah! s'écria-t-il avec indignation; si c'était vrai, je divorcerais avec Ève. »

Un émir de Séville avait entendu vanter l'esprit d'une esclave, la belle Camar. Il la fit acheter à un prix énorme. Cette femme était fière et distinguée; musicienne et poëte, elle faisait les délices de la cour. Quelques nobles, ignorants et jaloux, raillèrent un jour son humble origine; elle leur adressa ces vers : « Ils disent : Lorsque Camar arriva ici, elle était en guenille; jusque-là son métier avait été de conquérir des cœurs à force de regards languissants; elle marchait dans la boue des chemins; elle errait

de ville en ville; elle est de basse extraction. Sa place n'est point parmi les nobles, car son seul mérite est de savoir écrire des lettres et des vers. — Ah! s'ils n'étaient pas des rustres, ils parleraient autrement de l'étrangère. Quels hommes, mon Dieu! que ceux qui méprisent la véritable, la seule noblesse, celle que donne le talent! Qui me délivrera des ignorants et des stupides? Ah! l'ignorance est la chose la plus honteuse qui soit au monde, et s'il fallait qu'une femme fût ignare pour entrer au paradis, j'aimerais mieux que le créateur m'envoyât aux enfers! »

Ziryâb est un des poëtes qui ont laissé le plus de renommée. Il avait le talent de faire des vers, de les bien chanter et de s'accompagner de la musique. Il était persan d'origine. Son teint un peu basané le fit surnommer l'*oiseau noir au chant mélodieux*. Il vint à Bagdad pour se perfectionner sous les meilleurs maîtres. Il suivait les leçons d'Ishâk Maucilì, chanteur de Haroun Ar-Raschid. Le calife dit un jour à Ishak : N'as tu pas quelque nouveau chanteur à me présenter? — J'ai un disciple que j'ai assez bien formé, et qui, grâce à mes leçons, pourra un jour me faire honneur. — Fais-le venir. »

Ziryâb arrive et son esprit, ses manières disposent Haroun en sa faveur. « Que sais-tu chanter? — Je sais chanter ce que chantent les autres; mais les autres ne sauraient chanter ce que je chanterai ici pour la première fois. »

On lui apporte le luth d'Ishak. Il le refuse, et prend le sien. — « Pourquoi ne pas accepter celui de ton maître? les deux se ressemblent, » dit le calife. « Si tu désires que je suive la méthode du maître, je prendrai son instrument: je me servirai du mien, si tu me permets de te montrer la méthode que j'ai inventée. » Il chante une ode en l'honneur d'Haroun. Le prince est flatté, ravi, enthousiasmé. Il appelle Ishak, et lui reproche durement de lui avoir si longtemps caché un talent si merveilleux.

Lorsque le maître fut seul avec l'élève, il lui dit : « Je vais te parler avec franchise. Tu m'as trompé en me cachant ce que tu savais. Comme tous les artistes, je suis jaloux. Tu as plu au calife; et tu pourrais me ravir sa faveur, c'est une chose que je ne pardonnerais à personne, pas même à mon fils. Si un reste d'affection pour toi ne me retenait, je n'hésiterais pas à te tuer. Tu ne dois plus demeurer ici. La terre est large. Éloigne-toi de Bagdad, et que jamais ton nom n'arrive jusqu'à moi. Choisis : si tu me fais serment de partir pour toujours, je te comblerai de richesses; si tu restes ici malgré moi, redoute ma vengeance : je braverai tout pour te perdre. »

Ziryâb *mit des plumes à ses ailes* et se hâta de quitter l'Orient.

Ishak répondit au calife, qui réclamait son élève : « Ce jeune homme est possédé. C'est un visionnaire : il prétend que pendant la nuit des génies lui apparaissent et lui inspirent les airs qu'ils compose. Comme vous ne l'avez pas récompensé, il est parti furieux contre vous. Ce n'est pas une perte, car lorsque le délire le prenait, il était horrible à voir. »

On raconte en effet que Ziryâb croyait entendre pendant la nuit les génies chanter. Il se réveillait en sursaut. Il appelait deux de ses esclaves, Gazlan et Honaïda; il leur faisait prendre des luths et leur enseignait l'air et les paroles qu'il créait dans un moment d'inspiration.

Quel est l'homme favorisé du souffle du génie qui en s'abandonnant à la flamme sublime qui l'échauffe n'a point paru étrange aux hommes vulgaires, qui ne comprennent rien aux extases de l'âme?

La réputation du grand poëte musicien s'étendit au loin. Abderame II lui fit des offres magnifiques pour l'attirer à sa cour de Cordoue. Le calife envoya au-devant de lui des officiers pour lui apporter des présents et mettre des mulets à sa disposition. Il

l'installa dans une maison superbe, et lui fit don de terres considérables. Il fixa sa pension mensuelle à deux cents pièces d'or. De plus, aux quatre grandes fêtes, il ajoutait une gratification de mille pièces.

Ziryâb répondit à tout ce qu'on attendait de son génie. Ce n'était pas seulement un grand poëte et un grand musicien, c'était un savant astronome, un historien distingué et surtout un homme d'esprit. Il charmait son maître par ses chants, par sa causerie étincelante, par son savoir, par son habileté à bien conter la vie des rois, les nouvelles littéraires et les aventures de voyage.

Il devint le favori du calife. Il avait de grandes manières; il ne sortait dans la rue qu'avec un cortége de cent esclaves. C'est lui qui donnait le ton, et qui, par son exquise élégance en tout, était à la tête de la mode. Dans son palais il étalait un luxe de bon goût. Il substitua les verres fins aux coupes d'or et d'argent, et les beaux cuirs de Cordoue aux nappes de fil. Sa table était fort recherchée. Il inventa lui-même plusieurs mets, et fit la réputation des asperges, inconnues en Espagne.

Ces poëtes de cour étaient un ornement du palais, et contribuaient à lui donner au loin de l'éclat.

Le calife Abderrhaman III, célèbre par ses victoires, reçut un jour en Espagne une ambassade venue de Constantinople. Il voulut que la réception fût splendide. Les plus illustres seigneurs du pays entouraient le trône. Ibn-Abd-al-Barr, savant jurisconsulte, fut choisi pour avoir l'honneur d'adresser une harangue aux ambassadeurs étrangers.

L'orateur s'avance gravement au milieu de la noble assemblée. En présence d'un auditoire si imposant, sa mémoire se trouble, l'émotion le gagne à tel point qu'il s'évanouit. Abou-Ali-al Kali de Bagdad se présente pour le remplacer; mais il avait trop présumé de ses forces, il balbutie quelques mots et reste court.

Le sultan était dans le plus grand embarras. Le poëte Mondhir Ibn-Saïd s'approche, sans être appelé, et improvise un discours d'un éclat et d'une éloquence admirables.

Abderrhaman le récompensa par la place de cadi de Cordoue;

Zyriâb inspiré.

mais Mondhir se plaignait qu'on n'eût pas songé à lui pour faire le discours. « Si j'avais été étranger, disait-il, on n'aurait pas manqué de venir me chercher bien loin. »

Les poëtes arabes, on le sait, aimaient les contes. Ils aimaient

aussi les sentences. Nous citerons quelques-unes de leurs maximes, parce que les proverbes, dit-on, sont la sagesse des nations.

Le calife Ali écrivait : « Lorsqu'on place un bienfait dans un homme vil, on n'en tire qu'ingratitude. Un noble cœur répond par la reconnaissance. De même qu'une pluie en arrosant une vipère en fait sortir le venin, en arrosant une conque elle en fait sortir une perle. »

Voici des vers d'Ibn Djobaïr : « Les hommes sont des vases dont le fond est imbibé d'aloès; la bouche seulement est imbibée d'un peu de miel. Celui qui ne fait qu'y goûter se laisse prendre; mais quand il en a sondé l'intérieur, il en connaît l'amertume. »

Ibn Charaf a écrit des sentences : « L'homme vertueux qui vit dans un siècle corrompu est comme un flambeau placé dans un désert. Il répandrait de la lumière si les vents le laissaient en paix. » — S'ils n'avaient pas dit : *Plus tard*, beaucoup de gens seraient devenus savants. — Souvent un homme généreux qui ne fait que donner est plus riche qu'un avare qui ne fait que recevoir. — O fils d'Adam! tu blâmes les hommes de ton siècle, comme si tu étais le seul homme vertueux et que tous les autres fussent des brigands; tu te trompes. Tu as été injuste envers les autres, et on a été injuste envers toi; mais tu te rappelles ce que les autres t'ont fait et tu oublies ce que tu as fait aux autres. — Un esprit supérieur, qui n'occupe pas un rang élevé ou dont le mérite est méconnu, ressemble à un flambeau dont on ne voit pas la lumière ou qui n'est pas placé assez haut; et un imbécile dont on ne peut tirer profit qu'en l'humiliant ressemble à l'ancre du navire qui ne rend service qu'après qu'on l'a jeté de haut en bas. »

Le poëte Ibn Charaf, expert dans l'art de la flatterie, obtint du sultan une dispense d'impôts pour ces vers : « Sous le règne de ce prince, toute tyrannie a disparu, excepté celles qu'exercent les yeux étincelants des jeunes filles à la taille élancée! »

La poésie chez les musulmans d'Espagne s'élève parfois dans les pures régions de la morale; trop souvent elle n'a pas craint de se prostituer au service des plus mauvaises passions.

Motahid chantait : « Ah ! pourvu que ma vie soit assez longue, je saurai abréger celle de mes ennemis. Pour me tenir en haleine, je ne cesserai de les combattre. J'ai passé au fil de l'épée bataillon sur bataillon, et les têtes de mes ennemis, enfilées comme des perles, servent de collier à la porte de mon palais ! »

Écoutez ces paroles tirées d'un poëme composé par un faqui, Abou Ishac, d'Elvire :

« Arrivé à Grenade, j'ai vu que les Juifs y régnaient. Ils percevaient les impôts ; ils faisaient bonne chère, ils étaient splendidement vêtus; tandis que vous, ô musulmans ! vous n'aviez que des hardes vieilles et usées!... Les croyants faisaient un mauvais repas à un dirhem par tête, et eux ils faisaient de somptueux festins dans leurs palais. Leurs prières résonnent tout comme les nôtres, ne les entendez-vous pas ? Le chef de ces singes a enrichi son palais d'incrustations de marbre; il y a fait construire des fontaines où coule l'eau la plus pure, et pendant qu'il nous fait attendre à sa porte il se moque de nous et de notre religion. Ah! hâtez-vous de l'égorger et de l'offrir en holocauste. Sacrifiez-le, c'est un bélier assez gras. N'épargnez pas davantage ses parents, ses alliés; eux aussi ont amassé des trésors. Prenez leur argent, vous y avez plus de droits qu'eux. Ne croyez pas que ce serait de la perfidie que de les tuer; la vraie perfidie serait de les laisser régner.. Rappelez-vous aussi qu'un jour vous devez rendre compte à l'Éternel de la manière dont vous aurez traité le peuple qu'il a élu et qui jouira de la béatitude éternelle ! »

Ces paroles d'un faqui répondaient trop bien aux instincts cruels d'une population fanatique. Quatre mille Juifs furent égorgés, malgré tous les efforts du roi de Grenade pour les sauver.

Si la poésie se déshonora quelquefois en allumant la torche de l'incendie et en aiguisant les poignards, il faut convenir que souvent aussi elle sut trouver de nobles accents pour exciter au combat, célébrer les victoires et pleurer les défaites.

Les habitants d'Elvire avaient réuni des forces considérables contre les musulmans, qui, assiégés à l'Alhambra, voyaient diminuer chaque jour leurs moyens de résistance. Une nuit, pendant que les Arabes rebâtissaient à la lueur des flambeaux les murs écroulés de leurs remparts, une pierre tomba au milieu d'eux; un morceau de papier y était attaché, et on y trouva ces vers :

« Leurs bourgades sont désertes ; leurs champs sont en friche; les vents orageux y font tourbillonner le sable. Enfermés dans l'Alhambra, ils méditent à présent de nouveaux crimes; mais là aussi ils auront à subir des défaites continuelles, de même que leurs pères y furent toujours en butte à nos lances et à nos épées. »

Le poëte Asadi répondit à ce défi dans des vers qui avaient la même mesure, et la même rime :

« Nos bourgades sont habitées. Nos champs ne sont pas en friche. Notre château nous protège contre toute insulte; nous y trouvons la gloire. Il s'y prépare pour nous des triomphes et pour vous des défaites. Certes, bientôt quand nous sortirons, vous aurez à essuyer une déroute si terrible qu'elle fera blanchir en un seul instant les cheveux de vos enfants et de vos femmes. »

Une sanglante bataille fut livrée quelques jours après, et les Arabes, s'il faut en croire les historiens, laissèrent morts 17,000 ennemis sur le champ de bataille.

Saïd-Ibn-Djoudi chanta la victoire :

« Ils avaient dit, les fils des blanches : Quand notre armée volera vers vous, elle tombera sur vous comme l'ouragan! vous

ne pourrez lui résister; vous tremblerez de peur, et le plus fort château ne pourra vous offrir un asile. » — Eh bien! nous avons chassé cette armée, quand elle vola vers nous, avec autant de facilité que l'on chasse les moucherons qui voltigent autour de la soupe, ou que l'on fait sortir une troupe de chameaux

Portique du Généralife.

d'une étable. Certes, l'ouragan a été terrible; la pluie tombait à grosses gouttes, le tonnerre grondait et les éclairs sillonnaient les nues. Mais ce n'est pas sur nous, c'est sur vous que fondait la tempête. Vos bataillons tombaient sous nos bonnes épées, ainsi que les épis tombent sous la faucille des moissonneurs. ... Sauwâr brandissait ce jour-là un glaive excellent... C'était de son bras qu'Allah se servait pour tuer les sectateurs d'une fausse

religion... Vous avez voulu la guerre; elle a été funeste pour vous, et Dieu vous a fait périr soudainement. »

Les musulmans ont chanté souvent leur haine contre les Juifs et les chrétiens; ils ont chanté aussi leurs perfidies entre eux.

Motacim, dans les jours de bonheur et de gloire, avait eu pour ami Yousof. Malheureux, il eut recours à lui, et lui envoya comme ambassadeur son fils Obaïdallah. Yousof, ayant intérêt à se tourner contre le père, fit mettre le fils en prison.

Le jeune captif écrivait en vers à Motacim : « Après avoir vécu au milieu du luxe et des hommages, je me trouve donc réduit à l'état le plus misérable. Des chaînes entravent mes mouvements, tandis que naguère encore je domptais les coursiers les plus fougueux! Naguère j'étais libre et honoré, me voici maintenant captif et méprisé comme un vil esclave! Arrivé à Grenade, comme ambassadeur, j'y ai été frappé d'un malheur affreux. En dépit du caractère dont j'étais revêtu, on m'a jeté dans les fers. Ah! je me consume en regrets en songeant à la noble Almerie, qu'il ne me sera plus permis de revoir. »

Son père lui répondit aussi en vers : « O toi que je chéris! mes larmes et mes sanglots témoignent de la douleur que je ressens! Quand la fatale nouvelle est arrivée ici, nos glaives ont brisé leurs fourreaux, nos drapeaux se sont déchirés, nos tambours ont poussé de douloureux gémissements. Ma tristesse était grande, comme celle de Jacob lorsqu'il eut perdu Joseph... Mais tâchons de supporter notre malheur avec patience! »

Motacim n'était plus assez puissant pour employer la force: c'est par la ruse qu'il parvint à délivrer son fils.

Laissons les pages sombres et tragiques de la poésie arabe pour en feuilleter quelques-unes de plus gracieuses.

Dans ces petites cours de l'Andalousie, où la vie s'écoulait

riante et paisible dans l'insouciance de la veille et du lendemain, le poëte pour exciter les désirs de son maître l'entraînait avec lui dans le pays des chimères, ou chantait les plaisirs du vin et de l'amour.

Écoutons Rafi ab Daula : « Les coupes, ô Abou'l-Ala, sont remplies de vin généreux, et les joyeux convives les font passer de main en main. Les zéphyrs agitent doucement les feuilles des arbres, les arbres font entendre leur ramage, et les colombes roucoulent sur les rameaux élevés. Allons, viens savourer avec nous, sur le bord des eaux limpides, ce vin rouge et clair que l'on croirait exprimé des joues de la gracieuse jeune fille qui nous sert d'échanson. »

Voici des vers d'une princesse Omin al-Kiram : « Oui, l'on s'étonne avec raison de la violence de mon amour; mais c'est que mon amant est pour moi le soleil lui-même, qui a quitté les hautes régions du ciel pour venir demeurer au milieu de nous. Il est mon seul bien, et s'il me quittait, mon cœur le suivrait partout! »

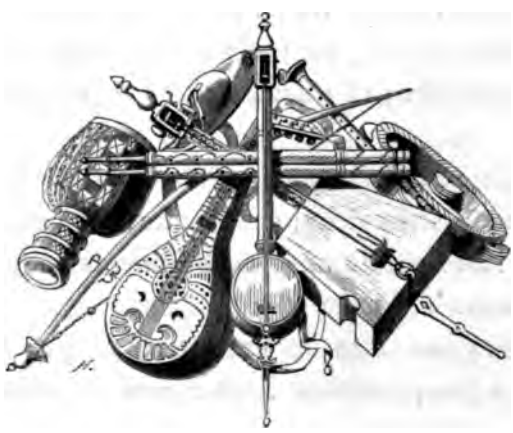
Sans doute nous pourrions cueillir dans les chants d'amour des poëtes arabes des fleurs charmantes, trop charmantes souvent; mais il est facile de voir que l'homme, fier de sa supériorité, traitait souvent la femme avec hauteur.

Les plaisirs des sens étaient sanctifiés par l'exemple du Prophète. La prospérité des Arabes sous la seconde dynastie omaiyade avait atteint un degré auquel aucune nation contemporaine n'avait su parvenir. Les rudesses de la vie nomade avaient fait place à la mollesse de la vie sédentaire. Toutes les richesses du monde, tout le luxe de l'Orient, toutes les magnificences de la nature, toutes les délices que l'homme peut rêver abondaient chez les musulmans d'Espagne.

Avaient-ils trouvé le bonheur sur la terre?

Le bonheur n'existe jamais ici-bas sans être entouré de bornes et de précipices. Rien dans les jouissances terrestres ne peut rassasier l'âme créée pour des destinées immortelles.

Ibn Abbas, visir de Zohaïr, avait une fortune équivalant à trente-cinq millions de notre monnaie actuelle. Il avait cinq cents chanteuses toutes d'une rare beauté, un harem splendide, une bibliothèque de quatre cent mille volumes. Tous les plaisirs des sens et de l'esprit semblaient devoir ne laisser aucun vide dans son cœur. Voici ce qu'il chantait : « Tous les hommes fussent-ils mes esclaves, mon âme ne serait pas contente ! Elle voudrait, dans son essor, monter aussi haut que l'étoile la plus élevée, et arrivée là elle voudrait monter encore ! »



CHAPITRE NEUVIÈME.

MAHOMET.

Pour bien comprendre la vie musulmane, il faut d'abord se faire une idée nette de Mahomet. Cet homme extraordinaire, qui a joué un rôle immense, et dont la doctrine après douze siècles s'impose encore à l'adoration d'une grande partie de l'univers, était-ce un envoyé de Dieu, un audacieux imposteur, un profond politique, ou un halluciné croyant lui-même à une mission prophétique autant qu'il voulait forcer les autres à y croire?

Ces questions ont été sérieusement étudiées au grand jour de la critique moderne. Essayons, en interrogeant les écrits de Mahomet et les auteurs qui croient en lui, de nous initier à la connaissance vraie de sa vie intime.

Je n'appellerai pas Mahomet *Mohammed;* je n'ai jamais compris l'utilité de la fantaisie qui a été de mode à notre époque, de changer des noms acceptés par l'histoire pour leur donner, en parlant français, l'orthographe ou la désinence des noms d'un autre siècle ou d'un autre pays.

Mahomet est un personnage historique parfaitement connu. Sa religion à son berceau n'est enveloppée d'aucun mystère; on la voit naître, croître et se développer au grand jour.

Cet homme extraordinaire est né à la Mecque, le 10 novembre 570. C'est du moins l'opinion généralement admise, quoique des auteurs assignent à sa naissance la date de 578. Il était de la tribu Koreish, qui se disait descendre en droite ligne d'Ismaël, fils d'Abraham. Orphelin, dès l'âge le plus tendre, pauvre, quoique de noble race, il fut confié à un oncle qui l'initia au commerce. A douze ans, il partit pour la Syrie. Il fut reçu à Bostra, dans un monastère nestorien par un moine qui lui fit le meilleur accueil et lui prédit un bel avenir.

Peut-être est-ce en souvenir de cette bonne hospitalité que Mahomet a fait l'éloge des moines chrétiens, malgré l'aphorisme connu : point de vie monacale dans l'*Islam*.

On sait la valeur de ce mot, que nous répétons souvent. Le sens propre d'*Islam* signifie *résignation*. Mahomet, qui devait être si souvent traité d'imposteur, fut surnommé dans sa jeunesse *el Amin*, le Sincère. Sa bonne réputation lui attira la confiance d'une veuve nommée Kadija, qui cherchait un homme sûr pour lui confier l'administration de sa fortune, considérable. Mahomet entra à son service. A l'âge de vingt-cinq ans, il épousa sa maîtresse, qui en avait au moins quarante. On comprend qu'il lui en eût coûté de n'admettre qu'une épouse unique.

Une grande fortune rend du lustre à une ancienne noblesse un peu ternie par la pauvreté. Mahomet sentit alors naître son ambition. S'il n'eût voulu que devenir le réformateur des abus et des vices de son siècle et de son pays, son rôle eût été sublime. Il voulut aller plus loin; il conçut le projet de fonder un grand empire. Il voulut aller plus loin encore, après s'être fait proclamer le chef de tribus nombreuses, il se proclama l'envoyé de Dieu.

Pendant l'intervalle des plus belles années de l'homme, de vingt-cinq à quarante ans, l'histoire, qui devait tant parler de Mahomet, ne dit rien de sa vie. Que faisait-il? Il se préparait

Les discussions dogmatiques, les méditations religieuses dans la solitude plaisaient à son esprit, enclin au mysticisme. Chaque mois de Rhamadan, il allait se livrer à la retraite, à la rêverie dans la caverne de Héra.

Les Arabes dans ce temps-là étaient plongés dans le plus grand désordre d'idées et de pratiques en matière religieuse. Descendants d'Abraham, ils étaient circoncis, comme les Israélites, mais leur ignorance donnait accès aux superstitions de toutes espèces. Les Sabéens croyaient à un Dieu unique; ils adoraient en même temps les astres. Le culte du feu, avec les deux principes du bien et du mal, s'était conservé depuis le temps des mages. Chaque tribu avait sa religion, chaque maison ses dieux domestiques. Les Beni Hanifa s'étaient fait un Dieu de pâte; il survint un temps de misère, et le Dieu fut mangé. Les pratiques les plus féroces se mêlèrent aux croyances les plus absurdes. Des sacrifices humains ensanglantèrent les autels. L'idolâtrie antique se maintenait; seulement Bacchus et les autres divinités avaient pris des noms différents.

Au milieu de ce chaos, les Juifs, en grand nombre, restaient fidèles à la loi de Moïse, et le christianisme avait peine à se faire jour parmi de si épaisses ténèbres. Plusieurs Arabes ne savaient guère apprécier dans cette religion que la permission de manger de toutes les viandes et de boire du vin.

Le moment était bien choisi pour détruire des erreurs grossières, qui entretenaient des éléments constants de discorde parmi des tribus nomades, qu'un puissant intérêt politique commandait de réunir.

Mahomet eut la gloire de bien comprendre l'unité de Dieu et de séparer ce grand principe des nuages qui l'obscurcissaient. Un savant orientaliste de nos jours, l'abbé Bourgade, dans son *Passage du Coran à l'Évangile,* a démontré que les maximes vraies

et justes contenues dans le Coran se retrouvent dans l'Évangile, mais avec cette différence que le premier de ces livres ne les contient qu'en germe, tandis que ce dernier les montre dans un merveilleux développement ou plutôt à l'état de perfection.

Il est difficile de toucher à une œuvre divine sans la dénaturer, et l'homme ne peut refaire Dieu.

Aussi Mahomet, au lieu d'ajouter à l'Évangile une vérité, une vertu nouvelle, a mêlé aux préceptes les plus purs les préceptes les plus grossiers, et il est bien difficile de ne pas reconnaître que dans le Coran le sublime et l'absurde se heurtent à chaque page.

Mahomet ne s'attribue pas le don des miracles, mais il en raconte, et malheur à ceux qui ne le croient pas sur parole!

Il a quarante ans; le moment est venu. Il va se montrer enfin sur la scène. Pendant qu'il est en retraite, plongé dans la prière, l'ange Gabriel lui apparaît. Copions dans le Coran même (1) le récit de cette première vision :

« La nuit, sur la montagne, je dormais profondément lorsqu'un ange m'apparut en songe. Il tenait à la main une pièce d'étoffe de soie couverte de caractères d'écriture; il me la présenta en disant : *lis*. Que lirai-je? lui demandai-je. Il m'enveloppa de cette étoffe, et répéta : *lis*. Je répétai ma réponse. Que lirai-je? Il répondit : *lis*. Au nom du Dieu qui a créé toute chose, qui a créé l'homme de sang coagulé, lis par le nom de ton Seigneur, qui est généreux; c'est lui qui a enseigné l'écriture, il a appris à l'homme ce qu'il ne savait pas. Je prononçai ces mots après l'ange, et il s'éloigna; je m'éveillai, et je sortis pour aller sur le penchant de la montagne. Là j'entendis, au-dessus de ma tête, une voix qui disait : Mahomet, tu es l'envoyé de Dieu, et je suis

(1) Le Coran, trad. par Kasimirski, p. XI

Gabriel. Je levai les yeux et j'aperçus l'ange. Je demeurai immobile, les yeux fixés sur lui, jusqu'à ce qu'il disparût. »

Mahomet voulait faire croire à Gabriel qu'il ne savait pas lire.

Vision de Mahomet.]

Il est vraisemblable qu'il le trompait, et qu'il feignait d'être plus ignorant qu'il ne l'était en réalité.

Mahomet n'eut pas de peine à convaincre de sa mission divine Kadija, flattée d'être la femme d'un prophète. Il réunit ses meilleurs amis dans un festin. Il essaya de les convertir à ses

idées, mais il ne trouva point parmi eux la même crédulité que chez Kadija. Ali, un enfant de douze ans, fut le seul qui consentit à être son visir ou lieutenant.

Les débuts de Mahomet dans la carrière prophétique furent pénibles, et il lui fallut toute son énergie pour n'être pas rebuté par les obstacles qu'il rencontra, surtout dans son pays. « Les Mecquois, ses concitoyens, dit M. Dozy (1), le plaignaient ou le raillaient; on le considérait tantôt comme un poëte inspiré par un démon, tantôt comme un devin, un magicien, un fou. « Voici le fils d'Abdallah qui vient nous apporter des nouvelles du ciel. » Quelques-uns lui proposaient avec une bonhomie apparente de faire venir à leurs frais des médecins, qui tâcheraient de le guérir. On jetait sur lui des ordures. Quand il sortait de sa maison, il trouvait son chemin semé d'épines. On lui prodiguait les épithètes de fourbe et d'imposteur. »

Il ne fut pas plus heureux dans d'autres pays. A Tâif, il expose sa doctrine devant les chefs assemblés. On se moque de lui. « Dieu ne pouvait-il trouver un apôtre meilleur que toi, lui dit l'un ? » « Je ne veux pas discuter avec toi, lui dit l'autre. Si tu es un prophète, tu es un trop grand personnage pour que j'ose te répondre; si tu es un imposteur, tu ne mérites pas que je t'adresse la parole. »

Mahomet, le désespoir dans l'âme, quitte l'assemblée au milieu des injures et des huées de la populace, qui lui lance des pierres.

L'indomptable fermeté de Mahomet dans ses idées lui fit des prosélytes, mais ses progrès rendirent ses ennemis plus acharnés. Une nuit, il est averti que sa maison est entourée d'hommes qui ont résolu sa mort. Aussitôt il fait coucher dans son lit Ali,

---

(1) *Hist. des Musulmans d'Espagne*, t. I, p. 21.

qu'il couvre de son cafetan vert. Tout à coup il se précipite à travers les conjurés, leur jette de la poussière dans les yeux, leur échappe et s'enfuit. Pour dérouter les poursuites, il demeure trois jours entiers caché dans une caverne de la montagne de Thour; puis, avec un bonheur qu'il fit considérer comme un miracle, il se dérobe à tous les périls et reçoit un bon accueil à Yathred, depuis lors connu sous le nom de Médine (*Médinat al Naby,* ville du Prophète).

Cette fuite nocturne est un si grand événement dans la vie du prophète, que l'ère des musulmans date de cette époque. *Hégire* signifie la fuite. Le 1er jour de l'hégire court pour eux du vendredi 16 juillet 622 de J.-C.

Mahomet commença son apprentissage de la guerre par le brigandage. Il se mit à détrousser les caravanes qui faisaient le commerce entre l'Arabie et la Syrie.

Le 14 mars 624, à la tête de 313 hommes, il défit 950 Coraischites qui défendaient une riche caravane. Ces petits combats se renouvelaient souvent.

Ses compagnons, morts sur le champ de bataille, étaient proclamés des martyrs. Les ennemis vaincus avaient le choix d'embrasser l'islamisme ou d'être impitoyablement massacrés. Les femmes étaient partagées, comme faisant partie du butin. Mahomet prélevait son lot; il ne lui en coûtait pas de tuer le mari pour épouser la veuve. C'est ainsi qu'il épousa Safyah, femme de Kenana, qu'il fit mourir.

Le sort des combats ne le favorisait pas toujours. Dans une rencontre, il fut jeté dans un fossé, d'où on le retira couvert de sang et de boue. L'ange Gabriel était à sa disposition pour expliquer les défaites, afin de ne pas décourager les fidèles.

Dans une petite bataille, Ali avait fendu en deux Marhab. La sœur de ce guerrier, nommée Zéinab, servit à Mahomet une

épaule de mouton empoisonnée. Le prophète commençait à y goûter lorsqu'il vit tomber mort un de ses officiers, qui en avait mangé. Il en éprouva lui-même une atteinte à sa santé, il resta valétudinaire toute sa vie. Zéinab ne cacha pas sa pensée. « J'ai voulu, lui dit-elle, m'assurer si tu étais prophète. Si tu l'étais, le poison ne devait pas avoir d'action sur toi, et si tu ne l'étais pas, je délivrais la terre d'un imposteur. »

Mahomet défendait à ses adeptes de disputer avec les étrangers. C'est par le sabre qu'il répondait aux objections. « Chaque prophète, disait-il, a son caractère. Celui de Jésus-Christ a été la douceur, et le mien c'est la force. »

Il répandit sa doctrine en menaçant d'extermination tous ceux qui ne l'acceptaient pas, et sa religion s'étendit dans la même proportion que son empire.

Nous ne suivrons point, pas à pas, les progrès de sa puissance, qui devait devenir si considérable.

Il triompha d'Abulsosian, commandant de la Mecque. Abulsosian vaincu s'écria que Dieu était Dieu et que Mahomet était son prophète. Cette déclaration, peut-être plus habile que sincère, servait si bien les intérêts de Mahomet, qu'il la fit passer pour une conversion importante. Il combla de faveurs son ancien ennemi.

Maître de la Mecque, le prétendu envoyé de Dieu est inauguré comme souverain spirituel et temporel d'un grand peuple. Il renverse 360 idoles dans le temple où il prononce ces mots : *Allah akbar!* Dieu est grand! et ces paroles, répétées de siècle en siècle, résonnent encore sous la voûte du même sanctuaire.

Il proclama une amnistie, mais elle ne fut pas sans réserve. En se donnant le mérite de la clémence, il faisait toujours la part de ses vengeances particulières.

Le prophète, conquérant de l'Arabie, écrivit aux souverains des États voisins pour se faire reconnaître. Il scella ses dépêches

Mosquée de Cordoue (Intérieur).

du titre de Mahomet, apôtre de Dieu. Il était assez puissant pour que ses lettres fussent en général bien accueillies. Le roi de Perse les déchira avec dédain. « Son royaume sera déchiré de même, » s'écria Mahomet, furieux à la nouvelle de cet affront.

Lorqu'il accomplit son dernier pèlerinage à la Mecque, il était à la tête de 90,000 musulmans. Il avait soixante-sept ans. Il immola un nombre de chameaux égal à celui de ses années. Il s'apprêtait à attaquer la Syrie, lorsqu'il fut saisi par la fièvre qui devait le conduire au tombeau.

Dévoré par un feu intérieur, qu'il attribuait à l'effet du poison, pris trois années auparavant, il se fait jeter sur le corps une grande quantité d'eau froide. Il lui semble que ce remède avait calmé son ardeur, et il se rend pour la dernière fois à la Mosquée.

Là, il célèbre les louanges de Dieu; puis, faible, soutenu par Ali et Fadhl, il monte en chaire, et demande pardon de ses péchés. « O musulmans! dit-il, si j'ai frappé quelqu'un d'entre vous, voici mon dos, qu'il me frappe. Si quelqu'un a été offensé par moi, qu'il me rende offense pour offense; si j'ai ravi à quelqu'un son bien, qu'il le reprenne; qu'on ne craigne pas de s'attirer par là ma haine, la haine n'est pas dans mon cœur! »

« Eh bien, s'écria une voix sortie de la foule, restituez-moi trois dirhems, que vous me devez. »

« Les voici, répondit Mahomet, mieux vaut la honte dans ce monde que dans l'autre. »

Le 8 juin 632, il s'éteignit en prononçant quelques paroles entrecoupées : « Oui, mon Dieu! oui... avec le compagnon d'en-haut (l'ange Gabriel). »

Il avait prophétisé pendant vingt-trois ans, et n'avait exercé de domination sérieuse que pendant dix années.

Mahomet fut un homme de génie. Alexandre et César n'ont rien laissé après eux; il a fondé des institutions qui ont défié le

temps. Du fond de sa tombe, douze fois séculaire, il impose encore sa loi à des peuples nombreux. Il renversa l'idolâtrie; il fonda sur des bases solides un culte qui reconnaît l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme. Il réunit sous un même sceptre des tribus séparées par les mœurs, les antipathies de races, des habitudes de vie nomade.

Son empire, loin de se dissoudre après lui, s'étendit sous ses successeurs, et dans l'espace de quatre-vingt-dix ans il alla plus loin que l'empire romain dans l'espace de huit siècles. Sa religion, quoique formée dans un temps d'ignorance, règne encore de nos jours sur la moitié de l'ancien hémisphère.

Cette religion conquérante envahit un jour l'Espagne, et sans le bras puissant de Charles Martel elle menaçait d'envahir la France et l'Europe.

Mahomet avait lié son système religieux à son système politique; son code était à la fois un code divin, un code civil et un code guerrier.

Mahomet joignait au génie d'éminentes qualités personnelles. Il avait une éloquence dépouillée d'art et de méthode, mais vive et entraînante. Il avait une physionomie heureuse, des yeux perçants et un air d'autorité et d'insinuation. La simplicité de sa vie était remarquable. Il allumait son feu, balayait sa chambre, raccommodait ses habits, soignait ses chevaux, s'occupait de traire ses brebis, et préférait se servir lui-même que d'être servi. Il prêchait aux idolâtres la confiance dans la providence divine, aux riches la vertu de l'aumône, aux enfants l'amour filial. « Un fils, disait-il, gagne le paradis aux pieds de sa mère. »

Sa sobriété était renommée. Un morceau de pain et quelques dattes suffisaient ordinairement à ses repas. Il savait endurer toutes les privations. On raconte que pour tromper la faim il lui est arrivé de serrer avec sa ceinture une pierre sur son ventre.

Sa charité pour les malheureux allait jusqu'à les inviter à manger à sa table. Il ne méprisait pas le pauvre à cause de sa pauvreté, et n'honorait pas le riche à cause de sa richesse.

Il était bon quand on ne l'irritait pas. Il était doux, affable, agréable. Il était sobre de paroles, mais il ne détestait pas la plaisanterie. Il évitait de faire de la peine. Un jour une femme âgée vint lui demander de prier Dieu de lui accorder le paradis. « Le paradis n'est pas fait pour les vieilles femmes, » répondit Mahomet; et comme la pauvre femme se mit à pleurer en entendant cette réponse, il se hâta de la consoler en ajoutant : « Non, le paradis n'est pas fait pour les vieilles femmes, parce que Dieu, avant de les y admettre, leur rendra la jeunesse et la beauté pour qu'elles soient dignes de l'époux céleste qui les attend. »

Il ne dédaignait pas les petits moyens pour plaire. Il soignait sa toilette, il avait souvent le peigne à la main pour arranger sa barbe et ses cheveux. Plus d'une fois on le surprit se regardant avec complaisance au miroir. Un de ses amis s'étonnait de voir un si saint personnage se livrer à de telles frivolités. Il répondit : « C'est faire une chose agréable à Dieu que de soigner son extérieur quand on doit paraître en public. »

Mahomet en moralisant les Arabes et en les rendant puissants s'est montré un grand homme, mais ce n'était qu'un homme.

Les écrivains musulmans eux-mêmes le montrent accessible à de mauvaises passions, incompatibles avec le caractère d'un envoyé de Dieu.

Jésus ne partage aucun des préjugés de son temps. Il n'épargne aucune des passions chères au peuple au milieu duquel il vit. Pour la propagation de sa doctrine il réprouve la force, il ne veut que la persuasion; il ordonne à Pierre de remettre le sabre dans le fourreau, et lui commande de n'employer que la parole. Au lieu de prescrire l'extermination des infidèles, il exige qu'on prie pour

eux. Il veut mourir, il désire que ses disciples sachent mourir aussi pour la vérité. Il n'est pas venu pour sauver Jérusalem, mais pour sauver le monde. Sa doctrine n'est pas adaptée aux besoins d'un peuple ou d'un siècle, elle répond aux besoins éternels de tous les siècles. Sa vie est le modèle accompli des vertus les plus pures et trahit une perfection surhumaine.

Mahomet ne se préoccupe que du pays où il vit. « Il ne semble pas, dit Renan, qu'il ait rien vu au delà de l'horizon de l'Arabie, ni qu'il ait songé que sa religion pût convenir à d'autres qu'aux Arabes. Le principe conquérant de l'islamisme, cette pensée que le monde doit devenir musulman, est une pensée d'Omar. » Les Arabes aimaient le brigandage, Mahomet le permet et l'exerce lui-même. Les Arabes étaient fourbes et menteurs, Mahomet ment, et permet de mentir par stratagème à la guerre. Les Arabes étaient vindicatifs, il autorise la vengeance. Les Arabes étaient passionnés pour les femmes, il leur en permet quatre, et pour lui il en prit quinze; d'autres disent vingt-cinq. Les Arabes aimaient à verser le sang et à exterminer leurs ennemis à la guerre, Mahomet permet les assassinats, et dans le Coran il parle à chaque page de l'extermination des infidèles.

Les Arabes mêlaient à leurs idées religieuses d'étranges transactions de conscience. Mahomet, pour récompenser Othman d'un service pécuniaire, lui promet d'avance le pardon de tous les péchés qu'il pourra commettre jusqu'à sa mort.

En lisant les auteurs musulmans les plus estimés, on ne peut douter que Mahomet n'ait fait plusieurs fois le mal avec la conscience qu'il le faisait. Il n'a jamais eu l'idée du martyre pour lui-même, et il ne dédaignait pas la satisfaction de ses goûts. On voit qu'il ne croyait pas lui-même à sa mission divine autant que ses disciples y ont cru plus tard. Ce fut une nécessité pour lui de faire la guerre pour répandre par la force sa doctrine et sa puis-

sance. On a prétendu qu'il n'était pas très-courageux. Weil va jusqu'à le traiter de poltron :

« Ses précautions à la guerre, » dit Renan, « étaient peu di-
« gnes d'un prophète : il se couvrait de deux hauberts, et portait
« sur la tête un casque à visière qui lui couvrait la figure. A
« la déroute d'Ohod on le releva d'un fossé d'où il sortit cou-
« vert de boue. »

Bains mauresques.

« Deux choses au monde ont eu de l'attrait pour moi, disait Mahomet, les femmes et les parfums ; mais je ne trouve de félicité pure que dans la prière. »

La prière et la volupté des sens, si opposées l'une à l'autre dans l'esprit du chrétien, se conciliaient parfaitement dans les idées

du Prophète, et il prétend même que l'amour excite la ferveur pour prier.

Mahomet ne trouva pas dans la composition de son ménage des plaisirs sans mélange. Il était d'une jalousie peu commune, et il ne craignait pas d'employer le ciel même au secours de ses passions. Il dit dans le Coran : « O vous qui croyez, n'entrez pas dans la maison du Prophète sans sa permission, et hors des heures qu'il a lui-même réglées, et n'entrez pas en conversation avec ses femmes; bien que le Prophète ait honte de vous dire de vous en aller, Dieu n'a pas honte de vous dire la vérité. »

Dieu et l'archange Gabriel n'ont pas honte non plus, par un texte précis du Coran, de défendre d'épouser les femmes du Prophète et de les condamner au veuvage à perpétuité.

D'après une loi du ciel, Mahomet fit infliger quatre-vingt-dix coups de fouet à un Arabe qui s'était vanté d'avoir plu à une des femmes de l'Envoyé de Dieu.

Fort jeune, il avait épousé une femme âgée. Déjà avancé en âge, il épousa Ayescha, qui n'avait que neuf ans. Il l'aima beaucoup, et c'est auprès d'elle qu'il se retira lorsqu'il fut atteint de sa dernière maladie. Écoutons ce que raconte un auteur arabe bien connu, Abou'l-Feda : « Voici ce que la tradition rapporte d'après le témoignage d'Ayescha. Lorsque, dit-elle, le Prophète vint chez moi, je me plaignis d'un violent mal de tête, et il me dit : Ayescha, c'est moi bien plutôt qui pourrais me plaindre du mal de tête. Puis il ajouta : Il ne devrait pas t'être pénible de mourir avant moi; car je serais là tout prêt pour t'envelopper d'un linceul, prier sur toi et te déposer dans la tombe. — Sans doute, répondis-je, mais je crois te voir, après l'avoir fait, revenir chez toi et te consoler avec quelque autre de tes femmes. — Le Prophète se mit à rire. »

Il ne se livra à sa passion effrénée pour les femmes que lorsque sa puissance fut affermie. Il comprenait bien que si dans ce monde on est sans pitié pour les vices des faibles, on est très-indulgent pour ceux des hommes investis de la toute-puissance.

Le style, c'est l'homme, a-t-on dit; l'homme dans un livre dépose ses idées, et souvent s'y peint lui-même. C'est donc d'après le Coran qu'on peut surtout juger Mahomet.

Coran signifie *récitation*. Mahomet n'a pas reçu le livre tout fait, et ce n'est pas d'un jet qu'il l'a composé. A mesure qu'une idée, absurde ou sublime, lui était dictée par un sentiment personnel ou un grand intérêt social, il l'écrivait ou la faisait écrire sur des peaux de mouton, sur des os de chameau, sur des pierres polies ou sur des feuilles de palmier.

Après la mort de Mahomet, après la bataille de Yemâna, où périrent plusieurs vieux musulmans, le calife Abou-Bekr fit réunir les fragments épars du Coran. Ce recueil primitif fut dirigé par Ben-Thabet, un des principaux secrétaires du prophète. On plaça les chapitres sans ordre ni méthode, les plus longs au commencement, les plus courts à la fin. Plus tard, sous le califat d'Omar, on chercha à corriger quelques fautes d'orthographe et de dialecte, et après cette révision peut-être plus politique que grammaticale, pour couper court à toute discussion sur les variantes du texte, les divers exemplaires du Coran furent tous ramassés et jetés au feu, à l'exception d'un texte unique.

Les musulmans admirent le style du Coran, écrit en prose harmonieuse avec l'emploi fréquent de la rime. Ils prétendent que l'homme n'a jamais pu atteindre à la perfection de ce langage humain. Cette opinion a trouvé des contradicteurs dans la secte des Wahabites, et cette question ne peut évidemment trouver ici

sa place. Le Coran, que les croyants appellent le *Livre glorieux*, est proclamé par Mahomet un livre incomparable, que Dieu seul a pu dicter.

Peu de livres portent davantage l'empreinte d'une œuvre humaine. Les sources ou chapitres laissent voir la pensée qui les a inspirés à mesure des besoins de la politique. On y compte deux cent vingt-cinq contradictions et des répétitions sans nombre.

L'intelligence humaine est bornée, et Dieu seul lit dans l'avenir. Mahomet déclare que tout ce qui n'est pas dans son livre est inutile et profane. Si les sultans s'en tenaient, dans une immobilité complète, aux idées en vogue en Arabie sous le règne du Prophète, ils devraient résister à tous les progrès de la civilisation moderne, et leur chute serait prochaine.

On connaît les bases de la doctrine de l'islamisme. Dieu est unique. L'ange Gabriel est le Saint-Esprit. Les anges, messagers de Dieu, mourront un jour. Toutes les créatures ressusciteront pour le jugement dernier. Il y a un enfer, un purgatoire et un paradis. Le culte se réduit à cinq points : la foi en Dieu et en son prophète, la prière, le jeûne, le pèlerinage à la Mecque, et la guerre sainte. Plusieurs principes moraux ont été empruntés à l'Évangile, mais ils ont subi des modifications peu heureuses. La pluralité des femmes est un puissant dissolvant pour la vie de famille, l'esclavage est un dissolvant pour l'ordre social, et la prédestination, qui peut être favorable au fanatisme guerrier, est nuisible à la moralité publique.

La description du paradis seule suffirait pour prouver que Mahomet n'avait en vue que les Arabes de son temps. Voici ce que plusieurs versets du Coran leur promettent comme la félicité suprême : Ils seront dans un jardin où il y aura de l'eau partout. Ils auront toujours près d'eux des cruches d'argent pleines d'une liqueur fraîche, qui ne les enivrera pas. Ils seront vêtus

de soie, et porteront des bracelets avec des perles. Ils n'auront ni chaud ni froid. Ils se reposeront à l'ombre, commodément assis sur des tapis doublés de brocarts et moelleux comme des trônes. Ils seront bien servis et bien nourris. Ils auront des repas somptueux matin et soir. Enfin, ils seront entourés de houris, c'est-à-dire de femmes aux grands yeux, toujours vierges, toujours belles, et beaucoup mieux que celles qu'ils auront aimées sur la terre.

Vases mauresques.

Mahomet flattait les instincts sensualistes et guerriers de ses disciples. Il avait avant tout besoin de se faire de bons soldats. Il se récrie, dans le Coran, contre ceux qui blessés dans un com-

bat osent dire : Si j'étais resté chez moi, cela ne me serait pas arrivé. Il cherche à leur prouver que tout ce qui doit arriver est écrit.

La charité chrétienne, la clémence ne sont pas des mots effacés du Coran; mais Dieu est vindicatif, il veut que les hommes s'entretuent, et il ne veut pas qu'on lui demande grâce pour les infidèles ; tous doivent être exterminés sans pitié : ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de se pendre eux-mêmes.

Le Dieu de Mahomet aimait la vengeance, parce que le prophète aimait cette passion sauvage. Un de ses secrétaires l'avait trompé. Lorsqu'il lui dictait ses prétendues révélations, le secrétaire les avait dénaturées et arrangées à sa manière. Celui-ci fut découvert, et, pour se dérober à une colère terrible, il prit la fuite et revint à ses faux dieux. Il se distingua par sa bravoure, et remporta plus d'une victoire contre son ancien maître. Son parti fut vaincu; la Mecque, où il avait combattu, fut conquise. Mahomet ordonna de rechercher cet apostat, ce sacrilége, cet infâme transfuge et de l'égorger, eût-il cherché un refuge sous les voiles du temple.

Cet homme, qui avait accumulé sur sa tête tant de haine, était le frère de lait d'Othman, qui le prit sous sa protection et le conduisit devant Mahomet. Il réclama sa grâce. Le Prophète garda le silence. Othman insista, insista encore, et enfin il arracha avec peine une parole de pardon des lèvres du prophète.

Mahomet voulait passer pour clément, mais il ne renonçait pas volontiers au cruel plaisir de se venger. Resté seul avec ses fidèles, sa colère concentrée éclate, et il leur dit, en jetant des regards terribles : « Comment ne s'est-il pas trouvé parmi vous quelqu'un assez intelligent pour me comprendre? Mon silence ne vous disait-il pas assez qu'il fallait tuer cet homme? »

Le Coran nous montre souvent Mahomet se laissant entraîner par l'ambition et préoccupé de servir ses intérêts personnels, ses passions, ses projets de domination.

Sa bonne foi ne peut être sérieusement soutenue dans diverses circonstances où il fait le mal sciemment, où il commet des actes de brigandage par cupidité et des assassinats par vengeance.

Cependant, peut-on contester sa piété ? Dans un temps d'ignorance, il a su dégager du milieu des superstitions idolâtriques les plus grossières les idées les plus pures sur la Divinité. Il aimait la méditation, la solitude, la prière. Il est impossible qu'il ait dit de Dieu de si belles choses sans y croire.

Ayescha lui dit un jour : « Est-ce que personne n'entre dans le paradis que par la clémence de Dieu?

— Personne, personne, personne, répondit-il en appuyant sur ce mot.

— Mais vous, ô Prophète, n'entrerez-vous que par sa miséricorde? »

Alors Mahomet se mit la main sur la tête, et répéta trois fois avec une grande solennité :

« Ni moi non plus, je n'entrerai pas dans le paradis si Dieu ne me couvre de sa pitié. »

Il est aussi difficile de nier la piété profonde de Mahomet que de la concilier avec certains actes contraires aux sentiments de la piété la plus vulgaire.

Nous en avons assez dit pour faire connaître l'homme et son œuvre. Que faut-il en conclure ?

Mahomet était-il réellement un envoyé de Dieu? Sa religion, après douze siècles, fleurit encore chez des peuples nombreux, mais arriérés dans la civilisation ; elle est en décadence en Europe. Après avoir fait une étude philosophique du Coran, il serait difficile en France d'oser soutenir que ce livre nous arrive du sep-

tième ciel, et que c'est le dernier mot du progrès de l'esprit humain.

Mahomet était-il un imposteur de génie et de mauvaise foi? C'est ainsi que Voltaire le représente :

« Je dois régir en Dieu l'univers prévenu,
Mon empire est détruit si l'homme est reconnu. »

Il ne faut pas oublier que Voltaire n'écrivait pas de l'histoire, mais une tragédie; il ne cherchait pas la vérité du caractère, il ne voulait qu'une occasion de crier contre le fanatisme. C'était la mode de son temps, comme du temps de la terreur le mot fraternité était en vogue.

Pendant trop longtemps les chrétiens se sont bornés à traiter Mahomet d'hypocrite et d'imposteur; on ne peut contester le profond génie d'un homme qui a su fonder l'unité d'un grand empire sur l'unité de croyance, et composer un seul peuple puissant de petites tribus éparses et peu civilisées.

« A toutes les échelles où l'on mesure la grandeur humaine, a dit Lamartine, quel homme fut plus grand? »

C'est aller peut-être trop loin.

« Jamais homme, dit Lamartine, ne se proposa un but plus sublime... saper les superstitions interposées entre la créature et le Créateur, rendre Dieu à l'homme et l'homme à Dieu. »

Mahomet n'a pas inventé une vérité nouvelle, et tout ce qu'il a dit de grand sur Dieu il l'a puisé dans l'Évangile. L'unité religieuse servait à ses projets d'unité politique, et en conservant ce que la loi du Christ pouvait avoir d'utile à ses ambitieux desseins il en a supprimé ce qui pouvait être un frein aux passions et aux vices qui lui plaisaient.

« Il fut, dit Lamartine, le fondateur de vingt empires terrestres et d'un empire spirituel. » Il ne faut pas considérer la rapidité de

ses conquêtes comme tenant du miracle. L'histoire nous explique l'extension donnée à sa doctrine par l'énergie des moyens employés pour la faire triompher. L'état de la société au moment où il apparut et les conquêtes de ses successeurs facilitèrent le triomphe d'idées d'abord timidement avancées, puis imposées par la force. Si le mouvement musulman a pris à une certaine époque une extension énorme, ce n'est pas au génie seul de Mahomet qu'il faut l'attribuer; rien n'a été plus controversé ni plus indécis que sa doctrine religieuse dans son origine; ce n'est qu'au douzième siècle que ses dogmes ont pris un caractère de fixité, grâce aux conquêtes et à la puissance des califes.

Un de ses derniers biographes, Washington Irving, après avoir dit qu'il était difficile de concilier la piété ardente de Mahomet avec un système prémédité d'imposture, et les nobles préceptes du Coran avec un esprit adonné à la poursuite des passions et des intérêts humains, ajoute : « Nous ne trouvons qu'une seule manière de résoudre l'énigme de sa conduite et de son caractère, c'est de supposer que le rayon d'hallucination qui traversa son esprit pendant ses extases religieuses dans la grotte de Héra continua plus ou moins à l'égarer dans une sorte de monomanie jusqu'au bout de sa carrière, et qu'il mourut follement persuadé de sa mission prophétique. »

Il est difficile d'expliquer par la monomanie la création d'un empire si vaste et d'une religion d'une si longue durée.

L'histoire raconte, il est vrai, que Mahomet était sujet à des attaques d'épilepsie, et l'on pourrait tout au plus se servir des aberrations d'un esprit malade pour expliquer les inepties inutiles mêlées aux grandes pensées du Coran.

Génie immense et hallucinations maladives, piété sincère et faiblesses criminelles, vérités sublimes et vils moyens employés en même temps pour le succès d'une vaste entreprise, tout cela

ne pourrait-il se retrouver à la fois chez le prétendu Prophète?

L'homme du plus beau génie n'est pas toujours le plus conséquent avec lui-même. Il n'est pas rare de voir des esprits vraiment prodigieux tomber fatalement dans les erreurs les plus évidentes, comme si c'était un avertissement que la perfection est refusée à l'homme qui ne s'appuie que sur lui-même, et qu'elle est l'apanage exclusif de Dieu.

CHAPITRE DIXIÈME.

LA VIE MUSULMANE.

L'imitation des faux dieux à Pompéi ne pouvait produire que du désordre. Si une noble dame avait pris Vénus, la patronne du lieu, pour modèle de sa conduite conjugale, elle ne s'en serait pas vantée.

L'imitation de Jésus-Christ dans les Catacombes fit naître les plus sublimes vertus. Si un chrétien obéissait à la loi de Dieu, il ne rougissait pas de ce qu'elle pouvait avoir de contraire aux préjugés du monde.

L'imitation de Mahomet a inspiré aux musulmans un fanatisme guerrier et religieux, une piété mêlée de sensualisme, un sensualisme mêlé de férocité.

Mahomet avait donné la foi aux Arabes. Il leur avait dit : « Tout est écrit. La mort à son heure saura vous trouver dans votre lit comme dans la mêlée. Nul ne peut changer sa destinée. Mais mourir en brave, c'est conquérir le ciel; mourir en lâche, c'est aller droit à l'enfer. »

Et à ces paroles l'idée du ciel ouvert pour les recevoir donnait aux guerriers le désir de périr les armes à la main. Leur imagination s'exaltait. A la journée de Yermuk, un jeune Arabe crut

voir des houris délicieuses lui sourire du haut des nuages, lui lancer les flammes de leurs mouchoirs verts, lui envoyer des baisers et des soupirs ardents avec ces tendres paroles : « Viens vite, je t'adore. »

Vision du jeune guerrier.

Le guerrier terrible s'élançait dans les rangs ennemis; que lui importait le danger? Il succombait, mais après avoir fait des exploits qui tenaient du prodige.

Le fatalisme fit des soldats redoutables; il n'est pas même né-

cessaire de déduire ici les conséquences funestes de ce principe destructif de toute liberté humaine.

La polygamie servait la politique de Mahomet et légitimait son goût effréné pour les femmes. Cette facilité accordée au mahométan de contracter des alliances nombreuses avec des familles diverses fut une des causes de la rapide fusion des peuples islamites. Souvent la femme fut un lien, un traité de paix entre des tribus hostiles.

Les Arabes d'Espagne avaient perdu de leur rudesse au contact des mœurs castillanes. Les califes et les émirs préférèrent bien des fois à l'esclave achetée sur le marché une femme distinguée par la naissance ou le génie.

Les chevaliers chrétiens de France et d'Espagne étaient invités aux noces brillantes des princesses épousées par des sultans. Il est des sultanes qui exercèrent une sérieuse influence sur le cœur de leur mari et sur les affaires de l'État.

Parmi plusieurs exemples que nous pourrions citer, racontons quelques traits de l'histoire de Romaïquia. Le fameux Motamid l'épousa, l'aima avec passion et l'aima toute la vie. Elle joignait aux attraits d'une beauté accomplie les séductions de l'esprit le plus brillant, le charme de l'imagination la plus vive. Elle était capricieuse, défaut assez commun aux femmes trop adorées. Elle faisait les délices de son mari par sa conversation enjouée, mais elle le tourmentait quelquefois par ses fantaisies.

De sa fenêtre du splendide palais de Cordoue, un jour elle contemplait avec admiration un spectacle plein de nouveauté pour elle, la neige couvrant de ses blancs flocons les toits des minarets et les orangers de la campagne. Tout à coup ses beaux yeux se mouillèrent de larmes. — « Eh! qu'as-tu donc? lui demanda son époux avec tendresse.

— Ce que j'ai? Tu es un tyran, un monstre. J'aime à voir

tomber la neige, j'aime à la voir s'attacher aux branches comme de blanches perles. Cela me plaît, c'est magnifique, et tu n'as jamais eu l'idée de me procurer chaque année le plaisir d'admirer ce spectacle splendide.

— Ma vie, mon bien, ne t'inquiètes pas : tu veux que tous les ans tes arbres soient couverts de moelleux flocons d'une éclatante blancheur? tes désirs seront satisfaits. »

Et aussitôt le calife ordonna de planter partout sur la sierra voisine des amandiers, afin que leurs blanches fleurs fussent aux yeux de sa bien-aimée l'image d'une neige odorante.

Un autre jour, Romaïquia vit des jeunes filles pétrir de leurs pieds nus le limon destiné à faire des briques, et ses beaux yeux se remplirent encore de larmes.

— Pourquoi pleurer? lui demanda son époux, toujours attentif à lui plaire.

— Ah! que je suis malheureuse! Pourquoi ai-je perdu ma liberté pour passer ma vie entière dans ce palais, où l'étiquette contrarie tous mes goûts? Quel bonheur de n'être pas sultane et de pouvoir, au bord des eaux, sous de frais ombrages, faire ce qu'on veut? Pourquoi m'as-tu condamnée à la richesse et à l'esclavage? Je voudrais pétrir du limon sous mes pieds nus, et je ne le puis pas.

— Tu pourras le faire; console-toi, répondit Motamid.

Aussitôt une quantité considérable de sucre, de cannelle, de gingembre, de parfumerie, très-chère à cette époque, est apportée dans la cour du palais. On y verse de l'eau de rose, et l'on en fait une sorte de limon.

Romaïquia descend dans la cour, où tout est disposé pour satisfaire à grands frais son étrange fantaisie. Elle se déchausse; ses suivantes l'imitent, et, au milieu des éclats de rire, ces folâtres jeunes filles et la belle sultane, plongeant leurs pieds nus dans ce limon aromatique, le piétinent à l'envi.

Les caprices d'une femme finissent par dépasser les bornes de la complaisance d'un mari. Romaïquia ne put pas toujours obtenir ce qu'elle convoitait, et lorsqu'elle rencontrait quelque résistance de la part de Motamid, elle lui disait : « Jamais tu n'as rien fait pour me plaire », et le sultan répondait : Pas même le jour du limon? »

Ce Motamid, si doux aux pieds de la beauté, était un homme énergique et terrible. Ibn Ammar avait été son visir, son ami le plus intime. Il outragea son maître, et fut conduit devant lui. A genoux, tremblant, plein de repentir, il cherche à toucher son cœur et à obtenir grâce; le calife l'immole sans pitié de ses propres mains.

L'histoire des musulmans nous fournit de nombreux récits des désordres scandaleux, des querelles sanglantes, des tragiques aventures occasionnés par la pluralité des femmes. On raconte que Tarouel eut 150 garçons et 50 filles. Que de rivalités devaient naître entre tant de femmes jalouses, entre tant d'enfants de mères différentes!

L'extension excessive donnée à la famille avait affaibli et presque détruit l'esprit de famille.

Mahomet dans ses débordements est allé très-loin, et ses successeurs sont allés plus loin encore.

Les musulmans aimaient la prière, et à l'Alhambra tous les murs sont tapissés de pieuses paroles, d'invocations, de versets du Coran. Sans doute lorsque du haut des minarets annexés aux mosquées la voix grave et sonore des muezzins se faisait entendre cinq fois par jour pour inviter les musulmans à prier, ces appels à l'oraison et à la méditation éveillaient dans l'âme de saintes pensées. Mais la religion de Mahomet consistait surtout en pratiques, et ce n'est pas lui qui aurait pu dire du Coran : « La lettre tue et l'esprit vivifie. »

La prière et le jeûne s'accommodent très-bien avec le plaisir et l'intempérance. Le musulman, après avoir exactement observé le jeûne toute la journée, ne se fait aucun scrupule de se livrer toute la nuit à des orgies.

La dévotion s'alliait avec la mauvaise foi, jadis nommée la foi punique, et avec ce qu'on a appelé plus tard les restrictions mentales. Mahomet, loin de combattre ce vice, le partagea souvent. Il y a malheureusement des traîtres partout, mais l'histoire et la morale publique les flétrissent. Parmi les musulmans, les plus célèbres personnages avaient une habileté extrême pour ourdir des fourberies, et ils ne croyaient rien faire que d'honorable en attirant dans leurs piéges perfides un infidèle ou un ennemi.

Voici ce qu'un autre Arabe raconte d'un vénérable faqui.

Un faqui de Cordoue, nommé Ibn-al-Haçar, avait pour voisin un chrétien très-disposé à lui rendre service; aussi il lui disait souvent : « Que Dieu vous donne une longue vie et prenne soin de « vous! Que Dieu donne de la fraîcheur à vos yeux! Ce qui vous « réjouit me réjouit aussi, je vous le jure; Dieu veuille que mon « jour arrive avant le vôtre! »

Le chrétien accueillait avec confiance ces bonnes paroles. Un Arabe qui entendait toujours répéter les mêmes phrases au faqui lui reprocha de faire tant de protestations à un infidèle.

« Rassurez-vous, dit le faqui, quand je fais ces protestations apparentes, mes paroles ont un autre sens que celui qu'elles paraissent avoir. Dieu sait la valeur que j'y attache, puisqu'il lit ma pensée. Quand je dis au chrétien, *Que Dieu vous donne une longue vie! et qu'il prenne soin de vous!* je souhaite que Dieu lui laisse la vie pour qu'il paye la capitation, et qu'il prenne soin de le punir, comme je le désire; *que Dieu donne de la fraîcheur à vos yeux*, c'est le vœu que Dieu arrête le mouvement de ses paupières par un éraillement; *ce qui vous réjouit me réjouit*, cela veut

lire que la santé est un bien précieux pour l'un comme pour l'autre. Enfin, quand je dis : *Que Dieu veuille que mon jour arrive*

Le Muezzin.

avant le vôtre, c'est que je prie Dieu qu'il me fasse entrer dans le paradis avant qu'il n'entre dans l'enfer. »

Souhaiter le bonheur aux persécuteurs de l'Église, c'était la dernière prière du martyr des Catacombes. Souhaiter la maladie, la ruine, l'extermination, la torture éternelle de l'infidèle, c'était une œuvre pie pour un faqui de Cordoue ou de l'Alhambra.

Ce qui frappe surtout, c'est l'alliance dans la race même du prophète des grands sentiments de dévotion, de grandeur et d'héroïsme avec la cruauté et le mépris de la vie humaine.

Des pyramides colossales de têtes entassées sont érigées sur les places des villes conquises; les crânes des ennemis sont enfilés devant les palais, comme des colliers de perles, et décorent les parterres en servant de vases pour les fleurs. Sur un signe du maître, une tête est tranchée. Un auteur arabe écrivait : « Trois choses ne présentent aucune sécurité : la mer, le destin et le sultan. » Parmi ceux qui se sont élevés le plus haut dans la faveur des sultans, presque tous ont eu des fins tragiques.

L'assassinat appelle l'assassinat. Le calife fait périr sans pitié tous ceux qui lui font ombrage; mais souvent aussi il tombe sous le poignard de ceux qui craignent de devenir ses victimes ou qui veulent lui ravir sa couronne. « Il serait pénible, dit M. Œlsner (p. 224), de représenter le tableau émouvant d'exécutions perpétuelles de généraux, de ministres, de prétendants, de souverains. Sur cinquante-neuf empereurs des Croyants, trente-huit ont subi une mort violente ou des catastrophes pires que la mort. Dans la crainte de verser un sang sacré, le sang du Prophète, on fait périr les uns du supplice de la faim, d'autres sont murés dans des cachots ou jetés dans des glacières. Un de ces monarques, Kahir sort de prison les yeux crevés, pour aller, vêtu d'une vieille robe de pourpre sale et usée, demander l'aumône aux portes des mosquées. »

Il est impossible qu'une régence puisse exister dans un pays où la sultane n'est qu'une esclave achetée on ne sait où. Comme

c'est le plus ancien de la famille qui a droit à la couronne, le sultan régnant agit de manière que son fils, qui ne sera pas son héritier immédiat, soit un jour le plus âgé par la suppression des autres parents. Kœmpfer (1) rapporte que le premier soin des sophis de Perse en montant sur le trône était de faire crever les yeux à leurs frères et à leurs neveux. D'après Hottinger (2) les califes se bornaient à faire mettre des menottes à leurs frères, et à les entourer de geôliers, en leur permettant du reste d'avoir des femmes, de boire et de s'amuser comme des bienheureux.

De nos jours encore, sous les princes musulmans les plus renommés par leur humanité, l'Europe n'a-t-elle pas vu, sans montrer le moindre étonnement, la disparition légalement exécutée de tous les enfants mâles, des héritiers présomptifs et de tous les princes de la famille impériale? Tout fils de sultan, chétif et d'une conformation défectueuse, n'a-t-il pas immédiatement été mis à mort?

Depuis peu, ces usages barbares des descendants du prophète ont été abolis par Abdul-Medjid, noble et généreux monarque, qui, dans sa tombe, trop tôt ouverte, recueille le fruit de cet acte d'humanité. Il a laissé deux fils distingués, et, pour la première fois les héritiers présomptifs de la couronne ne sont pas privés du bonheur d'élever leurs enfants mâles.

Mahomet, que des amis de la liberté se sont plu à vanter de nos jours en France, était un despote dans toute la force du mot. Son exemple et ses leçons organisèrent le despotisme et l'adaptèrent au Coran. Ses successeurs ont toujours été les souverains les plus absolus et les plus redoutés de leurs sujets.

L'Évangile, au contraire, œuvre divine, œuvre éternelle, sépa-

(1) *Amusements exotiques*, p. 2.
(2) *Histoire orientale*, p. 469.

rant ce qu'on doit à Dieu de ce qui est dû à César, annonce aux chrétiens que leur royaume n'est pas de ce monde, et qu'en respectant les lois de la morale universelle ils doivent obéir aux institutions sociales de leur siècle et de leur pays.

CONCLUSION.

Que faut-il conclure de notre rapide excursion à Pompéi, aux Catacombes, à l'Alhambra?

La civilisation païenne a eu de beaux jours à Rome et dans la Grèce. Après avoir jeté un vif éclat dans l'histoire de l'antiquité, elle s'est écroulée dans un abîme de corruption, d'où elle ne se relèvera jamais. Les dieux mythologiques ne remonteront plus sur leurs piédestaux, pour toujours brisés, et si l'idolâtrie conserve encore des temples sur la terre, il faut aller les chercher loin des nations civilisées. A mesure que les lumières font des progrès et pénètrent dans les régions lointaines, ces vieux temples subissent des transformations, et la croix, qui brille sur le Panthéon et sur l'Alhambra, s'élèvera majestueuse et immortelle sur les ruines des autels des faux dieux inventés par l'homme.

« Quelques philosophes, dit Benjamin Constant, semblent disposés à croire que l'espèce humaine parcourt un cercle d'opinions, et peut de la sorte se trouver reportée successivement vers toutes les formes de croyance religieuse; c'est une erreur. L'homme ne rétrograde sous aucun rapport, et dans la religion comme dans ce qui tient à la pensée il est impossible de lui

imprimer une impulsion différente de l'impulsion progressive. »

On essaye vainement de ressusciter des systèmes renouvelés d'Épicure ou des philosophes anciens; on voudrait nier les croyances spiritualistes et revenir à l'éternité de la matière douée de je ne sais quelle puissance de produire et de transformer toutes choses. L'école matérialiste moderne a beau vouloir faire illusion sur sa valeur et sa portée scientifique, il est démontré par les esprits les plus sérieux et les plus compétents que le matérialisme est démenti par les conquêtes récentes de la science positive, avec laquelle il a faussement prétendu identifier sa cause. Sous quelque forme, sous quelque nom qu'on veuille le faire renaître, le paganisme est mort et ne reviendra pas.

La religion musulmane a-t-elle fait son temps?

Elle s'étend, elle avance dans les pays idolâtres; elle s'efface, elle recule dans les contrées civilisées. L'islamisme n'est plus à l'aise en Europe, il est agonisant. Il aurait déjà été refoulé en Asie, s'il n'eût été défendu par l'épée des descendants des croisés. Il est tombé dans un état de dépérissement, et s'il veut vivre encore au milieu des États chrétiens, au grand jour des lumières, il sera forcé de s'éloigner de plus en plus de sa source, de secouer le joug des préjugés surannés, de se dégager des entraves du Coran, qui le condamnent à l'immobilité, enfin de céder au courant des idées modernes et du progrès.

Le christianisme au contraire, au lieu de s'écarter de sa source, doit s'en rapprocher, et ne peut que gagner à s'y retremper, parce qu'elle est divine. La vérité n'est jamais plus brillante que lorsqu'elle sort des mains de Dieu; ce n'est qu'en traversant les générations humaines qu'elle peut ternir son éclat au contact des passions terrestres. De nos jours le scepticisme et l'incrédulité ont tenté de faire de Jésus-Christ l'idéal moral de l'humanité en le dépouillant de sa divinité. L'indépendance de la morale

de toute croyance religieuse a été proclamée. Doctrine aussi fausse que funeste! Nous n'essayerons pas, après M. Guizot, de démontrer, au nom de la pure et sévère psychologie, l'union intime, légitime, nécessaire de la morale avec la religion. Dans les Catacombes toutes les vertus ont fleuri, et depuis lors on n'en a pas découvert de nouvelles ni de plus parfaites. Le christianisme n'a qu'à se souvenir de son passé pour répondre aux besoins de l'âme, aux aspirations de l'intelligence, aux espérances de l'avenir.

Faut-il regretter, au point de vue humain, les beaux jours de Pompéi et de l'Alhambra?

Nous n'avons pas besoin de dire que si la religion du Christ a assisté à la décadence et à la ruine de la grandeur romaine, elle est restée étrangère aux causes qui ont entraîné cette épouvantable catastrophe, qu'il n'a pas dépendu d'elle d'arrêter.

Rome, en s'imposant au monde entier par la violence, en employant la corruption comme moyen de gouverner, en donnant à son empire des proportions illimitées, a conspiré contre elle-même et travaillé à la destruction de sa puissance. Lorsque les Barbares sont venus, le colosse romain avait été depuis longtemps miné par tous les excès et tous les vices; il est tombé, et le monde a applaudi à l'affranchissement des nationalités opprimées.

C'est à l'Alhambra que nous avons étudié l'islamisme à l'époque de sa fleur plutôt qu'à celle de sa dégénérescence. Nous n'avons rien caché des splendeurs de la civilisation musulmane; mais si les Arabes qui l'avaient développée dans l'Europe, encore plongée dans les ténèbres du moyen âge, ont été les seuls propagateurs des lumières, la civilisation due aux prescriptions énergiques du Coran les aura suivis en Afrique et se sera éteinte à Grenade. La grandeur de l'Espagne, loin de décroître après

l'expulsion complète des Maures, s'est élevée à son apogée. Les rois catholiques ont refoulé sur les bords africains les derniers rois musulmans. La gloire appelle la gloire. La conquête de Grenade permet de s'occuper de la conquête du Nouveau-Monde. La fin des guerres intérieures est le commencement des grandes guerres qui illustrèrent Gonzalve de Cordoue à Naples, Fernand Cortez au Mexique, Charles-Quint à Pavie, Philippe II à Saint-Quentin. Les héros castillans font oublier les héros arabes, et le calife de Cordoue, dans toute sa magnificence, ne fut jamais aussi puissant que le roi des Espagnes et des Indes, qui pouvait dire avec orgueil et vérité que le soleil en parcourant ses vastes possessions de l'un et l'autre monde ne se couchait jamais dans ses États.

Ferdinand et Isabelle profitèrent du prestige que la victoire attache au front du vainqueur pour fortifier la loi, organiser le pays et former avec des petits États, divisés et hostiles entre eux, une monarchie unique, considérable, redoutée en Europe. L'orgueil des fiers seigneurs féodaux fut obligé de plier sous le joug de la royauté, dont l'autorité devint assez forte pour favoriser le développement de l'élément populaire.

Tout ce qui avait été grand et beau sous les musulmans d'Espagne ne fit que prospérer davantage. Nous avons fait ressortir les progrès des sciences et des lettres pendant la domination mauresque. « On peut se demander, dit Guillaume de Humboldt, quel serait aujourd'hui l'état de notre civilisation si les Arabes avaient conservé le monopole de la science qui fut longtemps entre leurs mains et étaient restés en possession de l'Occident. Il me paraît hors de doute que dans les deux cas la civilisation n'y eut rien gagné... Les Arabes, en conservant soigneusement la pureté de leur idiome national et la finesse de leurs pensées métaphoriques, ont su donner à l'expression de leurs sentiments et à la forme

de leurs sentences la grâce et la couleur de la poésie. Mais... il semble que jamais ils n'eussent pu donner naissance à ces œuvres littéraires et artistiques d'une poésie si haute et d'un art si consommé que se glorifie d'avoir produites, dans son épanouissement, notre civilisation européenne, fière à bon droit de l'harmonie qu'elle a su établir entre tant d'éléments divers (1) ».

Après la conquête de Grenade, la poésie et les lettres entrèrent dans cette période de transition qui préparait la grandeur de la littérature espagnole au XVIe siècle.

L'architecture chrétienne, rivalisant avec l'architecture musulmane, éleva de magnifiques monuments, comme l'Escurial.

La peinture, proscrite par Mahomet, prit un merveilleux essor et devint une des gloires les plus brillantes de l'Espagne. Des monarques puissants, maîtres d'une partie de l'Italie et de la Belgique, attirèrent à Madrid les plus célèbres artistes, comme le Titien et Rubens. Ils favorisèrent surtout les écoles nationales. Plusieurs écoles fleurirent dans la Péninsule; elles se réduisirent à deux. L'école de Séville absorba celles de Valence, de Cordoue et de Grenade, tandis que l'école de Madrid absorbait celles de Tolède, de Saragosse et de Valladolid.

Ce n'est pas dans un pays en proie à des guerres intérieures, ce n'est pas dans des époques troublées et tourmentées, que les arts arrivent à leur apogée; c'est dans les siècles glorieux qu'ils cherchent à se mettre en harmonie avec la grandeur de l'État. Les peintres et les guerriers illustres couvrirent en même temps l'Espagne d'une gloire immortelle. Qu'ont laissé après eux les héros de ce temps? Les Velasquez, les Murillo, les Ribera, les Alonzo Cano, les Zurbaran, ont laissé des chefs-d'œuvre qui font encore l'admiration du monde.

---

(1) *Cosmos* par Alexandre de Humboldt, tom. 2, p. 277-278.

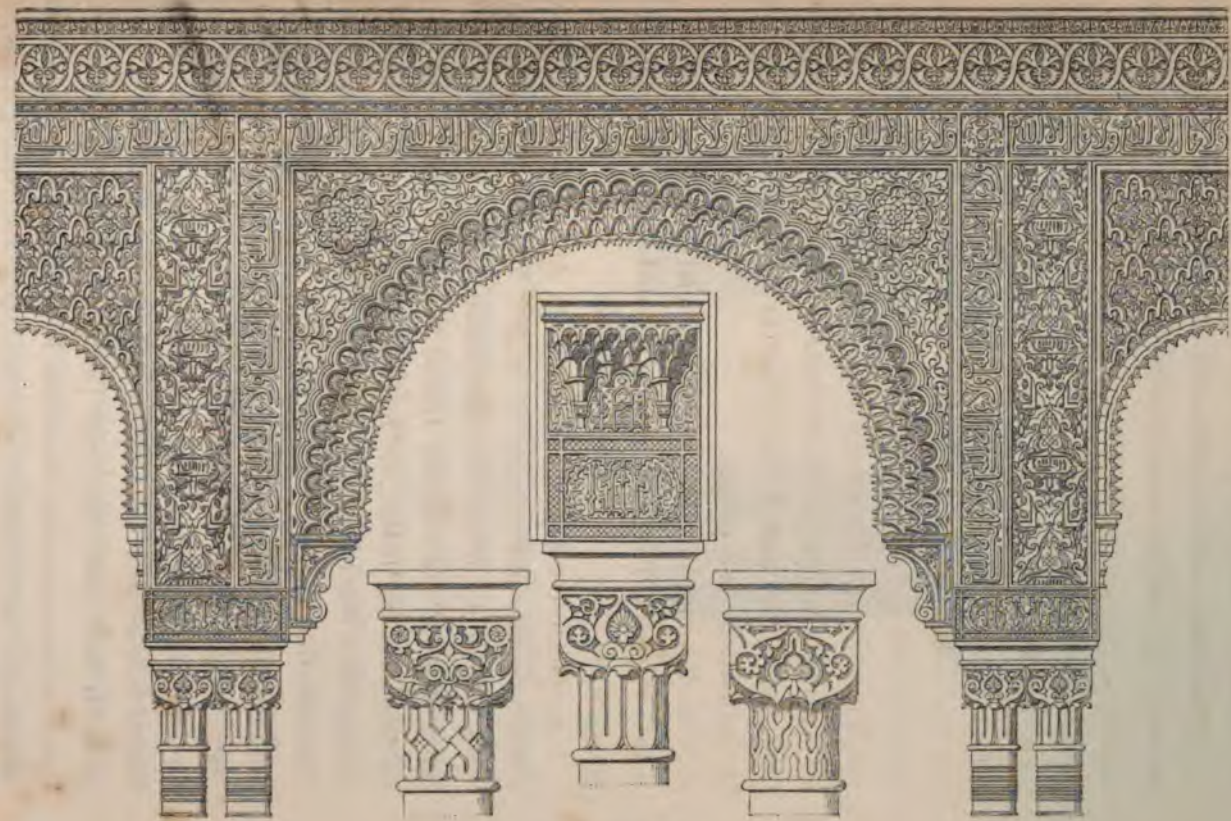
La crainte de revenir sur nos pas nous a fait marcher vite sur ce sujet. C'est dans un grand historien moderne, Lafuente, qu'il faut lire toutes les réformes que l'Espagne délivrée des Arabes a pu introduire dans l'ordre religieux, moral, politique, juridique, économique, industriel et commercial.

Après avoir mis en présence trois grandes civilisations, qu'on nous permette en finissant de résumer quelques observations sur l'art païen, sur l'art musulman et sur l'art chrétien.

L'art, a dit Bacon, c'est l'homme s'ajoutant à la nature : *homo additus naturæ*. L'homme met de son âme et de son génie dans son interprétation des scènes de la nature, et les manifestations du sentiment artistique, en subissant l'influence du temps et des lieux, ont à leur tour le don d'exercer une action puissante sur la civilisation d'un peuple.

Nous l'avons déjà dit, parmi les beaux-arts les musulmans n'ont cultivé que l'architecture ; ils ont dédaigné la musique et la peinture.

L'architecture n'a pu fleurir chez les Arabes pendant que les tribus nomades parcouraient le désert. Elle n'a paru que tard, après Mahomet, lorsque les musulmans eurent grandi en puissance et fondé des empires. Quand le calife Walid voulut élever les mosquées de Médine, de Jérusalem et de Damas, il fut obligé d'emprunter des ouvriers à l'empereur grec de Constantinople. L'architecture mauresque n'est donc pas basée sur des principes traditionnels perfectionnés par des écoles nationales ; mais elle ne tarda pas à s'inspirer des idées du Coran et à revêtir un caractère tout spécial. Dès qu'Omar, successeur de Mahomet, eut adopté le croissant comme symbole de la foi du Prophète, l'arc en forme de fer à cheval fut appelé l'arc sacré par les Arabes, et ils en firent un heureux usage dans tous leurs monuments. La religion musulmane proscrit toute représentation des êtres animés. Le



Détails de l'Alhambra.

sculpteur, privé du droit de cultiver les plus belles parties de son art, dut se jeter dans l'abstraction. Il trouva les plus habiles et les plus ravissantes compositions ornementales dans les fleurs, les feuillages, les fruits, les produits de la nature végétative, les

Chapiteaux mauresques.

caprices de son imagination, les combinaisons de figures géométriques, et jusque dans l'écriture, qui mêlait les caractères d'or de la poésie et des versets du Coran aux brillantes couleurs des fantastiques arabesques. Aussi a-t-on dit avec raison : « L'architecture arabe ressemble à un rêve étrange, au caprice des génies qui s'est joué dans les réseaux de pierre, dans ces délicates découpures, ces franges légères, ces lignes volages, dans ces lacs où l'œil se perd à la poursuite d'une symétrie qu'à chaque instant il va saisir, qui lui échappe toujours par un perpétuel et gracieux mouvement ; ces formes variées vous apparaissent comme une puissante végétation, mais une végétation fantastique ; ce n'est pas la nature, c'en est le songe ! »

Nous avons fait ressotrir avec enthousiasme toutes les beautés

de l'Alhambra, de la Mezquita de Cordoue, de la Giralda, et des palais féeriques dont il ne reste de trace que dans les livres arabes. Ces monuments peuvent-ils être comparés aux monuments de l'art païen et de l'art chrétien?

L'art en Grèce était devenu politique et national. C'était l'orgueil et la gloire du peuple. La pureté de l'air, les magnificences de la nature, l'éclat des marbres, l'admiration de la beauté physique qui se déployait dans les danses et les jeux publics, l'admiration de la beauté idéale qui était comprise d'une nation avancée dans la vie intellectuelle, une délicatesse innée, un bon goût exquis, l'habitude de traduire par le ciseau ou le pinceau l'histoire et les traits des dieux et des héros, tout contribuait au progrès de l'art, qui arriva en Grèce à un tel degré de perfection que Rome désespéra de pouvoir lui disputer sous ce rapport la palme de la supériorité.

L'art romain, utilisant les débris des monuments des peuples vaincus, dédaigna la noble simplicité de l'art grec pour étonner le monde par son orgueilleuse magnificence et sa grandiose majesté.

Lorsque le christianisme parut, depuis longtemps déjà les beaux-arts avaient cessé de briller dans la Grèce, qui avait perdu toutes ses gloires en perdant sa nationalité. Ils furent accueillis à Rome, mais, après être arrivés à leur apogée sous Jules César, ils commencent déjà vers la fin du siècle d'Auguste à donner des indices d'une décadence qui fit de rapides progrès, et que l'on peut encore constater à Pompéi.

L'art chrétien n'a pas renversé l'art païen; c'est sur ses ruines qu'il a commencé à fleurir. Le christianisme n'avait pas au moyen âge des temples privilégiés comme le temple de Salomon, comme le temple d'Éphèse dans l'antiquité : il répandait ses églises partout, dans les moindres villages ainsi que dans les grandes villes,

et souvent une chapelle d'abbaye était plus riche et plus belle qu'une cathédrale. Aussi quelle multitude inouïe de monuments religieux remarquables!

L'art païen, c'est la perfection de la forme, c'est la grâce du style, l'élan de l'imagination. Il excelle à traduire les sentiments ordinaires de l'humanité, et surtout la beauté tragique.

L'art chrétien cherche à s'élever au-dessus de la vie sensuelle et matérielle pour pénétrer jusqu'aux mystères de la vie céleste. Le symbolisme chrétien a cherché à rendre les merveilles du monde invisible. La sculpture et la peinture se sont unies pour parler au cœur un langage nouveau et écrire des poëmes sur la pierre. Le musulman regarde comme une profanation toute représentation de la nature humaine; l'artiste du moyen âge prodigue partout, au contraire, la représentation de l'homme et des habitants des cieux. Il fait de sublimes efforts pour peindre le Christ, Dieu et homme, Marie, vierge et mère, les martyrs, qui au milieu des souffrances inouïes ressentent déjà les consolations de l'espérance, cet avant-goût du ciel.

Nous ne pouvons comparer aux Timanthe, aux Apelles, aux Zeuxis, aux Parrhasius, les Raphaël, les Michel-Ange, les Murillo, les Velasquez et tant d'autres, puisque nous ne connaissons des peintures antiques que ce que Pompéi nous a conservé; mais si nos peintres n'ont pas su mieux que les Grecs rendre la beauté physique et la douleur d'Agamemnon ou de Darius, dans les extases des saints, dans la beauté virginale de la mère de Dieu, dans le drame des destinées humaines qui commence à l'origine des temps et se continue après la Rédemption, nos peintres ont trouvé des inspirations divines et produit des effets inconnus de l'antiquité.

En résumé, l'art païen en reproduisant les scènes de la vie a brillé par la perfection; il parle aux sens et à l'esprit.

L'art musulman, décoratif par excellence, en déployant ses merveilles de délicatesse exquise, a brillé par la grâce; il plaît à la fantaisie et à l'imagination.

L'art chrétien, en cherchant à exprimer la beauté ineffable et divine, a brillé par sa sublimité il parle vivement au cœur et à l'âme.

APPENDICE.

BIBLIOGRAPHIE.

I. — POMPÉI.

Aloë (le commandeur Stanislas d'). — Les Ruines de Pompéi. Naples, in-12, 1860.

Banier. — La Mythologie. Paris, 1738, 3 vol. in-4° et 1764, 8 vol. in-12.

Bonucci (Charles). — Pompéi décrite. Naples, 1830, in-8°.

Breton. — Pompéia, grand in-8° illustré. — 2e éd. 1855, Paris, Baudry.

Le Case ed i Monumenti di Pompei, in-f° avec des gravures splendides. 20 fr. la livraison. (Ce magnifique ouvrage se trouve à Paris chez Pedone-Lauriel.)

Champfleury. — Histoire de la caricature antique. Paris, Dentu, in-12, 1865.

Clarac (de). — Pompéi. — Fouilles faites le 18 mars 1813, in-8°.

Clarke. — Pompéi. — London, in-8°, 1833.

Fiorelli. — Giornale degli scavi di Pompei. Napoli, 1865, gr. in-8°.

Garrucci. — Graffitti de Pompéi, 2e éd. Paris, 1856, in-4°.

Gell (sir William). — Pompeiana. The topography, edifices and ornaments of Pompei. 3e édit. London, 1852, 2 vol. in-8°.

Hamilton. — Account of the discoveries of Pompei (avec planches).

James (Constantin). — Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste. Paris, Hachette, in-12, 1866.

Maury (Alfred). — Croyances et légendes de l'antiquité. Paris, Dentu, 2e édit.

Mazois. — Ruines de Pompéi, 4 vol. in-f°, F. Didot. 1827.

Mazois. — Le Palais de Scaurus, précédée d'une notice par M. Varcollier. 3e éd., in-8°. 1859, Firmin Didot.

Millin. — Description des tombeaux qui ont été découverts à Pompéi en 1812. Naples, 1813, in-8°.

Monnier (Marc). — Pompéi et les Pompéiens, 1 vol. in 12. — 2e éd. Paris, Hachette, 1865.

Museo Borbonico. Napoli, 1824-60, 16 vol. pet. in-4°, avec pl.

Niccolini (Antonio). — Quadro in musaico scoperto in Pompei, 24 ottobre

1831, descritto dal cav. Antonio Niccolini. Napoli, dalla stamperia reale, 1832 in-4°.

Pompeianarum antiquitatum historia, in-8°. Neapoli, 1860.

Preller (L.). — Trad. par de Dietz. — Les Dieux de l'ancienne Rome. Paris, Didier, 1866, in-12.

Raoul Rochette. — Pompéi, avec gravures, in-f°. Paris, 1830.

Romanelli. — Voyage à Pompéi, trad. de l'italien par M. P. Paris, in-12, 1829.

Roux aîné et L. Barré. — Herculanum et Pompéi. — 8 vol. in-8° avec gravures. Paris, Firmin Didot.

Saint-Non (de). — Voyage pittoresque de Naples et de Sicile. Paris, 1781-86, 5 vol. in-f°; nouv. édit. augm. Paris, 1828, 4 vol. in-8° et 558 pl. in-fol.

Vecchi. — Pompei. Seconda edizione. Firenze, 1868, in-18.

Wandgemälde aus Pompeji und Herculanum, nach den Zeichnungen und Nachbildungen in Farben von W. *Ternite,* mit einem erläuternden Text von C. O. *Muller,* in-f°. Berlin, 1844, 24 pl.

Wordsworth. — Inscriptiones Pompeianæ. London, in-8°, 1837.

Zahn (Wilhelm). — Les plus beaux ornements et les plus beaux tableaux de Pompéi, d'Herculanum et de Stabie. — 3 séries in-f° avec planches. — Berlin, 1828-57.

Pour les auteurs classiques, je me suis servi de la Bibliothèque latine-française publiée par Panckoucke, in-8°, Paris, excepté pour Suétone et les lettres de Pline, pour lesquels j'ai préféré les excellentes traductions de M. Cabaret Dupaty (collection Garnier).

II. — LES CATACOMBES.

Arringhi. — Roma subterranea novissima. — Roma, 1651, 2 vol. in-f°.

Artaud. — Voyage dans les catacombes de Rome. Paris, 1810, in-12.

Boldetti. — Osservazioni sopra i cimiteri de' santi martiri ed antichi Cristiani di Roma. 1720, in Roma. in-f°.

Bosio. — Roma sotterranea. Roma, 1650, in-f°.

Bottari. — Sculpture e pitture sagre estratte dai cimiterj di Roma. 1737, in Roma, della stamperia del Vaticano, 3 vol. in-f°.

Bollettino dell' istituto di correspondenza archeologica per l'anno 1867. — Roma, 1867.

Ciampini. — Vetera monimenta in quibus præcipue musiva opera illustrantur. — Roma, 1747, 3 vol. in-f°.

Gaume (Mgr). — Les trois Romes. Paris, 1864, 3e éd., 4 vol. in-12.

Gerbet (Mgr). — Esquisses de Rome chrétienne. — 2 vol. in-12, 1863. 4e éd. Paris, Tolra et Haton.

Guéranger. — Histoire de sainte-Cécile, 2e éd. 1853, in-12.

L'Hervilliers (Edmond de). — Les catacombes de Rome ; Paris, 1863, in-8°.

Mamachi (Tomasio Maria). — De' costumi de' primitivi Cristiani. Roma, 1753, 3 vol. in-8°.

Marchi. — Monumenti delle arti cristiane primitive nella metropoli del cristianismo. Roma, in-4°, 1844.

Northcote Spencer. — Les catacombes romaines. Rome, 1859, in-12.

Overbeck. — Les restes de l'ancienne Rome, 2 vol. in-f°.

Perret. — Catacombes de Rome. Paris, 1852-57, publié aux frais du gouvernement. 6 vol. in-f° avec planches.

Raoul Rochette. — Tableau des catacombes de Rome. Paris, 1837, in-12.

Rossi. — Inscriptiones christianæ urbis Romæ septimo seculo antiquiores. Roma, 1861. Volumen primum, in-f°.

Rossi. — Roma sotterranea cristiana. Roma, in-f°, 1er vol. 1864 ; 2e vol. 1867.

Ségur (le comte Anatole de). — Sainte Cécile, poëme tragique. Paris, 1868, 2e éd. in-18.

Seroux d'Agincourt. — Histoire de l'art par les monuments (325 planches). Paris, in-f°, 1823.

Soret. — La Céciliade, poëme, Paris, 1606, in-18.

III. — L'ALHAMBRA.

Abd al Wâhid. — The history of the Almohades. — Leyde, in-8°, 1847.

Abou'l feda. — Vie de Mahomet, traduit de l'arabe par Noël des Vergers. Paris, 1837, in-8°. Imprimerie royale.

Abu Zacaria. — Libro de agricultura, su autor el Doctor excelente Abu Zacaria Yahia Abu Mohamed Ben Ahmet Ebn el Awam, Sevillano, traducido por D. Josef Antonio Banqueri, 2 vol. in-f°, Madrid imp. reale, año 1802.

Bibliothèque des Romans. Janvier 1718.

Caussin de Perceval. — Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme, pendant l'époque de Mahomet et jusqu'à la réduction de toutes les tribus sous la loi musulmane. Paris, Didot, 1848, 3 vol. in-8°.

Circourt (comte Albert de). — Histoire des Mores mudejares et des Morisques, 3 vol. in-8°, Dentu, 1846.

Conde. — Historia de la dominacion de los Arabes en España, 3 vol. in-8°, Madrid, 1841.

Dozy. — Histoire des musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides (711-1110). Leyde, 1861, E.-J. Brill. 4 vol. in-8°.

— Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge. 2e éd. Leyde, 2 vol. in-8°, 1860.

Fernan Caballero. — L'Alcazar, traduit par M. *l'abbé Galonié.* — Séville, 1864.

— On sait que *Fernan Caballero*, dont les ouvrages sont si renommés, est une dame née à Hambourg et fixée en Espagne. Voici son nom en espagnol : *Böhl de Faber* viuda *de Arron*, antes *marquesa de Arco-Hermoso*.

Gautier (Théophile). — Voyage en Espagne, 2e éd.

Ginez Perez de Hita. — Histoire chevaleresque des Maures de Grenade, trad. de Sané. — Paris, 2 vol. in-8°, 1809.

— Guerras civiles de Granada. 1 vol. in-8°, Amberes, 1714.

Girault de Prangey. — Monuments arabes et moresques de Cordoue, Séville et Grenade. In-f° avec gravures.

Ibn Khaldoun. — Histoire des Berbères, traduction du Baron de Slane. Alger, 1852-56, 4 vol. in-8°.

Lafuente Alcantara (D. Miguel). — El libro del Viajero en Granada. Madrid, 1849, 2e éd.

— Historia de Granada. 1843, 4 vol. in-8°.

Latour (comte Antoine de). — Études sur l'Espagne. Paris, Michel Lévy, 2 vol. in-12, 1855. (L'ouvrage le mieux fait sur l'Espagne moderne.)

Makkari. — Analectes de l'histoire et de la littérature des Arabes d'Espagne, publiés par Dozy, Dugat, Krehl et Wright. — 2 vol. in-4°, Leyde, 1858-1860.

— The history of Mahomedan dynasties in Spain by Ahmet Ibn Mohammed al Makkari, translated by Pascual de Gayanguos. London, 2 vol. in-4°. 1840.

Nouville (Adolphe). — Histoire de l'Espagne arabe. In-8°, Paris, 1851.

Œlsner. — Des effets de la religion de Mohammed. Couronné par l'Institut. Paris, 1810, Schoell, in-8°.

Rassis. — Historia y descripcion de España, con entrada en ella de Romanos, Gotos y Moros ; escrita en Arabigo par *Rassis*, moro, el año del señor de 979, traducida en latin y en portugues por mando del Rey D. Dionis de Portugal, año de 1313, y en castellano por el maestro Mahomat, natural de Cordoba, año 1342. (C'est à la Bibliothèque royale de Copenhague que j'ai consulté ce manuscrit.)

Reinaud. — Notice sur Mahomet, in-8°, 1860, Paris.

Renan. — Études d'histoire religieuse, 2e éd. in-8°, Paris, 1857.

Univers Pittoresque. — Espagne, par MM. Lavallée et Guéroult, 1 vol. in-8°, Firmin Didot.

Swinburn. — Voyage de Henri Swinburn en Espagne. tr. de l'anglais, in-8°, Paris, 1787, Didot.

Viardot (Louis). — Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne, 2 vol. in-8°, Paris, Pagnerre, 1851.

— Notices sur les principaux peintres de l'Espagne. Paris, 1839, in-8°.

NOTE

SUR TROIS ESSAIS DE RESTAURATION

(GRAVURES DES PAGES 74, 212 et 380).

Avant de terminer cet ouvrage il nous semble nécessaire d'ajouter quelques mots d'explication sur trois des dessins que nous avons donnés : les deux vues à vol d'oiseau de Pompéi et du palais de l'Alhambra et la vue perspective du Forum romain.

Ces dessins, espèces de restaurations ont surtout pour but d'essayer de représenter le caractère général des édifices d'époques si différentes de la nôtre ; il ne faudrait pas y chercher une précision mathématique que ne pouvait permettre le cadre trop exigu d'aussi petits dessins.

I. — Vue de Pompéi.

Dans la vue de Pompéi, nos efforts ont du tendre à donner, aussi exactement que possible, plutôt l'aspect d'une ville antique avec ses divisions de quartiers, ses places publiques, ses monuments, ses maisons particulières, que la reproduction textuelle du plan restauré de Pompéi.

Nous supposons le spectateur placé sur une des terrasses des coulisses du grand théâtre où un auteur comique fait répéter ses acteurs. Immédiatement à gauche, sur le premier plan, nous voyons le portique triangulaire ou portique des théâtres et au milieu le petit temple grec de Neptune. Un chemin longeant le rempart conduit à la plage du côté gauche et du côté droit mènerait au quartier occupé par les théâtres, les logements de gladiateurs et d'acteurs, les casernes. Nous n'avons pu représenter ces habitations qui se trouveraient en avant du tableau.

Au-dessus du portique triangulaire, et donnant sur la place publique ou *Forum civile*, les trois édifices à peu près semblables étaient des Curies ou salles de conseil, espèces de tribunaux civils et commerciaux : il est probable que l'une des Curies était affectée aux affaires commerciales et correspondait à notre tribunal ou chambre de commerce ; elle se trouvait du reste à proximité de la basilique dont nous parlerons plus tard.

Ici commence le quartier de la ville où sont les monuments publics tant religieux que civils, groupés autour du Forum. A la droite des Curies et transversalement on aperçoit la rue de l'Abondance avec ses boutiques d'orfèvres adossées au Chalcidicum ou portiques d'Eumachia. Ces constructions ayant accès sur le Forum se trouvent à la droite des Curies et contiguës au Sénat. Sous ces

vastes portiques se réfugiait la foule qui se rassemblait soit par curiosité, soit pour affaires : là aussi se tenaient les esclaves attendant leurs maîtres occupés au sénat auquel était adossé l'un des portiques : cet édifice se fait remarquer par la hauteur de sa toiture et la majesté de son ordonnance. Le mur que l'on voit sur la droite du Chalcidicum et qui donne sur une ruelle (*vico storto*) perpendiculaire à la rue de l'Abondance est l'Album, c'est-à-dire espace ou place couverte de plâtre blanc. On y inscrivait les annonces et les avis au public, dont la lecture défrayait les conversations des promeneurs du Chalcidicum.

Au-dessus du Sénat, et contigu à cet édifice, se trouvait le Panthéon ou temple de toutes les divinités : le temple proprement dit était entouré de tous côtés de portiques.

Dans l'axe transversal du Forum s'élevait le temple le plus important, celui de Jupiter, flanqué des deux côtés d'arcs de triomphe servant d'entrées monumentales au Forum. Puis à gauche en redescendant, nous voyons les portiques élevés du temple de Vénus cachant à la vue l'édifice sacré placé au milieu et consacré à la déesse protectrice de la ville ; en avant le grand édifice est le Pæcile, vaste galerie où se trouvaient réunis les objets d'art et qui servait de cercle, de musée, de bibliothèque ; derrière et sur la gauche s'étendent les jardins et les portiques de l'Académie. Enfin, en avant et à proximité des trois Curies, s'élève la Basilique qui servait à la fois d'Hôtel-de-Ville et de Bourse : les marchands s'y réunissaient pour y traiter leurs affaires : l'on y rendait la justice à certains moments de la journée. En avant et tout à fait à gauche on voit quelques maisons particulières dont l'une se fait remarquer par son belvédère. Voici à proprement parler la description de la ville.

Revenons maintenant au temple de Jupiter. Derrière se trouvent des thermes ou bains publics ; la rue montant à droite est la rue de Mercure que vient couper transversalement la rue de la Fortune, à la hauteur du portique et du temple élevés à cette déesse.

La rue montant à gauche des thermes est la rue des Foulons, au milieu de laquelle se trouvent les grandes fontaines publiques en mosaïques. Enfin, sur la gauche du temple de Jupiter et derrière, est le *gymnase* ou *palestre* où l'on s'exerçait à tous les exercices physiques.

Ce vaste établissement est à l'entrée de la rue qui mène à la voie des Tombeaux, placée hors de l'enceinte fortifiée de la ville : on distingue dans le lointain quelques monuments funéraires : cette rue était bordée du côté de la mer, de maisons plus opulentes que celles du reste de la ville. Ce côté était préféré par l'aristocratie qu'attirait le voisinage de la mer ainsi que la possibilité d'avoir de plus beaux jardins que dans l'intérieur de la ville.

Tout à fait à gauche sur un promontoire, le grand temple de Neptune et d'Amphitrite, objet de la dévotion des marins, est en vue de la mer : le port s'étend entre ce monument et le phare, tour carrée placée un peu plus haut.

Quant à l'enceinte fortifiée, la première porte en haut à droite est la porte de Capoue, puis vient celle du Vésuve et la troisième est celle d'Herculanum qui donne passage à la voie des Tombeaux. Dans l'enceinte de gauche, entre la porte d'Herculanum et le temple de Neptune, il n'y a que quelques portes secondaires qui donnent accès au quartier bas et misérable des pêcheurs.

II. — Vue du Forum et du Capitole (Rome).

Au tableau de la ville de province antique, qui donnait une idée des habitations de plaisance, il eût été intéressant de joindre celui de la capitale, de Rome dans son entier. Il ne nous était pas possible de l'entreprendre, nous avons choisi alors le côté le plus curieux, la ville haute, la ville sainte, le Capitole vu du Forum.

Chez les peuples de l'antiquité comme chez ceux du moyen âge, le plus haut intérêt s'attachait à cette partie de la cité, parce que c'était dans les temps anciens, comme à Athènes l'Acropolis, à Rome le Capitole, la réunion des temples les plus vénérés, de l'habitation du sacerdoce, du trésor public, des archives que défendait une enceinte fortifiée, dernier rempart contre l'invasion étrangère. Dans le moyen âge c'était l'habitation du seigneur et maître avec la chapelle ou le temple sacré, les salles de conseil et de justice, enfin l'arsenal.

Jusqu'à l'introduction prédominante de l'artillerie dans l'art de la guerre, les enceintes fortifiées furent empreintes d'un même caractère de défense. Seules les dispositions intérieures différaient et accusaient le génie spécial et les mœurs gouvernementales des populations.

A Rome, le Forum était au pied même du Capitole qui, primitivement, formait l'extrémité ouest de l'enceinte de Servius-Tullius. Plus tard la ville s'étendit vers l'ouest, et le Capitole ne devint plus guère que l'enceinte sacrée où se trouvaient les sanctuaires les plus vénérés du paganisme.

Pour notre restauration, nous avons choisi l'époque de la plus grande splendeur de ce culte se manifestant à ciel ouvert, tandis que dans les entrailles de la cité une religion nouvelle, toute divine, alors persécutée et reléguée dans les catacombes, faisait de nombreux prosélytes et allait bientôt en triomphant des persécutions conquérir le monde. Elle porta alors l'acropole sacrée de Rome, du Capitole sur le mont Vatican plus à l'ouest : là, la papauté éleva son temple gigantesque, Saint-Pierre, église métropolitaine du monde entier et ce somptueux palais du Vatican, monuments dans lesquels la divine simplicité du christianisme des catacombes fit place au luxe théâtral d'un art imprégné des souvenirs de l'antiquité : les vainqueurs subirent l'influence des vaincus. Quoique les fortifications fussent inutiles au Vatican, l'usage des soubassements inaccessibles fut maintenu.

Mais revenons à notre vue du Forum. Sur la gauche est l'entrée du palais des Césars ; ces vastes portiques et ces rampes magnifiques mènent aux jardins du Palatin : l'avant plan de ces constructions représente un temple avec son autel, ce qui accusait la prétention des Césars à la *deification* (*Divus Augustus*). Derrière se trouvaient le temple d'Auguste et de Livie et la basilique Julia avec ses *scholæ scribarum* ou écoles d'écrivains tout à proximité. Il était très-difficile d'exprimer dans un dessin tous les monuments existant au Forum. D'une forme étroite à son entrée et qui va en s'évasant, tout en étant encombré de monuments, de statues, de colonnes et d'édicules, il ne donne pas un aspect très-défini : seule la via Sacra ou triomphale peut un peu nous guider : nous la représentons au

milieu du tableau : sur la droite nous voyons le temple de la Paix, celui de Remus, celui d'Antonin et Faustine, l'Ararium ou trésor public. La voie Sacrée, longeant ces édifices, laisse à gauche la colonne de Phocas et la tribune aux harangues, passe sous l'arc de Septime Sévère; puis on arrive à la rampe douce à l'entrée de laquelle est, à droite, la prison Mamertine et qui mène par degrés peu accentués en côtoyant à gauche le Tabularium ou bâtiment des archives au magnifique temple de Jupiter Capitolin; le luxe de ses portiques et le nombre de ses gigantesques colonnes en firent la merveille du monde païen. Deux sanctuaires secondaires étaient consacrés à Junon et à Minerve.

Le mont Capitolin s'étend sur la gauche : une partie aride indique la partie supérieure de la roche Tarpéienne; plus à gauche, on aperçoit le temple de la Foi (*Fidei*) et la porte de l'Asyle (*Clivus Asyli*) : une voie et un escalier faisant pendant à la via Sacra y menait du Forum.

Au pied du Tabularium et au même niveau que le Forum se trouvaient le temple de Jupiter Tonnant, et à gauche, le temple de la Concorde, puis plus en avant et sur la gauche, le temple de Jupiter Stator, derrière la Curie et la place des comices séparés du forum par la basilique Julienne dont nous avons déjà parlé.

Nous voyons par ce court aperçu qu'à l'époque dont nous parlons les fortifications du Capitole devinrent inutiles, parce que toutes les défenses de la ville se trouvaient transportées beaucoup plus loin; elles n'en subsistaient pas moins pour rappeler l'origine de cette Acropole.

III. — Vue de l'Alhambra.

Après la chute complète de l'Empire Romain, lorsque de ses débris se forma une série d'états divers divisés eux-mêmes en un nombre considérable de seigneuries, chaque petit potentat voulut être maître chez lui et se créa une plus ou moins grande acropole, suivant l'étendue de son pouvoir.

Le seigneur normand, dans sa maison rurale construite en bois, couverte en chaume et entourée de palissades et de fossés, accueillait auprès de lui les paysans, ses vassaux, pendant les moments de guerre contre les envahisseurs étrangers, mais conservait, au milieu de ce camp retranché, la partie la plus haute, la plus fortifiée, le donjon, pour lui et ses compagnons d'armes.

Du château normand à ceux de la féodalité jusqu'à la fin du moyen âge, nous avons une série d'exemples, fort curieux à étudier, d'habitations seigneuriales : citons surtout les châteaux de Coucy et de Pierrefond, le palais des papes, à Avignon, dont M. Viollet le Duc, dans son dictionnaire d'architecture, a donné de très-remarquables restaurations. Nous renvoyons à cet ouvrage qui fournit à l'appui des textes et des renseignements précieux. Nous avons voulu nous rapprocher, autant que possible, de la manière de faire de ce maître en présentant notre vue à vol d'oiseau du palais de l'Alhambra restauré, où nous retrouverons les principaux caractères du système féodal modifié par le luxe et les mœurs fastueuses de l'Orient.

Nous présentons l'Alhambra du côté de la porte de la Tour des Infantes : mais là n'était pas l'entrée réelle du Palais. Pour notre description, nous sommes

obligés de faire suivre au lecteur la route du voyageur qui vient de la ville par la rue de los Gomeles, suivant les rampes douces ombragées d'arbres séculaires jusqu'à la tour de la Justice ou du Tribunal, que notre dessin représente presque au milieu de l'enceinte supérieure, à gauche, un peu en saillie sur la fortification, et précédée en dehors d'un hémicycle où, dit-on, les rois Maures rendaient la justice au milieu de leurs sujets : ceci nous rappelle le chêne de saint Louis. Après avoir traversé cette tour, nous nous trouvons dans une avant-cour, deuxième défense, et devant la tour de l'Hommage qui donne accès, par un couloir long et tortueux, à la cour des Algibes ou des Citernes, sur laquelle fut bâtie une partie du palais de Charles-Quint : nous avons supprimé tous ces bâtiments pour établir notre restitution. C'était probablement là l'entrée réelle du Palais : cette cour s'étendait donc de la tour de l'Hommage et de la tour du Vin, à gauche, jusqu'aux bâtiments peu élevés sur la droite de la grande *loggia* entourant une cour faisant probablement pendant à la cour des Lions. Ces bâtiments, détruits maintenant en majeure partie, contenaient des vestibules et dépendances pour le service des officiers du palais; puis, sur la droite, la mosquée, adossée à une tour carrée, puis la cour de la mosquée où se faisaient les ablutions ; à son extrémité du côté du rempart s'élève le minaret du muezzin pour l'appel à la prière : la grande tour que l'on voit plus en avant, la plus importante du palais, c'est la tour de Comarès uniquement occupée à l'intérieur par le fameuse salle des ambassadeurs, précédée de son avant-salle, dite de l'Alberca, donnant accès à la cour qui porte ce même nom : au milieu de la cour est un vaste bassin qu'ombragent des myrtes en fleurs ; c'est la cour monumentale, en un mot cour d'honneur, quoique moins ornée et moins gracieuse que les autres, qui conservent un caractère plus intime. En face de la tour Comarès, en se plaçant dans l'axe du bassin, se trouvait une splendide *loggia* à plusieurs étages donnant accès au Palais d'hiver et à l'habitation des femmes. Au bas de la galerie, à droite, la Porte d'entrée dite Porte de la justice, et en revenant sur ses pas, les archives; à gauche, toujours au bas de la *loggia*, le passage pour aller à la cour des Lions, puis, en revenant sur ses pas, les bains et la salle du Repos, remarquables, les premiers par leurs trois toits contigus, la seconde par son toit surélevé.

La cour des Lions vient ensuite, en avant du spectateur. On voit au milieu la fameuse fontaine des Lions, ainsi nommée à cause des supports de la vasque principale. Si nous nous supposons sortir de la cour de l'Alberca pour arriver dans celle des Lions, nous voyons à droite le bâtiment qui contient la salle des Abencerrages ; puis, dans l'axe de la cour, au fond, les trois toits égaux recouvrent la salle du Tribunal, enfin à gauche, le bijou de l'Alhambra, le pavillon des deux Sœurs ou appartements particuliers des Rois Maures, donnant sur les jardins de Lindaraja que l'on aperçoit sur le premier plan : un petit bâtiment adossé au rempart renfermait les bains de la Sultane. Tout à fait à gauche est la tour des Infantes; les jardins s'étendent plus haut jusqu'à la maison du Muphti et aux bâtiments des écuries dont la cour donnait en face du logement d'hiver. Voici l'habitation complète avec ses subdivisions naturelles, appartements privés d'hiver et d'été, ses bains, ses archives, ses salles de justice et d'audience, son temple : restait le côté militaire. Nous voyons alors, sur la partie la plus élevée du rocher, une vaste esplanade; c'est une espèce de champ de Mars pour les manœuvres des

troupes; plus loin, se voit une autre citadelle plus formidable, au milieu de cette enceinte fortifiée; c'est l'arsenal ou *armeria* avec plusieurs rangées d'escarpements et de remparts, dominé par la tour de la Vela ou de la Campana : elle servait autrefois de vigie (*Vela*) et son autre nom vient de la cloche de l'arrosage (*Campana de los riegos*), parce qu'elle sert à régler, pour les laboureurs de la Vega, les heures d'irrigations au moyen des différentes combinaisons des *campanadas* qu'on frappe pendant la nuit.

A proximité de l'Alhambra, et dans sa dépendance, était l'Alcaïceria, qui, placé au pied du roc, dans la ville basse, servait de bazar de vente pour toutes les richesses du commerce mauresque. Il est à remarquer que très-fréquemment, comme au palais des papes, à Avignon, le marché se tenait sous les murs mêmes des palais féodaux et permettait d'opérer plus facilement le prélèvement de l'impôt sur les ventes.

Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans de plus amples détails, mais nous renvoyons le lecteur désireux d'approfondir ces intéressantes questions aux auteurs déjà cités dans la bibliographie ci-dessus et, en outre, aux ouvrages suivants que nous recommandons, entre bien d'autres traitant les mêmes sujets.

Pour Pompei.

Fiorelli, *Plan de Pompéi.*
Get et Gaudy, *Pompeiana.*

Pour Rome.

Adam, *Rom antiquities.*
Ruperti, *Handbuch der Römischen Alterthümer.*
Nibby, *Roma antiqua.*
Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, 4e édition.

Pour l'Alhambra.

Viollet le Duc, *Dictionnaire d'architecture*, pour la description des châteaux du moyen âge.
Alex. de la Borde, *Voyage en Espagne.* (Didot, 6 vol. in 8°.)
Antiquidades arabes de España.
Monumentos architectonicos de España, publiés par le ministère Espagnol.
Girault de Prangey, *L'Alhambra.*
Owen Jones, *L'Alhambra.*

Paul Bénard, Architecte.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

INTRODUCTION..... 1

POMPÉI.

Chapitre Ier. Naples et le Musée..... 21
— II. Les environs de Naples et de Pompéi..... 32
— III. Le Vésuve. — Stabie, Herculanum, Pompéi. — La catastrophe. — Les fouilles..... 52
— IV. Description de Pompéi..... 72
— V. La maison. — La vie intérieure..... 87
— VI. La vie publique. — Le Forum. — La Basilique. — Les Temples..... 111
— VII. Les inscriptions de Pompéi..... 127
— VIII. Les peintures de Pompéi..... 145
— IX. Sophonisbe et Massinissa (légende païenne)..... 159
— X. Délices de Pompéi..... 168
— XI. Civilisation et démoralisation de la société païenne..... 191

LES CATACOMBES.

Chapitre Ier. Rome..... 209
— II. Description des catacombes..... 225
— III. Les inscriptions des catacombes..... 242
— IV. La peinture aux catacombes..... 263
— V. Légende chrétienne : Sainte Cécile..... 286
— VI. La vie chrétienne aux catacombes..... 301

L'ALHAMBRA.

Chapitre Ier. Les musulmans en Espagne..... 319
— II. Tolède..... 327
— III. Cordoue..... 342

Pages.
Chapitre IV. Séville 353
— V. Grenade. — Les Rois 364
— VI. L'Alhambra et le Généralife 393
— VII. Légende musulmane : La sultane de Grenade 403
— VIII. La civilisation musulmane en Espagne 415
— IX. Mahomet 437
— X. La vie musulmane 459

Appendice 479
Bibliographie 481
Note sur trois essais de restauration 484

GRAVURES HORS TEXTE.

Naples 22
Mort de Pline 62
Pompéi à vol d'oiseau (restauration) 74
Voie des tombeaux (Pompéi) 84
Maison du peintre (peinture pompéienne) 154
Le cirque 184

Le Forum romain et le Capitole (restauration) 212
Une messe aux catacombes 244

Pont de Tolède 332
Mosquée de Cordoue (façade extérieure) 344
La Giralda, à Séville 358
L'Alhambra (restauration) 380
La cour des Lions 392
Le tournoi 410
Mosquée de Cordoue (intérieur) 444
Détails de l'Alhambra 474

ERRATUM.

Page 281, dans la légende de la gravure, au lieu de *saint Ponthier*, lisez : *saint Pontien*.

Stanford University Libraries
3 6105 024 889 979

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE